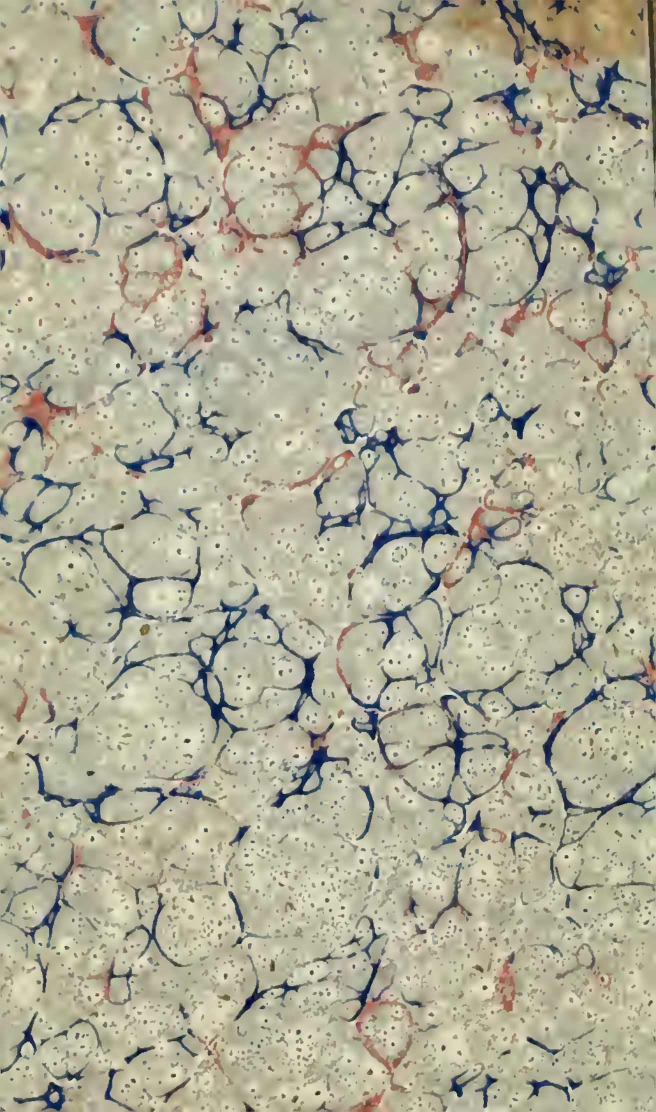
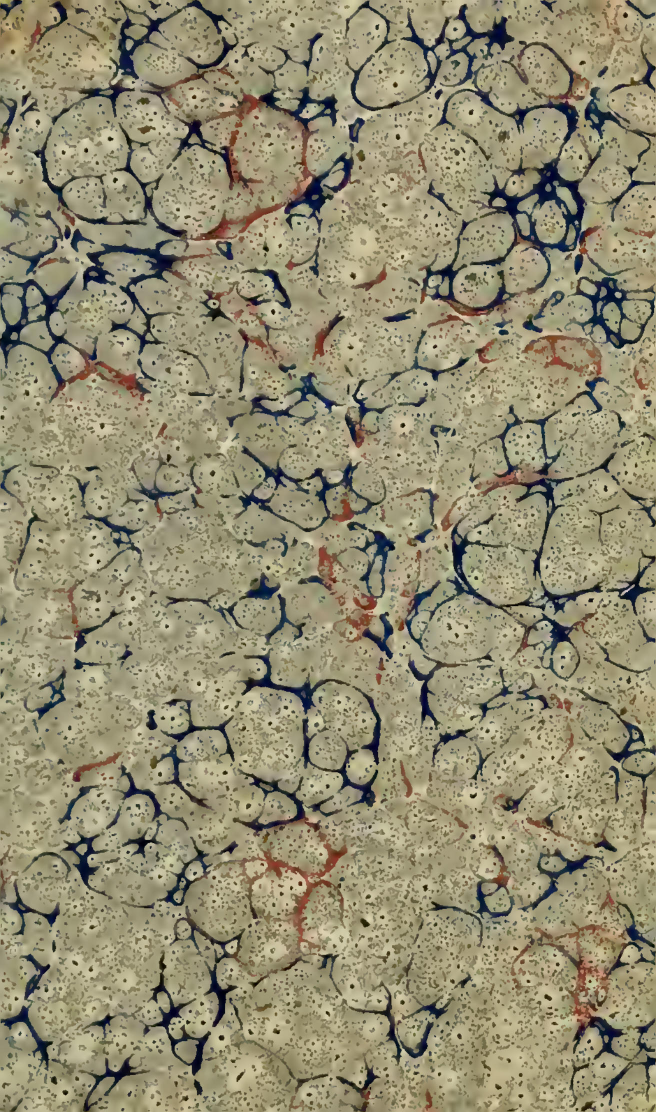






MAXIMES ET PENSÉES.

BRUXELLES — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeek, 12

COLLECTION HETZEL ET LÉVY

MAXIMES & PENSÉES

DE

H. DE BALZAC

—

LES ARTS ET LES ARTISTES.
LA LITTÉRATURE ET LES ÉCRIVAINS. — LA RELIGION
LA SOCIÉTÉ ET LES GENS DU MONDE —
LA NATURE. LA POLITIQUE.

— —

PARIS.

MICHEL LÉVY frères, LIBRAIRES-ÉDITEURS, 2, RUE VIVIENNE.

J. HETZEL & Cie, LIBRAIRIE BLANCHARD, 76, RUE RICHELIEU

—

1856


LIBRARY
MAR 16 1977
UNIVERSITY OF TORONTO

I

LES ARTS ET LES ARTISTES.

L'inspiration, c'est l'occasion du génie; elle court, non pas sur un rasoir : elle est dans les airs et s'envole avec la défiance des corbeaux. Elle n'a pas d'écharpe par laquelle le poëte puisse la prendre. Sa chevelure est une flamme. Elle se sauve comme ces beaux flamants blancs et roses, le désespoir des chasseurs.

⁂ Les grands hommes appartiennent à leurs œuvres. Leur détachement de toutes choses, leur

dévouement au travail, les constituent égoïstes aux yeux des niais. On voudrait les lions de l'Atlas peignés et parfumés comme des bichons de marquise.

.*. Le travail est une lutte incessante que redoutent et que chérissent les belles et puissantes organisations qui souvent s'y brisent. Un grand poëte de ce temps disait : « Je m'y mets avec désespoir, et je le quitte avec chagrin. »

.*. Dans leurs effets grandioses, les arts ne sont que l'expression des grands spectacles de la nature.

.*. La forme est un Protée bien plus insaisissable que le Protée de la Fable.

.*. L'art moderne s'est fait aussi petit que le consommateur.

.*. Les Muses sont sœurs. Le danseur et le poëte ont également les pieds sur la terre.

.*. On peut *faire de la passion*, parce que, en fait de passion, tout est vrai; — mais le génie a pour mission de chercher, à travers les hasards du vrai, ce qui doit sembler probable à tout le monde.

.*. Les créations humaines veulent des contrastes puissants. Aussi, les artistes demandent-ils ordinairement à la nature ses phénomènes les plus brillants, désespérant sans doute de rendre la grande et belle poésie de son allure ordinaire, quoique l'âme humaine soit aussi profondément ramenée

dans le calme que dans le mouvement, et par le silence que par la tempête.

⁂ Il y a un fanatisme inexprimable produit en nous par le long enfantement d'une grande œuvre.

⁂ Le travail constant est la loi de l'art comme celle de la vie; car, l'art, c'est la création idéalisée. Les grands artistes et les poëtes complets n'attendent ni les commandes ni les chalands : ils enfantent aujourd'hui, demain, toujours. Il en résulte cette habitude du labour, cette perpétuelle connaissance des difficultés qui les maintient en concubinage avec la Muse. Canova vivait dans son atelier comme Voltaire dans son cabinet. Phidias et Pindare ont dû vivre ainsi.

⁂ Penser, rêver, concevoir de belles œuvres est une occupation délicieuse : c'est fumer des cigares enchantés, c'est mener la vie de la courtisane occupée à sa fantaisie. L'œuvre apparaît alors dans la grâce de l'enfance, dans la joie folle de la génération, avec les couleurs embaumées de la fleur et les sucs sapides du fruit dégusté par avance. Tels la conception et ses plaisirs... Mais produire, mais accoucher, mais élever laborieusement l'enfant ; le coucher, gorgé de lait, tous les soirs ; l'embrasser tous les matins avec le cœur inépuisé de la mère, le lécher sale, le vêtir cent fois des plus belles jaquettes qu'il déchire incessamment ; mais ne pas se rebuter des convulsions de cette folle vie

et en faire ce chef-d'œuvre animé qui parle à tous les regards en sculpture, à toutes les intelligences en littérature, à tous les souvenirs en peinture, c'est l'exécution et ses travaux. La main doit s'avancer à tout moment, prête à tout moment à obéir à la tête. Or, la tête n'a pas plus les dispositions créatrices à commandement que l'amour n'est continu.

⁂ N'est-ce pas un problème intéressant à résoudre pour l'art en lui-même, que de savoir si la nature textuellement copiée est belle en elle-même ?

⁂ La mission de l'art n'est pas de copier la nature, mais de l'exprimer.

⁂ Les fruits de l'amour passent vite; ceux de l'art sont immortels.

⁂ Peu d'œuvres donnent beaucoup d'amour-propre; beaucoup de travail donne infiniment de modestie.

⁂ Le talent doit peut-être se mesurer sur cette timidité première, sur cette pudeur indéfinissable que les gens promis à la gloire savent perdre dans l'exercice de leur art, comme les jolies femmes perdent la leur dans l'exercice de la coquetterie.

⁂ Le travail, — la chasse dans les hautes régions de l'intelligence, est un des plus grands efforts de l'homme.

⁂ Ce qui doit mériter la gloire dans l'art, —

car il faut comprendre sous ce mot toutes les créations de la pensée, — c'est surtout le courage, un courage dont le vulgaire ne se doute pas.

⁂ Les grandes œuvres ne se fabriquent pas comme des canons; et l'État doit être, comme Louis XIV, comme François Ier et Léon X, aux ordres du génie.

⁂ Une œuvre conçue avec passion porte toujours un cachet particulier. La faculté d'imprimer aux productions de la nature ou de la pensée des couleurs vraies constitue le génie, et souvent la passion en tient lieu.

⁂ Il y a des gens de génie, à Paris, qui passent leur vie *à se parler*, et qui se contentent d'une espèce de gloire de salon. Charmants eunuques!

⁂ A celui qui, léger d'argent et adolescent de génie, n'a pas vivement palpité en se présentant devant un maître, il manquera toujours une corde dans le cœur, je ne sais quelle touche de pinceau, un sentiment dans l'œuvre, une certaine expression de poésie...

⁂ Les artistes sont de grands enfants qui ne deviennent des géants que quand ils saisissent leur outil créateur.

⁂ La paresse est l'état normal de tous les artistes; car leur paresse est occupée. C'est le plaisir des pachas au sérail. Ils caressent des idées. Ils s'enivrent aux sources de l'intelligence.

.*. Faire penser trente hommes par capitale, telle est la récompense des artistes qui s'adressent à eux!

.*. Dans tous les métiers, les artistes ont un amour-propre invincible, un sentiment de l'art, une conscience des choses qui est indélébile chez l'homme. On ne corrompt pas, on n'achète jamais cette conscience.

.*. Un grand artiste est un prince non titré.

.*. Il se rencontre dans la génération des œuvres artistiques les mêmes hasards de naissance que dans les familles, où il y a des enfants heureusement doués, qui viennent beaux et sans faire mal à leurs mères, à qui tout sourit, à qui tout réussit; il y a, enfin, les fleurs du génie comme les fleurs de l'amour.

.*. Si l'artiste ne se précipite pas dans son œuvre comme Curtius dans le gouffre, comme le soldat dans sa redoute, sans réfléchir, — et si, dans ce cratère, il ne travaille pas comme le mineur enfoui sous un éboulement; s'il contemple, enfin, les difficultés au lieu de les vaincre une à une, à l'exemple de ces amoureux des féeries, qui, pour obtenir leurs princesses, combattaient des enchantements renaissants, l'œuvre reste inachevée. Elle périt au fond de l'atelier où la production devient impossible, et l'artiste assiste au suicide de son talent. Rossini, ce génie frère de Raphaël, en

offre un exemple dans sa jeunesse indigente superposée à son âge mûr opulent. Telle est la raison de la récompense pareille, du pareil triomphe, du même laurier accordé aux grands poëtes et aux grands généraux.

.·. Le mauvais ton est le salaire que les artistes prélèvent en disant la vérité.

.·. Le désordre d'un atelier, — c'est le symbole d'une tête d'artiste !

.·. Ne pensez pas que l'homme de talent soit personnellement à la hauteur du talent ; — quand cela est, c'est une exception.

.·. Les peines enfouies sont l'art tout entier.

.·. La loi de la vie est celle de tous les arts qui n'existent que par les contrastes. L'œuvre faite sans cette ressource est la dernière expression du génie, comme le cloître est le dernier refuge du chrétien.

.·. L'artiste est une exception. Son oisiveté est un travail ; son travail, un repos. Il est élégant et négligé tour à tour. Il revêt à son gré la blouse du laboureur et décide du frac porté par l'homme à la mode. Il ne subit pas de lois, il les impose. Qu'il s'occupe à ne rien faire ou médite un chef-d'œuvre sans paraître occupé, qu'il conduise un cheval avec un mors de bois ou mène à grandes guides les quatre chevaux d'un britschka, qu'il n'ait pas vingt-cinq centimes à lui ou jette l'or à pleines

mains, il est toujours l'expression d'une grande pensée et domine la société.

.˙. L'artiste a une élégance et une vie à lui. Autant d'artistes, autant de vies caractérisées par des idées neuves. Chez eux, la *fashion* doit être sans force. Ces êtres indomptés façonnent tout à leur guise. S'ils s'emparent d'un magot, c'est pour le transfigurer.

.˙. Un grand artiste, doué du pouvoir de créer, n'est-il pas armé d'un blessant égoïsme? Il existe autour de lui je ne sais quel tourbillon de pensées dans lequel il enveloppe tout, même sa maîtresse, qui doit en suivre le mouvement.

.˙. Nature artiste! nature folle à laquelle tant de pouvoirs sont confiés, et qui trop souvent en abuse! emmenant la raison, les bourgeois, et même quelques amateurs, à travers mille routes pierreuses où pour eux il n'y a rien; tandis que la folâtre y découvre des épopées, des œuvres d'art! Nature moqueuse et bonne, féconde et pauvre!

.˙. L'homme qui peut empreindre perpétuellement la pensée dans le fait est un homme de génie; mais l'homme qui a le plus de génie ne le déploie pas à tout instant : il ressemblerait trop à Dieu.

.˙. Quand un artiste a le malheur d'être plein de la passion qu'il veut exprimer, il ne saurait la peindre, car il est la chose même au lieu d'en être l'image. L'art procède du cerveau et non du cœur.

Quand votre sujet vous domine, vous en êtes l'esclave et non le maître. Vous êtes comme un roi assiégé par son peuple. Sentir trop vivement au moment où il s'agit d'exécuter, c'est l'insurrection des sens contre la faculté.

⁂ Les grands artistes sont des êtres qui, suivant un mot de Napoléon, interceptent à volonté la communication que la nature a mise entre les sens et la pensée.

⁂ Un grand artiste est réellement un oligarque ; il représente tout un siècle et devient presque toujours une loi.

⁂ Les rêveurs, en fait d'artistes, tous ces mangeurs d'opium, tombent dans la misère ; tandis que, maintenus par l'inflexibilité des circonstances, ils seraient devenus des grands hommes.

⁂ Est-ce qu'un cœur aimant et simple peut suffire à un artiste? Pour balancer le poids de ces âmes fortes, ne faut-il pas les unir à des âmes féminines dont la puissance soit égale à la leur?

⁂ Un visage d'artiste est toujours exorbitant. Il se trouve toujours au-dessus ou au-dessous de ce que les imbéciles appellent le beau idéal.

⁂ Les artistes gênés sont impitoyables ; — ils fuient ou se moquent.

⁂ Les artistes, sur la fin de leur carrière, ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent presque jamais la raison de leur ruine.

.*. Les idées vous tombent au cœur ou à la tête sans vous consulter. Nulle courtisane ne fut plus fantasque ni plus impérieuse que ne l'est la conception pour les artistes. Il faut la prendre, comme la fortune, à pleins cheveux, quand elle vient.

.*. Une des plus douces choses qui puissent consoler les souffrants, les martyrs, les artistes, au fort de la passion divine que leur imposent la haine et l'envie, c'est de trouver l'éloge là où ils ont trouvé la censure et la mauvaise foi.

.*. Quand on est artiste, on se gâte la main à ramasser des écus. C'est à la gloire à vous apporter la fortune.

.*. La *camaraderie*, mot créé par un homme d'esprit, corrode les plus belles âmes. Elle rouille leur fierté, tue le principe des grandes œuvres et consacre la lâcheté de l'esprit.

.*. Si on forgeait de belles œuvres comme des clous, les commissionnaires en feraient.

.*. Les poëtes ne sont grands que parce qu'ils savent revêtir les faits ou les sentiments d'images éternellement vivantes.

.*. Il est dans l'esprit des poëtes de préférer un supplice à un jugement.

.*. Hoffman est le poëte de ce qui n'a pas l'air d'exister et de ce qui pourtant a vie.

.*. Toute figure est un monde.

.*. Les sculpteurs peuvent plus approcher de la

vérité que les peintres : la nature comporte une suite de rondeurs enveloppées les unes dans les autres. Rigoureusement parlant, le dessin n'existe pas !

.·. La sculpture est la réalisation continuelle du fait qui s'est appelé pour la seule et unique fois dans la peinture : Raphaël !

.·. Les gens superficiels (les artistes en comptent beaucoup dans leur sein) ont dit que la sculpture existait pour le nu seulement, qu'elle était morte avec la Grèce et que le vêtement moderne la rendait impossible. D'abord, les anciens ont fait de sublimes statues entièrement voilées, comme la Polymnie, la Julie, etc. ; puis, que les vrais amants de l'art aillent voir, à Florence, le Penseur de Michel-Ange, et, dans la cathédrale de Mayence, la Vierge d'Albert Durer, qui a fait, en ébène, une femme vivante sous ses triples robes, et la chevelure la plus ondoyante, la plus maniable que jamais femme de chambre ait peignée; que les ignorants y courent, et tous pourront voir que le génie peut imprégner l'habit, l'armure, la robe d'une pensée, et y mettre un corps, tout aussi bien que l'homme imprime son caractère et les habitudes de sa vie à son enveloppe.

.·. Entre un projet en plâtre et une statue exécutée en marbre on peut défigurer un chef-d'œuvre ou faire une grande chose d'une mauvaise. Le plâtre est le manuscrit ; le marbre est le livre.

⁂ L'œuvre de la sculpture est si grandiose, qu'une statue suffit à l'immortalité d'un homme, comme celles de Figaro, de Lovelace, de Manon Lescaut suffisent à immortaliser Beaumarchais, Richardson et l'abbé Prévost.

⁂ Les bronzes de l'Empire ont trouvé le moyen d'être plus froids que les cuivres de Louis XIV.

⁂ La sculpture est, comme l'art dramatique, à la fois le plus difficile et le plus facile de tous les arts. Copier un modèle, et l'œuvre est accomplie; mais y imprimer une âme, faire un type en représentant un homme ou une femme, c'est le péché de Prométhée.

⁂ La poésie, la peinture et les jouissances de l'imagination possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ce sont les besoins d'une âme forte.

⁂ Les plus beaux portraits du Titien, de Raphaël et de Léonard de Vinci sont dus à des sentiments exaltés qui, sous diverses conditions, engendrent d'ailleurs tous les chefs-d'œuvre.

⁂ Dans certaines peintures, il est impossible de séparer l'esprit de la forme.

⁂ Raphaël seul a réuni l'idée et la forme; c'est un raccroc du Père éternel, qui a fait la forme et l'idée ennemies.

⁂ La peinture de David est de la sculpture coloriée.

⁂ En peinture, l'unité simule une des conditions de la vie.

⁂ Il est des effets vrais dans la nature, qui ne sont plus probables sur la toile.

⁂ La musique est une langue mille fois plus belle que celle des mots ; elle est au langage ce que la pensée est à la parole. Elle réveille les sensations et les idées sous leur forme même, là où chez nous naissent les idées et les sensations, mais en les laissant ce qu'elles sont chez chacun. Cette puissance sur notre intérieur est une des grandeurs de la musique. Les autres arts imposent à l'esprit des créations définies ; la musique est infinie dans les siennes.

⁂ Il y a des êtres pour lesquels la musique est une autre vie dans la vie ; — de même que le paysan russe prend, dit-on, ses rêves pour la réalité, sa vie pour un profond sommeil.

⁂ Les incrédules n'aiment pas la musique, céleste langage développé par le catholicisme, qui a pris le nom des sept notes dans une de ses hymnes : — chaque note est la première syllabe des sept premiers vers de l'hymne à saint Jean.

⁂ C'est la mélodie — et non l'harmonie — qui a le pouvoir de traverser les âges.

⁂ Quand la musique passe de la sensation à l'idée, elle ne peut avoir que des gens de génie pour auditeurs ; car eux seuls ont la puissance de la déve-

lopper. Il en arrive autant aux femmes : quand, chez elles, l'amour prend des formes divines, les hommes ne les comprennent plus.

.˙. Là où les autres arts cerclent nos pensées en les fixant sur une chose déterminée, la musique les déchaîne sur la nature entière, qu'elle a le pouvoir de nous exprimer.

.˙. La voix du chanteur vient frapper en nous non pas la pensée, non pas les souvenirs de nos félicités, mais les éléments mêmes de la pensée, et fait mouvoir les principes de nos sensations. Il est déplorable que le vulgaire ait forcé les musiciens à plaquer leurs expressions sur des paroles, sur des intérêts factices : mais il est vrai qu'ils ne seraient plus compris par la foule.

.˙. La musique est le seul art qui parle à la pensée par la pensée même, sans le secours de la parole, de la forme et des couleurs.

.˙. Le miracle de cette fée parisienne, — l'architecture, — est de rendre tout grand.

.˙. Réunissez toutes les conditions de la brute, vous obtenez Caliban, qui, certes, est une grande chose. Là où la forme domine, le sentiment disparaît.

.˙. L'esprit est une qualité rare chez les comédiens. Il est si naturel de supposer que les gens qui dépensent leur vie à tout mettre en dehors n'aient rien au dedans! Mais, si on pense au petit

nombre d'acteurs ou d'actrices qui vivent dans chaque siècle, et à la quantité d'auteurs dramatiques et de femmes séduisantes que cette population a fournis, il est permis de réfuter cette opinion, qui repose sur une éternelle critique faite aux artistes, accusés tous de perdre leurs sentiments personnels dans l'expression plastique des passions, tandis qu'ils n'y emploient que les forces de l'esprit, de l'imagination et de la mémoire.

.˙. Si l'opinion ne donne pas le talent, elle le gâte toujours... L'opinion d'un artiste doit être la foi dans ses œuvres... et son seul moyen de succès, le travail, quand la nature lui a refusé le feu sacré.

.˙. Dans les arts, nous devons recevoir des âmes qui servent de milieu à notre âme, autant de force que nous leur en communiquons.

.˙. Charlet a démêlé deux types qui l'immortalisent : le soldat, l'enfant ; l'enfant presque toujours soldat en France, et le soldat si souvent enfant !

.˙. Beaucoup de choses véritables sont souverainement ennuyeuses ; aussi est-ce la moitié du talent que de choisir dans le vrai ce qui peut devenir poétique.

II

LA LITTÉRATURE ET LES ÉCRIVAINS.

Les écrivains n'inventent jamais rien.

.*. Autrefois, on mettait des livres dans un bon mot, tandis que, aujourd'hui, c'est à peine si on trouve un bon mot dans un livre.

.*. Quel que soit le genre d'où procède un ouvrage, il ne demeure dans la mémoire humaine qu'en obéissant aux lois de l'idéal et à celles de la forme.

.˙. Un beau livre est une victoire remportée tous les jours par la langue française sur tous les pays.

.˙. La beauté, c'est le génie des choses. Elle est l'enseigne que la nature a mise à ses créations les plus parfaites. Elle est le plus vrai des symboles, comme elle est le plus grand des hasards.

.˙. Le sublime élève la pensée tout en l'attristant ; car il donne le regret des choses inconnues, entrevues par l'âme à des hauteurs désespérantes.

.˙. L'imagination est comme le soleil, qui compose le paysage de Rio-de-Janeiro et celui de Naples, celui de Constantinople et celui du lac de Genève avec les mêmes principes constituants : le vert de la végétation, l'air, la terre et les eaux.

.˙. S'il est au monde une propriété sacrée, s'il est quelque chose qui puisse appartenir à l'homme, n'est-ce pas ce que l'homme crée entre le ciel et la terre, ce qui n'a de racines que dans l'intelligence et qui fleurit dans tous les cœurs?

.˙. Je crois que, si jamais une critique patiente, complète, éclairée, a été nécessaire, c'est dans un moment où la multiplicité des travaux, où l'ardeur des ambitions produit une mêlée générale et cause en littérature le même désordre que dans la peinture, qui n'a plus ni maîtres ni écoles, où le défaut de discipline compromet la sainte cause de l'art, et gêne tout, même la conscience du beau, sur laquelle repose la production.

⁂ L'épigramme aujourd'hui ne tombe plus, comme pendant le XVIIIe siècle, ni sur les personnes, ni sur les choses, mais sur les événements mesquins, et meurt avec la journée.

⁂ La raillerie est toute la littérature des sociétés expirantes.

⁂ Le vrai de la nature ne sera jamais le vrai de l'art; mais, si l'art et la nature se rencontrent exactement dans une œuvre, c'est que la nature, dont les hasards sont innombrables, est alors arrivée aux conditions de l'art.

⁂ Les hommes auxquels nous devons des chefs-d'œuvre ont toujours étudié l'état de l'atmosphère des connaissances humaines. Ils ont, pour ainsi dire, regardé en l'air, tâté le pouls de leur époque, senti sa maladie, observé sa physionomie, étudié ses humeurs. Leur livre a été le brillant et sonore appel auquel ont répondu, dans un temps donné, les idées contemporaines, les fantaisies en germe, les passions inédites. Pour employer un mot plaisant, le besoin de leur livre se faisait généralement sentir. Il était tacitement et invisiblement demandé. Le génie entend ces sympathies muettes et les devine.

⁂ Gens de lettres, gens de peine, deux mêmes genres de gens.

⁂ Le conte, cette magnifique, cette puissante forme de la pensée humaine, et qui va si loin, témoin *Peau-d'Ane*, *Barbe-Bleue*, *la Courtisane*

amoureuse, *Roméo et Juliette*, porte avec lui quelque secret, quand il a la vie refusée à tant d'œuvres.

.˙. Le comique est l'ennemi de la méditation et de l'image.

.˙. Le génie a un souffle qui lui est propre et qui passe dans ses moindres créations.

.˙. En littérature, il ne suffit pas d'amuser et de plaire, il faut attacher un sens à la plaisanterie. Conter pour conter est l'arabesque littéraire; mais l'arabesque n'est un chef-d'œuvre que sous le pinceau de Raphaël. Un peintre médiocre en fera, mais pour les cafés. L'homme de génie seul leur donne une signification qui, bien que vague, arrête encore le regard et fait songer, comme la fumée d'un cigare qu'on brûle.

.˙. Les héros d'un roman doivent être des généralités.

.˙. L'art littéraire, en France, ne pourra jamais divorcer avec la raison.

.˙. Rien ne trahit plus l'impuissance d'un auteur que l'entassement des faits.

.˙. Vous avez au front du génie; — si vous n'en avez pas au cœur la volonté, si vous n'en avez pas la patience angélique, si, à quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinée, vous ne reprenez pas, comme les tortues en quelque pays qu'elles soient, le chemin de votre infini comme

elles prennent celui de leur cher Océan, renoncez dès aujourd'hui !

*** Il est des mots qui, semblables aux trompettes, aux cymbales, à la grosse caisse des saltimbanques, attirent toujours le public. Les mots *beauté*, *gloire*, *poésie*, ont des sortiléges pour les esprits les plus grossiers.

*** La parole, espèce d'arme à bout pourtant, n'a qu'un effet immédiat. La réflexion tue la parole quand la parole n'a pas triomphé de la réflexion.

*** Si le but de la poésie est de mettre les idées au point précis où tout le monde peut les voir et les sentir, le poëte doit incessamment parcourir l'échelle des intelligences humaines, afin de les satisfaire toutes. Il doit cacher sous les plus vives couleurs la logique et le sentiment, deux puissances ennemies. Il lui faut enfermer tout un monde de pensées dans un mot, résumer des philosophies dans une peinture. Enfin, ses vers sont des graines dont les fleurs doivent éclore dans les cœurs, en y cherchant les sillons creusés par les sentiments personnels.

*** Le musicien et le poëte se savent aussi promptement admirés ou incompris, qu'une plante se sèche ou se ravive dans une atmosphère amie ou ennemie.

*** On ne relit une œuvre que pour ses détails.

*** L'harmonie est la poésie de l'ordre.

⁂ Il faut savoir dire de ces mots incisifs qui résument les questions et qui les commandent.

⁂ Un poëte n'est pas plus la poésie que la graine n'est la fleur.

⁂ La mélodie est à la musique ce que l'image et le sentiment sont à la poésie, — une fleur qui peut s'épanouir spontanément. Aussi, les peuples ont-ils eu des mélodies nationales avant l'invention de l'harmonie. La botanique est née après les fleurs.

⁂ On nous parle de l'immoralité des *Liaisons dangereuses* et d'un autre livre qui a un nom de femme de chambre ; mais il existe un livre horrible, sale, épouvantable, corrupteur, toujours ouvert, qu'on ne fermera jamais, le grand livre du monde ; — sans compter un autre livre, mille fois plus dangereux, qui se compose de tout ce qui se dit à l'oreille, entre hommes, ou sous l'éventail, entre femmes, le soir, au bal.

⁂ Pourquoi ce défaut de pénétration dans leurs affaires personnelles chez des hommes habitués à tout pénétrer ? Peut-être l'esprit ne peut-il pas être complet sur tous les points ; peut-être les artistes vivent-ils trop dans le moment présent pour étudier l'avenir ; peut-être observent-ils trop les ridicules pour voir un piége, et croient-ils qu'on n'ose pas les jouer.

⁂ Les hommes les plus remarquables par la

force de leur pensée voient matière à plaisanter dans un fait grave, semblent réserver leur esprit pour leurs œuvres, et, de peur de l'amoindrir, n'en usent point dans les choses de la vie.

⁂ Dans le monde littéraire, on n'aime que ses inférieurs; chacun est l'ennemi de quiconque tend à s'élever. Cette envie générale décuple les chances des gens médiocres, qui n'excitent ni l'envie ni le soupçon, font leur chemin à la manière des taupes, et, quelque sots qu'ils soient, se trouvent casés au *Moniteur*, quand les gens de talent se battent encore à la porte pour s'empêcher d'entrer.

⁂ Le génie de l'artiste est de choisir les circonstances naturelles qui deviennent les éléments du vrai littéraire. S'il ne les soude pas bien, si ces métaux ne forment pas une statue d'un beau ton, eh bien, l'œuvre est manquée.

⁂ En littérature, de nos jours, la bonhomie est une démission donnée de toutes les prétentions à une place quelconque.

⁂ L'éloquence n'est pas au barreau; rarement l'avocat y déploie les forces réelles de son âme; autrement, en quelques années, il y périrait. L'éloquence est rarement dans la chaire aujourd'hui; — mais elle est dans certaines séances de la chambre des députés, où l'ambitieux joue le tout pour le tout; où, piqué de mille flèches, il éclate à un moment donné. Mais elle est bien plus certainement,

chez certains êtres privilégiés, dans le quart d'heure fatal où leurs prétentions vont échouer ou réussir, et où ils sont forcés de parler.

.*. On ne fait pas un éloge... par une comparaison.

.*. Une *revue* sans *nouvelles*, — c'est une belle sans cheveux.

.*. Toute histoire où l'écrivain ne contemple pas les questions sous toutes leurs faces n'est que l'apologie d'un fait.

.*. La puissance de l'homme en littérature est la grande puissance, la puissance divine, — depuis Harpagon jusqu'à Jocrisse.

.*. En fait d'œuvres littéraires, quelque plaisamment, artistement, curieusement que soit travaillée une lanterne, elle doit avoir sa lumière.

.*. L'écrivain et le peintre sont toujours fidèles à leur génie, même en présence de l'échafaud.

.*. Un trappiste ne doit rendre de comptes qu'à Dieu. — Les auteurs en doivent à tout le monde.

.*. Quel auteur calomnié ne voudrait voir un cadi turc clouant par l'oreille un journaliste à sa table, pour punir les mensonges sur lesquels il appuie sa critique, afin de satisfaire sa haine d'eunuque contre celui qui possède une muse ou une musette?

.*. En style, la force marche par la seule puissance du verbe et du substantif.

⁂ Le pamphlet est le sarcasme à l'état de boulet de canon.

⁂ Les grands écrivains devraient être les pensionnaires de leur pays. Mais, que voulez-vous ! les pays pensent qu'ils auraient trop de pensionnaires.

⁂ Tout personnage épique est un sentiment habillé qui marche sur deux jambes et qui se meut. Il peut sortir de l'âme. C'est le fantôme de nos vœux, la réalisation de nos espérances ; il fait ressortir la vérité des caractères réels copiés par un auteur, et il en relève la vulgarité.

⁂ Indiquer les désastres produits par les changements de mœurs, c'est la seule mission des livres.

⁂ A toutes les époques, les narrateurs ont été les secrétaires de leurs contemporains.

⁂ Les romans les plus touchants sont des études autobiographiques, ou des récits d'événements enfouis dans l'océan du monde et ramenés au grand jour par le harpon du génie.

⁂ Il est aussi facile de rêver un livre qu'il est difficile de le faire.

⁂ En France, personne ne veut faire crédit de son attention à l'auteur le plus sublime. Dante n'y aurait peut-être jamais vu sa gloire.

⁂ Les sujets les plus simples sont ceux qui annoncent le plus de force de conception.

⁂ Les écrivains sont des abeilles dont les natu-

ralistes ont oublié la classification, et les lois n'ont reconnu, n'ont dégusté le miel de leurs ruches que pour s'attribuer le droit de le prendre.

⁂ La France est plus soucieuse des génies étrangers que de ses poëtes.

⁂ Le lecteur ne se prête à aucune illusion si l'écrivain ne la partage pas au moment où il crée.

⁂ Il est impossible à l'art littéraire de peindre les faits militaires au delà d'une certaine étendue — et fort limitée.

⁂ Nos mœurs repoussent les livres.

⁂ En France, dans ce pays où les femmes sont élégantes et gracieuses comme elles ne le sont nulle part, la plus jolie femme attend, pour lire un livre de génie, que la modiste ait lu ce livre en compagnie dans son alcôve, que la femme d'un charcutier ait achevé le dénoûment et l'ait graissé, que l'étudiant y ait laissé son parfum de pipe et consigné ses impressions lascives ou bouffonnes.

⁂ Le mot de république des lettres est un non-sens : — il n'y aura jamais égalité.

⁂ La littérature manque essentiellement, en France, de ces grands obstacles entre amants qui deviennent la source des beautés, des situations neuves, et qui rendent les sujets dramatiques.

⁂ Le Français respecte tant les ouvrages ennuyeux, que ce respect s'étend sur l'auteur : il passe

pour une personne grave. Faites un chef-d'œuvre comme *Gilblas,* comme le *Vicaire de Wakefield,* vous restez un drôle, un homme de rien; mais produisez quelque chose comme *De la nouvelle organisation sociale, considérée dans ses rapports avec le catholicisme,* on s'éloigne de vous avec terreur, on ne vous lit pas, — et vous devenez professeur, conseiller d'État, académicien, pair de France!

⁂ La liberté absolue de l'imagination en produit le marasme.

⁂ Un homme d'honneur, incapable de prendre chez vous les pincettes pour allumer votre feu, vous prend sans scrupule votre bien le plus cher. Il n'a pas la conscience plus troublée que s'il vous avait pris votre femme. Mais l'amant prendra une femme consentante, tandis que le sigisbée dramatique viole votre idée.

⁂ Un livre vaut toute une vie. Une pièce de théâtre demande un mois. Pour hésiter, que faut-il être? « Un sot, » dit la Chaussée-d'Antin. « Un homme de valeur, » disent les artistes.

⁂ Le nombre de ceux qui voient un vaudeville est supérieur au nombre de ceux qui lisent un livre.

⁂ Pour moraliser, en littérature, le procédé a toujours été de montrer la plaie. La plaie, c'est Lovelace, dans l'œuvre de Richardson.

⁂ Peut-être en est-il des grands écrivains comme des conquérants, qui ne frappent les regards qu'en proportion du mal qu'ils ont fait pour obtenir de grands résultats.

⁂ Les écrivains de ce temps sont les manœuvres d'un avenir caché par un rideau de plomb. Si quelqu'un de nous est dans le secret du monument, c'est le vrai, le seul grand homme. Si Voltaire et Rousseau revoyaient la France actuelle, ils ne soupçonneraient guère les douze années qui furent, de 1789 à 1800, les langes de Napoléon.

⁂ Il faut savoir gré d'écrire pour quelques fidèles dans un temps où la littérature courtise les masses.

⁂ Un grand écrivain est toujours un grand homme en France ; — ce qui n'a pas toujours lieu pour les autres pays.

⁂ A égalité de talent, l'auteur français l'emportera toujours sur un auteur étranger, parce que la prose française interdit d'écrire des non-sens.

⁂ Jamais les classes lettrées n'ont été plus malheureuses en France que depuis le jour où les écrivains ont été mis à la tête des affaires ; — et cela se comprend : on ne craint bien que ce qu'on connaît le mieux, et l'on déguise sa crainte par un mépris affecté.

⁂ Les lecteurs choisis ont des tendances d'esprit contraires à celles de leur temps.

∴ Napoléon commandait à des soldats silencieux ; en littérature, chacun s'adresse à des opinions qui raisonnent.

∴ Léon X, l'œuvre de Philippe II et du duc d'Albe, les Guises, Catherine, la monarchie de Louis XIV, l'empire de Napoléon, ont succombé devant de petits volumes. Et peut-être est-ce un petit livre qui tuera l'Angleterre.

∴ Partout un certain arrangement des mots, l'éclat des images, l'harmonie, font illusion et arrivent à la poésie plastique ; mais, en France, ces brillants subterfuges sont prohibés par le positif de la langue, qui est un vernis étendu sur la pensée.

∴ Toute œuvre comique est nécessairement bilatérale. L'écrivain — ce grand rapporteur de procès — doit mettre les adversaires face à face. Alceste, quoique lumineux par lui-même, reçoit son vrai jour de Philinte.

∴ Les détails d'un livre appartiennent même rarement à l'écrivain, qui n'est qu'un copiste plus ou moins heureux. La seule chose qui vienne de lui, la combinaison des événements, leur disposition littéraire est presque toujours le côté faible que la critique s'empresse d'attaquer. La critique a tort. La société moderne, en nivelant toutes les conditions, en éclairant tout, a supprimé le tragique et le comique... L'historien de mœurs est

obligé d'aller prendre où ils sont les faits engendrés par la même passion, mais arrivés à plusieurs sujets, et de les coudre ensemble pour avoir un drame complet.

.˙. Tout le dramatique et le comique de notre époque est à l'hôpital ou dans l'étude des gens de loi.

.˙. La litterature actuelle manque de contrastes, et il n'y a pas de contrastes sans distances. Les distances se suppriment de jour en jour.

.˙. La littérature a subi depuis vingt-cinq ans une transformation qui a changé les lois de la poétique. La forme dramatique, la couleur et la science ont pénétré tous les genres. Les livres les plus graves sont obligés d'obéir à ce mouvement, qui rend les compositions si attrayantes ; mais l'intelligence humaine perdrait tout ce que gagne le plaisir, si dans cette métamorphose périssaient, en France, et l'instruction nécessaire à tout écrivain, et l'invincible logique de la pensée, qui, bien plus que celle des phrases, constitue l'éternelle beauté de la langue française.

.˙. Je crois que les maîtres des deux précédents siècles littéraires peuvent et doivent entrer dans les œuvres modernes. Si quelques-unes de ces œuvres obtiennent des succès universels, le succès tient à la réunion de ces mérites, augmentés de l'éclat qu'ils reçoivent de la nouvelle forme. Je ne suis pas de ceux qui méprisent leur époque, qui

accablent les écrivains modernes par des comparaisons avec les sept ou huit génies du XVIIe et du XVIIIe siècle. Je pense que les talents secondaires de notre temps sont tellement au-dessus des talents secondaires d'autrefois, que les conditions de la gloire sont devenues plus difficiles pour les écrivains du premier ordre.

*** Un livre de voyage est une chimère dont l'imagination doit savoir enfourcher la croupe aérienne.

*** S'abonner à quelques rédacteurs est bien plus utile que de s'abonner à quelques journaux.

*** La quête de louanges et d'articles à laquelle se livrent les auteurs modernes, c'est la mendicité, le paupérisme de l'esprit.

*** Le pirate a son génie pour échapper au supplice; le génie dont un livre est empreint sert à le faire reconnaître à ses bourreaux.

*** Pour apprécier une belle œuvre littéraire, il faut une généreuse éducation, une intelligence cultivée, le loisir, le silence et une certaine tension d'esprit; tandis qu'à l'œuvre dramatique, il ne faut que prêter ses yeux et ses oreilles durant les heures somnolentes de la digestion.

*** Beaucoup de récits riches de situations, ou rendus dramatiques par les innombrables jets du hasard, emportent avec eux leurs propres artifices, et peuvent être racontés artistement ou simple-

ment par toutes les lèvres, sans que le sujet y perde la plus légère de ses beautés. Mais il est quelques aventures de la vie humaine auxquelles les accents du cœur seuls donnent la vie. Il est certains détails, pour ainsi dire anatomiques, dont les fils déliés ne reparaissent que sous les infusions les plus habiles de la pensée.

⁂ La véritable utilité de la critique actuelle est dans l'indication des principes de l'art moderne.

⁂ Il y a des critiques qui font des réputations sans pouvoir jamais s'en faire une.

⁂ Il y a deux critiques. Il y en a une funeste au critique, comme le pour et le contre à l'avocat; à ce métier, l'esprit se fausse et perd de sa lucidité rectiligne : l'écrivain n'existe que par les partis pris. L'autre critique est toute une science; elle exige une compréhension complète des œuvres, une vue nette sur les tendances d'une époque, une foi dans certains principes, c'est-à-dire une jurisprudence, un rapport, un arrêt. Alors, le critique devient le censeur et le magistrat des idées; l'autre n'en est que l'acrobate!

⁂ Il y a un art de tisserand dont les préceptes sont dans les œuvres de Walter Scott bien méditées.

⁂ Cooper et Walter Scott sont deux grands génies : mais l'un et l'autre ont le cœur froid. Ils n'ont pas toujours voulu admettre la passion.

cette émanation divine, supérieure à la vertu, que l'homme a faite pour la conservation des sociétés : ils l'ont supprimée et ils l'ont offerte en holocauste aux bas-bleus de leur pays.

∴ Cooper est dans cette époque le seul auteur digne d'être mis à côté de Walter Scott. Il ne l'égalera point ; mais il a de son génie, et il doit la haute place qu'il occupe dans la littérature moderne à deux facultés : celle de peindre la mer et les marins, celle d'idéaliser les magnifiques paysages de l'Amérique.

∴ Quel que soit le nombre des accessoires et la multiplicité des figures, un romancier moderne doit, comme Walter Scott, l'Homère du genre, les grouper d'après leur importance, les subordonner au soleil de son système, — un intérêt ou un héros, — et les conduire, comme une constellation brillante, dans un certain ordre.

∴ Ce qui rend Cooper inférieur à Walter Scott, c'est sa profonde et ridicule impuissance en fait de comique, et sa perpétuelle intention de vous divertir ; ce à quoi il n'a jamais réussi.

∴ Il est un grand homme qui, prévoyant sa gloire, s'en est épargné la souffrance. Walter Scott a gardé pendant trente ans l'anonyme le plus sévère. Il a joui sans amertume de la renommée.

∴ *Bas-de-Cuir*, dans Cooper, est une statue, un magnifique hermaphrodite moral né de l'état

sauvage et de la civilisation, qui vivra autant que la littérature. Je ne sais pas si l'œuvre extraordinaire de Walter Scott fournit une création aussi grandiose que celle de ce héros des savanes et des forêts. Gurth, dans *Ivanhoé*, avoisine Bas-de-Cuir. On sent que, si le grand Écossais avait vu l'Amérique, il eût pu créer Bas-de-Cuir. C'est surtout par cet homme demi-Indien, demi-civilisé, que Cooper s'est élevé jusqu'à Walter Scott.

∴ Le dialogue est la dernière des formes littéraires, la moins estimée, la plus facile ; mais Walter Scott l'a élevé jusqu'à achever ses portraits.

∴ Il n'y a jamais qu'une femme pour l'écrivain protestant, tandis que l'écrivain catholique trouve une femme nouvelle dans chaque situation. Si Walter Scott eût été catholique, il se fût donné pour tâche la description vraie des différentes sociétés qui se sont succédé en Écosse. Peut-être le peintre d'Effie et d'Alice (les deux figures qu'il se reprocha dans ses vieux jours d'avoir dessinées) eût-il admis les passions avec leurs fautes et leurs châtiments, avec les vertus que le repentir leur indique.

∴ Walter Scott est sans passion;—il l'ignore,—ou peut-être lui est-elle interdite par les mœurs hypocrites de son pays. Pour lui, les femmes procèdent toutes plus ou moins de Clarisse. C'est le devoir incarné.

⁂ Obligé de se conformer ainsi aux idées de son pays, Walter Scott a été faux, au point de vue de l'humanité, dans la peinture de la femme, parce que ses modèles étaient des schismatiques.

⁂ La plupart des drames sont dans les idées que nous nous formons des choses. Les événements qui nous paraissent dramatiques ne sont que les sujets que notre âme convertit en tragédie ou en comédie, au gré de notre caractère.

⁂ Faust est un raccroc.

⁂ L'admirable morale de l'épopée domestique, intitulée *Clarisse Harlowe*, est que l'amour légitime et honnête de la victime la mène à sa perte, parce qu'il se conçoit, se développe et se poursuit malgré la famille. La famille a raison contre Lovelace. La famille, c'est la société.

⁂ Lovelace a mille formes; car la corruption sociale prend les couleurs de tous les milieux où elle se développe. Au contraire, Clarisse, cette belle image de la vertu passionnée, a des lignes d'une pureté désespérante. Pour créer beaucoup de vierges, il faut être Raphaël.

⁂ Charles Nodier, — un grand musicien littéraire!

⁂ Nodier est un sous-genre dans l'histoire naturelle de la littérature.

⁂ La Fontaine est le seul génie qui se crut assez payé par les délices de l'inspiration, et il en

trouva l'extase trop voluptueuse pour se jeter dans les embarras de la vie.

⁂ La Fontaine est le seul de nos grands hommes dont la vocation ait été en harmonie avec les vœux paternels.

⁂ Les personnages d'un roman sont tenus à déployer plus de raison que les personnages historiques. Ceux-ci ont vécu, ceux-là demandent à vivre. L'existence des uns n'a pas besoin de preuves, quelque bizarres qu'aient été leurs actes, tandis que l'existence des autres doit être appuyée par un consentement unanime.

⁂ Le succès de Méphistophélès vient de ce que tout le monde l'invente à sa manière. Ce personnage est, en réalité, bien au-dessous du moindre Scapin, Crispin ou la Fleur; mais il a été agrandi, élargi par les idées que chacun avait sur le diable.

⁂ M. Scribe n'est jamais que Crébillon fils — dramatisé.

⁂ Les comédies de M. Scribe ne sont que de petites grimaces assez drôlettes.

⁂ Diderot était exquis de naturel et n'en a que peu dans ses œuvres.

⁂ Le livre de Rabelais est la bible de l'incrédulité.

⁂ Rabelais et Descartes, deux génies qui se correspondent plus qu'on ne croit. L'un avait mis en épopée satirique ce que l'autre devait mathé-

matiquement démontrer : le doute philosophique, la triste conséquence du protestantisme et de la liberté d'examen.

⁂ La liberté rend tout impossible en littérature.

⁂ Rabelais est le plus grand esprit de l'humanité moderne ; il résuma Pythagore, Hippocrate, Aristophane et Dante.

III

LA RELIGION.

Quand on a résumé toutes les théologies présentes et passées, comment pouvons-nous pondérer l'ardente pensée de Dieu? Il faut se coucher dans le pyrrhonisme, ou se jeter avec amour dans la religion de Jésus-Christ, sans plus rien examiner.

⁂ Dieu nous a donné deux ailes, — la simplicité et la pureté.

⁂ Les preneurs à bail qui vont essayer d'entreprendre le bonheur des peuples (1830) appren-

dront à leurs dépens la signification du mot catholicisme.

.˙. Croire, c'est vivre! — Je viens de voir passer le convoi d'une MONARCHIE (1830) : il faut défendre L'ÉGLISE!

.˙. Toute opposition religieuse est la préface d'une hérésie dans l'Église, comme dans l'État toute opposition est la préface d'une sédition. Elle finit dans l'État par les piques de 1790, ou par les pavés de 1830, et dans l'Église par deux cents ans de guerre, et cela, toujours!

.˙. L'Église catholique, ce corps divin, est toujours animée par l'inspiration du sacrifice en toutes choses.

.˙. Tout homme qui pense doit marcher sous la bannière du Christ! Lui seul a consacré le triomphe de l'esprit sur la matière; lui seul nous a poétiquement révélé le monde intermédiaire qui nous sépare de Dieu.

.˙. L'homme n'est ni bon ni méchant : il naît avec des instincts et des aptitudes. La société, loin de le dépraver, comme a dit Rousseau, le perfectionne. Mais l'intérêt développe aussi ses penchants mauvais, et le catholicisme est le *seul* système complet de répression des tendances dépravées de l'homme et le plus grand élément d'ordre social.

.˙. On ne donne aux peuples de longévité qu'en

modérant leur action vitale. En cela, la vie sociale ressemble à la vie humaine. L'enseignement, ou mieux, *l'éducation* par les corps religieux, est donc le grand principe d'existence pour les peuples.

.·. Le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux.

.·. Le christianisme a créé les peuples modernes; il les conservera.

.·. Religion, monarchie! deux vérités nécessaires que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener son pays.

.·. Rien ne peut combattre la tyrannie des *fausses* idées religieuses. Une éternité bienheureuse à conquérir, mise en balance avec un plaisir mondain, triomphe de tout et fait tout supporter. N'est-ce pas l'égoïsme divinisé, le *moi* par delà le tombeau?

.·. Le sentiment le plus violent que l'on connaisse, l'amitié d'une femme pour une femme, n'a pas encore l'héroïque constance de l'Église.

.·. La certitude est la base que veulent tous les sentiments humains, car elle ne manque jamais aux sentiments religieux. L'homme est toujours certain d'être payé de retour par Dieu. L'amour ne se croit en sûreté que par cette similitude avec l'amour divin.

.*. Les crimes purement moraux et qui ne laissent aucune prise à la justice humaine sont les plus infâmes et les plus odieux... Dieu les punit souvent ici-bas. — Là gît la raison des épouvantables malheurs qui nous paraissent inexplicables.

.*. Toute régénération morale qui n'est pas appuyée d'un grand sentiment religieux et poursuivie au sein de l'Église, repose sur des fondements de sable. Toutes les pratiques si minutieuses et si peu comprises que le catholicisme ordonne, sont autant de digues nécessaires à contenir les tempêtes du mauvais esprit.

.*. Une religion est le cœur d'un peuple ; elle exprime ses sentiments et les agrandit en leur donnant une fin ; mais, sans un Dieu visiblement honoré, la religion n'existe pas, et les lois humaines n'ont aucune vigueur.

.*. Le culte d'une religion est sa forme, et les sociétés ne subsistent que par la forme : les drapeaux et la croix.

.*. Les créatures promises au ciel savent seules souffrir sans que la souffrance diminue leur amour.

.*. Les commandements multipliés du catholicisme sont autant de pierres plantées le long des précipices de la vie, autant de tuteurs apportés par de charitables mains pour soutenir la faiblesse humaine durant le voyage.

.˙. Le prêtre patriote est un non-sens. Il ne doit appartenir qu'à Dieu.

.˙. Beaucoup de gens ont pris la confiance que donne l'illusion pour de l'énergie, et peut-être l'espoir est-il la moitié du courage. Aussi la religion catholique en a-t-elle fait une vertu.

.˙. Le repos — sans la prière qui vivifie les monastères et qui peuplait les thébaïdes — est une maladie.

.˙. Il est un sentiment supérieur à tous les autres, un amour d'âme à âme qui ressemble à ces fleurs si rares, nées sur les pics les plus élevés de la terre, et dont un seul ou deux exemples sont offerts à l'humanité de siècle en siècle ; par lequel souvent des amants se sont unis, et qui rend raison des attachements fidèles, inexplicables par les lois ordinaires du monde : c'est un attachement sans aucun mécompte, sans brouille, sans vanité, sans lutte, sans contraste même, tant les natures morales sont également confondues ! Ce sentiment immense et infini naît de la charité catholique.

.˙. L'*Imitation* parle à toutes les passions, à toutes les difficultés, même mondaines ; elle résout toutes les objections ; elle est plus éloquente que tous les prédicateurs, car sa voix est la vôtre ; elle s'élève dans votre cœur, et vous l'entendez par l'âme. C'est l'Évangile approprié à tous les temps, superposé à toutes les situations.

.*. Le viatique! mot sublime! idée plus sublime encore que le mot, et que possède seule la religion de l'Église romaine!

.*. Impossible de ne pas être saisi par l'*Imitation*, qui est au dogme ce que l'action est à la pensée. Le catholicisme y vibre, s'y meut, s'y agite, s'y prend corps à corps avec la vie humaine. C'est un ami sûr que ce livre.

.*. Il en est de l'*Imitation* comme d'une femme quand on est avec elle dans la solitude. De même qu'il faut haïr ou adorer la femme, de même on se pénètre de l'esprit de l'auteur, ou on ne lit pas dix lignes.

.*. Quand les choses de la vie ordinaire ne nous ont pas donné le bonheur, il faut le chercher dans la vie supérieure, et la clef de ce nouveau monde est l'*Imitation de Jésus-Christ*.

.*. Avez-vous remarqué la sécurité profonde du vrai prêtre quand il s'est donné au Seigneur, qu'il en écoute la voix, et qu'il s'efforce d'être un instrument docile aux doigts de la Providence?... Il n'a plus ni vanité, ni amour-propre, ni rien de ce qui cause aux gens du monde des blessures continuelles. Sa quiétude égale celle du fataliste, et sa résignation lui fait tout supporter.

.*. Le prêtre qui remplit sa mission est connu par le premier regard qu'il vous jette ou qu'on lui jette.

⁂ Tous les conventuels que la Révolution a faits sortir de leurs monastères, et qui sont entrés dans les affaires, ont montré, par leur froideur et par leur réserve, la supériorité que donne la discipline ecclésiastique à tous les enfants de l'Église, même à ceux qui la désertent.

⁂ Les insensés qui souhaitent la puissance des démons, les jugent avec leurs idées d'hommes, sans prévoir qu'ils endosseront les idées du démon avec son pouvoir, — qu'ils resteront hommes, et au milieu d'êtres qui ne peuvent plus les comprendre.

⁂ Les jouissances que promet le démon ne sont que celles de la terre, agrandies ; tandis que les voluptés célestes sont sans bornes.

⁂ Si Fourier avait mis son idée sous la tutelle de l'Église catholique, en se servant de termes moins offensants pour les sots qui gouvernent le monde, je ne sais pas ce qu'il serait devenu.

⁂ Tous les gens qui tiennent à l'Église, ou qui en sont sortis, ont une patience d'insecte ; ils la doivent à l'obligation de garder un *décorum*. Éducation qui manque depuis vingt ans à l'éducation de la majorité des Français, même de ceux qui se disent bien élevés.

⁂ La croyance et l'habitude valent mieux pour les peuples que l'étude et le raisonnement.

⁂ Le patriotisme n'inspire que des sentiments passagers. La religion les rend durables. Le patrio-

tisme est un oubli momentané de l'intérêt personnel, tandis que le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme.

.˙. Dans les guerres religieuses, la religion désarme le meurtre de ses remords.

.˙. Le désespoir de Satan était peut-être le désespoir des hommes avant Jésus-Christ; mais notre repentir, à nous autres catholiques, c'est l'effroi d'une âme qui se heurte dans la mauvaise voie et à qui, dans ce choc, Dieu s'est révélé!

.˙. Nous ne mourons pas, nous autres chrétiens; notre tombe est le berceau de notre âme.

.˙. Dieu reconnaîtra ses anges aux inflexions de leur voix et de leurs mystérieux regrets.

.˙. La religion est la grande consolatrice des... virginités.

.˙. Les idées religieuses ont des féeries morales qui enchantent tous les jeunes esprits.

.˙. Tout criminel est athée, et souvent sans le savoir.

.˙. En général, on livre à la religion des âmes qui sont dans l'impénitence finale et pour un temps insuffisant à faire des prodiges. Ces criminels seraient devenus des hommes très-distingués, ils sont d'une immense énergie; mais, dès qu'ils ont commis un assassinat, il n'est plus possible de s'en occuper: la justice humaine se les approprie.

∴ Les sentiments sont en raison de la force des âmes, et tel fait qui ne tourmente pas un esprit fort peut très-bien troubler la confiance d'un faible chrétien.

∴ Les protestants ont fait à l'art autant de blessures qu'au corps politique.

∴ Celui de nous qui se moque le plus de sa religion, à Paris, ne l'abjurerait pas à Constantinople.

∴ Si l'Église est excessivement fiscale, c'est la faute de l'État.

∴ Pendant les six premiers siècles de l'Église, aucun solitaire ne revint à la vie sociale.

∴ La vierge Marie (même en ne la considérant que comme un symbole) efface par sa grandeur tous les types hindous, égyptiens et grecs. La virginité, mère des grandes choses, *magna rerum parens*, tient dans ses belles mains blanches la clef des mondes supérieurs. Enfin, cette grandiose et terrible exception mérite tous les honneurs que lui décerne l'Église catholique.

∴ Le repentir livre insensiblement à cette grâce qui brise tout à la fois doucement et terriblement le cœur.

∴ Ceux qui ont marché dans la vie sous la bannière de l'instinct, sont beaucoup plus propres à recevoir la lumière que ceux dont l'esprit et le cœur se sont usés dans la subtilité de ce monde.

∴ Quand on a fatigué la terre, qu'on l'a secouée

comme un arbre sans fruits, dans l'omnipotence de son désir, il suffit qu'un point de la terre ou du ciel soit interdit, pour qu'on s'en occupe.

.*. Pour le chrétien qui aime Dieu, l'adoration est le pain quotidien de la patience.

.*. La piété espagnole ne sépare pas la foi de l'amour, et ne comprend pas le sentiment sans souffrance.

.*. De toutes les semences confiées à la terre, le sang des martyrs est celle qui donne la plus prompte moisson.

.*. Luther et Calvin savaient bien ce qu'ils faisaient en se servant des intérêts matériels blessés comme d'un bouclier!

.*. Dans le protestantisme, il n'y a plus rien de possible pour la femme après la faute, tandis que, dans l'Église catholique, l'espoir du pardon la rend sublime.

.*. La religion catholique a tellement grandi l'amour, qu'elle y a marié, pour ainsi dire, indissolublement l'estime à la noblesse.

.*. L'ascétisme le plus vrai, se mêlant à la passion, la rend d'autant plus dangereuse.

.*. Les seules choses que ne donne pas le monde, c'est la foi et la prière, ces deux onctueuses et consolantes amours.

.*. Il est une puissante voix — douce et calme — que se font les vieux prêtres.

.˙. Le malheur fait dans certaines âmes un vaste désert où retentit la voix de Dieu.

.˙. Il n'y a que ceux qui voient Dieu, qui l'aiment.

.˙. Le suicide doit être le dernier mot des sociétés incrédules.

.˙. L'extase religieuse est la folie de la pensée dégagée de ses liens corporels, tandis que, dans l'extase amoureuse, s'unissent, se confondent et s'embrassent les forces de nos deux natures.

.˙. La gloire des *Évangélistes* et la preuve de leur mission, c'est moins d'avoir fait des lois que d'avoir répandu sur la terre l'esprit nouveau des lois nouvelles.

.˙. La religion est le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles.

.˙. Partout l'homme a cherché les poésies de l'infini, la solennelle horreur du silence; partout il a voulu se mettre au plus près de Dieu : il l'a queté sur les cimes, au fond des abimes, au bord des plaisirs, et il l'a trouvé partout!

IV

LA SOCIÉTÉ ET LES GENS DU MONDE. — TYPES D'INDIVIDUS ET DE RACES. —

.*. La société a voulu être féconde. En substituant des sentiments durables à la fugitive folie de la nature, elle a créé la plus grande chose humaine, — la famille, — l'éternelle base des sociétés, et elle a sacrifié l'homme aussi bien que la femme à son œuvre.

.*. La société est plus marâtre que mère. Les enfants qu'elle adore sont ceux qui flattent le plus sa vanité.

.·. A tous les étages de la société, les usages se ressemblent et ne diffèrent que par les manières, les façons, les nuances. Le grand monde a son *argot;* mais cet argot s'appelle *le style.*

.·. L'immense finale de *Gustave* ne pourrait-il pas servir de symbole à une époque où, depuis cinquante ans, tout défile avec la rapidité d'un rêve?

.·. Chaque animal a son instinct; — celui de l'homme est l'esprit de famille.

.·. La nature sociale, de même que la nature elle-même, est une grande oublieuse.

.·. L'archéologie est à la nature sociale ce que l'anatomie comparée est à la nature organisée. Une mosaïque révèle toute une société comme un squelette d'ichthyosaure sous-entend toute une création.

.·. Il est des différences incommensurables entre l'homme social et l'homme qui vit au plus près de la nature. Pris, Toussaint-Louverture est mort sans dire une seule parole. Napoléon sur son rocher a babillé comme une pie; il a voulu s'expliquer... Le silence et toute sa majesté ne se trouvent que chez le sauvage. Il n'est pas de criminel qui, pouvant laisser tomber ses secrets dans le panier rouge, n'éprouve le besoin purement social de les dire à quelqu'un...

.·. La loi est la parole, les usages sont les actions de la société.

⁂ Nous avons tous de grandes prétentions à la force d'âme. En France, nul homme, fût-il médiocre, ne consent à passer pour simplement spirituel.

⁂ La France, grâce à son langage clair, est la trompette du monde.

⁂ Où trouver de l'énergie à Paris?... Un poignard est une curiosité que l'on suspend à un clou doré et que l'on pare d'une jolie gaîne.

⁂ La vie du monde semble pour les femmes ce qu'est la guerre pour les hommes. Le public ne voit que les vainqueurs, il oublie les morts. Si les femmes délicates périssent à ce métier, celles qui résistent doivent avoir des organisations de fer, conséquemment, peu de cœur et des estomacs excellents. Là est la raison du froid des salons.

⁂ La considération — dans notre société — vaut souvent un jugement de cour d'assises.

⁂ Le grand secret de l'alchimie sociale, c'est de tirer tout le parti possible de chacun des âges par lesquels nous passons, d'avoir toutes ses feuilles au printemps, toutes ses fleurs en été, tous ses fruits en automne.

⁂ La peur est un élément social, un moyen de succès pour ceux qui ne baissent les yeux sous le regard de personne.

⁂ Il y a des phrases toutes faites qui se frappent régulièrement à Paris pour donner en petite

monnaie aux sots le sens des grandes idées ou des faits.

.*. En France, l'amour-propre mène à la passion.

.*. La reclusion, ordonnée autrefois en Grèce, en Orient, et qui devient de mode en Angleterre, est la seule sauvegarde de la morale domestique ; mais, sous l'empire de ce système, les agréments du monde périssent. Ni la société, ni la politesse, ni l'élégance des mœurs n'est alors possible. Les nations devront choisir.

.*. A Paris, un homme spirituel est un homme qui a de l'esprit comme les fontaines ont de l'eau.

.*. Paris est le désert — sans les Bédouins.

.*. L'émigration est un contre-sens chez la nation française. Beaucoup de Français avouent avoir revu les douaniers du pays natal avec plaisir ; ce qui peut sembler l'hyperbole la plus osée du patriotisme.

.*. En France, il faut toujours prendre l'envers du mot pour en trouver la vraie signification.

.*. Les Français sont un peuple trop spirituel pour permettre à un gouvernement de se développer.

.*. On se repaît en France si principalement de la tête des femmes, que les belles têtes font longtemps vivre les corps déformés.

.*. Si l'on songe aux vicissitudes de la vie sociale

à Paris, il est impossible de douter de la nécessité d'une religion, en sachant que tous les soirs il n'y a pas trop de jeunes filles séduites.

⁂ En France, le génie le plus élevé, les saints, les rois, les infortunes, tout ce qu'il y a de sacré, doit passer par les verges de la caricature. La vulgarisation des grandes idées par des airs de contredanse est la caricature en musique. En France, l'esprit tue l'âme, comme le raisonnement y tue la raison.

⁂ En Italie, les étrangers croient quelquefois qu'un homme est nul; et c'est tout simplement un homme amoureux enfoncé dans sa jouissance jusqu'au cou.

⁂ En Italie, la moquerie tombe sur les choses et non sur les personnes. Elle ne frappe que les sentiments moquables, et le sel attique y accommode des riens. La causerie y est toute unie et sans efforts. Elle ne comporte jamais, comme en France, un assaut de maître d'armes, où chacun fait briller son fleuret et où celui qui n'a pu rien dire est humilié. La conversation brille chez les Italiens par une satire molle et voluptueuse qui se joue avec grâce des faits bien connus, et, au lieu d'une épigramme qui peut compromettre, il s'y jette des regards ou des souvenirs d'une indicible expression.

⁂ Dans ce pays de la passion (l'Italie), toute

passion porte son excuse avec elle, et il existe une adorable indulgence pour tous les écarts.

⁂ La haine exige tant de forces toujours armées, qu'en France, on s'y met plusieurs quand on veut haïr longtemps.

⁂ La liberté, dans ce singulier pays, consiste à se disputailler sur la chose publique, à se dissiper en mille occupations patriotiques plus sottes les unes que les autres, en ce qu'elles dérogent au noble et saint égoïsme qui engendre toutes les grandes choses humaines.

⁂ La Française met un incroyable sérieux à sa jupe, tandis qu'une Italienne s'en occupe peu, ne la défend par aucun regard gourmé ; car elle se sait sous la protection d'un seul amour, passion sainte et sérieuse pour elle comme pour autrui.

⁂ Il se passe tous les jours sous nos yeux un phénomène moral d'une profondeur étonnante et cependant trop simple pour être remarqué. Si dans un salon deux hommes se rencontrent, dont l'un ait le droit de mépriser ou de haïr l'autre, soit par la connaissance d'un fait intime et latent dont il est entaché, soit par un état secret, ou même par une vengeance à venir, ces deux hommes se devinent et pressentent l'abîme qui les sépare ou doit les séparer. Ils s'observent à leur insu, se préoccupent d'eux-mêmes; leurs regards, leurs gestes laissent transpirer une indéfinissable éma-

nation de leur pensée. Il y a un aimant entre eux. Je ne sais qui s'attire le plus fortement de la vengeance ou du crime, de la haine ou de l'insulte. Semblable au prêtre qui ne pouvait consacrer l'hostie en présence du malin esprit, ils sont tous deux gênés, défiants; l'un est poli, l'autre sombre, je ne sais lequel. L'un rougit ou pâlit, l'autre tremble. Souvent le vengeur est aussi lâche que la victime. Peu de gens ont l'énergie de produire un mal, même nécessaire, et bien des gens pardonnent, par haine du bruit ou par peur d'un événement tragique.

.˙. Ceux qui se mettent en évidence, à Paris, doivent ou dompter Paris, ou le subir.

.˙. Souvent l'homme supérieur se moque de ceux qui le complimentent, et complimente quelquefois ceux dont il se moque au fond du cœur.

.˙. Il se rencontre à la guerre des scènes où quatre hommes risqués causent plus d'effroi que des milliers de morts étendus à Jemmapes.

.˙. Opposer le silence à tout; pour les êtres attaqués, c'est le seul moyen de triompher. Quoi de plus complet que le silence? Il est absolu. N'est-il pas une des manières d'être de l'infini?

.˙. Les êtres étroits s'étendent aussi bien par la persécution que par la bienfaisance. Ils peuvent s'attester leur puissance par un empire cruel ou charitable sur autrui; mais ils vont du côté où les

pousse leur tempérament. Ajoutez le véhicule de l'intérêt, et vous aurez l'énigme de la plupart des choses sociales.

.*. Les petits esprits ont besoin de despotisme pour le jeu de leurs nerfs, comme les grandes âmes ont soif d'égalité pour l'action du cœur.

.*. Si, en France, tant d'esprits ont compris la musique de *Robert le Diable*, c'est qu'elle présente avec autorité l'image des luttes où tant de gens expirent, et parce que toutes les existences individuelles peuvent s'y rattacher par le souvenir.

.*. Il est des époques où les romans s'écrivent parce qu'ils n'arrivent plus.

.*. La flatterie n'émane jamais des grandes âmes ; elle est l'apanage des petits esprits, qui réussissent à se rapetisser encore pour mieux entrer dans la sphère vitale de la personne autour de laquelle ils gravitent.

.*. Dans le monde, il se commet en pensées et en paroles plus de crimes que la justice n'en punit aux cours d'assises. Les bons mots y assassinent les plus grandes idées. On n'y passe pour fort qu'autant que l'on voit juste ; — et voir juste, c'est ne croire à rien, ni aux sentiments, ni aux hommes, ni même aux événements ; car on y fait de faux événements.

.*. Il est dans le caractère français de s'enthousiasmer, de se passionner pour le météore du mo-

ment, pour les bâtons flottants de l'actualité. Les êtres collectifs, les peuples seraient-ils donc sans mémoire ?

⁂ Peut-être en est-il des esprits comme de certains animaux, qui n'engendrent plus, transplantés hors des climats où ils naissent.

⁂ La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalité. Il ne s'appuie que sur deux sentiments : l'amour-propre et l'intérêt. Mais l'intérêt étant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une supériorité réelle, l'amour-propre et l'intérêt sont deux parties d'un même tout, l'égoïsme. De là vient peut-être la prodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en scène. Chacun tient par un fil à ces personnages qui s'attaquent à tous les sentiments humains en les résumant tous. Où est l'homme sans désir, et quel désir social se résoudra sans argent ?

⁂ Imposer autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer ? Oh ! qui a bien compris l'agneau, paisiblement couché aux pieds de Dieu, le plus touchant emblème de toutes les victimes terrestres, celui de l'avenir, enfin la souffrance et la faiblesse glorifiées ? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraisser. Il

le parque, il le tue, le cuit, le mange et le méprise.

.˙. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénoûments que de mesurer la force des liens, des nœuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral.

.˙. Il y a une profonde pudeur ou une conscience de notre bonheur qui nous fait croire — non sans raison peut-être — que nos pensées sont gravées sur notre front et sautent aux yeux d'autrui.

.˙. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur et du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme la franc-maçonnerie des passions.

.˙. La légalité serait quelquefois pour les friponneries sociales une belle chose, si Dieu n'existait pas.

.˙. Lorsque les vieillards aiment les enfants, ils ne mettent pas de bornes à leur passion : ils les adorent. Pour ces petits êtres, ils font taire leurs manies, et pour eux se souviennent de tout leur passé; leur expérience, leur indulgence, leur patience, toutes les acquisitions de la vie, ce trésor si péniblement

amassé, ils le livrent à cette jeune vie par laquelle ils se rajeunissent, et suppléent alors par la maternité à l'expérience. Leur sagesse, toujours éveillée, vaut l'intuition de la mère. Ils se rappellent les délicatesses qui chez elle sont de la divination, et ils les portent dans l'exercice d'une compassion dont la force se développe sans doute en raison de cette immense faiblesse. La lenteur de leurs mouvements remplace la douceur maternelle. Enfin, chez eux, comme chez les enfants, la vie est réduite au simple, et, si le sentiment rend la mère esclave, le détachement de toute passion permet au vieillard de se donner tout entier.

.˙. On a toujours assez d'esprit pour comprendre une lésion d'intérêts. L'intérêt constitue l'esprit du paysan aussi bien que celui du diplomate, et, sur ce terrain, le plus niais en apparence pourrait être le plus fort.

.˙. Les gens conduits par l'instinct ont ce désavantage sur les gens à idées, qu'ils sont promptement devinés. Les inspirations de l'instinct sont trop naturelles et s'adressent trop aux yeux pour n'être pas aperçues aussitôt ; tandis que, pour être pénétrées, les conceptions de l'esprit exigent une égale intelligence de part et d'autre.

.˙. Pour les monuments comme pour les hommes, la position fait tout.

.˙. La défiance que les hommes d'élite inspirent

aux gens d'affaires est remarquable. Ils ne leur accordent pas le moins, tout en leur reconnaissant le plus. Mais peut-être cette défiance est-elle un éloge. En leur voyant habiter le sommet des choses humaines, les gens d'affaires ne croient pas les hommes supérieurs capables de descendre aux infiniment petits des détails, qui, de même que les intérêts en finance et les microscopiques en science naturelle, finissent par égaler les capitaux et par former des mondes. Erreur! l'homme de cœur et l'homme de génie voient tout.

⁂ A Paris surtout, les faits étendent trop l'espace, et font, en politique, en littérature et en science, la vie trop vaste pour que les hommes n'y trouvent pas des pays à conquérir, où les prétentions peuvent régner à l'aise.

⁂ Les Français sont trop continuellement distraits pour haïr pendant longtemps.

⁂ L'usurier est comme la société, — comme le peuple, — à genoux devant l'homme assez fort pour se jouer de lui et sans pitié pour les agneaux.

⁂ Une bonne éducation universitaire, avec maîtres d'agrément et de désagrément qui ne vous apprennent rien, coûte soixante mille francs. Si l'éducation par le monde coûte double, elle vous apprend la vie, la politique, les affaires, les hommes, et quelquefois les femmes.

⁂ Si l'homme peut se relever aux yeux de

Dieu, jamais il ne se relève aux yeux du monde. On nous demande de nous repentir, et on nous refuse le pardon ! Les hommes ont entre eux l'instinct des bêtes sauvages. Une fois blessés, ils ne reviennent plus.

.˙. En amitié, les fautes sont des crimes.

.˙. Les hommes sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille.

.˙. Les sots recueillent plus d'avantages de leur faiblesse que les gens d'esprit n'en obtiennent de leur force. On regarde sans l'aider un grand homme luttant contre le sort, et on commandite un épicier qui fera faillite : car on se croit supérieur en protégeant un imbécile, et on est fâché de n'être que l'égal d'un homme de génie.

.˙. Les sentiments chez les personnes richement organisées ne peuvent se développer que dans une sphère amie. De même que le prêtre ne saurait bénir en présence du mauvais esprit, que le châtaignier meurt dans une terre grasse, un musicien de génie éprouve une défaite intérieure quand il est entouré d'ignorants.

.˙. En France, l'espèce de séduction qu'exerce l'esprit nous inspire une grande estime pour les gens à idées ; — mais les idées sont peu de chose là où il ne s'agit que d'une volonté.

.˙. L'affection des gens de la campagne pour leurs masures est un fait inexplicable... Peut-être

la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses. Moins il en possède, plus il les aime. Peut-être en est-il du paysan comme du prisonnier. Il n'éparpille point les forces de son âme, mais il les concentre sur une seule idée, et arrive alors à une grande énergie de sentiment.

.˙. A mesure que l'on monte en haut de la société, il s'y trouve autant de boue que dans le bas; mais elle s'y durcit et se dore.

.˙. Les paysans, comme les gens du monde, finissent par mésestimer l'homme qu'ils trompent.

.˙. La vie des oisifs est la seule qui coûte cher; peut-être même est-ce un vol social que de consommer sans rien produire.

.˙. Le mérite d'une bonne action s'envole au moindre profit qu'on en retire. La raconter, c'est s'en constituer une rente d'amour-propre qui vaut bien la reconnaissance.

.˙. Les spectacles d'une capitale sont bien funestes aux jeunes gens, qui n'en sortent jamais sans de vives émotions contre lesquelles presque toujours ils luttent infructueusement. Aussi, la société, les lois du monde, me semblent-elles complices des désordres qu'ils commettent alors.

.˙. Le sot n'est-il pas celui qui ne justifie pas la bonne opinion qu'il a de lui?

.·. Assassins de salon ou de grande route, nous aimons que nos victimes se défendent. Le combat semble justifier la mort.

.·. De toutes les pratiques du monde, la louange est la plus habilement perfide. A Paris surtout, les politiques en tout genre savent étouffer un talent dès sa naissance, sous les couronnes profusément jetées dans son berceau.

.·. Le luxe du sentiment est la poésie des greniers. Sans les richesses, à Paris, qu'y deviendrait l'amour ?

.·. A Paris, aucun sentiment ne résiste au jet des choses, et leur courant oblige à une lutte qui détend les passions. L'amour y est un désir, la haine une velléité. Il n'y a de vrai parent que le billet de mille francs, — de véritable ami que le mont-de-piété.

.·. Quand on connaît Paris, on ne croit à rien de ce qui s'y dit et on ne dit rien de ce qui s'y fait.

.·. Le boutiquier, qui crie contre la cour, a ses courtisans.

.·. Dans toutes les classes, les hommes accordent au compérage ou à des âmes viles qui les flattent, des facilités et des faveurs refusées à la supériorité qui les blesse.

.·. Aux bourgeois, les vertus bourgeoises; aux ambitieux, les vices de l'ambition.

.*. En France, chacun veut de ce que tout le monde désire.

.*. Il y a de par le monde des restes de dandys, comme il y a des restes de chevaux anglais.

.*. La Pologne a souvent fourni des êtres singuliers, mystérieux : Hoene Wronski, le mathématicien illuminé ; le poëte Mickiewitz ; Towianski l'inspiré ; Chopin au talent surnaturel. Les grandes commotions nationales produisent toujours des espèces de géants tronqués.

.*. C'est en bienfaisance comme en poésie, rien de plus facile que d'attraper l'apparence... La charité dans Paris doit être aussi savante que le vice, de même que l'agent de police doit être aussi rusé que le voleur.

.*. Les domestiques sont des ennemis apprivoisés par l'intérêt.

.*. Pourquoi les frères, au collége, ne sont-ils pas les plus liés des camarades ? Si l'homme ne vit que par les sentiments, peut-être croit-il appauvrir son existence en confondant une affection *trouvée* avec une affection *naturelle*.

.*. Les spéculations les plus sûres sont celles qui reposent sur la vanité, l'amour-propre, l'envie de paraître. Ces sentiments-là ne meurent jamais.

.*. A Paris, la vertu la plus pure est l'objet des plus sales calomnies.

.*. Le gentilhomme et la grande dame — rares

en France — sont deux types magnifiques reposant sur des idées primitives, sur des croyances pour ainsi dire innées, sur des habitudes de l'enfance, et qui n'existent plus. Pour croire au sang pur, à une race privilégiée, il faut se mettre par la pensée au-dessus des autres hommes, avoir mesuré par la pensée l'espace qui sépare les patriciens des autres hommes. Pour commander, ne faut-il pas ne pas avoir connu d'égaux? Ne faut-il pas enfin que l'éducation inculque les idées que la nature inspire aux grands hommes à qui la nature a mis une couronne au front avant que leur mère y ait mis un baiser?

.˙. L'effet de toute loi qui touche à la fortune privée est de développer prodigieusement les fourberies de l'esprit.

.˙. En commerce, il est des instants où il faut pouvoir tenir devant le monde trois jours sans manger, comme si on avait une indigestion, et, le quatrième, on est admis au garde-manger du crédit.

.˙. Entre hommes, la prétention des plus chastes bourgeois est de paraître égrillards.

.˙. En France, le provisoire est définitif.

.˙. Personne ne se figure à Paris que *rien* est *rien*.

.˙. A Paris! — dans nul pays l'axiome de Vespasien n'est mieux compris : là, les écus tachés de sang ou de boue ne trahissent rien et représentent

tout. Pourvu que la société sache le chiffre de votre fortune, vous êtes classé parmi les sommes qui vous sont égales, et personne ne demande à voir vos parchemins, parce que tout le monde sait combien peu ils coûtent. Dans une ville où les problèmes sociaux se résolvent par des équations algébriques, les aventuriers ont en leur faveur d'exellentes chances.

⁂ A Paris, la période astringente de la défiance est aussi rapide à venir que le mouvement expansif de la confiance est lent à se décider. Une fois tombé dans le système restrictif des craintes et des précautions commerciales, le créancier arrive à des lâchetés sinistres qui le mettent au-dessous du débiteur. D'une politesse doucereuse, il passe au rouge de l'impatience, au petillement sombre des importunités, aux éclats du désappointement, au froid bleu d'un parti pris, et à la noire insolence d'une assignation préparée.

⁂ Les gens les plus haineux font à Paris très-peu de plans; la vie y est trop rapide, trop animée. Il y a trop d'accidents imprévus; mais aussi ces perpétuelles oscillations, en ne permettant pas la préméditation, servent une pensée tapie au fond du cœur qui guette leurs chances fluviatiles.

⁂ Dans le *beau* monde, quand il s'agit de souper, vous avez, toutes proportions gardées, une image des émeutes populaires!

.˙. La politesse cache très-imparfaitement l'égoïsme général.

.˙. La vertu est un principe dont les manifestations diffèrent selon les milieux. La vertu de province, celle de Londres, de Constantinople et de Paris ont des effets dissemblables sans cesser d'être la vertu. Chaque vie humaine offre dans son tissu les combinaisons les plus singulières ; mais, vues d'une certaine hauteur, toutes paraissent semblables.

.˙. A Paris, il y a de l'héroïsme à aimer les gens qui sont auprès de nous ; car nous ne sommes pas seuls avec nous-mêmes.

.˙. Le bon goût est autant dans la connaissance des choses qu'on doit taire, que dans celle des choses qu'on doit dire.

.˙. Un pays est fort quand il se compose de familles riches, dont tous les membres sont intéressés à la défense du trésor commun, trésor d'argent, de gloire, de priviléges, de jouissances. Il est faible quand il se compose d'individus non solidaires, auxquels il importe peu d'obéir à un homme ou à sept, à un Russe ou à un Corse, pourvu que chaque individu garde son champ ; — et ce malheureux égoïste ne voit pas qu'un jour on le lui ôtera ! Nous allons à un état de choses horrible en cas d'insuccès. Il n'y aura plus que des lois pénales ou fiscales ! la bourse ou la vie ! Le peuple le plus

généreux de la terre ne sera plus conduit par les sentiments. On y aura développé, soigné des plaies incurables. D'abord, une jalousie universelle; les classes supérieures en seront confondues. On prendra l'égalité des désirs pour l'égalité des forces. Les vraies supériorités reconnues seront envahies par les flots de la bourgeoisie. On pouvait choisir un homme entre mille; on ne peut rien trouver entre trois millions d'ambitions pareilles, vêtues de la même livrée : celle de la médiocrité. Cette masse triomphante ne s'apercevra pas qu'elle aura contre elle une autre masse terrible, celle des paysans possesseurs, vingt millions d'arpents de terre vivant, marchant, raisonnant, n'entendant à rien, voulant toujours plus, barricadant tout et disposant de la force brutale...

.˙. On ne peut être Parisienne qu'à Paris. Le monde y brise tous les sentiments. Il y prend toutes vos heures; il vous dévorerait le cœur, si on n'y faisait attention.

.˙. La bravoure, en France, recule devant un feutre rond, et, faute de courage pendant une journée, on y reste ridiculement coiffé pendant toute la vie. Et on dit les Français légers!

.˙. En France, on ne rit que des choses ou des hommes dont on s'occupe, et personne ne s'occupe de ce qui n'y réussit point.

.˙. Les âmes délicates, dont la force s'exerce

dans une sphère élevée, manquent de l'esprit d'intrigue, fertile en ressources et en combinaisons. Leur génie, à elles, c'est le hasard. Elles ne cherchent pas, elles rencontrent.

⁂ Il existe dans notre société trois hommes : le prêtre, le médecin et l'homme de justice, qui ne peuvent pas estimer le monde. Ils ont des robes noires, peut-être parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus et de toutes les illusions.

⁂ Quand, dès quinze ans, un enfant a l'assurance d'un homme qui connaît le monde, il est une monstruosité, devient vieillard à vingt-cinq ans, et se rend, par cette science précoce, inhabile aux véritables études sur lesquelles reposent les talents réels et sérieux.

⁂ Quelquefois, un geste, une parole, un regard, dans une conversation sans témoins, quand les âmes sont déshabillées de leur hypocrisie mondaine, éclaire des abîmes.

⁂ Le système de garder les enfants à la maison paternelle a des inconvénients. La société, comme la nature, est jalouse et ne laisse jamais entreprendre sur ses lois. Elle ne souffre pas qu'on lui dérange l'économie. Dans les familles où l'on conserve les enfants, ils y sont trop tôt exposés au feu du monde. Ils en voient les passions, ils en étudient les dissimulations. Incapables de deviner les distinctions qui régissent la conduite des gens faits,

ils soumettent le monde à leurs sentiments, au lieu de soumettre leurs désirs et leurs sentiments au monde; ils adoptent le faux éclat qui brille plus que les vertus solides; car ce sont surtout les apparences que le monde met en dehors et habille de formes menteuses.

.*. Un défaut de la jeunesse est de croire tout le monde fort comme elle est forte; défaut qui tient, d'ailleurs, à ses qualités. Au lieu de voir les hommes et les choses à travers des besicles, elle les colore des reflets de sa flamme et jette son trop de vie sur les vieilles gens.

.*. Le monde est un grand comédien, — et, comme le comédien, il reçoit et renvoie tout; il ne conserve rien.

.*. Quels effroyables tableaux ne présenteraient pas les âmes de ceux qui entourent les lits funèbres, si on pouvait en peindre les idées!

.*. Il y a à Paris une admiration — mêlée d'un filet de critique vinaigrée — avec laquelle un homme supérieur s'excuse d'en admirer un autre.

.*. Il est des phrases qui font un plaisir passager et des blessures de longue durée.

.*. Il se rencontre parfois entre deux ennemis la même lucidité de raison, la même puissance de vue intellectuelle qu'entre deux amants qui lisent dans l'âme l'un de l'autre.

.*. Il y a des êtres qui ont soixante ans de ser-

vice sur les contrôles du monde, et qui n'ont pas vécu deux ans.

⁂ La reconnaissance est une dette que les enfants n'acceptent pas toujours à l'inventaire.

⁂ Il arrive toujours un âge auquel la vie n'est plus qu'une habitude exercée dans un certain milieu préféré ; le bonheur consiste alors dans l'exercice de nos facultés appliquées à des réalités. Hors ces deux préceptes, tout est faux.

⁂ Pour se garantir leurs biens, les riches ont inventé des tribunaux, des juges, et cette guillotine, espèce de bougie où viennent se brûler les ignorants. Mais, pour ceux qui couchent sur ou sous la soie, il est des remords, des grincements de dents cachés sous un sourire, et des gueules de lions fantastiques qui vous donnent le coup de dent au cœur.

⁂ Il n'y a que des fous ou des malades qui puissent trouver du bonheur à battre des cartes tous les soirs pour savoir s'ils gagneront quelques sous. Il n'y a que des sots qui puissent employer leur temps à se demander ce qui se passe, si madame une telle s'est couchée sur son canapé seule ou en compagnie, si elle a plus de sang que de lymphe, plus de vertu que de tempérament. Il n'y a que des dupes qui puissent se croire utiles à leurs semblables en s'occupant à tracer des principes politiques pour gouverner des événements

toujours imprévus. Il n'y a que des niais qui puissent aimer à parler des acteurs et à répéter leurs mots, à faire tous les jours, mais sur un plus grand espace, la promenade que fait un animal dans sa loge, à s'habiller pour les autres, à manger pour les autres, à se glorifier d'un cheval ou d'une voiture que le voisin ne peut avoir que trois jours après eux. Et voilà la vie des Parisiens, traduite en quelques phrases!

∴ Ce qui est un vice à Paris est une nécessité quand on a passé les Açores.

∴ Pour ne pas se crotter en allant à pied, le grand seigneur, et celui qui le singe, prennent une bonne fois un bain de boue.

∴ Le pouvoir et le plaisir ne résument-ils pas tout votre ordre social, et la vie une machine à laquelle l'argent imprime le mouvement? Lâchez-le, les moyens se confondent avec les résultats. Vous n'arriverez jamais à séparer l'âme des sens, l'esprit de la matière. L'or est le spiritualisme des sociétés actuelles.

∴ Le plaisir commence où le raout finit.

∴ Le *raout*, cette froide revue du luxe, ce défilé d'amours-propres en grand costume, est une de ces inventions anglaises qui tendent à *mécaniser* les nations.

∴ L'Angleterre semble tenir à ce que le monde entier s'ennuie comme elle et autant qu'elle.

∴ Si on ne soupe plus aujourd'hui, c'est que, sous aucun régime, il n'y eut jamais moins de gens casés, posés et arrivés. Tout le monde est en marche vers quelque but ou trotte après la fortune. Le temps est devenu la plus chère denrée. Personne ne peut donc se livrer à cette prodigieuse prodigalité de rentrer chez soi le lendemain pour se réveiller tard.

∴ Vous rencontrerez ailleurs, en Europe, d'élégantes manières, de la cordialité, de la bonhomie, de la science; — mais à Paris seulement, dans certains salons, abonde l'esprit particulier qui donne à toutes ces qualités sociales un agréable et capricieux ensemble, je ne sais quelle allure fluviale qui fait facilement serpenter cette profusion de pensées, de formules, de contes, de documents historiques. Paris, capitale du goût, connaît seul cette science qui change une conversation en une joute où chaque nature d'esprit se condense par un trait, où chacun dit sa phrase et jette son expérience dans un mot, — où tout le monde s'amuse, se délasse et s'exerce. Aussi, là seulement, vous échangerez vos idées. Là, vous ne porterez pas, comme le dauphin de la fable, quelque singe sur vos épaules. Là, vous serez compris et ne risquerez pas de mettre des pièces d'or au jeu contre du billon. Là, enfin, des secrets trahis, des causeries légères et profondes, ondoient, tournent,

changent d'aspect et de couleur à chaque phrase. Les critiques vives et les esprits pressés s'entraînent les uns les autres. Tous les yeux écoutent, les gestes interrogent et la physionomie répond. Là, tout est, en un mot, esprit et pensée.

∴ Quand les Anglais plaisantent, ils ressemblent aux tigres apprivoisés qui veulent caresser : ils emportent la pièce.

∴ Il y a des amis, à Paris, qui savent si bien vous dire, quand vous souffrez : *Pæte, non dolet!* en vous tendant un verre de champagne. Excellents amis, toujours ruinés lorsque vous êtes riches, toujours aux eaux quand vous les cherchez, ayant toujours perdu leur dernier louis au jeu quand vous leur en demandez un, mais ayant toujours un mauvais cheval à vous vendre ; au demeurant, les meilleurs enfants de la terre, et toujours prêts à s'embarquer avec vous pour descendre une de ces pentes rapides sur lesquelles se dépensent le temps, l'âme et la vie!

∴ La France, au XIXe siècle, est partagée en deux grandes zones : Paris et la province, la province jalouse de Paris, Paris ne pensant à la province que pour lui demander de l'argent. Autrefois. Paris était la première ville de province, la cour primait la ville ; maintenant, Paris est toute la cour, la province est toute la ville.

∴ La province, comme autrefois les politiques

de la province aux Tuileries, veut tout expliquer et finit par tout savoir. Mais, chacun tenant à la face qu'il affectionne dans l'événement, il y voit le vrai, le démontre, et tient sa version pour la seule bonne. La vérité, malgré la vie à jour et l'espionnage des petites villes, est donc obscurcie, et veut, pour être connue, ou le temps avec lequel la vérité est indifférente, ou l'impartialité que l'historien et l'homme supérieur prennent en se plaçant à un point de vue élevé.

⁂ Quand tout le monde est bossu, la belle taille finit par devenir une monstruosité.

⁂ Il y a à Paris trois ordres de misères : d'abord, la misère de l'homme qui conserve les apparences et à qui l'avenir appartient ; misère des jeunes gens, des artistes, des gens du monde, momentanément atteints. Les indices de cette misère ne sont visibles qu'au microscope de l'observateur le plus exercé. Ces gens constituent l'ordre équestre de la misère : ils vont encore en cabriolet. Dans le second ordre se trouvent les vieillards à qui tout est indifférent, qui mettent au mois de juin la croix de la Légion d'honneur sur une redingote d'alpaga... Enfin, la misère en haillons, la misère du peuple, la plus poétique d'ailleurs, et que Callot, Hogarth, Murillo, Charlet, Raffet, Gavarni, Meissonnier, l'art enfin adore et cultive, — au carnaval surtout !

.*. Une famille vivant unie de corps et d'esprit est une rare exception. La loi moderne, en multipliant la famille par la famille, a créé le plus horrible de tous les maux : l'individualisme.

.*. En France, avoir du goût, c'est avoir plus que de l'esprit.

.*. On ne dîne pas en province aussi luxueusement qu'à Paris, mais on y dîne mieux. Les plats y sont plus médités. Il y a, au fond des provinces, des Carêmes en jupon qui savent rendre un simple plat de haricots digne du hochement de tête par lequel Rossini accueille une chose parfaitement réussie.

.*. Deux timidités — la timidité d'esprit, la timidité de nerfs : l'une est indépendante de l'autre. Le corps peut avoir peur et trembler pendant que l'esprit reste calme et courageux, et *vice versâ*. Ceci donne la clef de bien des bizarreries morales. Quand deux timidités se réunissent chez un homme, il sera nul toute sa vie. Cette timidité complète est celle dont nous disons en parlant d'un homme : « C'est un imbécile. » Il se cache souvent dans cet imbécile bien des qualités comprimées.

.*. Il existe en province deux conversations : — celle qui se tient officiellement quand tout le monde est réuni, joue aux cartes et babille ; — puis celle qui *mitonne*, comme un potage bien soigné, lorsqu'il ne reste devant la cheminée que trois ou

quatre amis de qui l'on est sûr, et qui ne répètent rien de ce qui se dit que chez eux, quand ils se trouvent avec trois ou quatre amis bien sûrs.

.*. Flattez les passions d'un moment, vous devenez partout un héros, — même à Arcis-sur-Aube.

.*. La société ne perd jamais ses droits, elle veut toujours être amusée.

.*. Paris est la seule ville du monde où il existe de ces maisons électriques où tous les goûts, tous les vices, toutes les opinions sont reçus avec une mise décente.

.*. Dans ces infernales coulisses, l'amour-propre n'a point de sexe. L'artiste qui triomphe, homme ou femme, a contre soi les hommes et les femmes.

.*. En France, on parle beaucoup d'organiser le travail, et on n'a pas encore organisé la propriété.

.*. Le public de province, comme tous les publics français peut-être, adopte peu la passion du roi des Français, — le juste milieu ; — il vous met aux nues, ou vous plonge dans la fange.

.*. Jamais l'homme d'esprit ne se baisse pour examiner les bourgeois qui lui échappent à la faveur de cette inattention, et, pendant qu'il se moque d'eux, ils ont le temps de le garrotter.

.*. Pour peu que vous frottiez un Suisse, il reparaît un usurier.

.˙. Poniatowski, le gentilhomme, fut un roi d'autant plus incompris, que peut-être ne se comprenait-il pas bien lui-même.

.˙. Le carnaval a pris à Paris un développement prodigieux qui le rend européen et bien autrement burlesque, bien autrement animé que le feu carnaval de Venise. Est-ce que, les fortunes diminuant outre mesure, les Parisiens auraient inventé de s'amuser collectivement, comme avec leurs clubs ils font des salons sans maîtresse de maison, sans politesse et à bon marché?

.˙. L'indépendance d'une femme, à Paris, n'est-ce pas la permission de se laisser prendre aux semblants d'amour des gens ruinés et des dissipateurs?...

.˙. Sous l'Empire, les cœurs étaient nomades comme les régiments.

.˙. Ce qui caractérise l'Empire, cette époque unique dans nos annales, c'est une passion effrénée pour tout ce qui brillait. Jamais on ne donna plus de feux d'artifice, jamais le diamant n'atteignit à une si grande valeur.

.˙. On peut regarder le cœur des diplomates comme un problème insoluble; car les trois plus illustres ambassadeurs de l'époque se sont signalés par la persistance de la haine et par des attachements romanesques.

.˙. L'espionnage de la pensée est peut-être chez

les oisifs un des plaisirs qu'ils trouvent dans le monde, tandis que des niais dupés s'y ennuient sans oser en convenir.

⁂ Un homme qui possède le privilége de couler des choses lestes dans l'oreille d'une dévote, est, à ses yeux, un homme charmant.

⁂ Les dévotes se régalent l'esprit des péchés interdits à la chair.

⁂ Les dévotes aiment presque toutes à entendre des gaudrioles, autorisées qu'elles sont par leurs grandes vertus à contempler des abîmes sans y choir et les embûches du démon sans s'y prendre.

⁂ Quand une bêtise amuse Paris, qui dévore autant de chefs-d'œuvre que de bètises, il est difficile que la province s'en prive.

⁂ Entre les Français et les Anglais, l'inimitié des peuples cesse sur la question des mots et sur celle du vêtement. *God save the king* est une musique faite par Lulli pour les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie.* Les paniers, apportés par une Anglaise à Paris, furent inventés à Londres, — on sait pourquoi — par une Française, la fameuse duchesse de Portsmouth.

⁂ Le temps présent semble avoir pris le mot *légalité* pour épigraphe (1834).

⁂ Un fat qui vient de déjeuner ne pèse plus ses paroles et va monter à cheval. En ce moment-là, les fats sont impitoyables.

⁂ Rien n'est terrible à Paris comme des soupçons sans fondement, parce qu'il est impossible de les détruire.

⁂ Il faut avoir étudié les petites révolutions d'une soirée dans un salon de Paris pour apprécier les nuances imperceptibles qui peuvent colorer un visage de femme et le changer. Il est un moment où, contente de sa parure, où, se trouvant spirituelle, heureuse d'être admirée en se voyant la reine d'un salon plein d'hommes remarquables qui lui sourient, une Parisienne a la conscience de sa beauté, de sa grâce. Elle s'embellit alors de tous les regards qu'elle recueille, mais dont les muets hommages sont reportés par de fins regards vers le bien-aimé.

⁂ Effrayante pensée! nous sommes tous comme des planches lithographiques, dont une infinité de copies se tirent par la médisance. Ces épreuves ressemblent au modèle, ou en diffèrent par des nuances tellement imperceptibles, que la réputation dépend, sauf les calomnies de nos amis et les bons mots d'un journal, de la balance faite par chacun entre le vrai qui va boitant et le mensonge parisien qui a des ailes.

⁂ L'envieux! — nous n'en dessinerons pas le moindre trait. — Comment expliquer la perpétuité de l'envie? Un vice qui ne rapporte rien.

⁂ Les contradicteurs sont ces sortes de gens

qui font les *errata* de tous les mémoires, rectifient tous les faits, parient toujours cent contre un, sont sûrs de tout. Vous les surprenez, dans la même soirée, en flagrant délit d'ubiquité. Ils disent avoir été arrêtés à Paris, lors de la conspiration Mallet, en oubliant qu'ils venaient, une heure auparavant, de passer la Bérésina. Presque tous les contradicteurs sont chevaliers de la Légion d'honneur, parlent très-haut, ont un front fuyant, et jouent gros jeu.

.˙. L'observateur dans le monde : — il parle en prophète ; il faut accepter ses anecdotes, ses citations comme des vérités, sous peine de passer pour un homme sans instruction, sans moyens. Il vous calomniera gaiement dans vingt salons, où il est essentiel comme une première pièce sur l'affiche, — ces pièces si souvent jouées pour les banquettes et qui ont eu du succès autrefois. L'observateur a quarante ans, ne dîne jamais chez lui, se dit peu dangereux près des femmes, porte un habit marron, a toujours une place dans plusieurs loges aux Bouffons. Il est quelquefois confondu avec les parasites ; mais il a rempli de trop hautes fonctions pour être soupçonné d'être un pique-assiette, et possède, d'ailleurs, une terre dans un département dont le nom ne lui est jamais échappé.

.˙. Homme du genre niais : — les individus de cette classe veulent avoir réponse à tout. Plutôt que de se taire, ils calomnient.

⁂ Il y a des maris qui sont des personnages tout à fait fantastiques. Ils ressemblent à ce troisième cheval que l'on paye toujours en courant la poste, et qu'on n'aperçoit jamais.

⁂ Une femme est une Cadignan. Elle n'aurait ni vertus, ni vices, ni fortune, ni jeunesse : ce serait toujours une Cadignan. Une Cadignan ! c'est comme un préjugé, toujours riche et vivant.

⁂ Le genre des ducs n'avoue que les femmes présentées. Excusez-le ! il a été fait duc par Napoléon.

⁂ Il y a de certaines personnes qui donnent le *de* à tout le monde et qui en déshonorent les gens.

⁂ Les sujets appartenant à la classe des attachés d'ambassades ont la manie de dire des mots à la Talleyrand. Leur esprit est souvent si fin, que leurs aperçus sont imperceptibles. Ils ressemblent à ces joueurs de billard qui évitent les billes avec une adresse infinie. Ces individus sont généralement peu parleurs ; mais, quand ils parlent, ils ne s'occupent que de l'Espagne, de Vienne, de l'Italie ou de Pétersbourg. Les noms de pays sont chez eux comme des ressorts ; pressez-les, la sonnerie vous dira tous les airs !

⁂ Les personnels : — gens qui voudraient tenir l'univers sous clef et n'y rien laisser faire sans leur permission. Ils sont malheureux de tout le bonheur des autres, ne pardonnent qu'aux vices.

aux chutes et aux infirmités. Ils ne veulent que des protégés. Aristocrates par inclination, ils se font républicains par dépit, uniquement pour trouver beaucoup d'inférieurs parmi leurs égaux.

⁂ Pour toute la France, l'Elster, où il est impossible de se noyer, est un fleuve impétueux qui a englouti Poniatowski.

⁂ Pour communiquer à l'œil toutes les puissances de l'âme, lui donner la valeur d'un discours, y mettre un poëme ou un drame, il faut l'excessive servitude ou l'excessive liberté.

⁂ Il y a des gens qui considèrent leur position de propriétaire parisien comme un état. Dans la grande chaîne des espèces morales, ces gens tiennent le milieu entre l'avare et l'usurier. Optimistes par calcul, ils sont tous fidèles au *statu quo* de l'Autriche. Si vous parlez de déranger un placard, de pratiquer la plus nécessaire des ventouses, leurs yeux brillent, leur bile s'émeut, ils se cabrent comme des chevaux effrayés. Quand le vent a renversé quelques faîteaux de leurs cheminées, ils sont malades et se privent d'aller au Gymnase ou à la Porte-Saint-Martin, pour cause de réparations.

⁂ Le regard des gens comme il faut est un regard oblique plein de finesse et de ruse, regard diplomatique dont l'expression trahit la prudente inquiétude, la curiosité polie qui semble demander en voyant un inconnu : « Est-il des nôtres? »

.˙. Les choses extérieures sont pour les sots la moitié de la vie, et, pour cela, un homme de talent se trouve un sot malgré tout son esprit.

.˙. Le dévouement est un éclair. On se dévoue à la guerre, et on ne se dévoue plus à Paris.

.˙. Le monde est bientôt satisfait avec ce mot : « C'est un original ! »

.˙. Le Polonais (disons-le à sa gloire) est généralement faible devant la femme. Il est si plein de tendresse pour elle, qu'il lui devient inférieur en Pologne, et, quoique les Polonaises soient d'admirables femmes, le Polonais est encore plus promptement mis en déroute par une Parisienne.

.˙. En 1837, un boudoir est un étalage de marchandises qui divertissent les regards, comme si l'ennui menaçait la société la plus remuée et la plus remueuse du monde. Pourquoi rien d'intime, rien qui porte à la rêverie, au calme? Pourquoi? Personne n'est sûr de son lendemain, et chacun jouit de la vie en usufruitier prodigue.

.˙. L'esprit veut du *loisir* et certaines *inégalités* de position. On cause peut-être mieux à Pétersbourg qu'à Paris.

.˙. Pour bien des gens, Paris est une maladie; — il est quelquefois plusieurs maladies.

.˙. Il y a deux Polonais comme il y a deux Anglaises. Quand une Anglaise n'est pas très-belle, elle est horriblement laide.

⁂ Rien n'est plus affreux que le sang-froid et les raisonnements exacts d'un notaire au milieu des scènes passionnées où ils ont coutume d'intervenir.

⁂ Il est des chagrins que le monde sème autour de ceux qui ne suivent pas ses usages.

⁂ C'est pour des calomnies que la société actuelle a réservé le peu de croyances qui lui restent.

⁂ Les Italiennes sont tranquilles en apparence et consciencieuses dans leur félicité.

⁂ Toute la beauté de la Parisienne gît dans une grâce indescriptible ; mais elle est vaine de sa toilette et de son esprit, armée de sa toute-puissante faiblesse, souple et dure, système sans cœur et sans passion, mais qui sait artificieusement créer les trésors de la passion et contrefaire les accents du cœur.

⁂ A Paris seulement se rencontrent ces créatures au visage candide qui cachent la dépravation la plus profonde, les vices les plus raffinés, sous un front aussi doux, aussi tendre que la fleur de la marguerite.

⁂ Il est une nature d'hommes que la civilisation obtient dans le règne social, comme les fleuristes créent dans le règne végétal, par l'éducation de la serre, une espèce hybride qu'ils ne peuvent reproduire ni par semis, ni par bouture. Cet homme est un caissier, — véritable produit anthropomorphe, arrosé par les idées religieuses, maintenu par la guillotine, ébranché par le vice, et qui pousse en

un troisième étage entre une femme estimable et des enfants ennuyeux.

∴ Les prêtres, les magistrats et les femmes ne dépouillent jamais leur robe entièrement.

∴ Étrange civilisation! la société décerne à la vertu cent louis de rente pour sa vieillesse, un second étage, du pain à discrétion, quelques foulards neufs et une vieille femme accompagnée de ses enfants. Quant au vice, s'il a quelque hardiesse, s'il peut tourner habilement un article du Code comme Turenne tournait Montécucculli, la société légitime ses millions volés, lui jette des rubans, le farcit d'honneurs et l'accable de considération.

∴ Dans les catastrophes, les paysans restent, d'ordinaire, silencieux, résignés et soumis à la volonté de Dieu, en gens accoutumés à suivre instinctivement le branle donné à la nature.

∴ Une chambre à poêle est un matras où se dissolvent les hommes d'énergie, où s'amincissent leurs ressorts, où s'use leur volonté.

∴ Le poêle éteint, endort, hébète et contribue singulièrement à crétiniser les portiers et les employés.

∴ Le naturel est souvent bon, l'état social y met son mauvais. — De là certaines intentions mixtes pour lesquelles le juge doit se montrer indulgent.

∴ Une jolie femme ne veut rien de laid autour d'elle. Ce qui la distingue, c'est le sentiment de

l'homogénéité, l'un des besoins les moins observés de notre nature et qui conduit les vieilles filles à ne s'entourer que de vieilles choses.

*** Les détails de la vie matérielle ne sauraient occuper longtemps des esprits supérieurs, et le monde est insupportable aux âmes aimantes.

*** Parmi les diverses existences, peut-être la vie flamande est-elle celle qui finit le mieux les incertitudes de l'homme. Elle ne va pas sans fêtes, sans liens de famille, sans une grasse aisance qui atteste la continuité du bien-être, sans un repos qui ressemble à de la béatitude ; mais elle exprime surtout le calme et la monotonie d'un bonheur naïvement sensuel, où la jouissance étouffe le désir en le prévenant toujours.

*** Chez le peuple flamand, rien ne se façonne à demi, ni les maisons, ni les meubles, ni la digue, ni la culture, ni la révolte ; aussi garde-t-il le monopole de tout ce qu'il entreprend.

*** Pour peindre la constance sous la forme humaine la plus pure, prenez un bon bourgmestre des Pays-Bas, capable, comme il s'en est tant rencontré, de mourir bourgeoisement pour les intérêts de sa hanse.

*** Le *confort* anglais offre des teintes sèches ; mais, en Flandre, le vieil intérieur des ménages réjouit l'œil par des couleurs moelleuses, une bonhomie vraie.

.*. La patience des Flamands consiste à tout amasser, à ne rien rendre, à tout supporter.

.*. La civilisation a déployé son pouvoir dans la Flandre en y modifiant tout, même les effets du climat. Si on cherche avec attention les produits des divers pays du globe, on est tout d'abord surpris de voir les couleurs grises et fauves affectées aux productions des zones tempérées, tandis que les couleurs les plus éclatantes distinguent celles des pays chauds. Les mœurs doivent nécessairement se conformer à cette loi de la nature. Les Flandres, qui étaient jadis essentiellement brunes et unies, ont trouvé les moyens de jeter de l'éclat dans leur atmosphère fuligineuse par les vicissitudes politiques qui les ont mêlées aux différents peuples. De l'Espagne, elles ont gardé le luxe des écarlates, des satins brillants, les tapisseries à effets vigoureux, les plumes, les mandolines, les formes courtoises; de Venise, elles ont eu, en retour de leurs toiles et de leurs dentelles, cette verrerie fantastique où le vin reluit et semble meilleur; de l'Autriche, elles ont consacré cette pesante diplomatie qui, selon le dicton populaire, fait trois pas dans un boisseau; le commerce des Indes y a versé les quelques inventions de la Chine et les merveilles du Japon.

.*. La seule idée d'avenir conçue par le peuple flamand fut une sorte d'économie en politique. —

La force révolutionnaire vint du désir domestique d'avoir les coudées franches à table et son aise complète sous l'auvent de ses *stedes*.

.˙. Il faut n'avoir ni foyer ni patrie pour rester à Paris. C'est la ville du cosmopolite ou des hommes qui ont épousé le monde et qui s'éloignent incessamment avec le bras de la science, de l'art ou du pouvoir.

.˙. Il arrive un moment, dans la vie intérieure des familles, où les enfants deviennent, soit volontairement, soit involontairement, les juges de leurs parents, et je ne connais pas de plus grand danger que cette inévitable situation.

.˙. Il y a quelques phrases lacrymales qui sont l'a, bé, bi, bo, bu, de la douleur collective, et qui se prononcent à toute heure, dans toutes les villes de France, sans plus ni moins de sentiment, avec les mêmes intonations.

.˙. La société ne pratique aucune des vertus qu'elle demande aux hommes. Elle commet des crimes à toute heure, mais elle les commet en paroles. Elle prépare les mauvaises actions par la plaisanterie, comme elle dégrade le beau par le ridicule. Elle se moque des fils qui pleurent trop leurs pères, elle anathématise ceux qui ne les pleurent pas assez; puis elle s'amuse, elle! à soupeser les cadavres avant qu'ils soient refroidis.

.*. Le monde se contente de grimaces ; il se paye de ce qu'il donne.

.*. Une chose difficile, c'est de se familiariser avec les douleurs de ses vanités blessées.

.*. Il est un ascendant que savent prendre sur les plus grands esprits les gens sans éducation qui se sentent nécessaires et qui, de concession en concession, savent marcher à la domination avec la persistance d'une idée fixe.

.*. Les peuples comprennent encore plus tardivement les créations du génie que ne les comprenaient les rois.

.*. Les mœurs, qui, souvent, n'ont pas de raison, l'emportent sur la loi.

.*. Les mœurs sont souvent plus cruelles que les lois. Les mœurs, ce sont les hommes ; mais les lois, c'est la raison d'un pays.

.*. De même que le médecin ne laisse rien voir de ses appréhensions à son malade, de même l'avocat montre une physionomie pleine d'espoir à son client. C'est un des cas rares où le mensonge devient une vertu.

.*. Peut-être les hommes ne s'accrochent-ils bien que par leurs vices.

.*. Les monstruosités sociales possèdent la puissance des abîmes ; elles nous attirent comme Sainte-Hélène attirait Napoléon. Nous en voulons voir le fond sans savoir pourquoi.

⁂ Les négociants ont déshonoré la rivière ; ils se jettent à l'eau pour attendrir leurs créanciers.

⁂ En France, nous savons cautériser une plaie ; mais nous n'y connaissons pas encore de remède au mal que produit une phrase.

⁂ Le beau monde bannit de son sein les malheureux, comme un homme de santé vigoureuse expulse de son corps un principe morbifique.

⁂ Il y a de terribles créanciers avec lesquels il faut pleurer, et, quand nous les avons payés, nous leur devons encore du secours.

⁂ Quelque majestueux que soit un malheur, la société sait toujours l'amoindrir.

⁂ Si le monde tolère un malheur, n'est-ce pas pour le façonner à son usage, en tirer profit, le bâter, lui mettre un mors, une housse, le monter, en faire une joie?...

⁂ Les hommes peuvent être promptement et facilement jugés dès qu'ils consentent à venir sur le terrain des difficultés. Il y a là pour les hommes supérieurs des *schiboleth*, — et on peut aussi être de la tribu de Lévi sans être encore dans le temple.

⁂ Personne ne veut être vulgaire.

⁂ La jeunesse ressent un vif besoin d'admiration. Elle aime à s'attacher. Elle est naturellement portée à se subordonner aux hommes qu'elle croit supérieurs, comme elle se dévoue aux grandes choses.

.˙. Pour les ambitieux, Paris est une immense roulette, et tous les jeunes gens croient avoir une victorieuse martingale.

.˙. Quand on a passé sa jeunesse et fait les folies de l'adolescence avec un camarade, il existe entre nous et lui des sympathies presque sacrées. Sa voix, son regard nous remue au cœur de certaines cordes qui ne vibrent que sous l'effort des souvenirs qu'il ranime.

.˙. Pour la vie élégante, il n'y a de complet que le *centaure*, c'est-à-dire l'homme en tilbury.

.˙. Un homme devient riche; il naît élégant.

.˙. Quoique l'élégance soit moins un art qu'un sentiment, elle provient également d'un instinct et d'une habitude.

.˙. L'esprit d'un homme se devine à la manière dont il tient sa canne.

.˙. La fortune que l'on acquiert est en raison des besoins qu'on se crée.

.˙. Un banquier arrivé à quarante ans sans avoir déposé son bilan, ou qui a plus de trente-six pouces de tour, est le damné de la vie élégante; — il en verra le paradis sans jamais y entrer.

.˙. L'homme impoli est le lépreux du monde fashionable.

.˙. L'homme de goût doit jouir de tout ce qu'il possède. Comme Fontenelle, *il n'aime pas les choses qui veulent être trop respectées.*

⁂ Paris est comme les jolies femmes, — soumis à d'inexplicables caprices de laideur ou de beauté.

⁂ Le monde s'éloigne des malheureux avec l'empressement que les animaux mettent à fuir un des leurs, après l'avoir flairé.

⁂ Le luxe est moins dispendieux que l'élégance.

⁂ Un homme de bonne compagnie ne se croit plus le maître de toutes les choses qui, chez lui, doivent être mises à la disposition des autres.

⁂ Admettre une personne chez vous, c'est la supposer digne d'habiter votre sphère.

⁂ Dans la vie élégante, il n'existe plus de supériorité ; on y traite de puissance à puissance.

⁂ L'élégance travaillée est à la véritable élégance ce qu'une perruque est à des cheveux.

⁂ L'équipage est un passe-port pour tout ce qu'une femme veut oser.

⁂ Le fantassin a toujours à lutter contre un préjugé.

⁂ Un homme placé au dernier rang de la société ne doit pas plus demander compte à Dieu de sa destinée qu'une huître de la sienne.

⁂ Le but de la vie civilisée ou sauvage est le repos, et la vie élégante est, dans la plus large acception du terme, l'art d'animer le repos.

⁂ Un parasite qui n'est pas gai, qui ne sait rien, qui se plaint des vins, vous vole !

.*. La tristesse et la gaieté sont les deux seules affections de l'homme. — Tout s'y rapporte.

.*. Ce n'est pas aux vivants à se plaindre des médecins.

.*. Un ami de collége dans le malheur est le tonneau des Danaïdes.

.*. Rien ne forme l'âme comme une dissimulation constante au sein de la famille.

.*. L'espion a ceci de magnifique et de curieux, qu'il ne se fâche jamais; il a l'humilité chrétienne des prêtres; il a les yeux faits au mépris, et s'oppose comme une barrière au peuple de niais qui ne le comprend pas; il a le front d'airain pour les injures; il marche à son but comme un animal solide dont la carapace ne peut être entamée que par le canon; mais aussi, comme l'animal, il est d'autant plus furieux quand il est atteint, qu'il a cru sa cuirasse impénétrable.

.*. Même au cœur de la famille, il est toujours un moment où l'on s'observe, après une longue absence.

.*. Les juges offrent aux accusés plus de garanties que les jurés. Le magistrat ne se fie qu'aux lois de la raison, tandis que le juré se laisse entraîner par les ondes du sentiment.

.*. Depuis que les sociétés ont inventé la justice, elles n'ont jamais trouvé le moyen de donner à l'innocence accusée un pouvoir égal à celui dont

le magistrat dispose contre le crime. La justice n'est pas bilatérale. La défense, qui n'a ni espions ni police, ne dispose pas en faveur de ses clients de la puissance sociale.

⁂ L'innocence n'a que le raisonnement pour elle, et le raisonnement qui peut frapper les juges est souvent impuissant sur l'esprit prévenu des jurés.

⁂ Il y a une atmosphère des idées. Dans une cour de justice, les idées de la foule pèsent sur les juges, et réciproquement.

⁂ La société procède comme l'Océan. Elle reprend son niveau, son allure après un désastre, et en efface la trace par le mouvement de ses intérêts dévorants.

⁂ En France, tout est du domaine de la plaisanterie : elle y est reine. On plaisante sur l'échafaud, sur la Bérésina, aux barricades, et quelque Français plaisantera sans doute aux grandes assises du jugement dernier.

⁂ Rien ne lie plus les hommes qu'une certaine conformité de vues en fait de femmes.

⁂ A Paris, demandez cent mille francs pour réaliser l'idée la plus utile au genre humain ; par exemple, pour essayer quelque chose comme la vapeur, vous mourrez comme Salomon de Caus, à Bicêtre. Mais, s'il s'agit d'un paradoxe, on se fait tuer, soi et sa fortune.

.˙. A Paris, il n'y a pas de grandes recettes sans grandes dépenses. Toutes les fortes têtes s'y fêlent, comme pour donner une soupape à leur vapeur. Tous ceux qui ont beaucoup d'argent ont des vices ou des fantaisies, sans doute pour établir un équilibre.

.˙. Les magistrats ont quelquefois sur les lèvres de ces sourires qui n'appartiennent qu'à eux, — comme ceux des danseuses ne sont qu'à elles.

.˙. Le langage parisien n'a jamais que deux rhythmes : l'intérêt et la vanité.

.˙. Le mot de bohème dit tout. La bohème n'a rien et vit de ce qu'elle a.

.˙. En France, le style vient des idées et non des mots.

.˙. Le monde, qui plie devant l'argent et la gloire, ne veut pas plier dans le bonheur et devant la vertu.

.˙. Amants de la vérité, les magistrats sont comme les femmes jalouses. Ils se livrent à mille suppositions et les fouillent avec le poignard du soupçon, comme le sacrificateur antique éventrait les victimes. Puis ils s'arrêtent, non pas au vrai, mais au vraisemblable ; ils finissent par entrevoir le vrai.

.˙. On devrait tolérer le jeu pendant le carnaval ; mais les niais moralistes qui ont fait supprimer le

jeu sont des calculateurs imbéciles qui ne rétabliront cette plaie nécessaire que quand il sera prouvé que la France laisse des millions en Allemagne.

⁂ Il y a des hommes qui vont la tête baissée comme celle des chevaux de fiacre. Jamais un riche ne marche ainsi, à moins qu'il ne soit misérable; alors, il a de l'or; mais il a perdu ses fortunes de cœur.

⁂ La paresse du Turc, assis sur le Bosphore, et fumant sa pipe, est sans doute une grande sagesse. Fontenelle, ce beau génie de la vitalité, qui devina les petits dosages du mouvement, l'homœopathie de la démarche, était essentiellement Asiatique.

⁂ En province comme à Paris, les hommes en vue ressemblent à cette statue du beau conte d'Addison, — pour laquelle deux chevaliers se battent en arrivant chacun de leur côté au carrefour où elle s'élève : l'un la dit blanche, l'autre la dit noire; puis, quand ils sont tous deux à terre, ils la voient blanche à droite, noire à gauche. Un troisième chevalier vient à leur secours et la trouve rouge.

⁂ Voici ce qu'on aperçoit sur cette espèce de visage qu'on pourrait appeler le type parisien : — des ambitions trompées ou mortes, une misère intérieure, une haine endormie dans l'indolence d'une vie assez occupée par le spectacle extérieur et journalier de Paris, une inappétence qui cherche

des irritations, la plainte sans le talent, la grimace de la force, le venin des mécomptes extérieurs, qui excite à sourire de toute moquerie, à conspuer tout ce qui grandit, à méconnaître les pouvoirs les plus nécessaires, à se réjouir de leurs embarras et à ne tenir à aucune forme sociale. Ce mal parisien est à la conspiration active et permanente des gens d'énergie ce que l'aubier est à la séve de l'arbre : il la conserve, la soutient et la dissimule.

.*. Devons-nous faire de notre cœur un tribunal où nous jugions notre prochain ? Où serait la loi? où serait notre mesure d'appréciation? Et ce qui chez vous est faiblesse ne sera-t-il pas force chez le voisin?

.*. Paris est une grande courtisane qui vous prend et vous laisse, vous sourit et vous tourne le dos avec une égale facilité, qui use les plus grandes volontés en attentes captieuses, et où l'infortune est entretenue par le hasard.

.*. La province, qui voit toujours la fin, s'inquiète peu de la beauté des moyens, pourvu qu'ils soient efficients.

.*. En province, on n'a pas honte d'avoir un bon appétit, tandis qu'à Paris, il semble que les mâchoires se meuvent par des lois somptuaires qui prennent à tâche de démentir les lois de l'anatomie. On y escamote son plaisir.

.*. Depuis cinq cents ans, la magistrature n'a

pas produit deux grands hommes. Montesquieu, le président des Brosses, n'appartiennent à l'ordre judiciaire que nominativement. L'un siégeait peu, l'autre est un homme purement spirituel. L'Hôpital et Daguesseau étaient des hommes supérieurs et non pas des hommes de génie.

.*. En province, il n'est plus permis d'être original. C'est avoir des idées incomprises par les autres, et l'on y veut l'égalité de l'esprit aussi bien que l'égalité des mœurs.

.*. En fait de *passions*, ce qui peut sembler faux partout ailleurs, se réalise en province.

.*. Le monde ne doit-il pas des égards à ceux qui font des frais pour lui ?

.*. Les enfants sont plus pénétrables qu'on ne le croit par les invisibles effets des idées. Ils ne se moquent jamais d'une personne vraiment imposante. La véritable grâce les touche. La beauté les attire, parce qu'ils sont beaux et qu'il existe des liens mystérieux entre les choses de même nature.

.*. En France, ce qu'il y a de plus national, c'est la vanité. La masse des vanités blessées y a donné soif d'égalité, tandis que, plus tard, les plus ardents novateurs trouveront l'égalité impossible.

.*. A Paris, si le premier mouvement est de se montrer protecteur, le second — beaucoup plus durable — est de mépriser le protégé.

.*. Il est des œillades que les Françaises ne con-

naissaient pas avant la paix, et qui ont été importées par les Anglaises avec les formes de leur argenterie, leurs harnais, leurs chevaux et leurs piles de glace britannique, qui rafraîchissent un salon quand il s'y trouve une certaine quantité de *ladys*.

.˙. Il n'y a que les Parisiennes assez fortes pour toujours donner un nouvel attrait à la lune et pour romantiser les étoiles, — pour toujours rouler dans le même sac à charbon et en sortir toujours plus blanches.

.˙. Ce qui peint admirablement les mœurs de Paris, c'est que les hommes disent que la femme fournit au luxe de l'homme qu'elle aime, et que les femmes donnent à entendre que l'homme paye les ailes de *son ange*.

.˙. En sentiment, les femmes d'au delà du Rhin ou de la Manche croient aux sornettes qu'elles débitent, et quand elles les débitent; tandis que les Parisiennes y font croire leurs amants pour les rendre plus heureux en flattant toutes leurs vanités spirituelles et temporelles.

.˙. Il n'y a rien au monde que les sauvages, les paysans et les gens de province pour étudier à fond leurs affaires dans tous les sens. Aussi, quand ils arrivent de la pensée au fait, trouvez-vous les choses complètes. Les diplomates sont des enfants auprès de ces trois classes de mammifères qui ont

le temps devant eux, cet élément qui manque aux gens obligés de penser à plusieurs choses, obligés de tout conduire, de tout préparer dans les grandes affaires humaines.

.*. Les gens de province savent dissimuler, parce qu'ils sont habitués par leur cohérence continue aux ruses de la vie monacale.

.*. De tout temps, les gens qui servent personnellement les rois font très-bien leurs affaires. On s'intéresse à un homme, fût-ce un valet, en le voyant tous les jours.

.*. Il n'y a qu'en France que l'on voit les femmes si bien épouser leurs maris, qu'elles en épousent les fonctions, le commerce et les travaux. En Italie, en Angleterre, les femmes se font un point d'honneur de laisser leurs maris se débattre avec leurs affaires... Aussi, dans les moindres difficultés, en France, sentez-vous la main de la femme qui conseille, guide et éclaire son mari...

.*. En Angleterre, un homme marié pourrait être mis vingt-quatre heures en prison pour dettes ; sa femme, à son retour, lui ferait une scène de jalousie.

.*. Ne croyez pas que les âmes solitaires ne sachent rien du monde : elles le jugent.

.*. Toutes les lois ne sont pas écrites dans un livre. Les mœurs aussi créent des lois, et les plus importantes sont les moins connues.

.·. La société ne peut s'expliquer dans un entendement sain que par la théorie des devoirs.

.·. Dans nos plates mœurs modernes, l'aristocratie ne peut plus se relever que par l'extraordinaire des sentiments.

.·. En conviant aujourd'hui tous ses enfants à un même festin, la société réveille leurs ambitions dès le matin de la vie. Elle destitue la jeunesse de ses grâces et vicie la plupart de ses sentiments généreux par des calculs.

.·. L'une des règles les plus importantes de la science des manières, c'est un silence presque absolu sur soi-même.

.·. La vie élégante étant un habile développement de l'amour-propre, tout ce qui révèle trop fortement la vanité y produit un pléonasme.

.·. Tout ce qui décèle une économie est inélégant.

.·. Avant de reconnaître une supériorité quelconque, le monde demande d'éclatants succès.

.·. A Paris, un homme ne s'appartient pas toujours. Il est soumis aux circonstances. Vous n'y pouvez pas toujours éviter la boue du ruisseau ou la tuile qui tombe.

.·. Il est des hommes qui passent en colimaçons sur les douleurs et y laissent une traînée de paroles sèches qui en deflorent la sainteté.

.·. Les hommes respectent celui qui les dédai-

gne, et ce dédain concilie la faveur des femmes, qui estiment en raison du peu de cas que l'on fait des hommes.

⁂ La morale a ses ruisseaux d'où les gens déshonorés essayent de faire jaillir sur les plus nobles personnes la boue dans laquelle ils se noient.

⁂ Le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines.

⁂ Pour réussir avec la société parisienne, il faut la main de fer dans un gant de velours dont parle Bernadotte.

⁂ Jamais peuple n'a mieux que le peuple anglais préparé l'hypocrisie de la femme mariée, en la mettant à tout propos entre la mort et la vie sociale. Pour elle, aucun intervalle entre la vie et l'honneur. Ou la faute est complète ou elle n'est pas. C'est tout ou rien, le *to be or not be* d'Hamlet. Cette alternative, jointe au dédain constant auquel les mœurs l'habituent, fait d'une femme anglaise un être à part dans le monde ; pauvre créature, vertueuse par force, prête à se dépraver, condamnée à de continuels mensonges enfouis dans son cœur, mais délicieuse par la forme, parce que ce peuple a mis tout dans la forme.

⁂ Les beautés particulières aux femmes anglaises sont : l'exaltation d'une tendresse où pour elles se résume nécessairement la vie ; l'exagération de leurs soins pour elles-mêmes et la délicatesse

de leur amour, si gracieusement peints dans la fameuse scène de Roméo et de Juliette, où le génie de Shakspeare a d'un trait exprimé la femme anglaise...

.*. Les fortifications d'acier poli, élevées autour d'une femme anglaise, encagée dans son ménage par des fils d'or, mais où sa mangeoire et son abreuvoir, où ses bâtons et sa pâture sont des merveilles, lui prêtent d'irrésistibles attraits.

.*. Les Anglais mettent entre eux et ceux qui ne leur sont pas présentés, le froid canal Saint-Georges et cette orgueilleuse Manche infranchissable. Ils offrent ainsi comme une image de leur île, où la loi régit tout, où tout est uniforme dans chaque sphère où l'exercice des vertus semble être le jeu nécessaire de rouages qui marchent à heure fixe.

.*. Blanches sirènes que ces Anglaises, — impénétrables en apparence et sitôt connues, qui croient que l'amour suffit à l'amour, qui importent le spleen dans les jouissances en ne les variant pas, dont l'âme n'a qu'une note, dont la voix n'a qu'une syllabe ; océan d'amour où qui n'a pas nagé ignorera toujours quelque chose de la poésie des sens, comme celui qui n'a pas vu la mer aura toujours des cordes de moins à sa lyre.

.*. Chez les Anglaises, l'atonie que mettent dans l'existence une perfection constante dans les choses, une régularité méthodique dans les habitudes,

les conduit à l'adoration du romanesque et du difficile.

⁂ Mœurs anglaises! divinisation de la matière, épicuréisme défini, médité, savamment développé! Quoi qu'elle fasse, l'Angleterre est matérialiste. Elle a des prétentions religieuses et morales d'où la spiritualité divine, d'où l'âme catholique est absente, et où la grâce fécondante ne sera remplacée par aucune hypocrisie, quelque bien jouée qu'elle soit. Elle possède au plus haut degré la science de l'existence qui bonifie les moindres parcelles de la matière, qui fait que votre pantoufle est la plus exquise pantoufle du monde, qui donne à votre linge une saveur indicible, qui double de cèdre et parfume les commodes, qui donne, à l'heure dite, un thé suave, savamment déplié; qui bannit la poussière, cloue des tapis depuis la première marche jusque dans les derniers replis de la maison, brosse les murs des caves, polit le marteau de la porte, assouplit les ressorts du carrosse; qui fait de la matière une pulpe cotonneuse et nourrissante, brillante et propre, au sein de laquelle l'âme expire sous la jouissance, qui produit l'affreuse monotonie du bien-être, donne une vie sans opposition, dénuée de spontanéité, et qui, pour tout dire, vous machinise.

⁂ Il faut avoir été le centre de tout, — des regards et des soupirs, — avoir été le principe de la

vie, le foyer d'où chacun tirait sa lumière pour connaître l'horreur du vide.

.*. Ceux qui aiment tant à briller, à se mouvoir, n'ont pas reçu le don de constance.

.*. Si les principes de la nature se plient aux formes voulues par les climats, pourquoi n'en serait-il pas ainsi des sentiments chez les individus?

.*. Je ne sais rien de plus dissolvant que la plaisanterie maniée par une Anglaise. Elle y met le sérieux éloquent, l'air de pompeuse conviction sous lequel les Anglais couvrent les hautes niaiseries de leur vie à préjugés.

.*. La plaisanterie française est une dentelle avec laquelle la femme sait embellir la joie qu'elle donne et les querelles qu'elle invente; c'est une parure morale et gracieuse comme sa toilette.

.*. La plaisanterie anglaise est un acide qui corrode si bien les êtres sur lesquels elle tombe, qu'elle en fait des squelettes lavés et brossés.

.*. La langue d'une Anglaise spirituelle ressemble à celle d'un tigre qui emporte la chair jusqu'à l'os, en voulant jouer.

.*. Le code-homme nous fait, en galanterie, un devoir du mensonge.

.*. Qui exagère la pudeur doit exagérer l'amour. Les Anglais sont ainsi.

.*. Quoi qu'on puisse dire, le catholicisme et le protestantisme expliquent les différences qui don-

nent à l'âme des Françaises tant de supériorité sur l'amour raisonné et calculateur des Anglaises.

.*. Les Anglaises mettent tout dans la forme, sans que chez elles l'amour de la forme produise le sentiment de l'art.

.*. La Française plie le monde à son amour, l'Anglaise plie son amour au monde.

.*. Le bonheur des autres devient la joie de ceux qui ne peuvent plus être heureux.

.*. J'ai remarqué que tous les jeunes gens qui portent en eux la mort sont insensibles aux funérailles.

.*. La morale commence à la loi. S'il ne s'agissait que de religion, les lois seraient inutiles. Les peuples religieux ont peu de lois.

.*. Les grands commettent presque autant de lâchetés que les misérables; mais ils les commettent dans l'ombre et font parade de leurs vertus. Ils restent grands. Les petits déploient leurs vertus dans l'ombre, ils exposent leur misère au grand jour. Ils sont méprisés.

.*. Ou il faut aller au fond du cloître, et vous y retrouverez le monde en petit, ou il faut accepter le code du monde, qui est cruel.

.*. La société s'est insensiblement arrogé tant de droits sur les individus, que l'individu se trouve obligé de combattre la société.

.*. Les hommes rassemblés en troupe sont

encore plus hypocrites qu'ils ne le sont quand leur intérêt les oblige à jouer la comédie.

.*. La société, le monde, les hommes, pris dans leur ensemble, sont fatalistes ; ils adorent l'événement.

.*. Les Français veulent, en tout, passer trop tôt maîtres. Ils ont été gâtés par l'exemple de Napoléon.

.*. Il y a deux histoires : l'histoire officielle et menteuse qu'on enseigne, l'histoire *ad usum Delphini ;* puis l'histoire secrète, où sont les véritables causes des événements, — une histoire honteuse.

.*. Pour les Italiens, une combinaison exprime l'acte indéfinissable où se rencontre un peu de perfidie mêlée au droit, l'à-propos d'une fraude permise, une fourberie quasi-légitime et bien dressée. Selon Fox, la Saint-Barthélemy est une combinaison politique.

.*. Un geôlier est comme un aubergiste qui n'aurait pas de loyers à payer. Il se nourrit très-bien en nourrissant très-mal ses prisonniers.

.*. Le manque de compagnie est un des plus grands inconvénients de la vie de campagne. Faute de rapporter aux autres les petits sacrifices exigés par le maintien et la toilette, on perd l'habitude de se gêner pour autrui. Tout en nous se vicie alors, la forme et l'esprit.

.*. La noblesse des sentiments ne donne pas inévitablement la noblesse des manières. Si Racine avait l'air du plus noble courtisan, Corneille ressemblait fort à un marchand de bœufs, et Descartes avait la tournure d'un bon négociant hollandais.

.*. Le monde se venge de tous les bonheurs qu'il ne partage pas.

.*. Nos ridicules sont en grande partie causés par un beau sentiment, par des vertus ou des facultés portées à l'extrême.

.*. Ne pas réussir est un crime de lèse-majesté sociale.

.*. La question du costume est énorme chez ceux qui veulent paraître avoir ce qu'ils n'ont pas; car c'est souvent le moyen de le posséder plus tard.

.*. Le principal mérite des belles manières est d'offrir un ensemble harmonieux où tout est si bien fondu que rien ne choque.

.*. Il y a de ces saluts par lesquels un homme en déconsidère un autre.

.*. Il est dans les mœurs de Paris de ne laisser ignorer aucune médisance à ceux qu'elle blesse.

.*. A Paris, le bien est aussi rare que devrait l'être le mal.

.*. Dans le monde, personne ne s'intéresse ni à un malheur, ni à une souffrance; tout y est parade.

.*. A Paris, il n'y a de hasard que pour les gens

extrêmement répandus. Le nombre des relations y augmente les chances de succès en tout genre. Et le hasard est ainsi du côté des gros bataillons.

.*. Le monde ne pénètre que les secrets qui l'amusent ou qui servent sa méchanceté. Les choses les plus grandes, les plus nobles, il met sa main sur ses yeux pour ne pas les voir.

.*. En France, l'esprit est plus fort que tout, et les journaux ont de plus que l'esprit de tous les hommes spirituels, l'hypocrisie de Tartufe.

.*. A Paris, un ambitieux est bien riche quand il a près de lui une créature qui consent à être compromise.

.*. En France, le succès tue tout. Nous sommes trop jaloux les uns des autres pour ne pas oublier et faire oublier les triomphes d'autrui.

.*. A Paris surtout, le succès tue le succès.

.*. Les hommes du monde sont jaloux entre eux, à la manière des femmes.

.*. La camaraderie est devenue la plus sainte des libertés.

.*. La société, si violemment injuste en apparence, est peut-être sublime. Elle s'amuse des bouffons sans leur demander autre chose que du plaisir, et les oublie promptement; tandis que, pour plier le genou devant la grandeur, elle lui demande les plus divines magnificences.

.*. En famille, on compose presque toujours

avec le malheur. On y fait un lit, et l'espérance en fait supporter la dureté.

⁂ En France, on ne peut triompher que quand tout le monde se couronne sur la tête du triomphateur.

⁂ L'intelligence de la misère est certes le plus actif poison dont soit travaillé l'homme par excellence, le Parisien.

⁂ Le jour où l'homme se méprise, le jour où il se voit méprisé, où la réalité de la vie est en désaccord avec ses espérances, il se tue, et rend ainsi hommage à la société, devant laquelle il ne veut pas rester déshabillé de ses vertus et de sa splendeur.

⁂ Les Espagnols ont beaucoup vécu sur la réputation des Maures.

⁂ Il n'y a pas de pays au monde où l'on fasse moins d'empoisonnements qu'en Italie.

⁂ « L'Espagnol est généreux comme l'Italien est empoisonneur, comme le Français est léger, comme l'Allemand est franc, comme le Juif est ignoble, comme l'Anglais est noble. » Renversez ces propositions, et vous arriverez au vrai.

⁂ Connaissez-vous le clan des hommes éminents qui peuvent tout pour la fortune d'autrui sans rien pouvoir pour la leur, des Aladins qui se laissent emprunter leur lampe?

⁂ A Paris comme en province, tout se sait. La

police de la rue de Jérusalem n'est pas si bien faite que celle du monde, où chacun s'espionne sans le savoir.

.˙. Il n'y a rien de plus terrible que l'étiquette pour ceux qui l'admettent comme la loi la plus formidable de la société.

.˙. Il est des ennemis impitoyables et auxquels il faut sourire sans pouvoir se venger, car leurs atteintes sont conformes aux lois du monde.

.˙. Turcaret n'existe plus. Aujourd'hui, le plus grand comme le plus petit banquier déploie son astuce dans les moindres choses; il marchande les arts, la bienfaisance, l'amour; il marchanderait au pape une absolution.

.˙. Quand à Paris vous rencontrez un type, ce n'est plus un type, c'est un spectacle! ce n'est plus un moment de la vie, mais une existence, plusieurs existences!

.˙. Il y a une affabilité sans moquerie, qui est à la politesse ce que la pratique est à la vertu.

.˙. Il y a des gens qui, semblables à l'un des grotesques du bal de *Gustave,* sont marquis par derrière et vilains par devant.

.˙. Qui va partout ne trouve d'intérêt nulle part. Les grands ne protégent que ceux qui rivalisent avec leurs meubles, ceux qu'ils voient tous les jours et qui savent leur devenir quelque chose de nécessaire, comme le divan sur lequel on s'assied.

.˙. Le monde a le droit d'être exigeant : il est si souvent trompé !

.˙. Malgré tant de niaises déclamations sur l'argent, il faut toujours, quand on habite Paris, être acculé aux pieds des additions, rendre hommage aux chiffres et baiser la patte fourchue du veau d'or.

.˙. Il y avait autrefois chez les vieux domestiques des affections invétérées, — une lèpre du cœur que les caisses d'épargne ont fini par guérir.

.˙. Un jeune homme qui débute à vingt et un ans avec dix-huit mille francs de rente est un garçon ruiné.

.˙. Sur cent personnes qui rendent les derniers devoirs à un pauvre diable de mort, quatre-vingt-dix-neuf parlent d'affaires et de plaisirs en pleine église. Pour observer quelque petite vraie douleur, il faut des circonstances impossibles.

.˙. Il y a des Allemands fins, de ces buveurs de bière qui enveloppent leur finesse de bonhomie, comme un cardinal moyen âge son poignard dans sa manche.

.˙. Savez-vous que, pour faire connaître de quoi se compose un bonheur entier, pur, sans mélange, au XIXe siècle, à Paris, et un bonheur de jeune homme de vingt-six ans, il faut entrer dans les infiniment petites choses de la vie.

.˙. La grande loi de l'*improper* est la loi qui

régit l'Angleterre, et, grâce à cette loi, on trouvera quelque jour Londres et ses habitants pétrifiés... Quand on pense qu'il est en France des niais qui veulent y importer les solennelles bêtises que les Anglais font chez eux avec ce beau sang-froid que vous connaissez, il y a de quoi faire frémir quiconque a vu l'Angleterre et se souvient des gracieuses et charmantes mœurs françaises. Dans les derniers temps, Walter Scott, qui n'a pas osé peindre les femmes comme elles sont, de peur d'être *improper*, se repentait d'avoir fait la belle figure d'Effie dans la prison d'Edimbourg.

.˙. A Paris, on méprise un homme, on n'en méprise pas l'argent.

.˙. Partout où les hommes sont rassemblés, au régiment, dans les tribunaux, vous retrouvez le collége plus ou moins agrandi.

.˙. Quand il ne s'élève pas de nuages entre associés, — c'est qu'ils sont très-forts ou très-faibles ; — tout ce qui est entre les deux se dispute et ne tarde pas à se séparer.

.˙. L'Angleterre est une infâme buveuse de trésors, contre laquelle l'Inde criera pendant toute l'éternité.

.˙. Malheureusement pour les nations, aucun homme ne paraît indispensable à leur existence : mais, quand tout s'est à la longue amoindri, les nations disparaissent. Chacun peut aller voir à Ma-

drid, à Venise, à Stockholm, à Amsterdam et à Rome, les places où existèrent d'immenses pouvoirs, aujourd'hui détruits par la petitesse qui s'y est infiltrée, en gagnant les sommités.

⁂ La mode est, en France, ce qu'est la marine en Angleterre.

⁂ Être calomnié, atteint dans son honneur, — voilà le pain quotidien de tout homme remarquable dans le beau pays de France, et il n'y a que deux manières de prendre la chose : ou d'être au-dessous, de plier la tête et d'aller planter ses choux ; ou d'être au-dessus, et de marcher sans crainte, sans même tourner la tête !

⁂ A Paris, une belle vertu a le succès d'un gros diamant, d'une curiosité rare.

⁂ Il y a des cercueils ambulants qui contiennent un Français d'autrefois. Le Français s'agite par moments et donne des coups contre son enveloppe anglaise ; mais l'ambition le retient et il consent à y étouffer. Ce cercueil est toujours vêtu de noir.

⁂ On jure par les yeux et par un mouvement de tête plus solennellement qu'à la cour d'assises.

⁂ A Paris, la moitié des bienfaits sont des spéculations, comme la moitié des ingratitudes sont des vengeances.

⁂ Les grands de l'Empire ont égalé dans leurs folies les grands seigneurs d'autrefois. Sous la Res-

tauration, la noblesse s'est toujours souvenue d'avoir été battue et volée. Aussi, mettant à part deux ou trois exceptions, est-elle devenue économe, sage, prévoyante, enfin bourgeoise et sans grandeur. Depuis, — 1830 a consommé l'œuvre de 1793. En France, désormais, on aura de grands noms, mais plus de grandes maisons, à moins de changements politiques difficiles à prévoir. Tout y prend le cachet de la personnalité. La fortune des plus sages est viagère. On y a détruit la famille.

*** La créole parisienne passe ses heures sur un divan, à promener la lanterne de son observation dans tous les coins obscurs des âmes, des sentiments et des intrigues.

*** Un maréchal de France a pu sauver l'empereur ou son pays : — il payait *recta* sera toujours son plus bel éloge dans la bouche d'un commerçant.

*** Si jamais fait social a prouvé l'influence des milieux, n'est-ce pas le bal de noces? En effet, l'*endimanchement* des uns réagit si bien sur les autres, que les gens les plus habitués à porter des habits convenables ont l'air d'appartenir à la catégorie de ceux pour qui la noce est une fête comptée dans leur vie. Enfin, rappelez-vous ces gens graves, ces vieillards à qui tout est tellement indifférent, qu'ils ont gardé leurs habits noirs de tous les jours, et les vieux mariés dont la figure annonce la triste expé-

rience de la vie que les jeunes commencent, et les plaisirs qui sont là comme le gaz carbonique dans le vin de Champagne, et les jeunes filles envieuses, et les femmes occupées du succès de leur toilette, et les parents pauvres dont la mise étriquée contraste avec les gens *in fiocchi*, et les gourmands qui ne pensent qu'à souper, et les joueurs qu'à jouer. Tout est là, riches et pauvres, envieux et enviés, philosophes et gens à préjugés, tous groupés comme les plantes d'une corbeille autour d'une fleur rare, la mariée. Un bal de noces, c'est le monde en raccourci.

⁂ La parcimonie de l'État ou des Chambres cause bien des malheurs, engendre bien des corruptions. On s'apitoie beaucoup en ce moment sur le sort des classes ouvrières, on les présente comme égorgées par les fabricants. Mais l'État est plus dur cent fois que l'industriel le plus avide; il pousse, en fait de traitements, l'économie jusqu'au non-sens. Travaillez beaucoup, l'industrie vous paye en raison de votre travail. Mais que donne l'État à tant d'obscurs et dévoués travailleurs?

⁂ On compterait aujourd'hui dix Venises dans Paris, si les commerçants retirés avaient cet instinct des grandes choses qui distinguent les Italiens.

⁂ Là où les cuisinières prenaient quarante sous autrefois pour leur mise à la loterie, elles

prennent aujourd'hui cinquante francs pour la caisse d'épargne. Et les froids puritains qui s'amusent à faire, en France, des expériences philanthropiques, croient avoir moralisé le peuple !

∴ Le compérage est la vraie sainte-alliance, à Paris.

∴ Les domestiques prennent maintenant des renseignements sur les maîtres, comme les maîtres autrefois en prenaient sur eux.

∴ Le superflu ! — c'est la moitié du commerce des États, comme il est l'élégance de la vie. Les livres, les fleurs, sont aussi nécessaires que le pain à beaucoup de gens.

∴ La statistique est muette sur le nombre effrayant d'ouvriers de vingt ans qui épousent des cuisinières de quarante à cinquante ans, enrichies par le vol. On frémit en pensant aux suites d'unions pareilles, au triple point de vue de la criminalité, de l'abâtardissement de la race et des mauvais ménages !

∴ A Paris, la vie est trop occupée pour que les gens vicieux y fassent le mal par instinct. Ils se défendent à l'aide du vice contre les agressions ; voilà tout.

∴ Il y a un salut qui, sans accuser l'estime ou l'intimité, dit simplement : « Nous nous valons. » Ce *schiboteth* de l'aristocratie a été créé pour le désespoir des gens d'esprit de la haute bourgeoisie.

⁂ Il y a chez le Slave un côté enfant comme chez tous les peuples primitivement sauvages et qui ont fait plutôt irruption chez les nations civilisées qu'ils ne se sont réellement civilisés. Aussi le Polonais, la plus riche fraction du peuple slave, a-t-il dans le caractère les enfantillages et l'inconstance des nations imberbes. Il possède le courage, l'esprit, la force ; — mais, frappés d'inconsistance, ce courage, cette force et cet esprit n'ont ni méthode ni logique ; car le Polonais offre la mobilité du vent qui règne sur cette immense plaine coupée de marécages. S'il a l'impétuosité des chasse-neige, qui tordent et emportent des maisons, de même que ces terribles avalanches aériennes, il va se perdre dans le premier étang venu et se dissoudre en eau.

⁂ Sans cesse en lutte avec les Turcs, les Polonais leur ont pris le goût des magnificences orientales. Ils sacrifient le nécessaire pour briller ; ils se parent comme des femmes, et cependant leur climat leur a donné la dure constitution des Arabes. Aussi, sublimes dans la douleur, ont-ils fatigué les bras de leurs oppresseurs à force de se faire assommer.

⁂ Il est une inconsistance particulière aux Slaves, qui, tout en leur laissant un courage héroïque sur les champs de bataille, leur donne un incroyable décousu dans la conduite, une noblesse morale

dont les causes devraient occuper les physiologistes ; car les physiologistes sont à la politique ce que les entomologistes sont à l'agriculture.

.*. Ce que la Pologne fut en politique, la plupart des Polonais le sont dans leur vie privée, — surtout lorsque arrivent les désastres.

.*. Si, dans son duel héroïque avec la Russie, la Pologne avait triomphé, les Polonais se battraient entre eux aujourd'hui, comme autrefois dans leurs diètes, pour s'empêcher les uns les autres d'être rois.

.*. Introduisez dix pour cent de sournoiserie anglaise dans le caractère polonais, si franc, si ouvert, et le généreux aigle blanc régnerait aujourd'hui partout où se glisse l'aigle à deux têtes.

.*. Le jour où la nation polonaise, composée uniquement de courages sanguins, aura le bon sens de chercher un Louis XI dans ses entrailles, d'en accepter la tyrannie et la dynastie, elle sera sauvée.

.*. La moitié de la société passe sa vie à observer l'autre.

.*. Les portiers de Paris ont le coup d'œil savant : ils n'arrêtent point les gens décorés, vêtus de bleu, à démarche pesante ; enfin, ils connaissent les riches.

.*. Il est un sang-froid de capitaine et une pitié profonde que donne le spectacle de la guerre ; car

il n'y a rien de plus humain en réalité que les militaires, si rudes en apparence, et à qui l'habitude de la guerre communique cet absolu glacial, si nécessaire sur les champs de bataille.

⁂ Le stoïcisme vrai ne s'expliquera jamais la courtisanerie française.

⁂ Les vieillards sont susceptibles. Ils sont d'un siècle en retard ; mais qu'y faire?... C'est bien assez d'en représenter un. Ils ne peuvent pas être de celui qui les voit mourir.

⁂ Quand le débauché de vingt ans est la chrysalide d'un banquier, il éclôt à quarante ans un observateur !

⁂ Il est un désespoir décent, particulier à la ville de Paris. Ce désespoir muet et froid est vêtu d'un habit et d'un pantalon noirs, à coutures blanchies, qui rappellent le zinc de la mansarde, d'un gilet de satin luisant, d'un chapeau ménagé saintement, de vieux gants et de chemises en calicot. C'est un poëme de tristesse, sombre comme la Conciergerie. Les autres misères, celles du poëte, de l'artiste, du comédien, du musicien, sont égayées par les jovialités naturelles aux arts, par l'insouciance de la bohème où l'on entre d'abord et qui mène aux thébaïdes du génie. Mais ces deux habits qui vont à pied, portés par deux professions pour lesquelles tout est plaie, à qui l'humanité ne montre que ses côtés honteux, ces deux hommes

ont, dans les aplatissements du début, des expressions sinistres, provoquantes, où la haine et l'ambition concentrées jaillissent par des regards semblables aux premiers efforts d'un incendie couvé.

.˙. En médecine, le cabriolet est plus nécessaire que le savoir.

.˙. Quitter la France est pour un Français une situation funèbre.

.˙. L'Allemagne est à la fois un pays grand et enfant.

.˙. L'envahissement de la finance n'est autre chose que de l'égoïsme solidifié.

.˙. Les ancêtres peuvent s'opposer au mariage de leurs enfants; mais les enfants ne peuvent s'opposer au mariage de leurs ancêtres tombés en enfance.

.˙. Le Français se tait devant ce malheur qui lui paraît le plus cruel de tous les malheurs : ne pouvoir plaire!

.˙. Le génie de l'admiration, de la compréhension, est la seule faculté par laquelle un homme ordinaire devient le frère d'un grand poëte à Paris, où toutes les idées ressemblent à des voyageurs passant dans une hôtellerie.

.˙. On est arrivé jusqu'à chercher des plaies sociales pour constituer les guérisseurs en société.

.˙. Paris est la seule ville du monde où vous rencontriez de tels spectacles, qui font de ses bou-

levards un drame continu, joué gratis par les Français, au profit de l'art!

.*. Il en est d'une profession comme du mariage: on n'en sent plus que les inconvénients.

.*. Que penseriez-vous des Égyptiens qui inventèrent des fours pour faire éclore des poulets, s'ils n'eussent point immédiatement donné la becquée à ces mêmes poulets? Ainsi se comporte cependant la France, qui tâche de produire des artistes par la serre chaude des concours, et, une fois le statuaire, le peintre, le graveur, le musicien obtenus par ce procédé mécanique, elle ne s'en inquiète pas plus que le dandy ne se soucie des fleurs qu'il a mises à sa boutonnière.

.*. Tout fait échelle pour monter à l'audace des débutants de Paris. Mais, comme tout s'use, même les bâtons d'échelle, les débutants ne savent plus de quel bois se faire des marchepieds. Par certains moments, le Parisien est réfractaire au succès ; lassé d'élever des piédestaux, il boude comme les enfants gâtés, et ne veut plus d'idoles, ou, pour être vrai, les gens de talent manquent parfois à ses engouements. La gangue d'où s'extrait le génie a ses lacunes. Le Parisien regimbe alors. Il ne veut pas toujours dorer ou adorer des médiocrités.

.*. L'homme de loi est à la justice ce que l'homme de lettres est à la littérature. Pour toutes les pro-

fessions, en France, la rivalité qui les dévore a trouvé des termes de dénigrement. Chaque état a son insulte. Le mépris qui frappe les mots *homme de lettres, homme de loi*, s'adresse au pluriel. On dit très-bien les gens de lettres, les gens de loi, sans blesser personne.

⁂ On ne sait pas quelles convoitises inspirent toutes les places à la résidence de Paris. Habiter Paris est un désir universel. Qu'un débit de tabac, de timbre, vienne à vaquer, cent femmes se lèvent comme un seul homme, et font mouvoir tous leurs amis pour l'obtenir.

⁂ Les directeurs de spectacles à Paris sont mieux gardés que les rois et les ministres. La raison des fortes barrières qu'ils élèvent entre eux et le reste des mortels est facile à comprendre : les rois n'ont à se défendre que contre les ambitions; les directeurs de spectacles ont à redouter les amours-propres d'artistes et d'auteurs.

⁂ Partout à Paris éclate l'inégalité des conditions, dans ce pays ivre d'égalité.

⁂ On ne se figure pas ce que sont les tiraillements de la loi sur une douleur vraie. C'est à faire haïr la civilisation, — à faire préférer les coutumes des sauvages.

⁂ Aujourd'hui, il n'y a plus d'originalité que dans les professions, — de comique que dans les habitudes.

.˙. Nous assistons en ce moment à l'enterrement des grandes fortunes. Il y a des gens qui disent : « Tant mieux! » Ils disent alors adieu à la civilisation.

.˙. La poudre, l'imprimerie et Luther, trois choses noires avec lesquelles la douce Allemagne a changé la face du monde religieux, politique et civil.

.˙. L'Académie des sciences morales et politiques est le lieu de déportation pour les esprits graves. Une fois là, ils se tiennent tranquilles.

.˙. Le mal de ce temps est l'insubordination des esprits, le manque de hiérarchie. La presse et la morale de 1830 vont plus loin que le niveau de Robespierre : au lieu d'égaliser, elles ravalent.

.˙. On ne se figure pas le nombre de gens pour qui la mort est un abreuvoir. Le bas clergé de l'Église, les pauvres, les croque-morts, les cochers, les fossoyeurs, ces natures spongieuses se retirent gonflées, en se plongeant dans un corbillard.

.˙. Se railler de ce qu'on aime, c'est être Français.

.˙. La France aime la guerre en toute chose, et en paix elle se bat encore.

.˙. Un mensonge judiciaire n'est, à mes yeux, qu'un mensonge juridique à plusieurs degrés : l'accusé ment à l'avocat; l'avocat ment à la justice; les journaux mentent au public. Comment la

vérité se ferait-elle jour à travers ces mensonges croisés? Aussi demeure-t-elle, au Palais, aussi cachée que dans son puits.

.*. En mode, faire est d'un grand talent; s'abstenir, d'un beau génie.

.*. En France, tout est mode. Trois jours suffisent à user la gloire la plus haute; trois jours, c'est tout! Le quatrième, on importune; le cinquième, on ennuie; le sixième, on vous hait, et l'on vous proscrit le septième; — le septième! ce fut le temps de faire le monde.

.*. Aujourd'hui, la vie de château ressemble à la vie de quelques naufragés échoués dans une île. On est bien forcé de s'y amuser.

.*. La France porte un habit d'arlequin, où chacun, ne regardant que sa couleur, la croit dominante.

.*. En France, le sentiment de la générosité étouffe même la raison.

.*. Pour quiconque a étudié l'Italie, il est démontré que l'unité de gouvernement dans ce pays, que sa nationalité ne se rétablira que par la main d'un Sixte-Quint.

.*. Serions-nous donc morts? Je ne sais. Mais nous sommes tous vêtus de noir comme si nous portions le deuil de quelque chose.

.*. Notre grand défaut d'aujourd'hui est de n'être ni tout à fait Italiens, ni tout à fait Russes,

ni tout à fait Allemands, ni tout à fait Espagnols, ni tout à fait Anglais, et de n'être plus Français. Nous n'avons plus de mœurs!

⁂ La France est le pays où il y a le plus d'hommes universels, parce qu'il y a le plus d'écrivains. Mais elle est dévorée par les hommes dits *spéciaux*, auxquels elle se fie.

⁂ Le public, en France, trouve ennuyeux les gens à convictions, et accuse les gens mobiles d'être sans caractère.

⁂ Les Russes sont tellement imitateurs, que toutes les maladies de la civilisation se répercutent chez eux.

⁂ Le siècle est comme une femme enceinte qui n'accoucherait jamais.

⁂ Le villageois est une nature admirable. Quand il est bête, il va de pair avec l'animal; mais, quand il a des qualités, elles sont exquises. Malheureusement, personne ne l'observe. Il a fallu je ne sais quel hasard pour que Goldsmith fît son *Vicaire de Wakefield*.

⁂ La maladie de l'époque est l'absence de cœur en politique.

⁂ Nos pères, qui allaient à l'échafaud pour nous, y allaient en plaisantant. Il se dépensait alors plus d'esprit et plus de courage, en deux minutes, qu'il ne s'en consomme aujourd'hui en deux sessions. Alors, on signait une pensée de tout ce

que contiennent les veines de l'homme, et, aujourd'hui, les écrivains s'effarouchent de signer leur nom au bas d'un article! Incertains de leur avenir, les prisonniers du 5 thermidor chantaient, et la génération actuelle, à peu près certaine de mourir dans son lit, est, Dieu me pardonne! hypocondriaque!

⁂ En province, la mode s'assied au lieu de passer.

⁂ En province, l'homme se rabougrit sous les deux espèces.

⁂ Derrière la morale anglaise, il y a toujours quelque raison de comptoir.

⁂ Les philanthropes ont fini par faire créer des places, à coups de brochures sur les prisons, les forçats, les pénitenciers, etc. Les *prud'hommes* ont été une des dernières inventions de la brochure.

⁂ Il en est de Paris comme de la bataille pour les soldats : tous se flattent, le matin, d'être en vie le soir; — les morts ne se comptent que le lendemain.

⁂ La civilisation, dans notre siècle, a passé sur les caractères intraitables qui lui résistaient jadis. Aujourd'hui, l'usure loge au premier, a son carrosse, des diamants, des laquais; elle boit, mange, est accorte, affable, bon convive. Elle conduit les affaires au bruit des bouchons qui sautent, à la vapeur bleuâtre du punch qui bouillonne, et, moyen-

nant un honnête intérêt de trois cents pour cent, elle oblige tous les fils de famille, pourvu que les pères jouissent d'une fortune très-forte et d'une faible santé.

⁂ Maintenant, la politesse existe à peine ; — elle ressemble à ces traités de Cicéron dont il ne reste que le titre.

⁂ L'homme social, — le sujet n'a point de libre arbitre, ne doit point professer le dogme de la liberté de conscience, ni avoir la liberté politique.

⁂ Les mœurs ne prendront de ressort et d'originalité que par une fédération d'États français formant un même empire ; ce qui, peut-être, n'est pas à désirer.

⁂ Pour l'homme social, vivre, c'est se dépenser plus ou moins vite.

⁂ La province est un lieu favorable à la peinture de ces événements qui refroidissent le cœur et arrêtent définitivement les caractères.

⁂ Toute femme de province a la fatuité de ses défauts. J'aime ce genre de courage. Quand on a des vices, il faut avoir l'esprit d'en faire des vertus.

⁂ Dans une grande ville, la vie n'est jamais jeune que par hasard.

⁂ Aujourd'hui, la voiture tend à se mettre au-dessous du piéton, et c'est le fantassin qui, bientôt, éclaboussera le riche dans sa petite voiture basse.

.*. La haute bourgeoisie offrira plus de têtes à couper que celle de la noblesse, et, si elle a des fusils, elle aura pour adversaires ceux qui les fabriquent. Tout le monde aide à creuser le fossé, — sans doute pour que tout le monde y tienne.

.*. Si les hommes de génie ne peuvent s'immortaliser que par l'abondance de leurs pensées, les gens médiocres, placés au-dessus des hommes, ont aussi la chance de devenir célèbres par l'entente du juste et du vrai. Un mot a suffi à d'Orther, quand il a fallu des poëmes entiers à Dante et à Byron. Mais l'intelligence du beau, qui, dans l'agonie des sociétés, devrait, comme le soleil à son coucher, éclairer encore les hauts lieux lorsque tout est sombre, les a désertés de nos jours. Signe fatal pour les nations !

.*. Le *quò non ascendam* de Fouquet est la devise des écureuils français, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils fassent leurs exercices.

.*. Comme Londres n'est pas une capitale, — car l'aristocratie ne s'y recorde guère que pendant soixante jours, il y a chance de rencontrer de charmantes femmes sur tous les points du royaume, mais de charmantes femmes... anglaises !

.*. L'âge de fer et l'âge d'or se ressemblent : dans l'un, on ne prend garde à rien ; dans l'autre, on prend garde à tout ; mais le résultat pour la société est peut-être le même.

⁂ Pour les paysans, l'intérêt est devenu, depuis 1789, le seul mobile de leurs idées. Il ne s'agit jamais pour eux de savoir si une action est légale ou immorale, mais profitable.

⁂ Il est impossible, ni par le bienfait, ni par l'intérêt, de rompre l'accord éternel des domestiques avec le peuple. La livrée sort du peuple, elle lui reste attachée.

⁂ Pour les paysans, la misère est la *raison d'État.*

⁂ La plaisanterie du paysan et de l'ouvrier est très-attique. Elle consiste à dire toute sa pensée en la grossissant par une expression grotesque. On n'agit pas autrement dans les salons. La finesse de l'esprit y remplace le pittoresque de la grossièreté : voilà toute la différence!

⁂ Les hommes habitués à rouler dans les abîmes de la nature sociale, à tout comprendre, à ne rien réprimer, se font parfois une oasis dans le cœur. Ils oublient leur perversité et celle d'autrui. Ils deviennent, dans un cercle étroit et réservé, de petits saints. Ils ont des délicatesses féminines, et se livrent à la réalisation momentanée de leur idéal. Ils se font angéliques pour une seule personne qui les adore, et ils ne jouent pas la comédie. Ils mettent leur âme au vert, pour ainsi dire. Ils ont besoin de se brosser leurs taches de boue, de guérir leurs plaies, de panser leurs blessures...

⁂ En quelque endroit que vous soyez à la campagne, et quand vous vous y croyez seul, vous êtes le point de mire de deux yeux couverts d'un bonnet de coton : un ouvrier quitte sa houe, un vigneron redresse son dos voûté, ou une petite gardeuse de chèvres ou de moutons monte dans un saule pour espionner...

⁂ Le paysan est un élément insocial créé par la Révolution, qui absorbera quelque jour la bourgeoisie, comme la bourgeoisie a dévoré la noblesse. S'élevant au-dessus de la loi par sa propre petitesse, ce Robespierre à une tête et à vingt millions de bras travaille sans jamais s'arrêter, tapi dans toutes les communes, intronisé au conseil municipal, armé en garde national, dans tous les cantons de France, par l'an 1830, qui ne s'est pas souvenu que Napoléon a préféré les chances de son malheur à l'armement des masses.

⁂ La jeunesse a contre elle la jeunesse. Le talent de province a contre lui la vie de province, dont la monotonie fait aspirer tout homme d'imagination aux dangers de la vie parisienne.

⁂ Au XIXe siècle, le souverain est partout, excepté sur le trône.

⁂ Les mœurs horriblement comiques de la presse sont les seules originales de notre siècle.

⁂ La brochure a ses martyrs. Vous rencontrez des hommes qui dans le monde vous écoutent, qui

ont l'air de gens tranquilles et rangés ; vous touchez une question, vous avez touché leur grand ressort : ils se colorent, ils se dressent : « Monsieur, disent-ils, j'ai fait une brochure là-dessus, et on ne m'a pas écouté ! »

⁂ A Paris, le mot et la chose, n'est-ce pas comme le cheval et son cavalier ?

⁂ On voit à Paris beaucoup de gens qui survivent à leur pouvoir expiré.

⁂ Depuis le point de départ et la fin de nos révolutions, jusqu'aux tableaux de nos marchands, en France, ne concluons-nous pas toujours à l'encontre des prémisses ?

⁂ De nos jours encore, un négociant milanais lègue très-bien cinq cent mille francs au *Duomo* pour la dorure de la Vierge colossale qui en couronne la coupole. Canova, dans son testament, recommande à son frère de bâtir une église de quatre millions, et le frère y ajoute quelque chose du sien. Un bourgeois de Paris penserait-il jamais à faire élever les clochers qui manquent aux tours de Notre-Dame ?

V

LA NATURE.

Les sites les plus beaux ne sont que ce que nous les faisons. Quel homme un peu poëte n'a dans ses souvenirs un quartier de roche qui tient plus de place que n'en ont pris les plus célèbres aspects des pays cherchés à grands frais.

.˙. Les paysages auxquels les sensations du jeune âge ou celles de l'amour ont imprimé tant de charmes, il ne faut jamais aller les revoir.

.˙. Pourquoi les hommes ne regardent-ils pas

sans émotion toutes les ruines, même les plus humbles? Sans doute, elles sont pour eux une image du malheur, dont le poids est senti bien diversement. Un cimetière fait penser à la mort, un village abandonné fait penser aux peines de la vie; la mort est un malheur prévu, les peines de la vie sont infinies. L'infini n'est-il pas le secret des grandes mélancolies?...

⁂ La vie de la campagne tue beaucoup d'idées; mais elle affaiblit les vices et développe les vertus. La pureté de l'air entre pour beaucoup dans l'innocence des mœurs.

⁂ L'amour pour la nature est le seul qui ne trompe pas les espérances humaines.

⁂ Quelle personne, parmi les gens dont l'esprit est cultivé, ou dont le cœur a reçu des blessures, peut se promener dans une forêt sans que la forêt lui parle? Insensiblement, il s'en élève une voix consolante et terrible, mais plus souvent consolante que terrible. Si l'on recherchait bien les causes de la sensation à la fois grave, simple, douce et mystérieuse qui vous y saisit, peut-être la trouverait-on dans le spectacle sublime et ingénieux de toutes ces créatures obéissant à leurs destinées et immuablement soumises. Tôt ou tard, le sentiment écrasant de la permanence de la nature vous remplit le cœur, vous remue profondément, et vous finissez par y être inquiet de Dieu.

⁂ La campagne, qui calme les passions des vieillards, excite celles des jeunes cœurs.

⁂ La majesté de la nuit est vraiment contagieuse. Elle impose, elle inspire; il y a je ne sais quelle puissance dans cette idée : tout dort et je veille.

⁂ Au crépuscule, l'illusion règne despotiquement. Peut-être se lève-t-elle avec la nuit? L'illusion n'est-elle pas pour la pensée une espèce de nuit que nous meublons de nos songes ?

⁂ De même qu'une cathédrale aux voûtes sombres et silencieuses conseille la prière, de même les feuillages éclairés par la lune, parfumés de senteurs pénétrantes et animés par les bruits sourds du printemps, remuent les fibres et affaiblissent la volonté.

⁂ Ce qui, en France, distingue le paysage, ce sont des grâces décentes, et cette lumière qui ne fatigue pas les yeux par un jour oriental, ou ne les attriste pas par de trop constantes brumes.

⁂ Rien ne se dénoue poétiquement dans la nature.

⁂ Le bengali est peut-être une âme heureuse.

⁂ Au moment où deux êtres heureux se disent une douce parole, il y a tel effet de soleil, subitement tombé du ciel dans un massif de verdure, qui semble verser sur le paysage toutes les magies d'un sentiment trop vaste en apparence pour de faibles

cœurs. Alors, la nature brille également de ses charmes réels et des illusions humaines. Pour ces yeux ravis à qui tout est bonheur, la configuration fantastique d'un vieux saule et ses délicieuses feuilles deviennent une image ineffaçable, parce que l'âme y a confié ses exubérants pouvoirs et l'a embrassée avec l'inexplicable passion qui nous pousse à saisir, à briser un objet extérieur, dans les instants où la joie a multiplié nos forces.

⁂ Au printemps, la nature, c'est une brune qui espère; à l'automne, c'est une blonde qui se souvient.

⁂ Un lac alimenté par des neiges a des couleurs d'opale et une transparence qui en font un vaste diamant.

⁂ Les pompes du soir sont le signal des aveux et les encouragent. Le silence devient plus dangereux que la parole, en communiquant aux yeux toute la puissance de l'infini des cieux qu'ils reflètent. Si on parle, le moindre mot communique une irrésistible puissance. N'y a-t-il pas alors de la lumière dans la voix, de la pourpre dans le regard?... Le ciel n'est-il pas comme en nous, ou ne nous semble-t-il pas être dans le ciel ?

VI

LA POLITIQUE.

Les nations sont des individus qui ne sont ni plus sages ni plus forts que n'est l'homme, et leurs destinées sont les mêmes.

.*. En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a que des individus. En voulant devenir une nation, les Français ont renoncé à être un empire. En proclamant l'égalité des droits à la succession paternelle, ils

ont tué l'esprit de famille, ils ont créé le fisc! Mais ils ont préparé la faiblesse des supériorités et la force aveugle de la masse, l'extinction des arts, le règne de l'intérêt personnel, et frayé les chemins à la conquête.

⁂ En perdant la solidarité des familles, la société a perdu cette force fondamentale que Montesquieu appelait l'*honneur*. Elle a tout isolé pour mieux dominer, elle a tout partagé pour affaiblir. Elle règne sur des unités, sur des chiffres agglomérés comme des grains de blé dans un tas. Les intérêts généraux peuvent-ils remplacer les familles? Le temps a le mot de cette grave question.

⁂ Tout pays qui ne prend pas sa base dans le pouvoir paternel est sans existence assurée. Là commencent l'échelle des supériorités et la subordination qui monte jusqu'au roi. Le roi, c'était nous tous! Mourir pour le roi, c'est mourir pour soi-même, et pour la famille, qui ne meurt pas plus que le royaume.

⁂ Le Code, que l'on regarde comme la plus belle œuvre de Napoléon, est l'œuvre la plus draconienne que je sache. La divisibilité territoriale, poussée à l'infini, dont le principe est consacré par l'égal partage des biens, doit engendrer l'abâtardissement de la nation, la mort des arts et des sciences. Le sol trop divisé se cultive en céréales, en petits végétaux; les forêts, et partant les cours d'eau,

disparaissent. Il ne s'élève plus ni bœufs ni chevaux. Les moyens manquent pour l'attaque comme pour la résistance. Vienne une invasion, le peuple est écrasé, il a perdu ses grands ressorts; il a perdu ses chefs, et voilà l'histoire des déserts.

⁂ La famille! je nie la famille dans une société qui, à la mort du père ou de la mère, partage ses biens et dit à chacun d'aller de son côté. La famille est une association temporaire et fortuite que dissout promptement la mort. Nos lois ont brisé nos maisons, les héritages, la pérennité des exemples et des traditions. Je ne vois que décombres autour de nous.

⁂ La cause du mal en France gît dans le titre des successions du Code civil, qui ordonne l'égal partage des biens; là est le pilon dont le jeu perpétuel émiette le territoire, individualise les fortunes en leur ôtant une stabilité nécessaire, et qui, décomposant sans recomposer jamais, finira par tuer la France.

⁂ Le progrès de la civilisation et le bien-être des masses dépendent de trois hommes, le prêtre, le médecin et le juge; ils sont les trois pouvoirs qui font immédiatement sentir au peuple l'action des faits, des intérêts et des principes, — les trois grands résultats produits chez une nation par les événements, par les propriétés et par les idées.

⁂ L'un des plus grands malheurs des révo-

lutions en France, c'est que chacune d'elles est une prime donnée à l'ambition des classes inférieures.

.*. Quand Luther parut, il s'agissait bien moins d'une réforme dans l'Église que de la liberté indéfinie de l'homme, qui est la mort de tout pouvoir.

.*. Le despotisme fait illégalement de grandes choses. La liberté ne se donne pas même la peine d'en faire légalement de très-petites.

.*. Avec le peuple, il faut toujours être infaillible. L'infaillibilité a fait Napoléon. Elle en eût fait un dieu, si l'univers ne l'avait entendu tomber à Waterloo.

.*. La destinée d'un homme fort est le despotisme. Il est impossible à celui dont la main peut gouverner des nations de quitter sa sphère céleste pour redevenir un moine comme Charles-Quint, — âme petite !

.*. Ne demandez jamais rien de grand aux *intérêts,* parce que les intérêts peuvent changer; mais attendez tout des sentiments (de la foi religieuse, de la foi monarchique, de la foi patriotique).

.*. Même en méprisant les rois, nous devons mourir sur le seuil de leur palais.

.*. Un parti prend toujours un gouvernement en faute; car, pour être parti, il faut répondre à un besoin méconnu ou à des intérêts froissés. Mais,

hors l'utopie qui fait sourire, où y a-t-il un état de choses où il n'y ait pas des besoins méconnus et des intérêts froissés?

.*. *Sois mon égal, ou je te tue!* de 1793, est la phrase jumelle de *Sois catholique, ou va-t'en!* de Philippe II, de Catherine de Médicis, du cardinal de Richelieu et de Louis XIV; — car je ne vois pas pourquoi nous ne dirions pas enfin les choses comme elles sont.

.*. La tolérance est comme la liberté, — une sublime niaiserie politique... Calvin fit brûler Servet! Et qu'y a-t-il au monde, en ce moment, de plus compacte, de plus despotique, que l'intolérance des hypocrites momiers de Genève et de l'hypocrite Angleterre?

.*. Aujourd'hui, les gouvernements périssent par l'indifférence. C'est une espèce de conspiration en plein jour et publique, qui ne sait verser que des mépris, et sa voix est le silence.

.*. Le pouvoir ne peut venir que d'en haut ou d'en bas. Vouloir le tirer du milieu, c'est vouloir faire marcher les nations sur le ventre, les mener par le plus grossier des intérêts, l'individualisme.

.*. Les principes de la monarchie sont aussi absolus que ceux de la république. Je ne sais rien de viable pour les nations entre ces deux formes de gouvernement. Tout est louche et incomplet, médiocre et discutable hors de ces deux modes, tandis

qu'ils sont complets, sans appel, infinis. Ou le peuple, ou Dieu !

⁂ La révocation de l'édit de Nantes est le dénoûment de cette immense épopée allumée par l'imprudence de Charles-Quint. Cet acte grand et courageux est une chose à la hauteur de toutes les choses de ce règne colossal.

⁂ Que de sottises humaines dans le bocal étiqueté *liberté!*

⁂ Le gouvernement des jésuites est le gouvernement des capacités, triées dans les générations.

⁂ Il n'y a pas dans une nation plus de cinquante ou soixante têtes dangereuses et où l'esprit soit en rapport avec l'ambition. Savoir gouverner, c'est connaître ces têtes-là pour les couper ou pour les acheter.

⁂ On soumet une aristocratie féodale en abattant quelques têtes ; mais on ne soumet pas une hydre à mille pattes. Non ! l'on n'écrase pas les petits ; ils sont trop plats sous le pied.

⁂ Comme l'a dit l'évêque de Léon : « Si la liberté est ancienne, la royauté est éternelle. » Toute nation saine d'esprit y reviendra sous une forme ou sous une autre.

⁂ L'arbitraire sauve les nations.

⁂ Le gouvernement absolu est le seul où les entreprises de l'esprit contre la loi puissent être réprimées.

.·. Les questions personnelles, en fait de roi, sont aujourd'hui des niaiseries sentimentales. Il faut en déblayer la politique. La politique est dans l'impulsion à donner à la nation en créant une oligarchie où demeure une pensée fixe de gouvernement, et qui dirige les affaires publiques dans une voie droite, au lieu de tirailler le pays en mille sens différents, comme nous l'avons été depuis quarante ans, dans cette France si intelligente et si niaise, si sage et si folle, à laquelle il faudrait un système plutôt que des hommes.

.·. A présent, il n'y aura plus d'hommes d'État, il y aura des hommes qui toucheront plus ou moins aux événements.

.·. Dans toutes les créations, la tête a sa place marquée. Si par hasard une nation fait tomber son chef à ses pieds, elle s'aperçoit, tôt ou tard, qu'elle s'est suicidée. Comme les nations ne veulent pas périr, elles travaillent alors à se refaire une tête. Quand elle n'en a plus la force, elle périt comme Rome, Venise et tant d'autres.

.·. Quand l'Europe ne sera plus qu'un troupeau d'hommes sans consistance, parce qu'elle sera sans chefs, elle sera dévorée par de grossiers conquérants. Vingt fois le monde a présenté ce spectacle. Il le recommencera. Les idées dévorent les siècles, comme les hommes sont dévorés par leurs passions.. Quand l'homme sera guéri, l'huma-

nité se guérira peut-être; mais l'homme guérira-t-il ?...

⁂ Charlemagne se trompait en s'avançant vers le Nord : la France est un corps dont le cœur se trouve au golfe de Lyon et dont les deux bras sont l'Espagne et l'Italie. On domine ainsi la Méditerranée, qui est une corbeille où tombent les richesses de l'Orient, et desquelles messieurs de Venise profitèrent à la barbe de Philippe II.

⁂ Un jour, l'Europe ne croira plus qu'à celui qui la broiera sous ses pieds.

⁂ Le secret des malheurs de la Pologne a été dans une assurance mutuelle signée par la peur contre la France.

⁂ La prophétie de l'aigle plumé par la diplomatie s'accomplira sous les yeux d'une génération égoïste, à laquelle manquent le sentiment religieux, principe de résistance, et le patriotisme usé par les révolutions et le serment, ressort tout monarchique (1836).

⁂ Napoléon allait chercher l'Angleterre à Moscou. — Charles X avait continué cette pensée (1830).

⁂ La France admirera la justesse des vues de la Restauration sur l'alliance russe, — comme elle a admiré l'expédition de Russie, le système continental, et la flottille de Boulogne, — quand il ne sera plus temps (1836).

.·. L'invention diplomatique des Bavarois en Grèce est une des conceptions les plus ridicules de l'histoire moderne. Il semble qu'on ait pris là un chapeau pour garder la place de la Russie, jusqu'à ce qu'elle pût y venir.

.·. Depuis vingt-cinq ans, l'Autriche aspire à une existence maritime, et ce désir la déterminera quelque jour à brusquer, de concert avec la Russie, l'affaire d'Orient; — car elle y gagnerait un littoral précieux et convoité depuis longtemps (1836).

.·. Il est des patries que les peuples ne défendent plus : ce sont celles où il n'y a plus de liens entre les individus et où la *nationalité* fait place à la *personnalité*. M. Lainé a dit : « Les rois s'en vont. » Il aurait pu ajouter : « Les nations s'avancent, mais s'avancent du Nord au Midi. » Les gens qui aiment à dormir tranquilles disent : « Notre industrie est puissante, nos armes sont égales, et les peuples ne se laissent pas facilement dévorer. » Croit-on, par hasard, que les envahissements des Goths, des Francs et des Saxons, n'aient pas trouvé des industries puissantes, des nations armées sur leur passage? Les intérêts étaient les mêmes au IVe qu'au XVIIe siècle. Seulement, ils avaient une autre forme, et les barbares avaient trouvé des intérêts rivaux en présence comme aujourd'hui.

.·. Un jour viendra où on se dira : « Pourquoi pas le czar? » comme on s'est dit : « Pourquoi pas

le duc d'Orléans? » On ne tient pas à grand'chose (1840); dans cinquante ans, on ne tiendra plus à rien.

.*. Si la presse n'existait point, il ne faudrait pas l'inventer.

.*. Quiconque a trempé dans le journalisme ou y trempe encore, est obligé de saluer les hommes qu'il méprise, de sourire à son meilleur ennemi, de pactiser avec les plus fétides bassesses, de se salir les doigts en voulant payer ses agresseurs avec leur monnaie. On s'habitue à voir faire le mal, à le laisser passer; on commence par l'approuver; on finit par le commettre. A la longue, l'âme, sans cesse maculée, s'amoindrit. Le ressort des pensées nobles se rouille, les gonds de la banalité s'usent et tournent d'eux mêmes. Les Alcestes deviennent des Philintes. Les caractères se détrempent, les talents s'abâtardissent et la foi dans les belles œuvres s'envole.

.*. Le journalisme est une grande catapulte mise en mouvement par de petites haines.

.*. Nous savons tous que les journaux vont plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spéculation et en calcul, qu'ils dévoreront nos intelligences, à vendre tous les matins leur trois-six cérébral; mais nous y écrivons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de vif-argent, en sachant qu'ils y mourront.

.·. Les journaux ont le bénéfice de tous les êtres de raison. Le mal sera fait sans que personne en soit coupable.

.·. Plus un homme politique est nul, meilleur il est pour devenir le grand Lama d'un journal.

.·. Il y eut un journaliste qui avouait avoir fait le même article pendant douze ans. Son aveu, devenu célèbre, fait sourire et devrait faire trembler. Pour renverser le plus bel édifice, un maçon ne donne-t-il pas toujours le même coup de pic?

.·. Le journalisme est maintenant la gueule de bronze où jadis Venise puisait sa sagesse. Après cela, jugez notre temps!

.·. Les journaux de l'opposition n'ont qu'une maxime : « Frappons d'abord, nous nous expliquerons après. »

.·. Plus un journal deviendrait Pitt ou Montesquieu, moins il aurait d'abonnés. Il ne serait compris que de ceux à qui les événements suffisent et qui n'ont pas besoin de journaux.

.·. Le jésuitisme tant stigmatisé par Pascal est bien moins hypocrite que celui de la presse. A sa honte, la presse n'est libre qu'envers les faibles et les gens isolés.

.·. Cent journaux à mille abonnés ne sont rien ; mais dix journaux à dix mille abonnés sont tout dans un État.

.·. Douze journaux qui se partagent la France

sont douze pouvoirs aussi forts, plus puissants même que sept ministres, car ils les renversent et restent toujours debout.

⁂ On tuera la presse, comme on tue un peuple, en lui donnant la liberté.

⁂ Être propriétaire d'un journal, c'est devenir un personnage. On exploite l'intelligence, on en partage les plaisirs sans en épouser les travaux. Rien n'est plus tentant pour les esprits inférieurs que de s'élever ainsi sur le talent d'autrui. Paris a vu deux ou trois parvenus de ce genre, dont le succès est une honte pour l'époque et pour ceux qui leur ont prêté leurs épaules.

⁂ Un journaliste est au-dessus de l'opinion, puisqu'il en fabrique une nouvelle tous les six ans.

⁂ Le journalisme est un enfer, un abîme d'iniquités, de mensonges, de trahisons, que l'on ne peut traverser et d'où l'on ne peut sortir pur que protégé, comme Dante, par le divin laurier de Virgile.

⁂ S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus.

⁂ Être journaliste, c'est être proconsul dans la république des lettres.

⁂ Le journaliste par excellence, — un tigre à deux mains qui déchire tout, comme si ses plumes avaient la rage.

⁂ Démentir un journal, c'est imiter le chien qui aboie derrière une chaise de poste.

⁂ Toutes les feuilles publiques ont pour gouvernail une sous-jupe en crinoline, absolument comme l'ancienne monarchie.

⁂ Augsbourg est pour le journalisme ce que Nuremberg est pour les enfants, une fabrique de joujoux.

⁂ Le journalisme produit d'épouvantables réactions dans les modestes régions de la vie de province.

⁂ On périt toujours le journal *le mieux fait de Paris.*

⁂ Le ministre envoie une chétive médaille au marin qui a sauvé, au péril de ses jours, une douzaine d'hommes; il donne la croix d'honneur au député qui lui vend sa voix. Malheur à un pays ainsi constitué! Les nations, comme les individus, ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments, et les sentiments d'un peuple sont ses croyances.

⁂ Un gouvernement n'est jamais plus puissamment organisé, — par conséquent plus parfait, — que lorsqu'il est établi pour la défense d'un *privilége* plus restreint; et ce que je nomme privilége n'est pas un de ces droits abusifs concédés jadis à certaines personnes au détriment de tous, mais le cercle social dans lequel se renferment les évolutions du pouvoir. La nature, dans toutes ses créa-

tions, a resserré le principe vital pour lui donner plus de ressort. — Ainsi faut-il faire du corps politique.

.*. On a coupé le cou à des fermiers généraux, en 1793. Mon Dieu! comment ne comprend-on pas que les merveilles de l'art sont impossibles dans un pays sans grandes fortunes, sans grandes existences assurées! Si la gauche veut absolument tuer les rois, qu'elle nous laisse quelques petits princes grands comme rien du tout!

.*. En proclamant l'égalité de tous, on a proclamé la déclaration des *droits de l'envie*.

.*. Le puritanisme des gens de l'extrême gauche ressemble à la pruderie des femmes qui ont des intrigues à cacher.

.*. L'élection, étendue à tout, nous donne le gouvernement par les masses, le seul qui ne soit pas responsable et où la tyrannie est sans bornes, car elle s'appelle loi.

.*. La légalité constitutionnelle et administrative n'enfante rien; c'est un monstre infécond pour les peuples, pour les rois et pour les intérêts privés. Mais les peuples ne savent épeler que les principes écrits avec du sang. Or, les malheurs de la légalité seront toujours pacifiques. Elle aplatit une nation; voilà tout.

.*. La tendance des lois doit être en raison inverse de la tendance des mœurs; car mouler les

lois sur les mœurs générales, ne serait-ce pas donner, en Espagne, des primes d'encouragement à l'intolérance religieuse et à la fainéantise; en Allemagne, aux classifications nobiliaires; en France, à l'esprit de légèreté, à la facilité de nous séparer des factions qui nous ont toujours dévorés.

⁂ La *majorité*, ce dieu moderne, est un colosse aux pieds d'argile, dont la tête est bien dure, sans être en or, car elle est en alliage.

⁂ Les doctrinaires ont, depuis Cabanis et Bichat, fait subir à la connaissance de l'homme une restauration rétrograde.

⁂ Le conseil des rois constitutionnels est une véritable hôtellerie où l'opinion publique envoie souvent de bien singuliers voyageurs.

⁂ En France, au scrutin des élections, il se forme des produits politico-chimiques où les lois des affinités sont renversées.

⁂ Tôt ou tard, une assemblée tombe sous le sceptre d'un homme. Et, au lieu d'avoir des dynasties de rois, vous avez les changeantes dynasties des premiers ministres. Au bout de toute délibération, vous avez Mirabeau, Danton, Robespierre et Napoléon, — des proconsuls ou un empereur.

⁂ Ou par un monarque absolu, ou par une assemblée délibérante! Telle est la maxime des deux principes qui se disputent les sociétés modernes. Principes impérissables, car l'aristocratie

ne meurt pas plus que le républicanisme. Il faudrait ou tuer des milliers de possesseurs, ou abrutir des millions de prolétaires. Entreprises diverses, qui sont des fardeaux sous le poids desquels ont fléchi nos demi-dieux humains, — ces êtres puissants qui s'asseyent sur les frontières de la terre et du ciel.

.*. La conséquence immédiate d'une constitution est l'aplatissement de l'intelligence. Arts, sciences, monuments, tout est dévoré par un effroyable sentiment d'égoïsme, notre lèpre actuelle. Trois cents bourgeois assis sur des banquettes ne pensent qu'à planter des peupliers.

.*. Le système électif de l'Empire est, en ce moment, le meilleur. Napoléon avait bien adapté l'élection au génie de notre pays.

.*. Le principe de l'élection appliqué à tout est faux; la France en reviendra.

.*. Le gouvernement représentatif est tracassier comme une petite bourgeoise.

.*. L'élection, principe excellent pour constituer la loi, doit être repoussée comme *unique moyen social*, et surtout aussi mal organisée qu'elle l'est aujourd'hui, car elle ne représente pas d'imposantes minorités, — aux idées, aux intérêts desquelles songerait un gouvernement monarchique.

.*. Caïn, dans l'humanité, c'est l'opposition.

.*. Le coup d'œil de l'intérêt privé distancera

toujours de vingt-cinq ans celui d'une assemblée de législateurs. Quelle leçon pour un pays!

.˙. Qui vote, discute, — et les pouvoirs discutés n'existent pas.

.˙. Qui dit pouvoir, dit force, — et la force doit reposer sur des *choses jugées*. Telles sont les raisons qui m'ont fait penser que le principe de l'élection est un des plus funestes à l'existence des gouvernements modernes.

.˙. L'opposition en France a toujours été *protestante*, parce qu'elle n'a jamais eu que la négation pour politique.

.˙. Qui dit examen, dit révolte. Toute révolte est ou le manteau sous lequel se cache un prince, ou les langes d'une domination nouvelle.

.˙. Les actes arbitraires, pour un roi constitutionnel, c'est comme une infidélité pour une femme mariée; — c'est son adultère.

.˙. Il vient un âge où la plus belle maîtresse que puisse servir un homme, c'est sa nation.

.˙. Il est des lois de fluctuation qui régissent les générations, et que l'empire romain avait méconnues quand les barbares arrivèrent. Aujourd'hui, les barbares sont les intelligences.

.˙. Le véritable homme d'État doit être indifférent aux passions vulgaires. Il doit, comme le savant, ne se passionner que pour les choses de sa science.

.·. Quelle différence y a-t-il entre un ambassadeur et un avoué? Celle qui sépare une nation d'un individu. Les ambassadeurs sont... les avoués des peuples.

.·. Dès qu'une nation a très-impolitiquement abattu les supériorités sociales reconnues, elle ouvre des écluses par lesquelles se précipitent un torrent d'ambitions secondaires dont la moindre veut encore primer. Elle avait dans son aristocratie un mal, disent les démocrates, mais un mal défini, circonscrit; elle l'échange contre dix aristocraties contendantes et armées, — la pire des situations.

.·. Les résultats profitent à la société, — les motifs regardent Dieu.

.·. Taillée à facettes comme le diamant, la plaisanterie des hommes d'État est nette, étincelante et pleine de sens.

.·. Le silence est ce que les princes écoutent le moins.

.·. Le pouvoir de tous ne compte avec personne. — Le pouvoir d'un seul est obligé de compter avec les sujets, avec les grands comme avec les petits.

.·. On apprend, en avançant dans la vie, combien les principes de liberté mal définis sont impuissants à créer le bonheur des peuples.

.·. Les grands ont toujours tort de plaisanter

avec leurs inférieurs : car la plaisanterie est un jeu, et le jeu suppose l'égalité. La partie finie, les joueurs se lèvent et ont le droit de ne se connaître plus.

.*. Tout parti est nécessairement ingrat quand il milite, et, quand il triomphe, il a trop de monde à récompenser pour ne pas l'être encore. Les soldats se soumettent à cette ingratitude; mais les chefs se retournent contre le nouveau maître à côté duquel ils ont marché si longtemps.

.*. Chez toutes les nations ruinées, le type noble ne se trouve plus que dans le peuple, comme, après l'incendie des villes, les médailles se cachent dans les cendres.

.*. La pensée, prise comme moyen unique de domination, engendre les avares politiques, des hommes qui jouissent par le cerveau ; qui, semblables aux jésuites, veulent le pouvoir pour le pouvoir. Pitt, Luther, Calvin, Robespierre, tous ces Harpagons de domination, meurent sans un sou.

.*. Etendre l'action d'un gouvernement sur une grande surface de terre, c'est l'amoindrir.

.*. Il faut voyager chez les nations conquises pour savoir ce que c'est qu'une patrie libre.

.*. Pourquoi l'Italie a-t-elle succombé là où les Suisses, ses portiers, ont vaincu? C'est que les républiques suisses étaient de bonnes femmes de ménage, occupées de leurs petites affaires, et qui

n'avaient rien à s'envier, tandis que les républiques d'Italie étaient des souveraines orgueilleuses qui se sont vendues pour ne pas saluer leurs voisines.

⁂ L'Autriche pressure l'Italie sans lui rien rendre; la France la pressurait pour agrandir et embellir ses villes. La France comptait garder l'Italie; l'Autriche croit la perdre. Voilà la différence de ces deux dominations. Les Autrichiens donnent un bonheur lourd et stupéfiant comme eux, tandis que les Français écrasent de leur dévorante activité. Mais mourir par les toniques, ou mourir par les narcotiques, c'est toujours mourir!

⁂ Il n'y a plus de noblesse aujourd'hui, il n'y a qu'une aristocratie.

⁂ Un grand ministre est une grande pensée écrite sur toutes les années du siècle dont la splendeur et les prospérités ont été préparées par lui. La constance est la vertu qui lui est la plus nécessaire.

⁂ Pierre l'Ermite, Calvin et Robespierre, chacun à trois cents ans de distance, trois Picards, ont été, politiquement parlant, des leviers d'Archimède. C'était, à chaque époque, une pensée qui rencontrait son point d'appui dans les intérêts et chez les hommes.

⁂ Les innovations qui tendent à opérer de véritables déménagements sociaux ont besoin d'une sanction universelle. Aux novateurs, la patience!

⁂ Quelque puissants que soient les rayonne-

ments de la gloire ou du pouvoir dont jouit un homme, son âme a bientôt fait justice du sentiment que lui procure toute action extérieure, et il s'aperçoit promptement de son néant réel, en ne trouvant rien de changé, rien de nouveau, rien de plus grand dans l'exercice de ses facultés physiques. Les rois, eussent-ils la terre à eux, sont condamnés, comme les autres hommes, à vivre dans un petit cercle dont ils subissent les lois, et leur bonheur dépend des impressions personnelles qu'ils y éprouvent.

⁂ Les gens auxquels le pouvoir est confié n'ont jamais pensé sérieusement aux développements nécessaires d'une injustice commise envers un homme du peuple. Un pauvre obligé de gagner son pain ne lutte pas longtemps, il est vrai; mais il parle, — et il trouve des échos dans les cœurs souffrants.

⁂ Être dupé, n'est-ce pas avoir fait un acte de faiblesse? La force seule gouverne.

⁂ En fait de civilisation, rien n'est absolu. Les idées qui conviennent à une contrée sont mortelles dans une autre, et il en est des intelligences comme des terrains.

⁂ Les peuples sans besoins sont pauvres.

⁂ Employer habilement les passions des hommes ou des femmes comme des ressorts que l'on fait mouvoir au profit de l'État; mettre les rouages

à leur place dans cette grande machine que nous appelons le gouvernement, et se plaire à y renfermer les plus indomptables sentiments, comme des détentes que l'on s'amuse à surveiller, n'est-ce pas créer et, comme Dieu, se placer au centre de l'univers?...

*** Quand je mesure le temps qu'a nécessité l'établissement du christianisme, révolution morale qui devait être purement pacifique, je frémis en songeant aux malheurs d'une révolution dans les intérêts matériels, et je conclus au maintien des institutions existantes.

*** Les peuples ont un cœur et n'ont pas d'yeux. Ils sentent et ne voient pas.

*** En France, on se révolte, dans l'ordre moral, contre le grand homme d'avenir, comme on se révolte, dans l'ordre politique, contre le souverain.

*** Ce n'est pas la Révolution qui sortira jamais de France : elle y est le sol même. Les hommes se laissent tuer, mais non les intérêts.

*** Pour empêcher les peuples de raisonner, il faut leur imposer des sentiments.

*** Une aristocratie mésestimée est comme un roi fainéant, un mari en jupon; elle est nulle avant de n'être rien.

*** L'aristocratie est la pensée d'une société, comme la bourgeoisie et les prolétaires en sont l'organisme et l'action.

.*. Les peuples, comme les femmes, n'accordent point leur obéissance à qui ne l'impose pas.

.*. La langue sera toujours la plus infaillible formule d'une nation.

.*. Les masses ont un bon sens qu'elles ne désertent qu'au moment où les gens de mauvaise foi les passionnent.

.*. L'égalité sera peut-être un droit ; mais aucune puissance humaine ne saura le convertir en fait.

.*. Sans les cabarets, le gouvernement ne serait-il pas renversé tous les mardis?

.*. Inconséquence de notre état social ! le gouvernement fait trancher la tête à de pauvres diables qui ont tué un homme, et il patente des créatures qui expédient, médicalement parlant, une douzaine de jeunes gens par hiver.

.*. Aujourd'hui plus que jamais règne le fanatisme de l'individualité. Plus nos lois tendront à une égalité impossible, plus nous nous en éloignerons par nos mœurs.

.*. On se tait devant les despotes qui, n'étant avertis par rien, sont réveillés par des catastrophes irréparables. Le secret pour ne rien savoir ni avoir, c'est de tout demander et de tout pouvoir.

.*. A ceux qui ont épuisé la politique, il ne reste plus que la pensée pure. Charles-Quint l'a prouvé par son abdication.

.*. Au jeu terrible qui veut la tête d'un Louis XI ou d'un Louis XVIII, on recueille inévitablement la haine de tous les partis, et on se condamne à toujours vaincre ; car une seule bataille perdue vous donne tous les intérêts pour ennemis.

.*. L'homme qui verrait à deux siècles de distance, mourrait sur la place publique chargé des imprécations du peuple, ou serait flagellé par les mille fouets du ridicule.

.*. Il arrive toujours un moment où les peuples et les femmes, même les plus stupides, s'aperçoivent qu'on abuse de leur innocence.

.*. Les mœurs sont l'hypocrisie des nations ; l'hypocrisie est plus ou moins perfectionnée.

.*. Dans l'ordre social, les abus inévitables sont des lois de la nature d'après lesquelles l'homme doit concevoir ses lois civiles et criminelles.

.*. L'intelligence qui plane sur une nation ne peut éviter un malheur : celui de ne plus trouver de pairs pour être bien jugée quand elle a succombé sous le poids d'un événement.

.*. L'homme d'État n'existe que par une seule qualité, savoir toujours être maître de soi, faire à tout propos le décompte de chaque événement, — avoir dans son moi intérieur un être froid et désintéressé qui assiste en spectateur à tous les moments de notre vie, à nos passions, à nos sentiments, et qui nous souffle, à propos de tout, l'arrêt d'une es-

pèce de barème moral. Voilà pourquoi l'homme d'État est si rare en France!

.*. La tyrannie produit deux effets contraires dont les symboles existent dans deux grandes figures de l'esclavage antique, Épictète et Spartacus, — la haine et ses sentiments mauvais, — la résignation et ses tendresses chrétiennes.

.*. Avec son Code civil, Bonaparte ferait mettre autant de filles nobles au couvent qu'il en a fait marier.

.*. Laisser dans un gouvernement deux principes ennemis sans que rien les balance, voilà un crime de roi ! Il sème ainsi les révolutions. A Dieu seul, il appartient de mettre dans son œuvre le mal et le bien sans cesse en présence.

.*. Si la science matérielle devait être le but des efforts humains, les sociétés, ces grands foyers où les hommes se sont rassemblés, seraient-elles toujours providentiellement dispersées? Si la civilisation était le but de l'espèce, l'intelligence périrait-elle? resterait-elle purement individuelle? La grandeur de toutes les nations qui furent grandes étant basée sur des exceptions, l'exception cessée, morte fut la puissance.

.*. Les institutions dépendent entièrement des sentiments que les hommes y attachent et des grandeurs dont elles sont revêtues par la pensée.

.*. Quand il n'y a plus, non pas de religion, mais

de croyance chez un peuple; quand l'éducation première y a relâché tous les liens conservateurs en habituant l'enfant à une perpétuelle analyse, une nation est dissoute. Elle ne fait plus corps que par les ignobles soudures de l'intéret matériel et par les commandements du culte que crée l'égoïsme bien entendu.

⁂ Il y a des gens qui sont des triangles politiques; mais cette forme n'appartient qu'à Dieu, qui n'a rien à faire. Les ambitieux doivent aller en ligne courbe, le chemin le plus court en politique.

⁂ Quand les grandes choses humaines s'en vont, elles laissent des miettes, — et la noblesse française nous montre, en ce siècle, beaucoup trop de miettes.

⁂ Un enfant est un grand politique dont on se rend maître, comme du grand politique..., par ses passions.

⁂ Quelle est aujourd'hui la puissance sociale qui peut pour quarante sous vous rendre heureux cinq jours (comme la loterie), et vous livrer idéalement tous les bonheurs de la civilisation?

⁂ Le tabac, impôt mille fois plus immoral que le jeu, détruit le corps, attaque l'intelligence; il hébète une nation,—tandis que la loterie ne causait pas le moindre malheur de ce genre.

⁂ A Paris, chaque ministère est une petite ville

d'où les femmes sont bannies; — mais il s'y fait des commérages et des noirceurs comme si la population féminine s'y trouvait.

.˙. En France, dans ce pays si spirituel, il semble que simplifier, ce soit détruire.

.˙. Chaque époque se résume dans un mot. Sous l'empire, quand on voulait tuer un homme, on disait : « C'est un lâche ! » Maintenant on dit : « C'est un escroc. »

.˙. Aujourd'hui, le problème consiste à prévoir qui sera plus puissant de l'industrialisme moderne ou de la force militaire.

.˙. L'ambition d'un cabinet est toujours l'expression d'une nécessité.

.˙. Talleyrand a fini par où Dubois a commencé.

.˙. Une sottise qui ne réussit pas devient un crime.

.˙. Quand les lois laissent peu de liberté, les peuples prennent leur revanche dans les mœurs.

.˙. Ce sont les corps constitués d'une façon durable qui font les grandes choses.

.˙. Les âmes assez vastes pour épouser une sentimentalité réservée aux grands hommes, ne seront jamais celles ni des simples citoyens, ni des pères de famille.

.˙. Il est dans les choses de ce monde une invisible trame de causes célestes qu'un œil religieux aperçoit.

⁂ Il y a une force plus belle que la pensée : ce sont toutes les pensées, toutes les forces, tout un avenir dans une émotion partagée.

⁂ Il faut avoir bien expérimenté la vie avant de reconnaître que, suivant un beau mot de Raphaël, comprendre, c'est égaler.

⁂ A quoi nous servirait notre hauteur de pensées, si elle ne nous permettait pas de faire abstraction des petites cérémonies dans lesquelles les lois entortillent les sentiments.

⁂ Rien ! n'est-ce pas ce qui a servi à faire le monde ? Le génie doit imiter Dieu.

⁂ L'exemple de Napoléon est funeste au XIXe siècle par les prétentions qu'il inspire à tant de médiocrités.

⁂ Toutes les supériorités font plaie dans notre âme.

⁂ Les jeunes gens commencent par aimer l'exagération, le mensonge des belles âmes.

⁂ L'un des malheurs des grandes intelligences, c'est de comprendre forcément toutes choses, les vices aussi bien que les vertus.

⁂ On n'a pas assez étudié les forces sociales qui constituent les diverses vocations. Il serait curieux de savoir ce qui détermine un homme à se faire papetier plutôt que boulanger, du moment où les fils ne succèdent pas au métier de leur père, comme chez les Égyptiens.

.*. En révolution, il est aussi dangereux d'employer des honnêtes gens que des coquins. On ne doit compter que sur soi-même.

.*. Notre siècle reliera le règne de la force isolée, abondante en créations originales, au règne de la force uniforme, mais niveleuse, égalisant les produits, les jetant par masses, et obéissant à une pensée unitaire, dernière expression des sociétés. Après les saturnales de l'esprit généralisé, après les derniers efforts des civilisations qui accumulent les trésors de la terre sur un point, les ténèbres de la barbarie viennent toujours.

.*. Le docteur Bowring est une espèce de tirailleur politique et bavard que lâche l'Angleterre sur le continent en avant des questions diplomatiques (1836).

.*. Il faut que chaque institution ne soit que ce qu'elle doit être. En politique, un rouage ne saurait avoir deux fins sans de graves inconvénients.

.*. Les diplomates n'ont jamais une santé.

.*. Un gouvernement qui a peur d'un homme avoue sa faiblesse, comme quand il a peur d'une discussion.

.*. La liberté des États-Unis nous ferait horreur au bout de deux ans, et nous la trouverions froide, sans gaieté, sans physionomie.

.*. Parler, se faire écouter, n'est-ce pas séduire? Une nation qui a ses deux Chambres, une femme

qui prête ses deux oreilles, sont également perdues. Ève et son serpent forment le mythe éternel d'un fait quotidien qui a commencé et ne finira qu'avec le monde.

.*. Aujourd'hui, l'Église n'étant plus une puissance politique et n'absorbant plus les forces des gens solitaires, le célibat offre alors ce vice capital que, faisant converger les qualités de l'homme sur une seule passion, l'égoïsme, il rend les célibataires nuisibles ou inutiles.

.*. L'égoïsme apparent des hommes qui portent une science, une nation, ou des lois dans leur sein, n'est-il pas la plus noble des passions et en quelque sorte la maternité des masses? Pour enfanter des peuples neufs et produire des idées nouvelles, ne doivent-ils pas unir dans leurs puissantes têtes les mamelles de la femme à la force de Dieu?

.*. Il n'y a rien comme un triomphe pour tuer un homme ou une idée. La persécution est la vie des choses religieuses et politiques.

.*. La Révolution n'a pas donné un seul chef-d'œuvre, parce qu'on pouvait tout faire et tout dire, et que les littérateurs ne brillent que pour l'attaque ou la résistance.

.*. L'époque actuelle n'est le temps ni des hommes ni des choses : c'est le siècle aux événements. Les faits ne laissent de place ni à une idée, ni à une renommée. La royauté elle-même s'efface au

milieu de l'action de tous les peuples en mouvement (1830).

.˙. J'ai peur que le mot *Qui t'a fait roi?* ne soit un mot moderne.

.˙. Le gouvernement d'une nation ne serait-il qu'une roue qui tourne et à laquelle chaque époque donne la couche de peinture qui lui plaît?

.˙. La loterie — cette passion condamnée universellement — n'a jamais été étudiée. Personne n'y a vu l'opium de la misère.

.˙. Nous sommes de grands enfants auxquels les marchands de jouets politiques et littéraires livrent toujours les mêmes poupées.

.˙. En politique comme en littérature, nous rencontrons par les rues une foule d'hommes qui représentent la somme des progrès sociaux. Nous sommes encombrés des hommes à talent de l'autre siècle; mais où est celui qui saura porter cette somme au delà de la mesure actuelle?

.˙. Si Daniel O'Connell réussissait (1836), il offrirait encore une fois à notre époque une révolution *guillotinée* par elle-même.

.˙. La révolution française a prouvé qu'on peut vouloir la chute d'hommes qu'on admire. Daniel O'Connell, défenseur d'un peuple opprimé, relevant l'autel romain, est une sublime figure; Daniel O'Connell, renversant la pairie, est un fou (1830).

.˙. La guerre des intérêts est moins meurtrière

que celle qui se fait à coups d'hommes; mais elle est à la longue aussi funeste aux nations.

.*. Il est dans la destinée des hommes d'État de voir leurs conceptions les plus rationnelles méconnues.

.*. Nous avons beaucoup de gens, en politique, dont l'esprit s'occupe à forger des ressorts cachés qui n'existent pas, à trouver les causes fictives des événements. Ils dépassent le but, comme ceux qui étendent les bras trop loin pour saisir le bonheur, et qui le laissent près deux. Ils se croient supérieurs à la masse pour avoir couru en avant des autres et pour s'en être séparés... Un homme de talent ne va pas ainsi. Loin de marcher vite et de s'empresser, il monte sur une élévation pour juger les choses et les siècles.

.*. Maintenant, la *discussion* tue l'*action* (1836), comme, sous l'Empire, l'action tuait la discussion. La liberté ne consiste pas à discourir, elle doit agir et délibérer tout ensemble. Elle est le mouvement raisonné d'un peuple marchant dans son intérêt et dans sa force.

.*. M. de Metternich, espèce de hibou aux yeux d'aigle.

.*. Le principe de la non-intervention est une erreur de la faiblesse.

.*. Il n'y a rien de si difficile à briser qu'un ordre social, même quand il est détestable.

.*. Ce qui rend le peuple si dangereux, c'est qu'il a pour tous ses crimes une absolution dans ses poches.

.*. On porte son pays et ses haines avec soi.

.*. Le vent d'une émeute a toujours fait varier les Parisiens du nord au midi, — sous tous les régimes.

.*. Lutte étrange du *mouvement* contre la *résistance*, deux mots qui seront inexplicables dans trente ans!

.*. Un homme d'État apporte tout un pouvoir. Le député médiocre mais incorruptible n'est qu'une conscience.

.*. On est toujours ministre quand, à cent mille livres de rentes, on joint d'étonnantes facultés.

.*. Singulier problème à résoudre : être puissant quelque part sans popularité.

.*. La terreur est un pouvoir : elle a sa majesté.

.*. On dit que la politique rend un homme promptement vieux.

.*. Une noblesse sans priviléges est un manche sans outil.

.*. La liberté absolue mènerait les nations au suicide. Elles s'ennuieraient dans le triomphe comme un Anglais millionnaire.

.*. Quand le despotisme est dans les lois, la liberté se trouve dans les mœurs.

.*. Ce qu'il y a de plus difficile dans la politique

expectante, c'est de savoir quand un pouvoir qui penche tombera.

.·. Les ambitieux aiment l'activité.

.·. En politique, on se retrouve toujours.

.·. Peut-être les petits esprits ressemblent-ils aux grands dans l'expression de la vie politique.

.·. En précipitant Napoléon du haut de la colonne, ses ennemis l'avaient agrandi. Dépouillé des oripeaux de la royauté, il devient immense. Il est le symbole de son siècle : une pensée d'avenir.

.·. Qui pourra jamais comprendre, expliquer, peindre Napoléon? Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs! singulier génie qui a promené partout la civilisation sans la fixer nulle part! un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout! prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille, et qui, cependant, devait mourir de maladie dans son lit, après avoir vécu au milieu des balles et des boulets! un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute; politique bizarre qui jouait les hommes à poignées par économie et qui respecta trois têtes, celles de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la mort aurait sauvé l'em-

pire français et qui lui paraissaient peser plus que des millions de soldats ; homme auquel, par un rare privilége, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze ; homme rieur et bon à minuit entre les femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain.

.*. La possession du pouvoir, quelque immense qu'il soit, ne donne pas la science de s'en servir. Le sceptre est un jouet pour un enfant, une hache pour Richelieu, et pour Napoléon un levier à faire pencher le monde. Le pouvoir nous laisse ce que nous sommes et ne grandit que les grands.

.*. La police et les jésuites ont la vertu de ne jamais abandonner ni leurs amis ni leurs ennemis.

.*. Fouché avait bien certainement un génie égal à celui de Philippe II, de Tibère et de Borgia... C'est le seul ministre que Napoléon ait eu ; mais il l'épouvanta.

.*. Le pouvoir n'a pas autant d'ingénuité qu'en ont les partis, qui, pendant la lutte, font projectile du tout !

.*. Si la philanthropie a fait à la société des maux incalculables, elle a produit un peu de bien pour les individus. Nous devons à Napoléon notre Code criminel, qui, plus que le Code civil, dont la réforme est en quelques points urgente, sera l'un des plus grands monuments de ce règne si court.

.˙. Se défier de la magistrature est un commencement de dissolution sociale. Détruisez l'institution, — reconstruisez-la sur d'autres bases, — demandez, comme avant la Révolution, d'immenses garanties à la magistrature, mais croyez-y! N'en faites pas l'image de la société pour y insulter!

.˙. L'opinion publique, en France, condamne les prévenus et réhabilite les accusés, — par une inexplicable contradiction.

.˙. Tout ministre tombé doit, pour revenir au pouvoir, se montrer redoutable.

.˙. Jamais on ne sait comment on périt. Le pourquoi est la tâche de l'historien.

.˙. Les natures les plus élevées sont toutes susceptibles de se heurter à des grains de sable, de rater les plus belles entreprises, faute de mille francs... C'est l'histoire de Napoléon, qui, manquant de bottes, n'est pas parti pour les Indes.

.˙. Le plus grand malheur d'un parti dont les idées sont déjà taxées de vieillesse, c'est d'être représenté par des vieillards.

.˙. Quand il s'agit de politique, à Paris, les hommes sont des systèmes, et les provinces les systèmes des hommes.

.˙. Ce qui anime le plus les factions les unes contre les autres, c'est l'inutilité d'un piége péniblement tendu.

.˙. Il n'existe pas de combinaison sociale qui

puisse octroyer vingt mille livres de rente à tout le monde.

.·. Si le peuple ne doit pas prendre le deuil aux jours des immenses forfaits, il doit ignorer la gloire des triomphes.

.·. Les partis ne se rajeunissent pas dans le triomphe, mais dans les luttes.

.·. Si on excuse les fautes du pouvoir, on le condamne après son abdication.

.·. Les partis sont ingrats envers leurs vedettes. Ils abandonnent volontiers leurs enfants perdus.

.·. Les peuples qui délibèrent agissent très-peu.

.·. En France, le gouvernement ne change qu'à la condition d'être toujours le même.

.·. En politique comme en mer, il y a des calmes trompeurs.

.·. Les crimes collectifs n'engagent personne.

.·. Dans chaque siècle, il se trouve un banquier de fortune colossale qui ne laisse ni fortune ni successeur. La maison Necker s'est perdue dans la politique; Samuel Bernard s'y est presque ruiné; les frères Pâris, qui contribuèrent à abattre Law, et Law lui-même, auprès de qui tous ceux qui inventent des sociétés par actions sont des pygmées, Bouret, Beaujon, tous ont disparu sans se faire représenter par une famille. Comme le Temps, la Banque dévore ses enfants.

.*. La banque cherche la noblesse par instinct de conservation — et sans le savoir.

.*. Politiquement, faire succéder la mollesse à la vigueur est un contraste plus dangereux en France qu'en tout autre pays.

.*. En général, les ministres arrivés vieux ont été médiocres; tandis que des ministres pris jeunes ont été l'honneur des monarchies européennes ou des républiques dont ils dirigèrent les affaires.

.*. Il y a des actes arbitraires qui sont criminels d'individu à individu, lesquels arrivent à rien, s'ils sont étendus à une multitude quelconque, comme une goutte d'acide prussique devient innocente dans un baquet d'eau. Vous tuez un homme : on vous guillotine; mais, avec une conviction politique quelconque, vous tuez cinq cents hommes : on respecte le crime politique. Vous prenez cinq mille francs dans un secrétaire : vous allez au bagne. Mais, avec le piment d'un gain à faire, habilement mis dans la gueule de quelques spéculateurs, vous les forcez à prendre les rentes de je ne sais quelle république ou monarchie en faillite, émises pour payer les intérêts de ces mêmes rentes : personne ne peut se plaindre. Voilà les vrais principes de l'âge d'or où nous vivons.

.*. Les lois sont des toiles d'araignée à travers lesquelles passent les grosses mouches et où restent les petites.

.˙. Il est un endroit où l'on cote ce que valent les rois, où l'on soupèse les peuples, où l'on juge les systèmes, où les gouvernements sont rapportés à la mesure de l'écu de cent sous, où les idées, les croyances sont chiffrées, où tout s'escompte, où Dieu même emprunte et donne en garantie ses revenus d'âme, car le pape y a son compte courant.

.˙. Le gouvernement est en harmonie avec une société aussi illogique que l'est notre société. Il lève, lui, sur de jeunes intelligences, entre dix-huit et vingt ans, une conscription de talents précoces. Il use, par un travail prématuré, de grands cerveaux qu'il convoque afin de les trier sur le volet, comme les jardiniers font de leurs graines. Il dresse à ce métier des jurés peseurs de talents qui essayent les cervelles comme on essaye l'or à la Monnaie. Puis, des cinq cents têtes chauffées à l'espérance que la population lui donne annuellement, il en accepte le tiers, le met dans de grands sacs appelés les *écoles,* et l'y remue pendant trois ans. Quoique chacune de ces greffes représente d'énormes capitaux, il en fait, pour ainsi dire, des caissiers ; il les nomme ingénieurs ordinaires, capitaines d'artillerie, et, enfin, il leur assure ce qu'il y a de plus élevé dans les grades subalternes. Puis, quand ces hommes d'élite, engraissés de mathématiques et bourrés de science, ont atteint cinquante ans, il leur

procure, en récompense de leurs services, le troisième étage, la femme accompagnée d'enfants et toutes les douceurs de la médiocrité. Que de ce peuple-dupe il s'échappe cinq ou six hommes de génie qui gravissent les sommités sociales, n'est-ce pas miracle?

.*. La Russie et la Pologne doivent avoir également raison, l'une de vouloir l'unité de son empire, l'autre de vouloir redevenir libre. Mais la Pologne pouvait conquérir la Russie par l'influence de ses mœurs, au lieu de la combattre par ses armes, en imitant les Chinois, qui ont fini par chinoiser les Tartares et qui chinoiseront les Anglais, il faut l'espérer.

.*. *L'enseignement mutuel* fabrique des pièces de cent sous en chair humaine. Les individus disparaissent chez un peuple nivelé par l'instruction.

.*. Pour tout historien impartial, l'amour-propre excessif de Napoléon est une des mille raisons de sa chute. Il se rencontra chez ce jeune souverain une jalousie de son jeune pouvoir qui influa sur ses actes autant que sa haine secrète contre les hommes habiles, legs précieux de la Révolution, contre lesquels il aurait pu se composer un cabinet dépositaire de ses pensées.

.*. Ce qui distingue Napoléon d'un porteur d'eau n'est sensible que pour la société; cela ne fait rien à la nature. Aussi, la démocratie, qui se

refuse à l'inégalité des conditions, en appelle-t-elle sans cesse à la nature.

⁂ *Espion!* substantif énergique, sous lequel se confondent toutes les nuances qui distinguent les gens de police; car le public n'a jamais voulu spécifier dans la langue les divers caractères de ceux qui se mêlent de cette apothicairerie des gouvernements.

⁂ Le malheur des usurpateurs est d'avoir pour ennemis et ceux qui leur ont donné la couronne et ceux auxquels ils l'ont ôtée.

⁂ Les despotes font la loi pour la circonstance; système qui est aux actions humaines ce que la fantaisie est aux œuvres d'art, — une cause perpétuelle d'irrégularité.

⁂ Le mal vient chez nous de la loi politique. La Charte a proclamé le règne de l'argent. Le succès devient alors la raison suprême d'une époque athée.

⁂ Un grand politique doit être un scélérat abstrait, sans quoi les sociétés seraient malmenées.

⁂ Un politique honnête homme est une machine à vapeur qui sentirait, ou un pilote qui ferait l'amour en tenant la barre; — le bateau sombre.

⁂ Beaucoup d'appelés et peu d'élus est une loi de la cité aussi bien que du ciel.

⁂ Économiser, c'est simplifier; simplifier, c'est

supprimer un rouage inutile. Il y a donc déplacement... Là gît peut-être la raison de la haine que l'on porte aux novateurs.

.*. La loi suprême de l'homme d'État est d'appliquer des formules précises à tous les cas, à la manière des juges et des médecins.

.*. Diminuer la lourdeur de l'impôt n'est pas, en matière de finances, diminuer l'impôt : c'est le mieux répartir.

.*. La mission d'un ministre des finances est de jeter l'argent par les fenêtres ; il lui rentre par les caves.

.*. L'*homme politique* de 1840 est en quelque sorte l'*abbé* du XVIIIe siècle. Aucun salon ne serait complet sans son homme politique.

.*. Pour implanter un gouvernement au cœur d'une nation, il faut savoir y rattacher des *intérêts* et non des *hommes*.

.*. Le budget n'est pas un coffre-fort, mais un arrosoir.

.*. Dans la monarchie constitutionnelle, les ministres sont plus heureux que les femmes et que les rois. Ils ont quelqu'un qui les comprend, — leur secrétaire intime. Peut-être faut-il plaindre ces secrétaires à l'égal des femmes et du papier blanc. — Ils souffrent tout.

.*. Comme la femme chaste, le secrétaire intime du ministre doit n'avoir de talent qu'en secret et

pour son ministre. S'il a du talent en public, il est perdu.

.*. Le secrétaire particulier d'un ministre est donc un ami donné par le gouvernement.

.*. Il n'y a rien d'ingrat comme une idée, une chose et un parti.

.*. Le cœur est la fiche de consolation de l'homme politique.

.*. En politique,—comme en police correctionnelle, — les fautes des gens tombent toujours sur les maîtres.

.*. Ce n'est pas le peuple qui chasse les rois ; — ils sont chassés par la bêtise et les petites passions de ceux qui les entourent.

.*. Une nation ne connaît pas d'autre loi que son intérêt. En vain les écrivains font-ils des *droits publics*. Les traités sont des contrats sur lesquels les peuples plaident. Le tribunal est le champ de bataille, le juge souverain, la victoire. Il y a des *remises à quinzaine*, et là est le secret des ambassades.

.*. Napoléon et Richelieu sont les deux seuls hommes à seconde vue qui aient réellement dominé la politique des temps modernes.

.*. Dans un pays sans cesse agité par les tempêtes, il arrive en politique ce qui arrive en mer : les choses les plus légères viennent à la surface.

.*. La France est de tous les coursiers le plus

intelligent et le plus habile à reconnaître si le cavalier qu'elle porte est capable de manier ses rênes. S'il ne l'est pas, elle le jette à terre dans une ornière de plaisanteries qui le couvre de ridicule.

.*. Le pouvoir absolu a cela de commode, qu'il justifie tout.

.*. Une extrême liberté tue la liberté.

.*. Les peuples sont de grands enfants, et la politique devrait être leur mère.

.*. Les arts, le luxe et la pensée ne naissent, ne vivent et ne prospèrent que sous un immense pouvoir.

.*. Si le bien-être des masses doit être la pensée intime de la politique, l'absolutisme, ou la plus grande somme de pouvoir possible, de quelque nom qu'on l'appelle, est le meilleur moyen d'atteindre ce grand but de sociabilité.

.*. Les révolutions ou les restaurations ne sont jamais que l'accomplissement des pensées secrètes d'un peuple.

.*. Il est une place où l'on a mis un gros caillou d'Égypte pour faire oublier le régicide, et offrir l'emblème de la politique matérialiste qui nous gouverne.

.*. Tout pouvoir légitime ou illégitime doit se défendre quand il est attaqué.

.*. Chose étrange! là où le peuple est assassin dans sa victoire sur la noblesse, le pouvoir devient

le bourreau dans son duel avec le peuple, et, s'il succombe après son appel à la force, le pouvoir passe encore pour imbécile.

⁂ Le pouvoir ne doit jamais être astreint aux règles qui constituent la morale privée; — maxime directement contraire à celle avec laquelle la bourgeoisie voudrait aujourd'hui diriger la politique des Etats!

⁂ Il y a, malheureusement, à toutes les époques, des écrivains hypocrites prêts à pleurer deux cents coquins tués à propos.

⁂ La liberté, non ; — des libertés, oui, — mais définies, caractérisées, c'est-à-dire restreintes.

⁂ Si quinze hommes de talent se coalisaient en France et avaient un chef qui pût valoir Voltaire, la plaisanterie qu'on nomme le gouvernement constitutionnel, et qui est la perpétuelle intronisation de la médiocrité, cesserait bientôt.

⁂ Après avoir mis les choses au-dessus des idées, quand le mal sera tout à fait irréparable et que les idées seront irréconciliablement ennemies, alors seulement le pouvoir ouvrira les yeux. Un des malheurs du pouvoir en France, c'est de n'apprendre que le dernier les vérités qui courent les rues.

⁂ Nous n'admettons pas qu'un pays puisse en insulter un autre.

⁂ L'histoire dira que sous le prince qui a dû le

trône à la plume des écrivains libéraux, les lettres ont été l'objet de la plus brutale indifférence.

.*. A toutes les époques où de grandes batailles ont lieu entre les masses et le pouvoir, le peuple se crée un personnage *ogresque*, s'il est permis de risquer un mot pour rendre une idée juste. Ainsi, de notre temps, sans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, sans les controverses entre les royalistes et les bonapartistes, il n'a tenu presque à rien que le caractère de Napoléon fût méconnu. Quelques abbés de Pradt de plus, encore quelques articles du *Journal des Débats*, et l'empereur Napoléon passait ogre.

.*. Si on voulait peindre le journalisme, quelle belle peinture que celle de ces hommes médiocres, engraissés de trahisons, nourris de cervelles bues, ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances qu'ils ont faites par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque derrière leurs remparts de boue, et toujours prêts à jeter une part d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffisantes et dont la voix aboie en mesure!

.*. Les intérêts matériels sont les seuls qui ne se payent pas de gloire.

.*. On réconcilie des familles qui se sont entre-tuées, comme en Bretagne ou en Vendée; mais on ne réconcilie pas les spoliateurs et les spoliés, — pas plus que les calomniés et les calomniateurs.

.˙. *Légalement* est un adverbe robuste. Il supporte bien des fortunes.

.˙. Le peuple, les femmes et les enfants se gouvernent de même, — par la terreur.

.˙. Il existe une manière d'obéir qui comporte, chez l'esclave, la raillerie la plus sanglante du commandement.

.˙. Persécuter un homme en politique, ce n'est pas seulement le grandir, c'est en innocenter le passé.

.˙. L'audace avec laquelle le communisme, cette logique vivante et agissante de la démocratie, attaque la société dans l'ordre moral, annonce que, dès aujourd'hui, le Samson populaire, devenu prudent, sape les colonnes sociales dans la cave, au lieu de les secouer dans la salle du festin.

.˙. *Nous verrons!* mot fatal! Pour les grands politiques, le verbe *voir* n'a point de futur.

.˙. On peut se demander, sans insulter Son Altesse Impériale l'Économie politique, si la grandeur d'une nation est attachée à ce qu'une livre de saucisses soit livrée sur du marbre de Carrare sculpté, — à ce que le gras-double soit mieux logé que ceux qui en vivent.

.˙. Ce qui fit Napoléon si fort, ce fut son dédain pour les hommes.

.˙. Le gouvernement anglais est un despotisme admirablement déguisé.

.*. Les révolutions populaires n'ont pas de plus grands ennemis que ceux qu'elles ont élevés.

.*. On déclame en France contre la centralisation, comme on déclame contre tout ce qui est fort, utile et grand.

.*. Dix paysans réunis dans un cabaret sont la monnaie d'un grand politique.

.*. Ni les peuples, ni les rois ne sont assez riches pour récompenser tous les dévouements auxquels donnent lieu les luttes suprêmes. Que ceux qui servent une cause avec l'arrière-pensée de la récompense estiment leur sang et se fassent *condottieri!*... Ceux qui manient l'épée ou la plume pour le pays ne doivent penser qu'à bien faire, comme disaient nos pères, et ne rien accepter, pas même la gloire, que comme un heureux accident.

.*. Depuis 1789, la France essaye de faire croire aux hommes, contre toute évidence, qu'ils sont tous égaux. Or, dire à un homme : « Vous êtes un fripon, » est une plaisanterie sans conséquence, mais le lui prouver en le prenant sur le fait et le cravachant, ou le menacer d'un procès en police correctionnelle, c'est le ramener à l'inégalité des conditions. Si la masse ne pardonne à aucune supériorité, comment un fripon pardonnerait-il à l'honnête homme?

.*. Il est absurde de vouloir consommer un grand mouvement politique sans se servir des moyens qui l'ont amené.

⁂ L'amour dont la racine s'enfonce jusqu'aux entrailles du peuple, et qui s'attache violemment à Napoléon, dans le secret duquel il ne fut pas même autant qu'il le croyait, cet amour qui peut expliquer le prodige du retour de l'île d'Elbe, procédait uniquement d'une idée. Aux yeux du peuple, Napoléon, sans cesse uni au peuple par son million de soldats, est encore le roi sorti des flancs de la Révolution, l'homme qui lui assurait la possession des biens nationaux. Son sacre fut trempé dans cette idée.

⁂ La France a le plus profond respect pour tout ce qui est ennuyeux.

⁂ Un homme politique est un homme entré aux affaires, qui va y entrer, ou qui en est sorti et qui veut y rentrer. Cet homme est quelquefois un mythe. Il n'existe pas; il n'a pas deux idées. Vous en feriez un sous-chef, il serait incapable d'administrer le balayage public.

⁂ Il n'y a que le pouvoir *personnel* qui puisse tirer un peuple de révolution. Cette immense pensée devient féconde dans un seul cerveau; — mais dans *sept*, elle est impuissante et stérile.

⁂ Le maréchal Ney est un soldat devenu fou, que Napoléon aurait dû ne pas employer en 1815, et qui fut condamné contre le droit des gens, absolument comme Louis XVI.

⁂ Fouché, Masséna et Talleyrand sont les trois plus fortes têtes, comme diplomatie, guerre et gou-

vernement, que je connaisse. Si Napoléon les avait franchement associés à son œuvre, il n'y aurait plus d'Europe, mais un vaste empire français.

.*. Il est en France, — et dans le gouvernement, — une masse décrépite que l'intérêt rend hideuse, qui tremble, qui se recroqueville, et qui veut rapetisser la France parce qu'elle se rapetisse.

.*. La Restauration, de même que la révolution polonaise, a su démontrer aux nations comme aux princes ce que vaut un homme et ce qui arrive quand il leur manque.

.*. Le dernier et le plus grand défaut des hommes de la Restauration fut leur honnêteté dans une lutte où leurs adversaires employaient toutes les ressources de la friponnerie politique.

.*. Une nation doit produire sa production comme un ver à soie file son cocon.

.*. La haine intime que portait Louis XVIII à son successeur explique son laisser-aller avec la branche cadette, et sans laquelle son règne et sa politique seraient une énigme sans mot.

.*. Il y eut cinq cents fidèles serviteurs qui partagèrent l'exil des Bourbons à Gand; il y en eut cinquante mille qui en revinrent.

.*. Le tailleur de Louis XVIII, qui inventa cet habit qui n'était ni civil ni militaire (voir son portrait) résolut un problème vestimental immortel.

Cet artiste connaissait, à coup sûr, l'art des transitions, qui fut tout le génie politique de cette époque.

.*. Louis XVIII voulut fondre les partis comme Napoléon avait fondu les choses et les hommes. Le roi légitime, peut-être aussi spirituel que son rival, agit en sens contraire. Le chef de la maison de Bourbon était aussi empressé à satisfaire le tiers état, que le premier des Napoléons fut jaloux d'attirer autour de lui les grands seigneurs et de doter l'Église.

.*. Sous Louis-Philippe, on avait des scènes de *hustings*, honnêtes, sans populace, mais terribles. Les émotions, pour ne pas avoir d'expression physique comme en Angleterre, ne sont pas moins profondes. Les Anglais font les choses à coups de poing; en France, elles se font à coups de phrases. Nos voisins ont une bataille; les Français jouent leur sort par de froides combinaisons, élaborées avec calme. Cet acte politique se passe à l'inverse du caractère des deux nations.

.*. Le Palais-Royal n'est séparé d'Holy-Rood que par un bras de mer. Ce détroit est plein du sang de juillet. Une dynastie doit s'y rajeunir ou s'y noyer.

.*. Louis XVIII a su mourir sur le trône entre deux haines, en disant à sa nièce : « Prenez garde de retourner à Mittau ! »

.·. La maison d'Orléans a partout choyé les intérêts matériels, mais à peu près comme ces maris qui font des cadeaux à leurs femmes avec l'argent de la dot.

.·. Toute branche cadette doit être maintenue dans la plus grande pauvreté, car elle est née conspiratrice, et c'est sottise que de lui donner des armes quand elle n'en a pas, et de les lui laisser quand elle en prend.

.·. Louis XVIII, — Louis XI, moins la hache.

.·. Je préfère la canonisation de Jacques Clément par la Ligue à la destruction de la chapelle expiatoire du duc de Berry. — La franchise est pour nos aïeux.

.·. Les chouans sont restés comme un mémorable exemple du danger de remuer les masses peu civilisées d'un pays.

.·. On ne saura jamais assez ce que c'est que l'homme politique des systèmes constitutionnels et du XIXe siècle. S'il perd sa femme, le pays ne la pleure pas, mais il s'associe à la douleur de ce grand citoyen en en vantant le courage civil. S'il perd son fils, on fait l'éloge du père. S'il marie sa fille, on fait au père une dot de compliments. Si le pays est en deuil, l'homme politique s'avance un mouchoir à la main et fait une réclame pour sa douleur particulière. S'il voyage, les populations l'admirent, même dans les villes où il passe la nuit. S'il paraît à l'é-

tranger, il produit une sensation qui fait honneur à la France. S'il voit le Rhin, c'est le Rhin qui le voit! Ces journaux-là se sont plaints que jadis on encensait les seigneurs dans les églises!

LIX.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE

LES FEMMES.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL ET LEVY.

LES FEMMES

PAR

H. DE BALZAC.

ÉDITION INTERDITE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

PARIS.

Michel LÉVY, frères, LIBRAIRES-ÉDITEURS 2, RUE VIVIENNE. | J. HETZEL & Cie. LIBRAIRIE BLANCHARD 76, RUE RICHELIEU.

1856

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

—

Nous croyons rendre un véritable service aux nombreux admirateurs du génie de Balzac en publiant ce recueil de ses pensées.

Bien qu'il ne puisse étonner personne qu'un si puissant, qu'un si sagace observateur soit en même temps un penseur profond et un moraliste éminent, nous croyons cependant que bon nombre des lecteurs de l'illustre romancier, entraînés par le charme même de ses récits, sont loin de rendre à l'idée générale des conceptions de ce grand écrivain toute la justice qui lui est due.

Nous sommes assuré que l'estime universelle

dans laquelle on tient Balzac s'accroîtra encore quand on verra réuni sous cette forme substantielle ce qui est l'essence même et la pensée de son œuvre.

Balzac n'aurait écrit que les petits volumes que nous publions aujourd'hui, qu'il resterait encore un des plus sérieux écrivains de notre littérature, et que sa place serait marquée à côté de Labruyère, au-dessus de la Rochefoucauld, de Chamfort, de Rivarol et de Vauvenargues.

Ceux que la forme du roman ne séduit pas, ceux qui n'ont pas lu Balzac, parce que Balzac est un romancier, s'inclineront avec respect devant l'auteur de ces pensées tour à tour profondes et incisives, où le bon sens le dispute à la verve, d'où l'esprit n'est jamais absent, et où la passion même s'exprime de façon à se faire écouter.

Il n'est pas jusqu'à la partie politique qui ne prouve — ce que, du vivant de Balzac, on a pu regarder comme une prétention — que la politique de Balzac existait, et que ce qu'il en disait naïvement était ce que tout le monde, excepté lui peut-être, eût dû en dire. « Les hommes d'État, me disait-il un jour, font fi des écrivains. Je ne veux pas dire que nous aurions raison d'user notre vie comme ils le font, à diriger un ministère et des employés, et que nous serions plus propres qu'eux à cette bête de besogne ; mais je crois qu'ils

auraient intérêt, dans les cas graves, dans les crises, à nous consulter. Croient-ils donc, ajoutait-il gaiement en portant la main sur sa forte tête, qu'il n'y aurait là-dedans rien à prendre pour eux et qu'ils auraient tort d'y fouiller. »

Certes, les idées de Balzac ne sont pas les nôtres, et nous ne pouvons être suspect de flatterie à l'égard de l'opinion dont il s'était fait si gratuitement le chevalier ; mais il est impossible de mieux défendre, de mieux exposer, de mieux justifier, et de plus haut et plus hardiment, la théorie de l'absolutisme. En politique, Balzac était du parti de M. de Maistre : mais on verra qu'il était de force à n'être de l'école de personne.

Nous ne sachions pas que, de son vivant, Balzac ait été estimé ce qu'il valait par les partisans de la légitimité du droit divin et des monarchies absolues. — Il est telle phrase de quelques lignes de ses œuvres, cependant, qui eût pu servir de texte pendant six mois aux journalistes du parti qui a dédaigné le concours de cette plume prodigieuse.

Il serait superflu de dire qu'on a, dans le travail considérable qui est offert au public, minutieusement respecté le texte même de l'auteur. De là, par-ci par-là, quelques obscurités que des développements seuls pourraient éclairer ; — mais ces cas sont rares, et, pour quelques nuages, en effet, que de lumière partout !

Les pensées de Balzac se composeront de trois parties.

La première : LES FEMMES, avec ses subdivisions.

La seconde : MAXIMES ET PENSÉES, comprenant les matières suivantes : — *Les arts et les artistes.* — *La littérature.* — *La religion.* — *La société.* — *La nature.* — *La politique.*

La troisième enfin : L'ESPRIT DE BALZAC. — *Morale et philosophie.*

J. HETZEL.

I

MAXIMES ET PENSÉES GÉNÉRALES SUR LES FEMMES.

Un groupe de Dalila et de Samson avec celui de la farouche Judith serait toute la femme expliquée. La Vertu coupe la tête, le Vice ne coupe que les cheveux !

∴ Les femmes sont des poêles à dessus de marbre.

∴ Il est dans la nature des femmes de prouver l'impossible par le possible et de détruire les faits par les pressentiments.

.*. Peu de femmes connaissent la volupté des douleurs entretenues par le désir. C'est une des magnifiques passions réservées à l'homme.

.*. Les femmes ont l'art de faire pencher le monde en y jetant un brin de paille, — un fétu!

.*. Autrefois, la femme se montrait quelquefois; aujourd'hui, elle est toujours en scène.

.*. Il ne manque présentement aux femmes qu'un parterre attentif. Dans les époques tourmentées comme la nôtre par les orages politiques, les femmes disparaissent comme les lis des eaux, qui, pour fleurir et s'étaler à nos regards ravis, ont besoin de brises tièdes et d'un ciel pur..

.*. J'ai souvent entendu de misérables petites espèces regretter d'être femmes, vouloir être hommes; je les ai toujours regardées en pitié. Si j'avais à opter, je préférerais être femme. Le beau plaisir de devoir ses triomphes à la force, — à toutes les puissances qui vous donnent des lois faites par vous! Mais, quand les femmes voient à leurs pieds des hommes disant et faisant des sottises, n'est-ce pas un enivrant bonheur que de sentir en soi la faiblesse qui triomphe? Quand les femmes réussissent, elles doivent se taire, sous peine de perdre leur empire. Battues, les femmes doivent encore se taire par fierté. Le silence de l'esclave épouvante le maître.

.*. Quelle sottise aux femmes de se plaindre? Si

elles n'ont pas été les plus fortes, elles ont manqué d'esprit, de tact, de finesse; elles méritent leur sort. Ne sont-elles pas les reines en France? Elles se jouent des hommes comme elles le veulent! quand elles le veulent! et autant qu'elles le veulent!

.˙. Un pouvoir impunément bravé touche à sa ruine. Cette maxime est plus profondément gravée dans le cœur d'une femme que dans la tête des rois.

.˙. Les rois, comme les femmes, croient que tout leur est dû.

.˙. L'instinct de la femme est d'être despote quand elle n'est pas opprimée.

.˙. Les femmes doivent aimer le despotisme, — un système de gouvernement qui, en ôtant les livres et la nauséabonde politique, leur laisse les hommes tout entiers.

.˙. Parmi les organisations diverses que les physiologistes ont remarquées chez les femmes, il en est une qui a je ne sais quoi de terrible, qui comporte une vigueur d'âme, une lucidité d'aperçus, une promptitude de décision, une insouciance, ou plutôt un parti pris sur certaines choses, dont s'effrayerait un homme; ces facultés sont cachées sous la faiblesse la plus gracieuse. Ces femmes, seules entre les femmes, offrent la réunion ou plutôt le combat de deux êtres que Buffon ne reconnaissait existant que chez l'homme. Les autres femmes

sont entièrement femmes ; elles sont entièrement femmes, entièrement mères, entièrement dévouées, entièrement nulles ou ennuyeuses. Leurs nerfs sont d'accord avec leur sang, et leur sang avec leur tête. L'une des gloires de Molière, c'est d'avoir admirablement peint d'un seul côté seulement ces natures de femme dans la plus grande figure qu'il ait taillée en plein marbre, Celimène ! Celimène, qui représente la femme aristocratique, comme Figaro, cette seconde édition du Panurge, représente le peuple.

⁂ Il n'y a que le dernier amour d'une femme qui satisfasse le premier amour d'un homme.

⁂ Les hommes d'âme vigoureuse n'ont-ils pas un penchant qui les entraîne vers les sublimes expressions que de nobles malheurs ou d'impétueux mouvements de pensées ont gravées sur le visage d'une femme ?

⁂ Ce qui grandit les femmes aux yeux des hommes, c'est qu'elles luttent toutes... ou presque toutes, contre une destinée incomplète.

⁂ En toute situation, les femmes ont plus de causes de douleur que n'en a l'homme et souffrent plus que lui. L'homme a sa force et l'exercice de sa puissance ; il agit, il va, il s'occupe, il pense, il embrasse l'avenir et y trouve des consolations. Mais la femme demeure. Elle reste face à face avec le chagrin, dont rien ne la distrait ; elle descend

jusqu'au fond de l'abîme qu'il a ouvert, le mesure et souvent le comble de ses vœux et de ses larmes.

.*. La pitié est l'une des plus sublimes supériorités de la femme, la seule qu'elle veuille faire sentir, la seule qu'elle pardonne à l'homme de lui laisser prendre sur lui.

.*. Comme les femmes ne mettent jamais le pied dans le monde des difficultés, elles n'apprécient bientôt plus ce qu'elles admiraient, quand elles croient en avoir, à première vue, le maniement...

.*. Pour une femme, la gloire sera toujours d'enfermer dans la sphère des convenances les plus étroites, ses ardents caprices. Si j'avais une fille qui dût être madame de Staël, je lui souhaiterais la mort à quinze ans.

.*. Il y a dans la gloire je ne sais quoi de brillant, de mâle, qui ne va bien qu'à l'homme, et Dieu a défendu à la femme de porter cette auréole, en lui laissant l'amour, la tendresse, pour en rafraîchir les fronts ceints de la terrible lumière.

.*. La véritable grâce est élastique ; elle se prête à toutes les circonstances, elle est en harmonie avec tous les milieux sociaux. Elle sait mettre une robe de petite étoffe, remarquable seulement par la façon, pour aller dans la rue, au lieu d'y traîner les plumes et les ramages éclatants que les bourgeoises y promènent.

.*. N'est-il pas dans la noble destinée de la

femme d'être plus touchée des pompes de la misère que des splendeurs de la fortune?

.*. La femme a cela de commun avec l'ange, que les êtres souffrants lui appartiennent.

.*. Il n'y a que le génie qui sache se renouveler comme le serpent, et, en fait de grâce, comme en tout, il n'y a que le cœur qui ne vieillisse pas.

.*. Le froid de l'égoïsme ou la chaleur d'une extase continuelle produisent dans le cœur de toutes les femmes une négation.

.*. Les femmes seules savent combien le respect que leur porte un maître engendre de séductions!

.*. Pour un homme passionné, toute femme vaut ce qu'elle coûte.

.*. Je ne sais rien de plus mauvais goût pour une femme que d'avoir une opinion. Aimeriez-vous une femme qui porterait l'humanité dans son cœur?

.*. Il existe un charme inexprimable dans une question faite par une voyageuse inconnue; le moindre mot semble alors contenir toute une aventure; mais, si la femme sollicite quelque protection, en s'appuyant sur sa faiblesse et sur une certaine ignorance des choses, chaque homme n'est-il pas légèrement enclin à bâtir une fable impossible où il se fait heureux?...

.*. Les femmes n'aiment jamais les hommes qui

se font leurs instituteurs; ils froissent trop leurs petites vanités.

⁂ En amour, ce que la femme prend pour du dégoût, c'est tout simplement... voir juste.

⁂ Les femmes, quand elles n'aiment pas, ont toutes le sang-froid d'un vieil avoué.

⁂ Pour les femmes, le cœur est toujours millionnaire.

⁂ Il est aussi habile que difficile de venger une femme sans la défendre.

⁂ Il est des bêtises que les femmes de génie savent rendre adorables.

⁂ Une femme instruite peut lire son avenir dans un simple geste.

⁂ Les femmes savent donner à leurs paroles une sainteté particulière. Elles leur communiquent je ne sais quoi de vibrant qui étend le sens des idées et leur prête de la profondeur. Si, plus tard, l'auditeur charmé ne se rend pas compte de ce qu'elles ont dit, le but a été complétement atteint; ce qui est le propre de l'éloquence.

⁂ Il est des visages de femmes qui trompent la science et déroutent l'observation par leur calme et leur finesse. Il faudrait pouvoir les examiner quand les passions parlent, ce qui est difficile, ou quand elles ont parlé, ce qui ne sert plus à rien; car alors la femme est vieille et elle ne dissimule plus.

⁂ Vous avez, vous autres écrivains, fini par rendre ridicules les femmes qui se prétendent méconnues, qui sont mal mariées, qui se font intéressantes, dramatiques, ce qui me semble être du dernier bourgeois. On plie, et tout est dit, ou l'on résiste et l'on s'amuse. Quand on ne sait ni tout à fait plier, ni tout à fait résister, c'est encore une raison plus grave de garder le silence.

⁂ L'une des gloires de la société, c'est d'avoir créé la *femme* là où la nature avait fait une femelle, d'avoir créé la perpétuité du désir là où la nature n'a placé que la perpétuité de l'espèce, d'avoir enfin inventé l'amour, la plus belle religion humaine.

⁂ Tous les anges redeviennent femmes tôt ou tard. Or, la femme a toujours des moments où elle est à la fois singe et enfant! deux êtres qui nous tuent en voulant rire.

⁂ Quelque puissant que soit un homme politique, il lui faut une femme à opposer à sa femme, de même que les Hollandais usent le diamant par le diamant. Rome, au moment de sa puissance, obéissait à cette nécessité. Voyez comme la vie de Mazarin, cardinal italien, fut autrement dominatrice que celle de Richelieu, cardinal français. Richelieu trouve une opposition chez les grands seigneurs : il y met la hache; il meurt à la fleur de son pouvoir, usé par ce duel où il n'avait eu qu'un

capucin pour témoin. Mazarin est repoussé par la bourgeoisie et la noblesse réunies, armées, parfois victorieuses, qui font fuir la royauté; mais le serviteur d'Anne d'Autriche n'ôte la tête à personne, sait vaincre la France entière, et forme Louis XIV, qui acheva l'œuvre de Richelieu en étranglant la noblesse avec des lacets dorés dans le grand sérail de Versailles. Madame de Pompadour morte, Choiseul est perdu ! Hautes doctrines !

.*. De femme à homme, où commence le mensonge commence l'infamie...

.*. Quoi que l'on fasse, il faut toujours, dans une vie ambitieuse, se heurter à une femme, au moment où l'on s'attend le moins à une pareille rencontre.

.*. Chez les jeunes gens, la fatuité, quand elle tombe sur les femmes, annonce presque toujours un bonheur très-haut situé ; entre les hommes, elle annonce la mauvaise fortune.

.*. De la crainte d'être pris pour un sot procèdent les mensonges de la fatuité générale en France, où passer pour un sot, c'est ne pas être du pays.

.*. Les femmes tiennent les hommes par leur plaisir; les diplomates ne les tiennent que par l'amour-propre. Les diplomates leur voient faire des façons; les femmes leur voient faire des bêtises : les femmes sont donc les plus fortes.

.˙. Les discussions sur les devoirs, sur les convenances, sur la religion, sont comme des places fortes que les femmes aiment à voir prendre d'assaut.

.˙. Si j'avais été femme, je n'aurais rien tant aimé que quelque âme enterrée comme un puits dans le désert, et qu'on ne connaît qu'en se mettant au zénith qui l'indique à l'Arabe altéré. Mais quelle grandeur ne faut-il pas!...

.˙. Auprès des âmes souffrantes et malades, les femmes d'élite ont un rôle sublime à jouer : celui de la sœur de charité qui panse les blessures.

.˙. Il est des femmes qui sont à l'âme ce que le climat de Nice ou de Naples est à la poitrine.

.˙. La plupart des femmes qui montent bien à cheval ont peu de tendresse. — Comme aux amazones, il leur manque une mamelle, et leurs cœurs se sont endurcis en un certain endroit, je ne sais lequel.

.˙. La femme qui ne reconnaît pas de lois est bien près de n'obéir qu'à ses caprices.

.˙. Ceux qui affligent certaines âmes sont les gardiens de leur vertu.

.˙. Si Dieu nous a donné le sentiment et le goût du bonheur, ne doit-il pas se charger des âmes innocentes qui n'ont trouvé que des afflictions ici-bas? Cela est, ou Dieu n'est pas, et notre vie ne serait qu'une amère plaisanterie.

.*. Les souffrances morales ne sont pas absolues : elles sont en raison de la délicatesse des cœurs.

.*. Un homme a moins de ressources qu'une femme pour résister à des poursuites. Nos mœurs interdisent aux hommes les brutalités de la répression, qui, chez les femmes, sont des amorces pour un amant, et que, d'ailleurs, les convenances imposent aux hommes. Je ne sais quelle jurisprudence de fatuité féminine ridiculise notre réserve : nous laissons aux femmes le monopole de la modestie pour qu'elles aient le privilége des faveurs ; mais intervertissez les rôles, l'homme succombe sous la moquerie.

.*. Certaines femmes partagent ici-bas les priviléges des esprits angéliques et répandent comme eux cette lumière que saint Martin, le philosophe inconnu, disait être intelligente, mélodieuse et parfumée.

.*. Le mot de la chevalerie est aussi le mot de la sagesse : *Les servir toutes, n'en aimer qu'une.*

.*. Les femmes savent toutes prêter les formes de l'affection aux raisonnements les plus aigus.

.*. N'est-ce pas aux femmes à réparer les maux du temps, à consoler ceux qui coururent sur la brèche et revinrent blessés ?...

.*. Il est de bon goût de respecter les femmes, quel que soit leur âge, et de reconnaître les distinctions sociales, sans les mettre en question.

.*. Une des plus fortes armes de l'homme est ce pouvoir terrible d'occuper de lui-même une femme dont l'imagination, naturellement mobile, s'effraye ou s'offense d'une poursuite.

.*. Il est une confiance qui nous accable et qui rend la femme bien supérieure à nous.

.*. Les hommes blonds, petits, minces et fluets aiment à tourmenter les femmes : ils ne peuvent régner que sur ces pauvres faibles créatures ; ils aiment pour avoir une raison de se croire des hommes. La tyrannie de l'amour est leur seule chance de pouvoir.

.*. A toutes les fantaisies des femmes, les gens habiles doivent d'abord dire *oui*, et leur suggérer les motifs du *non* en leur laissant l'exercice de leur droit de changer à l'infini leurs idées, leurs résolutions et leurs sentiments.

.*. La femme est l'être le plus logique après l'enfant. Tous deux offrent le sublime phénomène d'une pensée unique. Chez l'enfant, la pensée change à tout moment ; mais il ne s'agite que pour cette pensée, et avec une telle ardeur, que chacun lui cède, fasciné par l'ingénuité, la persistance du désir. La femme change moins souvent ; mais l'appeler fantasque est une injure d'ignorant.

.*. Les femmes sont comme des chevaux lâchés dans un steppe, quand elles se trouvent sur un terrain sans danger. Elles sont naturelles alors.

Elles aiment peut-être à donner ainsi des échantillons de leur tendresse secrète.

.*. Les femmes sont les seuls êtres qui sachent bien recevoir, parce qu'elles peuvent toujours rendre.

.*. Il est une école de philosophes cyniques qui ne veulent pas être *attrapés* par les femmes et qui les mettent toutes dans une classe : *Suspect !* Ces esprits forts, qui sont généralement des hommes forts, ont un catéchisme à l'usage des femmes. Ce sont des bayadères malfaisantes qu'il faut laisser danser, chanter et rire... Ils ne voient en elles rien de saint ni de grand. Pour eux, ce n'est pas la poésie des sens, mais la sensualité grossière. Ils ressemblent à des gourmands qui prendraient la cuisine pour la salle à manger.

.*. Dans la jurisprudence féminine, une première fidélité est solidaire de l'avenir.

.*. Nous ne savons pas quand les femmes comprendront qu'un défaut leur donne d'immenses avantages. L'homme et la femme parfaits sont les êtres les plus nuls.

.*. On connaît l'esprit d'une maîtresse de maison en franchissant le seuil de sa porte.

.*. « Qu'a-t-elle donc de particulier pour être aimée ainsi ?... » Mot que disent tous les hommes qui n'ont pas le don de plaire aux femmes.

.*. Recevoir une confidence qui fait entrer plus

avant dans le cœur, n'est-ce pas une entente d'âmes qui engendre et comprend toutes les félicités de la vie?

.˙. La nature, qui fait des aveugles de naissance, peut bien créer des femmes sourdes, muettes et aveugles en amour.

.˙. Les femmes quelquefois s'exemptent de réfléchir, au nom de leurs jouissances, et s'absolvent de leur indifférence au malheur par l'entraînement du plaisir.

.˙. Toutes les femmes qui ne prennent du plaisir que par la tête sont impérieuses.

.˙. Il y a des femmes qui ne rougissent de rien, — chastes et célestes créatures chez qui la raison n'a encore jeté ni pensées dans les gestes, ni secrets dans le regard.

.˙. Le charme le plus grand d'une femme consiste dans un appel constant à la générosité de l'homme, dans une gracieuse déclaration de faiblesse par laquelle elle s'enorgueillit et réveille en lui les plus magnifiques sentiments.

.˙. Une ceinture dénouée ne semble-t-elle pas, dans une femme chaste, accuser une foi infinie?...

.˙. Peut-être faut-il graver dans l'Évangile des femmes : « Bienheureuses les imparfaites! à elles appartient le royaume de l'amour. »

.˙. Le dévouement sans bornes est le génie des

fées et des femmes, comme la grâce en est toute la beauté.

.·. Pour beaucoup de femmes, un denier n'est jamais un million ; c'est le million qui paraît un denier.

.·. Il est des hommes qui, soit amour-propre, soit faiblesse, ne savent rien refuser à une femme, et qui éprouvent une fausse honte si violente pour dire : *Je ne puis, mes moyens ne me permettent pas, je n'ai pas d'argent*, qu'ils se ruinent.

.·. L'amour qui économise n'est jamais le véritable amour. Propos de femme.

.·. Il existe dans les consolations que donne une femme une délicatesse qui a toujours quelque chose de maternel, de prévoyant et de complet ; mais, quand à ces paroles de paix et d'espérance se joignent la grâce des gestes, cette éloquence de ton qui vient du cœur, et que surtout la bienfaitrice est belle, il est impossible d'y résister.

.·. Rien ne séduit plus un jeune homme que de faire le bon génie auprès d'une femme.

.·. D'homme à femme et de femme à homme, la vie est un combat où il faut toujours menacer.

.·. Les âmes qui paraissent les plus grandes ont toutes un petit grain de folie que les femmes doivent savoir exploiter.

.·. Avec une femme, il faut toujours tirer parti d'un secret. Elle vous en sait gré, comme un

fripon accorde son respect à l'honnête homme qu'il n'a pas su jouer.

.˙. Pour beaucoup d'hommes, la danse est une manière d'être. Ils pensent, en déployant les grâces de leur corps, agir plus puissamment que par l'esprit sur le cœur des femmes.

.˙. Une admirable agilité, une grâce constante dans un constant péril, me paraissent le plus beau triomphe d'une femme.

.˙. Il y a des femmes qui ont trop d'adorateurs pour avoir un favori.

.˙. Les femmes s'entendent bien plus à manger une fortune qu'à la faire.

.˙. Il est des plaisirs qui ne vont pas sans un peu de pudeur effarouchée; délicieuses émotions que le cœur le plus chaste voudrait encore voiler. Plus une femme est délicate, plus elle veut voiler les joies de son âme. Beaucoup de femmes, inconcevables dans leurs divins caprices, souhaitent souvent entendre prononcer par tout le monde un nom qu'elles désireraient ensevelir dans leur cœur.

.˙. Les femmes sont ce qu'il y a de beau et de bon dans l'humanité; elles ne sont jamais coupables de leurs fautes : celles-ci viennent de nous.

.˙. Il y a des grâces ensevelies sous les précautions d'un maintien froid, et qui sont charmantes.

.˙. N'est-ce pas un plaisir bien vif que de tra-

casser le feu quand on pense aux femmes? Notre esprit prête des phrases aux petites langues bleues qui se dégagent soudain et babillent dans le foyer... Oh! tisonner quand on aime, n'est-ce pas développer matériellement sa pensée?

⁂ Il faut avoir plus de vingt-cinq ans pour ne pas rougir en se voyant reprocher la bêtise d'une fidélité que les femmes raillent... pour ne pas montrer combien elles en sont envieuses.

⁂ Les femmes ont autant de curiosité à contempler un homme fidèle à sa passion, que les hommes à examiner une jolie femme difficile à fixer.

⁂ La femme la plus simple du monde exige encore chez l'homme le plus grand un peu de charlatanisme, et le plus bel amour ne signifie rien quand il est brut. Il lui faut la mise en scène de la taille et de l'orfévrerie.

⁂ En présence d'un homme qu'elle hait profondément, une femme sait trouver le sourire que les danseuses trouvent pour le public.

⁂ N'asseyez pas plus votre fortune et vos plans sur un vouloir de femme, qu'un homme sage ne compte sur les souliers d'un mort pour se mettre en route.

⁂ Ce qu'il y a de plus rare chez les femmes, c'est une certaine gaieté qui n'altère point la tendresse.

.·. L'une des premières conditions de l'instruction chez la femme, c'est d'être profondément cachée.

.·. Pour les femmes, il y a dans un homme à bonnes fortunes je ne sais quoi d'irritant qui les attire et les leur rend agréables. Est-ce la vanité de faire triompher leur souvenir de celui des autres? s'adressent-elles à son expérience comme un malade surpaye un célèbre médecin? ou bien sont-elles flattées d'éveiller un cœur blasé? Les sens et la vanité sont pour tant de choses dans l'amour, que toutes ces suppositions peuvent être vraies!

.·. Les femmes qui veulent aimer ont une horreur instinctive pour les hommes voués à des occupations tyranniques; elles sont — même les femmes supérieures — toujours femmes en fait d'envahissement.

.·. Lorsque les femmes nous aiment, elles nous pardonnent tout, même nos crimes; quand elles ne nous aiment pas, elles ne nous pardonnent rien, — pas même nos vertus!

.·. Lorsque, dans une situation où son orgueil est blessé cruellement, une femme a ri, tout est compromis.

.·. Il y a des hommes qui tournent autour d'une femme sans y toucher plus qu'à un plat monté du dessert.

.*. Une femme chez qui l'on trouve une bibliothèque et un sérail est bien dangereuse.

.*. Adolphe est un Allemand blondasse qui ne se sent pas la force de tromper Éléonore. Il est des Adolphes qui font grâce à leur Éléonore des querelles déshonorantes, des plaintes, et qui se disent : « Je ne parlerai pas de ce que j'ai perdu ! je ne montrerai pas toujours à l'égoïsme mon poing coupé comme fait le Ramorny de la *Jolie fille de Perth* ; » mais ceux-là... on les quitte !

.*. *Parce que!* un grand mot, le mot des femmes, le mot qui peut expliquer tout, même la création !

.*. Toutes les femmes sont héroïques alors qu'elles ont la certitude d'être tout pour un homme grand et irréprochable.

.*. Béatrice était une petite fille de douze ans que Dante n'a pas ravie. Sans cela, aurait-elle été Béatrice? Pour nous faire d'une femme une divinité, nous ne devons pas la voir avec un mantelet aujourd'hui, demain avec une robe décolletée, et après-demain sur le boulevard, marchandant des joujoux pour son petit dernier.

.*. George Sand a créé le sandisme. Cette lèpre sentimentale a gâté beaucoup de femmes qui, sans leurs prétentions au génie, auraient été charmantes.

.*. Le sandisme fait de la femme qui en est attaquée, le bas-bleu du cœur.

.˙. Il y a un type de quadragénaire dont se servent et se moquent les femmes, et dont les espérances sont savamment et sans remords entretenues par elles, comme on a soin d'une bête de somme.

.˙. Les femmes ne sont pas disposées à reconnaître une force à des êtres faibles.

.˙. Quand il y a de la femme, c'est-à-dire de l'amour dans un crime, c'est un tissu dont la trame échappe aux plus clairvoyants : on en croit tenir le fil parce qu'on en tient la matière.

.˙. Paraissez toujours honnête femme, même après votre mort !

.˙. La destinée de la femme — et sa seule gloire — est de faire battre le cœur d'un homme ; mais l'homme ne peut jamais répondre de la constance du phénomène.

.˙. Quand une femme donne des sensations à un Italien, il ne la quitte plus.

.˙. En général, les femmes ont une foi particulière, une morale à elles. Elles croient à la réalité de tout ce qui sert leurs intérêts et leurs passions.

.˙. Il est de ces délicatesses qu'on ne rencontre que chez les filles du peuple ; elles savent recevoir les coups sans les rendre. Elles ont dans les veines un reste du sang des premiers martyrs.

.˙. Dans les classes inférieures, la femme est non-

seulement supérieure à l'homme, mais elle le gouverne presque toujours.

.*. On juge aussi souvent une femme d'après l'attitude de son amant, qu'on juge un amant sur l'attitude de sa maîtresse.

.*. Les femmes se livrent aisément à ces bonnes petites élégies longuement parlées, espèces de cigarettes fumées à coups de langue, par lesquelles les femmes endorment les petites misères de leur vie.

.*. Il est une jolie impertinence que les femmes peuvent se permettre avec les hommes, fussent-ils des grands-ducs...

.*. La douceur et la soumission sont les plus puissantes armes de la femme.

.*. Être trop honnête homme, dans la bouche de certaines femmes, est un brevet d'imbécillité.

.*. Aujourd'hui, comme dans le conte de *Barbe Bleue*, toutes les femmes aiment à se servir de la clef tachée de sang ; — magnifique idée mythologique, une des gloires de Perrault.

.*. La pensée d'une femme est douée d'une incroyable élasticité. Quand elle reçoit un coup d'assommoir, elle plie, paraît écrasée... et reprend sa forme première.

.*. Ah ! si les femmes connaissaient l'allure cynique que ces hommes, si patients, si patelins près d'elles, prennent loin d'elles ! comme ils se moquent de ce qu'ils adorent !...

⁂ Quand une femme se plaît à entendre parler de catastrophes, se laisse expliquer les voluptés qui justifient les coupables, croyez qu'elle est dans le carrefour de l'indécision et ne sait quel chemin prendre.

⁂ L'immense majorité des gens qui n'ont pas l'âge d'Arnolphe aiment encore mieux une Agnès religieuse qu'une Célimène en herbe.

⁂ Dans le monde de la réalité comme dans le monde des fées, la femme doit toujours appartenir à celui qui sait arriver à elle et la délivrer de la situation où elle languit.

⁂ Il y a autant de chances pour se perdre que pour réussir dans la difficile entreprise de plaire.

⁂ Quel triste dramaturge que Shakespeare! Othello se prend de gloire; il remporte des victoires, il commande, il parade, il se promène en laissant Desdémone dans son coin, et Desdémone, qui le voit préférant à elle les stupidités de la vie publique, ne se fâche point!... Cette brebis mérite la mort.

⁂ Le mépris chez la femme est la première forme que prend la haine.

⁂ La femme est si reconnaissante de rencontrer un homme au fait des caprices si logiques de son cœur, qui comprenne les allures en apparence contradictoires de son esprit, les fugitives pudeurs de ses sensations, tantôt timides, tantôt

hardies, étonnant mélange de coquetterie et de naïveté !

.˙. Être pour un homme le principe de son bonheur est un sentiment impérissable chez une femme.

.˙. La plus grande poésie dont puisse s'entourer une femme, c'est le triple éclat de la beauté, du malheur et de la noblesse.

.˙. Certains hommes passionnés n'aimeraient pas une femme assez habile pour choisir son terrain ; — ces hommes-là sont des raffinés.

.˙. Près d'une femme qui possède le génie de son sexe, l'amour n'est jamais une habitude. Son adorable tendresse sait revêtir des formes si variées ! elle est si spirituelle et si aimante tout ensemble ! elle met tant d'artifices dans sa nature et tant de nature dans ses artifices, qu'elle se rend aussi puissante par le souvenir qu'elle l'est par la présence. Auprès d'elle, toutes les femmes pâlissent. Il faut avoir eu la crainte de perdre un amour si vrai, ou l'avoir perdu, pour en savoir tout le prix. Mais si, l'ayant connu, un homme tombe dans un mariage froid... s'il a blessé sa véritable épouse au profit d'une chimère sociale, alors il faut mourir — ou avoir cette philosophie matérielle, égoïste, froide, qui fait horreur aux âmes passionnées.

.˙. Quand on rompt avec une femme, il faut

toujours partir sur un sentiment qui lui laisse croire qu'elle a quelque chose à venger.

.*. Se venger d'une femme, n'est-ce pas reconnaître qu'il n'y en a qu'une seule pour nous et que nous ne saurions nous passer d'elle?... Et alors, la vengeance est-elle un moyen de la reconquérir?... Si elle ne nous est pas indispensable, s'il y en a d'autres, pourquoi ne pas lui laisser le droit de changer, que nous nous arrogeons?

.*. On accepte tout de sa femme; — mais on ne veut rien avoir de la femme qu'on pense quitter ou qu'on n'aime plus.

.*. Celui qui prend les poses les plus gracieuses du plus gracieux danseur pour dire à une femme, au coin d'une cheminée, le soir, une parole d'amour, peut n'avoir aucune des grâces secrètes que veut une femme. Au rebours, un homme qui paraît laid, sans manières, mal enveloppé de noir, cache un amant qui possède l'esprit de l'amour et qui ne sera ridicule dans aucune de ces positions où les femmes elles-mêmes peuvent périr avec toutes leurs grâces extérieures.

.*. Quand Othello, ce grand enfant, hésite à tuer Desdémone, tout spectateur intelligent comprend que, s'il hésite deux secondes encore, il va lui demander pardon. Aussi, tuer une femme, est-ce un acte d'enfant!

.*. J'ai toujours trouvé Othello stupide, mais de

mauvais goût. Un homme à moitié nègre peut seul se conduire ainsi. Shakespeare l'a bien senti, puisqu'il a intitulé sa pièce : *le More de Venise*. La présence de la femme aimée a quelque chose de si balsamique pour le cœur, qu'il doit dissiper la douleur, les chagrins, les doutes, et que toute colère doit tomber en la retrouvant.

⁂ De toutes les choses secrètes, l'amour est la plus publique, et les femmes l'exhalent, je crois.

⁂ L'amour comporte un phénomène si rare, qu'on peut vivre toute sa vie sans rencontrer l'être à qui la nature a départi le pouvoir de vous rendre heureuse. Cette réflexion fait frémir ; car si cet être se rencontre tard...

⁂ En étendant le désir, on creuse un peu plus avant le précipice, voilà tout !

⁂ Les femmes sont plus près que les hommes de la nature angélique, en ce qu'elles savent mêler une tendresse infinie à la plus entière compassion, secret qui n'appartient qu'aux anges aperçus dans quelques rêves providentiellement semés à de longs intervalles dans la vie humaine.

⁂ La femme d'un homme politique est une machine à gouvernement, une mécanique à beaux compliments et à révérences. Elle est le premier, le plus fidèle des instruments dont se sert un ambitieux. Enfin, c'est un ami qui se compromet sans

danger et qu'on désavoue sans conséquence. Supposez Mahomet à Paris au XIXe siècle : sa femme serait une Rohan, fine et flatteuse comme une ambassadrice, rusée comme Figaro.

⁂ Faire arriver un homme médiocre! c'est pour une femme, comme pour les rois, se donner le plaisir qui séduit tant de grands acteurs et qui consiste à jouer cent fois une mauvaise pièce. C'est l'ivresse de l'égoïsme, enfin les saturnales du pouvoir! Le pouvoir ne se prouve sa force à lui-même que par le singulier abus de couronner quelque absurdité des palmes du succès, en insultant au génie, seule force que le pouvoir absolu ne puisse atteindre. La promotion du cheval de Caligula, cette farce impériale, a eu et aura toujours un grand nombre de représentations.

⁂ Les femmes sachant toujours bien expliquer leurs grandeurs, c'est leurs petitesses qu'elles nous laissent à deviner.

⁂ Les femmes dont l'âme et les intentions sont pures se servent des vertus pour dominer les hommes qu'elles aiment. — Mais les femmes qui ne leur veulent pas de bien les gouvernent en prenant des points d'appui dans leurs mauvais penchants.

⁂ S'il existe des différences entre un moment de plaisir et un autre, un homme peut toujours être heureux avec la même femme.

⁂ Le plaisir, considéré comme un art, attend son physiologiste.

⁂ En amour, toute âme mise à part, la femme est comme une lyre qui ne livre ses secrets qu'à celui qui en sait bien jouer.

⁂ Les hommes seraient trop malheureux si auprès des femmes ils se souvenaient le moins du monde de ce qu'ils savent par cœur.

⁂ Il est aussi absurde de prétendre qu'il est impossible de toujours aimer la même femme, qu'il peut l'être de dire qu'un artiste célèbre a besoin de plusieurs violons pour exécuter un morceau de musique et pour créer une mélodie enchanteresse.

⁂ Un adulte ressemble trop à une jeune femme pour qu'une jeune femme lui plaise. Une telle passion frise la fable de Narcisse.

⁂ Les petites choses de la passion agrandissent le monde. Peut-être n'y a-t-il que des Françaises qui possèdent les secrets de ces coups de théâtre ; elles les doivent aux grâces de leur esprit. Elles savent en mettre dans le sentiment autant qu'il peut en accepter sans perdre de sa force.

⁂ Il n'est pas d'homme, quelque blasé, quelque dépravé qu'il soit, dont l'amour ne se rallume au moment où il le voit menacé par un rival. On veut bien quitter une femme, on ne veut pas être quitté par elle. Quand les amants en arrivent à cette extrémité, femmes et hommes s'efforcent de conserver

la priorité, tant la blessure faite à l'amour-propre est profonde. Peut-être s'agit-il de tout ce qu'a créé la société dans ce sentiment qui tient bien moins à l'amour-propre qu'à la vie elle-même, attaquée alors dans son avenir. Il semble qu'on va perdre le capital et non la rente.

⁂ La femme n'est égale à l'homme qu'en faisant de sa vie une continuelle offrande, comme celle de l'homme est une perpétuelle action.

⁂ Il est un âge où une femme pardonne des vices à qui lui épargne des contrariétés, et où elle prend des contrariétés pour des malheurs.

⁂ Il est une gracieuse volubilité sous laquelle une femme cache le tuf de son esprit, comme la nature déguise les terrains ingrats sous le luxe des plantes éphémères.

⁂ La certitude de réussir engendre mille félicités que les hommes n'avouent pas et qui font le charme de certaines femmes. Le désir ne naît pas moins de la difficulté que de la facilité du triomphe. — Si les mélancoliques ont besoin du tonique des coquetteries, peut-être les gens nerveux, sanguins, décampent-ils quand la résistance dure trop. L'élégie est aussi essentiellement lymphatique que le dithyrambe est bilieux. La grande question des tempéraments domine, quoi qu'on dise, la société.

⁂ La plus vulgaire comme la plus haute femme

est enivrée en voyant la première proclamation de son pouvoir dans quelque métamorphose dictée par elle, car tout changement est un aveu de servage.

.*. L'œil des jeunes gens sait tout voir : leurs esprits s'unissent aux rayonnements de la femme, comme une plante aspire dans l'air des substances qui lui sont propres.

.*. Il y a des femmes qui aiment l'homme déjà choisi par une autre, comme il y a de pauvres bourgeoises qui, en prenant la forme des chapeaux des duchesses, croient prendre leurs manières.

.*. Aujourd'hui, les gens dont la fortune est assise se comptent. Les vieillards ont seuls le temps d'aimer. Les jeunes gens rament sur les galères de l'ambition... Les femmes, encore peu résignées à ce changement dans nos mœurs, prêtent le temps qu'elles ont de trop à ceux qui n'en ont pas assez.

.*. La démarche la plus capitale et la plus décisive dans la vie d'une femme est précisément celle qu'une femme regarde comme la plus insignifiante.

.*. La sainteté des femmes est inconciliable avec les devoirs et les libertés du monde. Les émanciper, c'est les corrompre.

.*. La piété est une vertu de femme que les femmes seules se transmettent bien.

.*. La femme, et surtout la jeune femme, aussi

grande par l'âme qu'elle l'est par la beauté, ne manque jamais de mettre sa vie là où la nature, le sentiment et la société la poussent à la jeter tout entière. Si cette vie vient à lui faillir, et si elle reste sur la terre, elle y expérimente les plus cruelles souffrances, par la raison qui rend le premier amour le plus beau de tous les sentiments. Pourquoi ce malheur n'a-t-il jamais eu ni peintre ni poëte? peut-il se peindre ou se chanter? D'ailleurs, ces souffrances ne sont jamais confiées. Pour en consoler une femme, il faut savoir les deviner; car, toujours amèrement embrassées et religieusement ressenties, elles demeurent dans l'âme, comme une avalanche, en tombant dans une vallée, y dégrade tout avant de s'y faire une place, pour que le désastre y puisse rester.

.*. Le cœur a sa mémoire à lui. Telle femme incapable de se rappeler les événements les plus graves, se souviendra pendant toute sa vie des choses qui importent à ses sentiments.

.*. Le passé, repris, souvenir à souvenir, s'agrandit.

.*. Les femmes ont un inimitable talent pour exprimer leurs sentiments sans employer de trop vives paroles; leur éloquence est surtout dans l'accent, le geste, l'attitude et les regards.

.*. Les gens bien élevés, et surtout les femmes, ne trahissent leurs sentiments que par des touches

imperceptibles, mais qui n'en font pas moins deviner les vibrations de leurs cœurs.

.*. Ce qui touche le plus les femmes, n'est-ce pas de rencontrer en vous des délicatesses gracieuses, des sentiments exquis autant que les leurs? car, chez elles, la grâce et la délicatesse sont les indices du *vrai*.

.*. En fait de femmes, les hommes doués de franchise éprouvent par la loi des contrastes un désir effréné de jouer avec les artifices. C'est faux et entraînant, — c'est cherché mais agréable, et certains hommes adorent les femmes qui jouent à la séduction, comme on joue aux cartes.

.*. Le désir de l'homme est un syllogisme qui conclut de la science extérieure aux secrets théorèmes de la volupté. L'esprit se dit sans parole : — Une femme qui sait se créer si belle doit avoir bien d'autres ressources dans la passion. Et c'est vrai : les femmes abandonnées sont celles qui aiment; les conservatrices sont celles qui savent aimer.

.*. Les femmes ont deux mémoires : — celle des anges et celle des démons.

.*. L'homme se bronze ainsi : il use la femme pour que la femme ne puisse pas l'user.

.*. Un homme aimé par plusieurs femmes passe pour avoir des qualités supérieures, et alors c'est à qui l'aura, le malheureux !

.*. Le fat est le colonel de l'amour. Il a son régiment de femmes à commander.

.*. Les fats sont les seuls hommes qui aient soin d'eux-mêmes. Or, avoir trop soin de soi, n'est-ce pas dire qu'on soigne en soi-même le bien d'autrui?

.*. Les femmes se croient solidaires en amour et ne s'abandonnent jamais.

.*. Peu de femmes osent être démocrates; elles sont alors trop en contradiction avec leur despotisme en fait de sentiments.

.*. En toute espèce de crise, une femme est en quelque sorte grosse d'une certaine quantité de paroles, et, quand elle ne les a pas dites, elle éprouve la sensation que donne la vue d'une chose incomplète.

.*. Les femmes ont un moyen de rendre les hommes petits, — par la grandeur de leur dévouement.

.*. Il faut garder le zèle pour la femme et pour Dieu.

.*. Les femmes seraient trop à plaindre si elles étaient coupables de tous les désirs qu'elles nous inspirent!

II

DES JEUNES FILLES.

Les délices de la chasteté, les délicatesses de la pudeur, — les deux gloires de la jeune fille!

.˙. L'innocence des filles est comme le lait, que fait tourner un coup de tonnerre, un vénéneux parfum, un temps chaud, un rien, un souffle même!

.˙. Toutes les colombes sont des Robespierres à plumes blanches.

.˙. Il est un trouble profond qui remue le cœur et

sur lequel, au jeune âge, on se garde à soi-même le secret, par... friandise ou par pudeur.

⁂ L'habitude du triomphe amoindrit le doute, et la pudeur est un doute, peut-être.

⁂ La pudeur est cette divinité qui, dans un moment d'oubli avec l'amour, enfanta la coquetterie.

⁂ Une jeune personne doit toujours savoir où elle pose son regard.

⁂ Il y a des yeux baissés par un mouvement de fierté, dont le secret appartient aux vierges.

⁂ A Paris, les jeunes gens sont toujours à l'affût des intentions secrètes des jeunes filles qui trottent seules dans les rues.

⁂ Dans les grandes maisons, les précautions que prennent certaines gens pour leurs filles sont injurieuses.

⁂ Il y a bien des nuances dans les baisers, même dans ceux d'une fille innocente.

⁂ Il entre dans le sentiment d'une sœur pour son frère un immense plaisir à être traitée sans façon.

⁂ Doit-on éclairer les jeunes filles? doit-on comprimer leur esprit? Il va sans dire que le système religieux est compresseur. Si vous les éclairez, vous en faites des démons avant l'âge; si vous les empêchez de penser, vous arrivez à la subite explosion si bien peinte dans le personnage

d'Agnès par Molière, et vous mettez cet esprit comprimé, si neuf, si perspicace, rapide et conséquent comme le sauvage, à la merci d'un événement.

.˙. L'éducation des filles comporte des problèmes si graves, — car l'avenir d'une nation est dans la mère, — que depuis longtemps l'université de de France s'est donné la tâche de n'y point songer.

.˙. L'amour explique tout aux jeunes filles.

.˙. A dix-huit ans, l'amour ne jette-t-il pas son prisme entre le monde et les yeux d'une jeune fille?

.˙. La première impression qui détermine les débordements d'une sensibilité longtemps contenue est suivie, chez tous les jeunes gens, de l'étonnement à demi stupide que causent aux enfants les premières sonneries de la musique.

.˙. Si les filles voulaient dire la vérité, on serait bien étonné de ce qui les amourache.

.˙. Aux jeunes filles religieusement élevées, ignorantes et pures, tout est amour dès qu'elles mettent le pied dans les régions enchantées de l'amour.

.˙. L'homme dont se sert le destin pour éveiller l'amour au cœur d'une jeune fille, ignore souvent son œuvre, et la laisse alors inachevée.

.˙. Une jeune fille peut être trompée par un habile comédien. Mais, pour réussir, ne doit-il pas être

seul ? Si cette jeune fille a près d'elle une âme qui vibre à l'unisson de ses sentiments, n'a-t-elle pas bientôt reconnu les expressions du véritable amour ?

⁂ Frêles et immenses, innocents et sérieux témoignages que ceux-là que se permettent les amants timides !

⁂ Une mère élève sévèrement sa fille, la couve de ses ailes pendant dix-sept ans, — et, dans une heure, une servante détruit ce long et pénible ouvrage, quelquefois par un mot, souvent par un geste !

⁂ La muette et constante contemplation qui réunit les yeux des jeunes gens par un besoin violent de distraction, au milieu de travaux obstinés et d'une paix religieuse, doit tôt ou tard exciter des sentiments d'amour.

⁂ Aimer est déjà chez une jeune personne un effet de la loi naturelle ; mais, quand son besoin d'affection se porte sur un homme extraordinaire, il s'y mêle l'enthousiasme qui déborde dans les jeunes cœurs.

⁂ L'expression de l'amour est tellement diverse, que, si chaque couple d'amants n'a pas son semblable dans la succession des temps, il obéit néanmoins au même mode dans ses expansions. Ainsi, les jeunes filles, même les plus religieuses, emploient le même langage et ne diffèrent que par la grâce des idées.

.*. L'amour parlé ne vaut pas l'amour prouvé. Toutes les filles de vingt ans en ont cinquante pour pratiquer cet axiome. C'est le grand argument des séducteurs.

.*. Magnifique langage des yeux, muette éloquence des actions dévouées, cohérence continuelle, sublime harmonie de la jeunesse, premiers pas de l'amour en son enfance!

.*. Il est de fausses bouderies que l'amant le moins habile ou la jeune fille la plus naïve inventent, et dont ils se servent sans cesse, comme les enfants abusent de la puissance que leur donne l'amour de leur mère.

.*. Pour le bonheur d'un autre, une jeune fille devient rusée autant qu'un voleur. Innocente pour elle et prévoyante pour lui, elle est comme l'ange du ciel qui pardonne les fautes de la terre sans les comprendre.

.*. Il y a une attention obtuse de jeune fille qui paraît ne penser à rien et qui réfléchit si bien sur toutes choses, que ses ruses sont infaillibles.

.*. Certaines jeunes personnes sont si fausses, qu'il est impossible de deviner leur caractère autrement que par celui de leur danse. Il n'y a que leur taille et leurs mouvements qui ne mentent point.

.*. Je crois que deux filles dans une maison y feraient plus de ravages que n'en ferait la peste.

.˙. Dans la grande jeunesse, les femmes jouent quelquefois la femme instruite et perverse. Elles se permettent des reparties compromettantes auprès des gens superficiels, mais qui prouvent leur ignorance aux vrais connaisseurs.

.˙. L'adoration d'une jeune fille est plus forte que toutes les réprobations sociales.

.˙. Les maisons peuvent brûler, les fortunes sombrer, les pères revenir de voyage, les empires crouler, le choléra ravager la cité : l'amour d'une jeune fille poursuit son vol, comme la nature poursuit sa marche, comme cet effroyable acide que la chimie a découvert et qui peut trouer le globe si rien ne l'arrête au centre.

.˙. *Tout ou rien* est la devise des caractères angéliques; têtes qui ont je ne sais quoi de divinement sauvage!...

.˙. Il est un amour que toutes les jeunes filles ont subi, l'amour de l'inconnu, l'amour à l'état vague, et dont toutes les pensées se concrètent autour d'une figure qui leur est jetée par hasard, — comme les floraisons de la gelée se prennent à des brins de paille suspendus par le vent à la marge d'une fenêtre.

.˙. Les passions vraies ont leur instinct. Mettez un gourmand à même de prendre un fruit dans un plat, il ne se trompera pas et prendra, même sans voir, le meilleur. De même, laissez aux jeunes filles

bien élevées le choix absolu de leurs maris ; si elles sont en position d'avoir ceux qu'elles désigneront, elles se tromperont rarement. La nature est infaillible. L'œuvre de la nature en ce genre s'appelle *aimer à première vue.* En amour, la première vue est tout bonnement la seconde vue.

.˙. N'est-ce pas un fait remarquable et digne également de l'attention des philosophes et des indifférents, que la perfection séraphique des jeunes filles et des jeunes gens marqués en rouge par la Mort dans la foule, comme des arbres dans une forêt? Qui a vu l'une de ces morts sublimes ne saurait rester ou devenir incrédule... Ces êtres exhalent comme un parfum céleste. Leurs regards parlent de Dieu. Leur voix est éloquente dans les plus indifférents discours, et souvent elle sonne comme un instrument divin, exprimant les secrets de l'avenir.

.˙. Ne faudrait-il pas un livre entier pour bien peindre l'amour d'une jeune fille humblement soumise à l'opinion qui la proclame laide, tandis qu'elle sent en elle le charme irrésistible que produisent les sentiments vrais? C'est de féroces jalousies à l'aspect du bonheur, de cruelles velléités de vengeance contre la rivale qui vole un regard, enfin des émotions, des terreurs inconnues à la plupart des femmes et qui perdraient alors à être indiquées. Le doute, si dramatique en amour, serait

le secret de cette analyse, essentiellement minutieuse, où certaines âmes retrouveraient la poésie oubliée, mais non pas perdue, de leurs premiers troubles, les exaltations sublimes au fond du cœur et que le visage ne trahit jamais, cette crainte de n'être pas comprises et ces joies illimitées de l'avoir été, ces hésitations de l'âme qui se replie sur elle-même et ces projections magnifiques qui donnent aux yeux des nuances infinies, ces projets de suicide causés par un mot et dissipés par une intonation, ces regards tremblants qui voilent de terribles hardiesses, ces envies soudaines de parler et d'agir exprimées par leur violence même, cette éloquence intime qui se produit par des phrases sans esprit, mais prononcées d'une voix agitée, les mystérieux effets de cette primitive pudeur de l'âme et de cette divine discrétion qui rend généreux dans l'ombre et fait trouver un goût exquis aux dévouements ignorés ; enfin, toutes les beautés de l'amour jeune et les faiblesses de sa puissance.

⁂ La réserve dans laquelle vivent les jeunes filles du grand monde donne une force incroyable aux explosions de leurs sentiments, et c'est un des plus grands dangers qui puissent les atteindre quand elles rencontrent un amant passionné.

⁂ A vingt ans, les sens sont pour tant de chose dans l'amour! Leur feu produit une espèce de prisme entre ses yeux et la femme.

⁂ Les jeunes filles du faubourg Saint-Germain, quand elles sont spirituelles, sont déjà femmes par la tête.

⁂ Il y a des hommes pour lesquels les jeunes filles sont des chefs-d'œuvre de diplomatie… et qui n'en savent rien.

⁂ Les jeunes filles les plus instruites sont celles qui ont le plus réfléchi sur peu de choses.

⁂ La plus grande rouée de la terre sera toujours la Naïveté !

⁂ Quand chez une jeune personne le cœur se refroidit, la tête devient saine.

⁂ Il est des félicités qui sont l'apanage de la jeunesse. Elles doivent cesser dans l'arrière-saison de la vie ; mais elles laissent des fruits dont se nourrissent les âmes : une confiance sans bornes, de douces habitudes ; ce sont les trésors entassés pour la fin de la vie.

⁂ Le cœur d'une jeune fille de vingt-cinq ans n'est pas plus celui de la jeune fille de dix-huit, que celui de la femme de quarante n'est celui de la femme de trente ans. Il y a quatre âges dans la vie des femmes.

⁂ Le vieux garçon est le coffre-fort naturel des jeunes filles.

⁂ Il y a des filles qui, par l'absence de tout lien physique avec leurs parents, font croire à ce dicton de prude : « Dieu donne les enfants. »

⁂ *Filles romanesques et sentimentales*, deux adjectifs que les gens sans cœur emploient pour se moquer des dons que la nature sème d'une main parcimonieuse à travers les sillons de l'humanité.

⁂ Une jeune fille a trop d'illusions, trop d'inexpérience, et le sexe est trop complice de son amour, pour qu'un jeune homme puisse en être flatté; tandis qu'une femme connaît toute l'étendue des sacrifices à faire. L'une cède, et l'autre choisit. Ce choix seul n'est-il pas une immense flatterie? La jeune fille n'a qu'une coquetterie et croit avoir tout dit quand elle a quitté son vêtement; mais la femme en a d'innombrables. La femme caresse toutes les vanités, la jeune fille n'en flatte jamais qu'une.

⁂ Commettre des fautes à vingt ans, n'est-ce pas gâter son avenir? n'est-ce pas déchirer la robe qu'on doit mettre? Les femmes n'apprennent que bien tard à s'en servir sans la chiffonner.

⁂ L'homme a inventé Satan et Lovelace; mais la vierge est un ange auquel il ne sait prêter que ses vices. Elle est si grande et si belle, qu'il ne peut ni la grandir ni l'embellir; — il ne lui a été donné que le fatal pouvoir de la flétrir en l'attirant dans sa vie fangeuse.

III

DES FEMMES AIMÉES.

Les femmes ne veulent pas être mendiées.

.*. Une femme aimée est sous les moindres efforts de notre vie, comme le sable doré de la Méditerranée sous l'onde.

.*. Le privilége de la femme aimée plus qu'elle ne nous aime est de nous faire oublier à tout propos les règles du bon sens.

.*. L'escalade est une espèce de croix d'honneur pour les femmes aimées.

. ˙ . Une maîtresse est la seule femme qui soit sure des sentiments qu'un homme lui témoigne; car les devoirs, les lois, le monde, l'intérêt des enfants n'en sont pas les tristes auxiliaires, et, si son pouvoir est durable, elle y trouve des flatteries et un bonheur qui font accepter les plus grands chagrins du monde.

. ˙ . Le dépit d'une femme souhaitée a de bien puissants attraits : sa soumission, comme sa colère, est si impérieuse ! elle attaque tant de fibres dans le cœur de l'homme ! elle le pénètre et le subjugue.

. ˙ . L'amour vrai règne surtout par la mémoire. La femme qui ne s'est gravée dans l'âme ni par l'excès du plaisir, ni par la force du sentiment, celle-là peut-elle jamais être aimée ?

. ˙ . Quand une femme, jeune fille ou courtisane, a laissé échapper cette phrase : « Tu es beau ! » fût-ce un mensonge, si un homme ouvre son crâne épais à ce poison subtil, il est attaché par des liens éternels à cette menteuse charmante, à cette femme vraie ou abusée. Il a soif de cette attestation et il ne s'en lassera jamais, fût-il prince.

. ˙ . L'amour pour une *fille*, inexplicable aux yeux de la foule, est parfaitement expliqué par cette soif du beau idéal qui distingue les êtres créateurs. N'est-ce pas ressembler un peu aux anges chargés de ramener des coupables à des sentiments meilleurs ?

n'est-ce pas créer, que de purifier un pareil être ? Quel allèchement que de mettre d'accord la beauté morale et la beauté physique? quelle jouissance d'orgueil si on réussit! quelle belle tâche que celle qui n'a d'autre instrument que l'amour. Ces alliances, illustrées d'ailleurs par l'exemple d'Aristote, de Socrate, de Platon, d'Alcibiade, de Céthégus, de Pompée, et si monstrueuses aux yeux du vulgaire, sont fondées sur le sentiment qui a porté Louis XIV à bâtir Versailles, qui jette les hommes dans toutes les entreprises ruineuses : convertir les miasmes d'un marais en un monceau de parfums entouré d'eaux vives; mettre un lac sur une colline, comme fit le prince de Conti à Nointel, ou les vues de la Suisse à Cassan, comme Bergeret. Enfin, c'est l'art qui fait irruption dans la morale.

.˙. Quand une passion, quand l'intérêt ou l'âge glace dans les yeux d'un homme le petillement de l'obéissance absolue qui y flambe au jeune âge, une femme entre alors en défiance de cet homme et se met à l'observer.

.˙. Pour être aimé, ne quittez jamais votre maîtresse sans l'avoir fait pleurer un peu. Pour faire fortune en littérature, blessez tout le monde, même vos amis. Faites pleurer les amours-propres, tout le monde vous caressera.

.˙. Les bouderies n'attristent que les femmes aimées.

⁂ Il est des personnes que nous ensevelissons dans la terre ; mais il en est de plus particulièrement chéries qui ont notre cœur pour linceul, et dont le souvenir se mêle à toutes nos palpitations. Nous pensons à elles comme nous respirons. Elles sont en nous par la douce loi d'une métempsycose propre à l'amour.

⁂ Au jeune âge, l'homme aime sa maîtresse en lui, et, plus tard, il s'aime lui-même en sa maîtresse.

⁂ Il est bien difficile de devenir l'ami d'une femme longtemps désirée.

⁂ On ne sait pas assez ce que les femmes dépensent de notre vie en croyant nous en avoir payé par quelques paroles gracieuses.

⁂ Le jour où les jeunes femmes vous quittent, elles disent que le mot *je n'aime plus* justifie l'abandon, comme le mot *j'aime* excusait leur amour !

⁂ Dans la première femme aimée, nous aimons tout. Ses enfants sont les nôtres, sa maison est la nôtre ; ses intérêts sont nos intérêts, son malheur est notre plus grand malheur. Nous aimons sa robe et ses meubles. Nous sommes plus fâché de voir ses blés versés que de savoir notre argent perdu. Nous sommes prêt à gronder le visiteur qui dérange nos curiosités sur la cheminée. Le saint amour nous fait vivre dans un autre, tandis que,

plus tard, hélas! nous attirons une autre vie en nous-même, en demandant à la femme d'enrichir de ses jeunes sentiments nos facultés appauvries.

.˙. La profondeur politique cachée sous les dehors de l'affection est une alliance qui donne aux femmes un grand pouvoir de séduction.

.˙. En échange de tous les trésors, il y a le regard mouillé qui solde tout, qui, pour les âmes généreuses, est comme un éternel joyau dont les feux brillent, aux jours difficiles.

.˙. Soupçonner une femme est un crime en amour.

.˙. Il est un temps de délicieuse niaiserie pendant lequel toutes les femmes sont des Virginies que nous aimons vertueusement, comme aimait Paul. Nous apercevons plus tard une infinité de naufrages où, comme dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, nos illusions se noient; et nous n'amenons qu'un cadavre sur la grève.

.˙. Au bout de trois jours, la femme qu'on n'aime pas et le poisson gardé sont bons à jeter par la fenêtre.

.˙. Dans chacune des scènes mystiques par lesquelles nous nous éprenons insensiblement d'une femme, s'ouvre un abîme à engloutir toutes les passions humaines.

.˙. Ah! l'amour est un mystère; il n'a de vie qu'au fond des cœurs, et tout est perdu quand un

homme dit même à son ami : « Voilà celle que j'aime ! »

.*. Il suffit à un jeune homme de rencontrer une femme qui ne l'aime pas, ou qui l'aime trop pour que toute sa vie soit dérangée.

.*. L'homme vraiment grand n'en a que plus d'audace à chercher l'infini du sentiment dans un cœur de femme, — après une déception.

.*. Une femme ne peut plaire longtemps que par le dévouement et l'abnégation.

.*. Il y a des regards puissants sur un cœur aveugle, mais qui paraissent ridicules à une femme quand elle commence à juger celui de qui elle est éprise.

.*. Croire à une femme, faire d'elle sa religion humaine, le principe de sa vie, la lumière de ses pensées... n'est-ce pas une seconde naissance ?

.*. Après le plaisir d'admirer soi-même une femme aimée, vient celui de la voir admirer par tous.

.*. Hélas ! en amour, une tromperie intéressée est supérieure à la vérité. — Voilà pourquoi tant d'hommes payent si cher d'habiles trompeuses.

.*. L'amour que les femmes inspirent à un homme comporte des éloges sans hypocrisie et qu'il est difficile de ne pas savourer ; mais, quand cet homme appartient à une amie, ces hommages

causent plus que de la joie. c'est de célestes délices.

⁂ Qu'est la vie, quand une femme est toute la vie? Une galère dont on n'a pas le commandement, — qui obéit à une boussole folle, mais non sans aimant, que régissent des vents contraires, où l'homme est un vrai galérien qui exécute non-seulement la loi, mais encore celle qu'improvise l'argousin, sans vengeance possible!

⁂ Il y a beaucoup d'hommes dont le cœur est puissamment ému par la seule apparence de la souffrance dans une femme; pour eux, la douleur semble une promesse de constance et d'amour.

⁂ Dans la pudeur qui s'empare d'un homme quand il aime, n'y a-t-il pas toujours un peu de honte, et ne serait-ce pas sa petitesse qui fait l'orgueil de la femme?

⁂ On ne peint jamais que très-imparfaitement une femme aimée : entre elles et nous, il existe des mystères qui échappent à l'analyse.

⁂ Quand on éprouve une passion vraie, la présence de la personne aimée n'assouvit-elle pas nos désirs les plus violents? Quand nous sommes admis devant elle, n'est-ce pas le bonheur du chrétien devant Dieu? — Voir, n'est-ce pas adorer?

⁂ Un homme trouve encore je ne sais quelle

affreuse douceur à obéir à la personne aimée, alors même qu'elle lui ordonne de la quitter.

∴ L'esclave a sa vanité, il ne veut obéir qu'au plus grand des despotes.

IV

DES FEMMES AMOUREUSES ET DES FEMMES JALOUSES.

Les âmes féminines assez grandes pour mettre l'infini dans l'amour sont, parmi les femmes, ce que sont les beaux génies parmi les hommes.

.˙. Toutes les femmes voudraient s'offrir vierges à l'amour, et, si elles ne le sont pas, leur dissimulation est un hommage qu'elles rendent à leur amant.

.˙. Aimer et se trouver impuissante à secourir

celui qu'on aime, est une des plus effroyables souffrances qui puissent ravager l'âme des femmes nobles et délicates.

.*. La compassion, excitée par le malheur de celui qu'elle aime, s'épanche dans le corps entier d'une femme.

.*. Quand, dans une vie solitaire et recueillie, il se produit une seule personne qui vient tous les jours, cette personne ne saurait être indifférente. Ou elle est haïe, et l'aversion justifiée par la connaissance du caractère la rend insupportable ; ou l'habitude de la voir, blase, pour ainsi dire, les yeux sur les défauts corporels. L'esprit cherche des compensations. Cette physionomie occupe la curiosité. D'ailleurs, les traits s'animent. Il en sort quelques beautés fugitives. Puis on finit par découvrir l'intérieur caché sous la forme. Enfin, les premières impressions vaincues, l'attachement prend d'autant plus de force, que l'âme s'y obstine comme à sa propre création. On aime!

.*. Comme c'est rare et beau, une femme assez amoureuse pour devenir naïve! Laisser lire dans son cœur, mon Dieu, c'est aussi rare à Paris que la fleur qui chante l'est aux Indes!

.*. Une femme qui ne fait pas de son corps un marchepied pour faire arriver au but l'homme qu'elle distingue, est une femme qui n'a de cœur que pour elle.

.*. L'amour heureux est comme la sainte ampoule des femmes. Elles deviennent fières alors comme des impératrices.

.*. J'ai vu toutes les femmes désirer que leur affection fût connue; gloire pour elles ou sacrifice! Mais une tendresse qui soit un secret entre deux êtres, il paraît que cette céleste poésie est impossible!

.*. D'où vient cette flamme qui rayonne autour d'une femme amoureuse et qui la signale entre toutes? d'où vient cette légèreté de sylphide qui semble changer les lois de la pesanteur? Est-ce l'âme qui s'échappe? le bonheur a-t-il des vertus physiques?

.*. La connaissance du visage d'un homme est, chez la femme qui l'aime, comme celle de la pleine mer pour un marin.

.*. Les nations disparues, la Grèce, Rome et l'Orient, ont toujours séquestré la femme. La femme qui aime devrait se séquestrer elle-même.

.*. Les femmes qui disent aimer, qui souvent croient aimer le plus, dansent, valsent, coquettent avec d'autres hommes, se parent pour le monde, et y vont chercher leur moisson de regards convoiteurs.

.*. Toutes les femmes aimantes, dévouées, inventent la séduction, l'incognito, la vie de la perle au fond de la mer; mais, chez la plupart d'entre

elles, c'est un de ces charmants caprices qui sont un sujet de conversation, une preuve d'amour qu'elles rêvent de donner, mais qu'elles ne donnent pas.

⁂ Une passion (heureuse) pour une femme garantit un ambitieux de bien des sottises.

⁂ Beaucoup de femmes portent une si grande exagération dans leur culte, qu'elles veulent toujours trouver un dieu dans leur idole; tandis que celles qui aiment un homme pour lui-même avant de l'aimer pour elles, adorent ses petitesses autant que ses grandeurs.

⁂ Il existe chez certaines femmes une horreur des partis pris qui fait honneur à leur délicatesse. Elles aiment à céder à l'entraînement et non à des conventions.

⁂ L'amant qui n'est pas tout, n'est rien.

⁂ Il faut laisser aux femmes leurs fantaisies de sentiment : il faut leur laisser ces petits sentiers où elles aiment à se promener seules.

⁂ Il est des cœurs sublimes auxquels la gratitude semble un payement énorme, et qui préfèrent la douce égalité de sentiment que donnent l'harmonie des pensées et la fusion volontaire des âmes.

⁂ Souvent, les femmes craignent de nous faire sentir la supériorité de leur sentiment, et alors elles cachent leur douleur avec autant de joie qu'elles taisent leurs plaisirs méconnus.

⁂ Il est un lien par lequel les femmes plus âgées qu'eux attachent les jeunes gens; — mais ce lien est l'anneau du forçat: il laisse dans l'âme une ineffaçable empreinte; il y met un dégoût anticipé pour les amours frais, candides, riches de fleurs seulement, et qui ne savent pas servir d'alcool dans ces coupes d'or curieusement ciselées, enrichies de pierres où brillent d'inépuisables feux.

⁂ Les femmes sont plus ambitieuses que nous en amour. Elles veulent épouser mieux que le cœur de l'homme: elles en veulent aussi toute la pensée.

⁂ Une lutte de femme à femme laisse à celle qui aime le plus l'avantage d'aimer mieux.

⁂ La perspective d'une lutte dans laquelle le sentiment doit l'emporter sur la bonté ne doit-elle pas tenter les femmes?

⁂ Être digne d'être aimée et ne pas l'être, c'est porter un trésor dans une besace et ne pouvoir rencontrer personne pour le lui faire admirer!

⁂ Pour certaines femmes éprises, on va dans un désert habiter une tente, on ne va pas s'asseoir dans une boutique.

⁂ La félicité de l'amour rend une femme si brillante, que sa beauté lui donne la conscience orgueilleuse de régner toujours sur un homme.

⁂ Le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard.

⁂ Il y a l'allure onduleuse du bonheur.

.*. Tous les sentiments de la femme ne se résument-ils pas dans une juste admiration pour l'homme aimé?

.*. Quand on a repêché un homme dans le Styx, on y tient.

.*. ... La plus séduisante des interrogations qu'une femme puisse adresser à un homme : « M'aimez-vous ce soir?... »

.*. Une des conditions de la femme aimante est d'être toujours caressante et gaie.

.*. L'amour est, chez une femme, la confiance la plus illimitée, je ne sais quel besoin de vénérer, d'adorer l'homme qu'on a choisi.

.*. C'est une bien douce chose et un bien grand élément de félicité pour une femme, que de se savoir tout sur la terre pour celui qu'elle aime, — de le voir seul, sans famille, sans rien dans le cœur que son amour, enfin de l'avoir bien tout entier!

.*. Il y a une rapide et lumineuse tendresse qui dore le regard d'une femme à l'heure où la prudence cesse et où commence l'entraînement!

.*. Chez la femme, l'univers est le marchepied de la passion.

.*. L'amour, cette immense débauche de la raison, ce mâle et sévère plaisir des grandes âmes, et le plaisir, cette vulgarité vendue sur place, sont deux faces différentes d'un même fait. La femme qui satisfait ces deux vastes appétits des deux natures

est aussi rare dans le sexe que le grand général, le grand écrivain, le grand artiste, le grand inventeur, le sont dans une nation.

⁂ Les femmes tiennent autant aux amants qu'on leur dispute, que les hommes tiennent aux femmes qui sont désirées par plusieurs fats.

⁂ Les femmes aimantes aiment le bénéfice d'une bouderie.

⁂ Toutes les femmes vraiment nobles préfèrent la vérité au mensonge. Elles ne veulent pas voir leur idole dégradée; elles veulent être fières de la domination qu'elles acceptent. Il y a de ce sentiment chez les Russes à propos de leur czar.

⁂ Les hommes devraient être fidèles aux femmes qui les aiment, ne fût-ce qu'à cause des miracles perpétuels produits par le véritable amour dans le monde sublime appelé le *monde spirituel;* car la passion fait arriver les forces nerveuses de la femme à cet état extatique où le pressentiment équivaut à la vision des voyants.

⁂ Le front busqué, — signe d'entêtement dans la passion.

⁂ Les hommes peuvent fatiguer de leur constance; les femmes, jamais.

⁂ Les nobles cœurs ne sont pas infidèles, car la constance est une force qui leur va.

⁂ La femme tendre a parfois dans ses bras une force que n'ont point les hommes dans leurs mo-

ments les plus encolérés; car la femme est plus forte par le sentiment que l'homme n'est fort par sa puissance.

.*. Il y a tant d'espérances dans le cœur des femmes qui aiment! Il faut bien des coups de poignard pour les tuer; elles aiment et saignent jusqu'au dernier!

.*. Le premier amour d'une femme est délicieux. Plus tard, il y a de la science dans ses tendresses.

.*. Il y a deux amours, celui qui commande et celui qui obéit. Ils sont distincts et donnent naissance à deux passions, et l'une n'est pas l'autre. Pour avoir son compte de la vie, peut-être une femme doit-elle connaître l'une et l'autre. Ces deux passions peuvent-elles se confondre? Un homme à qui on inspire de l'amour en inspirera-t-il?

.*. Un homme sait-il qu'en amour les plus menues actions des femmes sont la terminaison d'un monde de réflexions, de combats intérieurs, de victoires perdues?

.*. On a besoin des autres quand on aime, ne fût-ce que pour les sacrifier à celui qu'on aime.

.*. Pour une femme très-délicate et très-fière, peut-être y a t-il quelque chose d'horrible à aimer un homme beau. N'est-ce pas avouer que les sens sont les trois quarts de l'amour, qui doit être divin?

⁂ Être le principe constant du bonheur d'un homme, quand cet homme le sait et mêle de la reconnaissance à son amour, cette certitude développe dans l'âme une force qui dépasse celle de l'amour le plus entier. Cette force impétueuse et durable, une et variée, enfante enfin la famille, la plus belle œuvre des femmes!

⁂ Rien n'attise un sentiment comme le vent glacé de la persécution.

⁂ Les femmes qui aiment se font implacables pour rendre leur pardon plus charmant. Elles ont deviné Dieu.

⁂ Les femmes prennent souvent la nonchalance du bonheur pour la fatuité de la certitude.

⁂ Il n'y a que les femmes qui aiment absolument, ou les coquettes, pour savoir prendre un point d'appui dans un mot, et s'élancer à une hauteur prodigieuse. L'esprit et le sentiment procèdent de la même manière; mais la femme aimante s'afflige et la coquette méprise.

⁂ Les sentiments purs se compromettent avec un superbe dédain qui ressemble à l'impudeur des courtisanes.

⁂ C'est aux clartés de l'amour que les femmes savent étudier la logique.

⁂ Horreur de la destinée des femmes! Privées de tous les moyens d'action que possèdent les hommes, elles doivent attendre quand elles aiment.

Aller au-devant de son aimé est une faute que peu savent pardonner. La plupart d'entre eux voient une dégradation dans cette céleste flatterie; mais les âmes grandes, — non!

∴ Il y a de ces regards pleins qui ressemblent à un sourire.

∴ L'amour vrai commence chez la femme par expliquer tout à l'avantage de l'homme aimé.

∴ Se voir adorée par un homme dont la supériorité ou le caractère inspire de l'effroi, en faire un enfant, jouer comme Poppée avec Néron, — beaucoup de femmes, comme firent les épouses de Henri VIII, ont payé ce périlleux bonheur du sang de leurs veines; — il le valait.

∴ Dans la vie des femmes, il est un moment où elles comprennent leur destinée, où leur organisation, jusque-là muette, parle avec autorité. Ce n'est pas toujours un homme choisi qui éveille leur sixième sens imprévu, mais plus souvent peut-être un spectacle imprévu, l'aspect d'un site, une lecture, le coup d'œil d'une pompe religieuse, un concert de parfums naturels, une matinée voilée de ses fines vapeurs, une divine musique aux notes caressantes, enfin quelque mouvement inattendu dans l'âme ou dans le corps.

∴ A moins d'être un ange descendu des cieux, et non l'esprit purifié qui s'y rend, une femme aimante préférerait voir son amant souffrant une

agonie, à le voir heureux par une autre : plus elle aime, plus elle sera blessée.

⁂ Les hommes, habitués par leur éducation à tout concevoir, ne savent pas ce qu'il y a d'horrible pour une femme à ne pouvoir comprendre la pensée de celui qu'elle aime.

⁂ Être humiliée dans son amour est la sensation la plus piquante pour une Française, et qu'elle ne pardonne pas à son amant de lui causer.

⁂ *N'y plus tenir* est un de ces mots par lesquels les femmes se vengent d'un bonheur envié.

⁂ La jalousie et le doute ôtent à l'amour toute sa pudeur.

⁂ Quand la jalousie est vraie, elle est le signe évident d'un amour unique. Pourquoi? L'amour unique et vrai produit une sorte d'apathie corporelle en harmonie avec la contemplation dans laquelle on tombe. L'esprit complique tout alors. Il se travaille lui-même, il se dessine des formes bizarres et s'en fait des réalités, des tourments, et cette jalousie est aussi charmante que gênante.

⁂ Il est certaines femmes assez savantes pour cacher leur jalousie sous la bonté la plus angélique : ce sont les femmes qui ont passé trente ans.

⁂ La jalousie est une passion éminemment crédule, soupçonneuse, celle où la fantaisie a le plus d'action ; mais elle ne donne pas d'esprit, elle en ôte.

∴ La jalousie qui se montre ressemble à une politique qui mettrait cartes sur table. On ne sait rien alors du jeu de l'autre

∴ Il y a un jour où les soupçons rencontrent l'indifférence. C'est le loyer qui attend la jalousie.

V

DU MARIAGE ET DES FEMMES MARIÉES.

Le mariage ressemble à un procès : — il s'y trouve toujours une partie de mécontents.

∴ J'entends dire depuis que je suis au monde : « Monsieur un tel ou mademoiselle une telle a fait un bon mariage ; » il faut donc que l'autre en ait fait un mauvais.

∴ Hélas ! on ne sait pas encore, ni en politique, ni en ménage, si les empires et les félicités périssent par trop de confiance ou par trop de sévérité.

.•. Une femme blonde qui a le bonheur de paraître excessivement tendre et complaisante sans perdre ses droits de remontrance, de taquinage, de discours immodérés, de jalousie à faux et de tout ce qui rend la femme adorable, sera toujours plus sûre de se marier que la brune ardente.

.•. Le public ratifie toujours l'espèce d'arrêt que porte sur elle une personne libre, en ne se mariant pas.

.•. Il n'y a pas de plus grande maladresse pour un mari que de parler de sa femme, quand elle est vertueuse, à sa maîtresse, si ce n'est de parler de sa maîtresse, quand elle est belle, à sa femme.

.•. Il n'y a que sa femme qui puisse bien savoir ce qu'est un vieil homme à bonnes fortunes. Quel intérieur que celui d'un homme accoutumé aux adorations d'une femme du monde, qui ne trouve ni encens, ni encensoir chez lui, mort à tout! et jaloux par cela même.

.•. Quitter son mari chez une femme, n'est-ce pas un aveu d'impuissance?

.•. Il y a de petites lâchetés par lesquelles l'amant d'une femme mariée achète son bonheur et qui donnent aux femmes la mesure de ce qu'elles peuvent exiger.

.•. Connaissez-vous la pesanteur de l'attachement des maris? Ne croyez pas que le moment où leurs attentions assassinent les âmes nobles soit le

temps où leurs femmes prodiguent une affection qui semble leur être volée. Non! ils sont odieux le jour où cet amour s'envole. La bonne intelligence, condition essentielle aux attachements de ce genre, apparaît alors comme un moyen; elle pèse alors, elle est horrible, comme tout moyen que la fin ne justifie plus.

.˙. Les hommes font eux-mêmes leurs destinées... Aucune puissance ne peut briser cette lourde chaîne à laquelle la femme tient par un anneau d'or, emblème de la pureté des épouses.

.˙. Il y a des lèvres minces qui, un malheur arrivant, disent : « C'est pour ton bien, mon ami. »

.˙. Il y a un : « N'avais-je pas raison, mon ami? » que les femmes disent aussi quand elles ont tort, mais moins doucement.

.˙. Peut-être est-il impossible de soutenir la conversation entre deux êtres qui se sont tout dit, et sont forcés d'aller chercher des sujets de distraction en dehors de la vie du cœur et de la vie habituelle.

.˙. La vie du cœur a ses moments et veut des oppositions.

.˙. La femme souffre toujours pour deux.

.˙. Quarante ans, seule époque de la vie où les hommes qui se destinent au mariage puissent encore épouser des femmes jeunes.

lanterne rouge de la prostitution ou que les quinquets du Trente-et-Quarante. Un homme sait alors qu'il s'en va là de sa ruine. Mais la doucereuse honnêteté, mais les semblants de vertu, mais les façons hypocrites d'une femme mariée qui ne laisse jamais voir que les besoins vulgaires d'un ménage et qui se refuse en apparence aux folies, entraîne à des ruines sans éclat et qui sont d'autant plus singulières qu'on les excuse en ne se les expliquant point. C'est l'ignoble livre de dépenses et non la joyeuse fantaisie qui dévore les fortunes. Un père de famille se ruine sans gloire, et la grande consolation de la vanité satisfaite lui manque dans la misère.

⁂ Les hommes très-occupés ont des idées si fausses en ménage, qu'on peut également leur faire croire qu'avec cent mille francs on n'a rien et qu'avec douze mille on a tout.

⁂ Les idées sont contagieuses en ménage. Le 9 thermidor est, comme tant d'autres événements immenses, le résultat d'une influence féminine.

⁂ En tout pays, avant de juger un homme, le monde écoute ce qu'en dit sa femme.

⁂ L'histoire des bons ménages est comme celle des peuples heureux. Elle s'écrit en deux lignes et n'a rien de littéraire. Aussi, comme le bonheur ne s'explique que par lui-même, les bons ménages ne peuvent rien fournir qui ne soit tendre comme le

gris de lin des éternelles amours, fade comme la manne, et amusant comme le roman de l'*Astrée.*

.*. Les femmes souhaitent toujours une espèce de bonheur mécanique, soit à leurs maris, soit même à leurs amants.

.*. Quand on voit certains mariages sans enfants, on est tenté de se demander : L'amour pur et violent, comme il est quand il est absolu, serait-il aussi infécond que l'aversion, de même que l'extrême chaleur des sables du désert et l'extrême froid du pôle empêchent toute existence?

.*. Aujourd'hui, la femme quittée par son mari, et réduite à une maigre pension, n'est ni femme ni fille; elle est dissoute, elle devient une chose. Les carmélites ne veulent pas une femme mariée, il y aurait bigamie. Son amant en voudra-t-il toujours? Là est la question.

.*. Rien ne prouve mieux la nécessité du mariage indissoluble que l'instabilité de la passion.

.*. Les deux sexes doivent être enchaînés comme des bêtes féroces qu'ils sont, dans des lois fatales, sourdes et muettes.

.*. J'ai entendu bien des femmes me confier les chagrins de leur intérieur...; mais ces variations du vouloir, ces inquiétudes des hommes mécontents d'eux-mêmes, qui ne veulent pas ou ne savent pas vieillir, qui ont je ne sais quels reproches éternels de leur folle jeunesse, et dont les veines charrient

des poisons, dont le regard a toujours un fond de tristesse, qui se font taquins pour cacher leurs défiances, qui vous vendent une heure de tranquillité pour des matinées mauvaises, qui se vengent sur leurs femmes de ne pouvoir être aimables, et qui prennent les beautés de ces pauvres créatures en une haine secrète, toutes ces douleurs sont l'attribut des mariages disproportionnés.

.˙. La femme est un être faible qui doit, en se mariant, faire un entier sacrifice de sa volonté à l'homme, qui lui doit en retour le sacrifice de son égoïsme. Les révoltes et les pleurs que les femmes ont élevés et jetés dans ces derniers temps avec tant d'éclat, sont des niaiseries qui leur méritent le nom d'enfants que les philosophes leur ont donné.

.˙. Sacrifier tout à son mari n'est pas seulement un devoir absolu, c'est aussi le plus habile calcul. Le plus bel attribut des grands principes de morale est justement d'être vrais, de quelque côté qu'on les étudie.

.˙. Rencontrer chez un homme un accord mystérieux entre ce qu'il paraît être et ce qu'il est; en trouver un qui, dans la vie secrète du mariage, ait cette grâce innée qui ne se donne pas, qui ne s'acquiert point, que la statuaire antique a déployée dans les mariages voluptueux et chastes de ses statues, cette innocence du laisser aller que les anciens ont mise dans leurs poëmes, et qui, dans

le déshabillé, paraît avoir encore des vêtements pour les âmes, tout cet idéal qui ressort de nous-même et qui tient au monde des harmonies, qui, sans doute, est le génie des choses ; voilà l'immense problème cherché par l'imagination de toutes les femmes !

⁂ Le viatique du mariage est dans ces mots : Résignation et dévouement.

⁂ Les lois ont été faites par des vieillards, les femmes s'en aperçoivent... Ils ont bien sagement décrété que l'amour conjugal sans passion ne nous avilissait point, et qu'une femme devait se donner sans amour, une fois que la loi permettait à un homme de la faire sienne. Préoccupés de la famille, ils ont imité la nature, inquiète seulement de perpétuer l'espèce... Je vois, en un mot, dans le mariage deux forces opposées que le législateur aurait dû réunir ; mais le pouvait-il ? se réuniront-elles un jour ?

⁂ Les femmes ne doivent qu'à elles-mêmes et à Dieu compte des moyens qu'elles emploient pour perpétuer le bonheur au sein de leurs maisons, et mieux vaut le calcul qui y parvient que l'amour irréfléchi qui y met le deuil, les querelles ou la désunion.

⁂ Toute femme mariée apprend à ses dépens les lois sociales, qui sont incompatibles en beaucoup de points avec celles de la nature. On peut avoir en

mariage une douzaine d'enfants, — et quelquefois, si on les avait, on commettrait douze crimes en faisant douze malheurs !

.˙. La philosophie sans l'amour, ou sous un faux amour, est la plus horrible des hypocrisies conjugales.

.˙. Il y a une égale et continue sensation de bonheur que doit donner un heureux mariage, quand, sûrs l'un de l'autre et se connaissant bien, un homme et une femme ont trouvé le secret de varier l'infini et de mettre l'enchantement dans le fond même de la vie. C'est le beau secret des véritables épouses.

.˙. L'homme subjugué par sa femme est justement couvert de ridicule ; l'influence d'une femme doit être entièrement secrète. Chez les femmes, en tout, la grâce, c'est le mystère !

.˙. L'amour conjugal, comme je le conçois, revêt une femme d'espérance, la rend souveraine et lui donne une force inépuisable, une chaleur de vie qui fait tout fleurir autour d'elle.

.˙. Un homme, dans notre civilisation, est responsable de toute sa femme.

.˙. Une femme mariée a plusieurs amours-propres.

.˙. L'amour anime tout dans la vie, et l'amour conjugal a plus particulièrement le droit de descendre dans les infiniment petits.

⁂ Pour être heureux en ménage, il faut être un homme de génie, marié à une femme tendre et spirituelle, ou se trouver, par le fait d'un hasard qui n'est pas aussi commun qu'on pourrait le penser, tous les deux excessivement bêtes.

⁂ Aucun homme n'a pu découvrir le moyen de donner un conseil d'ami à aucune femme, pas même à la sienne.

⁂ « Comme tu voudras, » est le premier mot de l'indifférence en matière de femme légitime.

⁂ Quand une femme se baisse afin de recevoir dans les cheveux le baiser de son mari pour se faire un front neutre, il y a crime !

⁂ Tout ménage a sa cour de cassation qui ne s'occupe jamais du fond, mais de la forme.

⁂ En ménage, le moment où deux cœurs peuvent s'entendre est aussi rapide qu'un éclair et ne revient plus quand il a fui.

⁂ Un homme doit être pour la femme qui l'aime un être plein de force et de grandeur et toujours imposant. Une famille ne saurait exister sans le despotisme.

⁂ Qu'un homme batte sa maîtresse, c'est une blessure, mais sa femme, c'est un suicide !

⁂ En mariage comme en littérature, l'art est tout entier dans la grâce des transitions.

⁂ Où est l'espérance de la femme adultère? Si Dieu lui remet sa faute, la vie la plus exemplaire

ne saurait ici-bas en effacer les fruits vivants. Si Jacques Ier est fils de Rizzio, le crime de Marie a duré autant que sa déplorable et royale maison, et la chute des Stuarts est justice.

.·. La robe du contrat contient la moitié des donations.

.·. Jeunes filles, mamans et grand'mères, sont toutes hypocrites en démanchant sur le sentiment quand il s'agit de mariage.

.·. Un mariage célébré nuitamment apporte toujours à l'âme de sinistres présages. La lumière est un symbole de vie et de plaisir dont les prophéties lui manquent.

.·. La vie conjugale est pleine de ces heures sacrées dont le charme indéfinissable est dû peut-être à quelque souvenance d'un monde meilleur... Il semble que l'univers soit là, sous nos yeux, en une femme enchanteresse ; qu'il déroule ses grandes idées d'ordre, et que la vie sociale plaide pour ses lois, en parlant d'avenir.

.·. La femme mariée est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône.

.·. Il est plus facile d'être amant que mari, par la raison qu'il est plus difficile d'avoir de l'esprit tous les jours que de dire de jolies choses de temps en temps.

.·. Le mariage doit incessamment combattre un monstre qui dévore tout : l'habitude.

VI

DES ANGES DÉCHUS ET DES FEMMES DÉLAISSÉES.

Il y a cela d'admirable chez les femmes, qu'elles ne raisonnent jamais leurs actions les plus blâmables : le sentiment les entraîne. Il y a du naturel même dans leur dissimulation, et c'est chez elles seules que le crime se rencontre sans bassesse. La plupart du temps, *elles ne savent comment cela s'est fait.*

⁂ Il est si facile de donner un bonheur qui ne coûte rien !

.*. Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien ou de sa confiance dans le vrai.

.*. La poésie et les femmes ne se livrent nues qu'à leurs amants!

.*. A quoi parfois tiennent les résistances?... A la différence d'une robe d'organdi à une robe de foulard!

.*. Quelque puissantes que soient les lois de la famille et les cordes religieuses, il est des Julies d'Étange, des Clarisses, des âmes remplies comme des coupes trop pleines et qui débordent sous une pression divine...

.*. *Être comprise!* mot auquel les femmes donnent d'étranges significations.

.*. Une jeune fille est comme une fleur qu'on a cueillie; mais la femme coupable est une fleur sur laquelle on a marché.

.*. Un fait digne de remarque est l'éloignement que manifestent pour les conversations où il est question d'amant — cet être si rare et si souhaité — les femmes qui jouissent d'un bonheur illégal. Elles gardent dans le monde une contenance prude, réservée et presque timide. Elles ont l'air de demander le silence à chacun, ou pardon de leur plaisir à tout le monde.

.*. Les femmes qui reviennent sur leurs folies reviennent sur leur amour.

⁂ Il y a des femmes si divinement folles, quand elles font des folies, que c'est à vendre son âme au diable pour entretenir *ces anges* dans le goût des joies terrestres.

⁂ Toutes les femmes qui ont fait ce que l'on nomme des fautes, sont remarquables par la rondeur exquise de leurs mouvements. La vertu des femmes est-elle donc intimement liée à l'angle droit?

⁂ Une femme qui a quitté son premier amant doit tôt ou tard quitter le second.

⁂ Les femmes tendent au but à travers les lois, comme les oiseaux que rien n'arrête dans l'air.

⁂ Étrange effet des fausses positions où nous jettent les moindres contre-sens commis dans la vie! On ressemble alors à un pâtre des Alpes surpris par une avalanche. S'il hésite, ou s'il veut écouter les cris de ses compagnons, le plus souvent il périt. Dans ces grandes crises, le cœur se brise ou se bronze.

⁂ Les hommes punissent également les femmes de leurs fautes et de leurs repentirs.

⁂ Une femme qui a manqué à ses devoirs doit s'attacher à sa faute. Elle n'est excusable que par sa constance.

⁂ La satiété, cet horrible dénoûment du concubinage, se trahit en mille petites choses qui sont comme des grains de sable jetés aux vitres du

pavillon magique où l'on rêve quand on aime, et ces grains de sable deviennent bientôt des cailloux.

.˙. Quand une femme est secrètement en faute, elle montre ostensiblement l'orgueil féminin au plus haut point. C'est une dissimulation d'esprit dont il faut lui savoir gré. La tromperie est alors pleine de dignité, sinon de grandeur.

.˙. S'il est des femmes qui vont droit à une faute, n'en est-il pas beaucoup qui s'accrochent à bien des espérances et qui n'y arrivent qu'après avoir erré dans un dédale de malheurs secrets?

.˙. Qui ne connaît les nouveaux scrupules, les différentes conversations inventées depuis 1830, où la *pauvre faible femme* finit par se faire considérer comme la victime des désirs de son amant, comme une sœur de charité qui panse des blessures, comme un ange qui se dévoue? Ce nouvel art d'aimer consomme énormément de paroles évangéliques à l'œuvre du diable. La passion est un martyre. On aspire à l'idéal, à l'infini. De part et d'autre, on veut devenir meilleur par l'amour. Toutes ces belles phrases sont un prétexte à mettre encore dans la pratique plus d'ardeur, et plus de rage dans les chutes que par le passé. Cette hypocrisie, la maladie de notre temps, a gangrené la galanterie. On est deux anges, et on se comporte comme deux démons, — si l'on peut.

.˙. Entre un amant sans droits et une femme

qui ne se décide pas facilement à devenir une maîtresse, il se passe des luttes morales et orales où la parole trahit souvent la pensée, — de même que dans un assaut le fleuret prend l'animation du duel.

.*. N'est-ce pas un enseignement terrible que celui des obligations contractées envers le monde par une faute? Tout n'est pas dit quand une femme noble et généreuse a résigné sa part de souveraineté sociale et aristocratique. Elle est attachée à jamais à l'auteur de sa chute comme un forçat à son compagnon de chaîne, ou, si elle brise des liens contractés arbitrairement, elle tombe au niveau des femmes perdues; car le monde distingue encore entre la passion et la dépravation.

.*. Il y a un ennoblissement, dû à l'amour vrai, qui peut relever une femme tombée.

.*. Il existe un prestige incroyable dans toute espèce de célébrité, à quelque titre qu'elle soit vue. Il semble que, pour les femmes comme pour les familles, la gloire d'un crime en efface la honte. De même que telle maison s'enorgueillit de ses têtes tranchées, une jeune et jolie femme devient plus attrayante par la fatale renommée d'un amour heureux ou d'une affreuse trahison.

.*. Une femme est toujours si touchée de voir sa faiblesse glorifiée!

.*. L'aveu de la faiblesse ne comporte-t-il pas de magiques séductions?

⁂ Les femmes tiennent et doivent toutes tenir à être honorées; car sans l'estime elles n'existent plus. Aussi, est-ce le premier sentiment qu'elles demandent à l'amour. La plus corrompue d'entre elles exige, même avant tout, une absolution pour le passé, en vendant son avenir, et tâche de faire comprendre à son amant qu'elle échange contre d'irrésistibles félicités les honneurs que le monde lui refuse.

⁂ Qui donc oserait blâmer les femmes? Quand elles ont imposé silence au sentiment exclusif qui ne leur permet pas d'appartenir à un amant et à un mari, ne sont-elles pas comme des prêtres sans croyance?...

⁂ Pascal a dit: « Douter de Dieu, c'est y croire. » De même une femme ne se débat que quand elle est prise.

⁂ La passion fait un progrès énorme chez une femme au moment où elle croit avoir agi peu généreusement, ou avoir blessé quelque âme noble. Jamais il ne faut se défier des sentiments mauvais en amour, ils sont très-salutaires. Les femmes ne succombent que sous le coup d'une vertu. *L'enfer pavé de bonnes intentions* n'est point un paradoxe de prédicateur.

⁂ Quand une femme en arrive à se repentir de ses faiblesses, elle passe comme une éponge sur sa vie, afin d'en effacer tout.

.*. Il y a un avilissant partage... qu'une épouse peut subir par de hautes raisons sociales, mais qu'une maîtresse doit avoir en haine, parce que dans la pureté de son amour en réside toute la justification.

.*. En se voyant abandonnées, certaines femmes vont arracher leur amant aux bras d'une rivale, la tuent et s'enfuient au bout du monde, sur l'échafaud ou dans la tombe. Cela, sans doute, est beau ; le mobile de ce crime est une passion sublime qui impose à la justice humaine. D'autres femmes baissent la tête et souffrent en silence ; elles vont mourantes et résignées, pleurant et pardonnant, priant et se souvenant jusqu'à leur dernier soupir. Ceci est de l'amour ; l'amour vrai, l'amour des anges, l'amour fier qui vit de sa douleur et qui en meurt.

.*. Il faut être reine pour savoir abdiquer et descendre noblement d'une position élevée qui n'est jamais complétement perdue.

.*. Je connais des couchers de soleil ! Cela dure dix minutes à l'horizon et dix ans dans le cœur d'une femme !

.*. Avoir la faculté de se séparer de soi et de contempler le désastre au lieu de se laisser enterrer dessous, cela est, certes, grand, mais horrible dans une femme.

.*. Une femme qui revit sous les yeux de l'être

aimé donne peut-être une plus grande preuve de sentiment que celle qui meurt tuée par un doute ou séchée sur sa tige, faute de sève. Je ne sais qui des deux est la plus touchante.

.*. Il y a d'excessives voluptés à se sentir brisée par celui qu'on aime.

.*. L'un des plus grands supplices des femmes, c'est d'avoir accouplé leur âme généreuse à celle d'un homme de qui elles enterrent journellement les lâchetés.

.*. Je ne comprends pas la probité des écus sans la probité de la pensée. Tromper une femme ou faire faillite a toujours été la même chose pour moi.

.*. N'y a-t-il pas quelque grandeur à savoir que l'on aime assez pour aimer encore là où l'amour des autres s'éteint et meurt?

.*. Dans la nature, les situations violentes, comme celles qu'engendre une liaison coupable, ne se terminent pas comme dans les livres, par la mort ou des catastrophes habilement arrangées : elles finissent beaucoup moins poétiquement, par le dégoût, par la flétrissure de toutes les fleurs de l'âme, par la vulgarité des habitudes, mais très-souvent aussi par une autre passion qui dépouille une femme de cet intérêt dont on les entoure traditionnellement. Or, quand le bon sens, la loi des convenances, la famille, la religion est appuyée par le sentiment des

blessures un peu trop vives, quand la lassitude du dévouement arrive presque à la défaillance et qu'un coup par trop violent, une de ces lâchetés que les hommes ne laissent voir qu'à des femmes dont ils se croient toujours maîtres, met le comble au dégoût, l'heure est arrivée pour l'ami qui poursuit la guérison.

⁂ Une femme se sait trahie! Elle ne s'écoute pas; elle doute, tant elle aime! et elle dément le cri de sa puissance de pythonisse. Ce paroxysme de l'amour devrait obtenir un culte!

⁂ Il y a un deuil éternel que met en notre âme une première trahison.

⁂ Un seul mensonge détruit à jamais cette confiance qui, pour certaines âmes, est le fond même de l'amour.

⁂ Quand un outrage est public, une femme aime à l'oublier; elle a des chances pour se grandir: elle est femme dans sa clémence; mais les femmes n'absolvent jamais les offenses secrètes, parce qu'elles n'aiment ni les lâchetés, ni les vertus, ni les amours qu'il faut cacher.

⁂ Il ne faut jamais se laisser mépriser par un homme; les femmes ne se relèvent d'une pareille chute que par des manœuvres odieuses.

⁂ Noble vengeance pour les femmes délaissées, que de tailler pour Dieu le diamant brut rejeté par l'homme!

⁂ Un homme peut être poussé par mille sentiments au fond d'une abbaye ; il s'y jette comme dans un précipice ; mais la femme n'y vient jamais qu'entraînée par un seul sentiment. Elle ne s'y dénature pas, elle épouse Dieu. Vous pouvez dire aux religieux : « Pourquoi n'avez-vous pas lutté ? » mais la religion d'une femme est presque toujours une lutte sublime.

⁂ Le sourire des femmes résignées fendrait le granit.

VII

DES MÈRES ET DE LA MATERNITÉ.

La femme qui ne fait pas un mariage d'amour doit se jeter dans la maternité, comme une âme à qui la terre manque se jette dans le ciel.

∴ L'amour maternel rend aux femmes tous les autres sentiments trompés.

∴ Il y a des *maternités d'élection* qui, jusqu'à ce que l'amour y règne, amusent de belles âmes de femmes.

∴ Les femmes ne sont responsables de rien

(et elles l'ont admirablement compris), excepté de leur honneur féminin et de leurs enfants.

.˙. La tendresse d'une mère?... L'amour sans le désir !

.˙. Dans l'amour maternel, la soif de dévouement des femmes est satisfaite, et elles n'y trouvent point les troubles de la jalousie. C'est le seul point où la nature et la société soient d'accord.

.˙. Il y a chez les mères et chez les femmes aimantes une patiente résignation qui surpasse l'énergie humaine et révèle peut-être l'existence de certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme.

.˙. Les femmes qui sont exclusivement mères s'attachent plus par les sacrifices que par les plaisirs.

.˙. L'amour sans bornes de la mère rend tout facile !

.˙. Le sentiment maternel poussé à l'extrême devient une absolution pour la vie passée, aux yeux des gens sensibles, qui pardonnent tout à une excellente mère.

.˙. Chez une jeune femme dont le cœur est pur et dont l'amour est resté vierge, le sentiment de la maternité même est soumis à la voix de la pudeur. La pudeur, n'est-ce pas toute la femme?...

.˙. L'amour est le plus joli larcin que la société ait su faire à la nature; mais, la maternité, n'est-ce pas la nature dans sa joie ?

⁂ Le sourire est l'apanage de la maternité.

⁂ On n'aime pas de la même manière à tous les moments. Il ne se brode pas sur cette étoffe de la vie des fleurs toujours brillantes ; enfin, l'amour peut et doit cesser. Mais la maternité n'a point de déclin à craindre : elle s'accroît avec les bonheurs de l'enfant et se développe avec lui.

⁂ La joie d'une mère est une lumière qui jaillit jusque sur l'avenir et le lui éclaire, mais qui se reflète sur le passé pour lui donner le charme des souvenirs.

⁂ Le sentiment maternel est si large dans les cœurs aimants, qu'avant d'arriver à l'indifférence, une mère doit mourir, ou s'appuyer sur quelque grande puissance, — la religion ou l'amour.

⁂ L'amour a quelque chose d'affreusement terrestre, tandis qu'il y a je ne sais quoi de divin dans l'affection que porte une mère heureuse à celui de qui procèdent les joies de la maternité.

⁂ Les choses qui ne nous fatiguent point, le silence, la paix, l'air, sont sans reproche parce qu'elles sont sans goût ; tandis que les choses pleines de saveur, irritant nos désirs, finissent par les lasser... La maternité est une de ces choses simples, naturelles, fertiles, inépuisables comme celles qui sont les éléments de la vie.

⁂ Certaines femmes ne peuvent être ni amantes ni mères : elles sont ou trop laides ou trop sottes.

Une bonne mère et une épouse maîtresse doivent avoir à tout moment de l'esprit, du jugement, et savoir à tout propos déployer les qualités les plus exquises de la femme.

⁂ La femme qui n'est pas mère est une monstruosité : la nature ordonne la maternité. L'attachement au pays est un sentiment forcé, la passion du jeu est facultative ; mais, si nous naissons avec le sentiment de l'amour, nous ne sommes pas maître de ses applications.

⁂ L'âme préoccupée d'un seul être finit par embrasser le monde moral qui l'entoure, et y voit les éléments de l'avenir. Dans son amour, une femme éprouve les pressentiments qui, plus tard, éclairent sa maternité.

⁂ Peut-être le désir d'une mère est-il un contrat passé entre elle et Dieu.

⁂ Même quand la femme est vieille, il y a toujours la grâce de l'amour dans une maternité vraie.

⁂ Si la nature a considéré la femme comme un terrain neutre, physiquement parlant, elle ne lui a pas défendu, dans certains cas, de s'identifier complétement à son œuvre. Quand la maternité morale se joint à la maternité naturelle, vous voyez alors ces beaux phénomènes, inexpliqués plutôt qu'inexplicables, qui constituent les préférences maternelles.

⁂ Enfanter, ce n'est rien; mais nourrir, c'est enfanter à toute heure.

⁂ L'amour des hommes ne doit point aigrir le lait des mères.

⁂ Il est pour les mères en deuil deux genres de douleur. Souvent le monde est dans le secret de leur perte. Leur fils, admiré, apprécié, jeune ou beau, sur une belle route, voguant vers la fortune, et déjà glorieux, excite d'universels regrets. Le monde s'associe au deuil et l'atténue en l'agrandissant. Mais il y a la douleur des mères qui, seules, savent ce qu'était leur enfant; qui, seules, en ont reçu les sourires; qui, seules, ont observé les trésors de cette vie trop tôt tranchée. Cette douleur cache son crêpe, dont la couleur fait pâlir celle des autres deuils; mais elle ne se décrit point, et, heureusement, il est peu de femmes qui sachent quelle corde du cœur est alors à jamais coupée.

⁂ Ah! combien de choses un enfant apprend à sa mère! Il y a tant de promesses faites entre les femmes et la vertu dans cette protection incessante due à un être faible, que la femme n'est dans sa véritable sphère que quand elle est mère. Elle déploie alors seulement ses forces; elle pratique les devoirs de la vie, elle en a tous les bonheurs et tous les plaisirs. Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué.

⁂ Les mères veulent quelquefois se tromper,

mais elles connaissent toujours bien les enfants qu'elles ont nourris.

.*. Peut-être les enfants sont-ils les vertus d'une mère.

.*. Maman ! — cette jolie, cette naïve interpellation réveille tant de sentiments nobles et tant d'irrésistibles sympathies, que l'amour est presque toujours écrasé par la voix puissante de la maternité.

.*. Il existe des regards, une voix, des gestes de mère, dont la force pétrit l'âme des enfants.

.*. Une mère est aussi rusée pour arriver à ses enfants qu'une jeune fille peut l'être pour conduire à bien une histoire d'amour.

.*. La mère qui laisse voir toute sa tendresse à ses enfants crée en eux l'ingratitude. L'ingratitude vient peut-être de l'impossibilité de s'acquitter.

.*. L'esprit naturel ne supplée jamais à ce que les hommes apprennent de leurs mères.

.*. Une mère, en gardant ses enfants, doit prendre la résolution de les empêcher de pénétrer dans le monde, avoir le courage de s'opposer à leurs désirs et aux siens, de ne pas les montrer... Cornélie devait serrer ses bijoux.

.*. On ne saurait que devenir si à la finesse de l'enfant Dieu n'avait opposé la finesse de la mère.

.*. Quand les pères ne savent pas ce qu'ont leurs filles, les mères le devinent.

.˙. La seconde vue d'une mère ne s'acquiert point.

.˙. Pour les mères, il n'y a pas d'espace. Les vraies mères voient leur enfant d'un pôle à l'autre.

.˙. L'enfant ne sait jamais rien du cœur de la mère ; car est-ce le savoir que d'en ignorer quelque chose?

.˙. Toutes les mères appellent leurs filles qui ont vingt-trois ans, des *fillettes*.

.˙. Les mères, les tantes et les sœurs ont une jurisprudence particulière pour leurs fils, leurs neveux et leurs frères.

.˙. Les mères se piquent, en France, de mettre tous les jours leurs filles au feu sans souffrir qu'elles se brûlent.

.˙. Hélas! souvent, là où la mère et la fille ont bien vécu, les deux femmes se brouillent.

.˙. Le cœur d'une mère est un abîme au fond duquel il se trouve toujours un pardon.

.˙. On ne doit jamais prononcer qui a tort ou raison de l'enfant ou de la mère. Entre ces deux cœurs, il n'y a qu'un juge possible, et c'est Dieu! Dieu, qui souvent assied sa vengeance au sein des familles et se sert éternellement des enfants contre les pères, des peuples contre les rois, des princes contre les nations, de tous contre tout, remplaçant dans le monde moral les sentiments par les senti-

ments, comme les jeunes feuilles poussent les vieilles au printemps, agissant en vue d'un ordre immuable, d'un but à lui seul connu. Sans doute, chaque chose va dans son sein, ou, mieux encore, elle y retourne.

.˙. Les mondes doivent se rattacher à Dieu comme un enfant se rattache par toutes les fibres à sa mère. Dieu, c'est un grand cœur de mère.

VIII

DE LA FEMME A LA MODE ET DE LA FEMME COMME IL FAUT.

Il y a de petites créatures parmi les femmes qui ne sont que les portemanteaux de la mode!

∴ La femme à la mode ne sent rien. Sa fureur de plaisir a sa cause dans une envie de réchauffer sa nature froide. Elle veut des émotions et des jouissances, — comme un vieillard se met en espalier à la rampe de l'Opéra. Comme elle a plus de tête que de cœur, elle sacrifie à son triomphe les

passions vraies et les amis, comme un général envoie au feu ses meilleurs lieutenants pour gagner une bataille. Ce n'est plus une femme; elle n'est ni mère, ni épouse, ni amante : elle est un sexe dans le cerveau, médicalement parlant.

.*. Les hivers sont pour les femmes à la mode ce que fut jadis une campagne pour les militaires de l'Empire.

.*. Une femme à la mode et un homme au pouvoir sont deux analogies; mais à cette différence près, que les qualités par lesquelles un homme s'élève au-dessus des autres hommes le grandissent et font sa gloire, tandis que les qualités par lesquelles une femme arrive à son empire d'un jour sont des vices.

.*. Une femme qui a l'âme élevée, le goût pur, un esprit doux, un cœur richement étoffé, qui mène une vie simple, n'a pas la moindre chance d'être à la mode.

.*. La femme comme il faut est une création moderne, un déplorable triomphe du système électif appliqué aux femmes. Chaque révolution a son mot qui la résume et qui la peint.

.*. Sortie des rangs de la noblesse ou poussée de la bourgeoisie, venue de tout terrain, même de province, la femme comme il faut est l'expression du temps actuel, une dernière image du bon goût, de l'esprit, de la distinction, de la grace.

réunis mais amoindris. Nous ne verrons plus de grandes dames en France; mais il y aura pendant longtemps des femmes comme il faut, envoyées par l'opinion publique dans une haute chambre féminine, et qui seront pour le beau sexe ce qu'est le *gentleman* en Angleterre.

⁂ Le glas de la haute société française sonne, et le premier coup est le mot moderne de *femme comme il faut!*

⁂ Je suis encore à comprendre comment le souverain qui voulait faire balayer sa cour par le satin ou le velours des robes ducales, n'a pas établi pour certaines familles le droit d'aînesse par d'indestructibles lois. Napoléon n'a pas deviné les effets de ce Code qui le rendait si fier. Cet homme, en créant ses duchesses, engendrait nos femmes comme il faut d'aujourd'hui, le produit médiat de sa législation.

⁂ Autrefois, une femme pouvait avoir une voix de harengère, une démarche de grenadier, un front de courtisane audacieuse, les cheveux plantés en arrière, le pied gros, la main épaisse; elle était néanmoins, une grande dame. Mais, aujourd'hui, fût-elle une Montmorency, si une Montmorency pouvait être ainsi, elle ne serait pas une femme comme il faut.

⁂ Tout en France a été complice de la femme comme il faut. — L'aristocratie y a consenti par sa

retraite au fond de ses terres, où elle est allée se cacher pour mourir, émigrant à l'intérieur devant des idées, comme jadis à l'étranger devant des masses populaires. Les femmes qui pouvaient fonder des salons européens, commander l'opinion, la retourner comme un gant, dominer le monde en dominant les hommes d'art et de pensée qui devaient le dominer, ont commis la faute d'abandonner le terrain, honteuses d'avoir à lutter avec une bourgeoisie enivrée de pouvoir et débouchant sur la scène du monde pour s'y faire peut-être hacher en morceaux par les barbares qui la talonnent. Aussi, là où les bourgeois veulent voir des princesses, on ne trouve plus que des femmes comme il faut.

⁂ Pour être femme comme il faut, s'il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'esprit, il est impossible de l'être sans avoir beaucoup de goût.

⁂ Aujourd'hui, l'aristocratie ne s'avance point pour servir de paravent à une femme en faute. La femme comme il faut n'a donc point une allure de haute lutte, comme la grande dame d'autrefois. Elle ne peut rien briser sous son pied ; c'est elle qui serait brisée.

⁂ La femme comme il faut est la femme des jésuitiques *mezzo termine*, des convenances gardées et des passions anonymes entre deux rives à brisants.

.*. Pour vous fixer dans son salon, la femme comme il faut est d'une ravissante coquetterie. Vous sentez là surtout combien les femmes sont isolées aujourd'hui, pourquoi elles veulent avoir un petit monde dont elles soient la constitution. La causerie est impossible sans généralités !

.*. L'esprit de la femme comme il faut est le triomphe d'un art tout plastique. On ne sait pas ce qu'elle a dit, mais on est charmé.

.*. La femme comme il faut peut donner lieu à la calomnie, jamais à la médisance.

.*. La femme comme il faut paraît tout ignorer pour tout apprendre ; il y a des choses qu'elle ne sait jamais, même quand elle les sait.

.*. La femme auteur, est-ce une femme comme il faut ? Quand elle n'a pas de génie, c'est une femme comme il n'en faut pas.

IX

DE LA FEMME DU MONDE ET DE LA GRANDE DAME.

Toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de vaniteuses satisfactions, est une femme à moitié corrompue qui vous corrompra.

∴ La femme heureuse ne va pas dans le monde.

∴ Parfois, les femmes du monde prennent la naïveté pour du cynisme, et la pureté même de la pensée pour du libertinage.

.˙. Les femmes du monde aiment assez à se dissiper une fois par hasard chez les garçons, à y déjeuner. — C'est leur école buissonnière

.˙. La femme aimante ne mène à rien. La femme du monde mène à tout. Elle est le diamant avec lequel un homme coupe toutes les vitres, quand il n'a pas la clef d'or avec laquelle s'ouvrent toutes les portes.

.˙. Quand les vieilles duchesses s'avisent d'économiser, Harpagon près d'elles n'est qu'un écolier.

.˙. Quand certaines femmes de haut rang ont sacrifié leur position à quelque passion violente; quand elles ont méconnu les lois, ne trouvent-elles pas dans l'orgueil de la race, dans la valeur qu'elles se donnent et dans leur supériorité même, des barrières presque aussi difficiles à passer que celles déjà franchies, et qui sont à la fois sociales et naturelles ?

.˙. Une colère de grande dame est le plus atroce des sphinx. Le visage est radieux ; tout le reste est farouche. Les rois eux-mêmes ne savent comment faire capituler la politesse exquise de froideur qui cache une armure d'acier. La délicieuse tête de femme sourit, et en même temps l'acier mord ; la main est d'acier; le corps, le bras, tout est d'acier.

.˙. Les femmes élevées dans l'opulence sentent promptement le vide que couvrent les jouissances matérielles ; et, quand leur cœur, plus fatigué que

flétri, leur a fait trouver le bonheur que donnent les sentiments vrais, elles ne reculent point devant une existence médiocre, si elle convient à l'être par qui elles se savent aimées. Leurs idées, leurs plaisirs sont soumis au caprice de cette vie en dehors de la leur. Pour elles, le seul avenir redoutable est de la perdre.

⁂ La grande dame est morte avec l'entourage grandiose du dernier siècle, avec la poudre, les mouches, les mules à talon et les corsets busqués ornés d'une botte de nœuds en rubans. Les duchesses aujourd'hui passent par les portes qu'il fallait autrefois faire élargir pour leurs paniers.

⁂ Un duc quelconque — comme il pouvait s'en rencontrer encore sous Louis XVIII — laisse quatre enfants dont deux filles. En supposant beaucoup de bonheur dans la manière dont ils ont été mariés, chacun de ses hoirs n'a plus que quatre-vingt mille livres de rente. Chacun d'eux est père ou mère de plusieurs enfants, conséquemment obligé de vivre dans un appartement au rez-de-chaussée ou au premier étage d'une maison, avec la plus stricte économie. Qui sait même s'ils ne quêtent pas une fortune? Dès lors, la femme du fils aîné, qui n'est duchesse que de nom, n'a ni sa voiture, ni ses gens, ni sa loge, ni son temps à elle. Elle n'a ni son appartement dans son hôtel, ni sa fortune, ni ses babioles. Elle est enterrée dans le

mariage comme une femme de la rue Saint-Denis l'est dans son commerce. Elle achète les bas de ses chers petits enfants, les nourrit, et surveille ses filles, qu'elle ne met plus au couvent. Les femmes les plus nobles ne sont plus que d'estimables couveuses.

∴ Aujourd'hui, les princes ne trouvent plus de grandes dames à compromettre. Ils ne peuvent même plus illustrer une femme prise au hasard. Le duc de Bourbon est le dernier prince qui ait usé de ce privilége, et Dieu sait seul ce qui lui en a coûté.

∴ L'éventail de la grande dame est brisé. La femme n'a plus à rougir, à se cacher, à chuchoter, à se montrer. L'éventail n'est plus bon qu'à s'éventer. — Quand une chose n'est plus que ce qu'elle est, elle est trop utile pour appartenir au luxe.

∴ Les femmes du grand monde ont un talent merveilleux pour amoindrir leurs torts en plaisantant.

∴ Ah ! quand les bonnes mœurs seront-elles attrayantes? quand les femmes du grand monde montreront-elles un peu moins leurs épaules et un peu plus de bonhomie et d'esprit?

∴ Le secret de la noblesse dans l'amour est peut-être dans l'art avec lequel les grandes dames savent se dépouiller de leurs voiles. Elles arrivent à être, dans cette situation, comme les statues an-

tiques. Si elles gardaient un chiffon, elles seraient impudiques. La bourgeoisie essaye toujours de s'envelopper.

X

DE LA PARISIENNE ET DE LA PROVINCIALE.

Paris est un monstre. Le mal a sept lieues de tour et afflige le pays tout entier. La province n'existe pas par elle-même. Là, seulement, la nation est divisée en cinquante petits États. Là, chacun peut avoir une physionomie, et une femme reflète alors l'éclat de la sphère où elle brille. Ce phénomène social se voit encore en Italie, en Suisse, en Allemagne; mais, en France, comme dans tous les

pays à capitale unique, l'aplatissement des mœurs sera la conséquence forcée de la centralisation.

.*. A Paris, il y a plusieurs espèces de femmes : — il y a la duchesse et la femme du financier, l'ambassadrice et la femme du consul, la femme du ministre qui est ministre et la femme de celui qui ne l'est plus; il y a la femme comme il faut de la rive droite et celle de la rive gauche de la Seine. Mais, en province, il n'y a qu'une femme, et cette pauvre femme est la femme de province.

.*. Est-ce qu'une femme de province a eu jamais le pied marin à Paris?

.*. En restant dans la solitude, une Parisienne ne peut jamais être provinciale; elle reste elle-même.

.*. Au bal de l'Opéra, comme dans toutes les zones de Paris, il est une façon d'être qui révèle ce que vous êtes, ce que vous faites, d'où vous venez, ce que vous voulez!

.*. Jusqu'à l'âge de trente ans, les jolies femmes de Paris ne demandent qu'un vêtement à la toilette; mais, en passant sous le porche fatal de la trentaine, elles cherchent des armes, des séductions, des embellissements dans des chiffons. Elles se composent des grâces, elles y trouvent des moyens, elles s'y rajeunissent; elles passent, enfin, de la nature à l'art.

.*. Une femme de province a le bonheur aussi ennuyeux que le malheur. Elle déploie autant de

talent à éviter la grâce que la Parisienne en met à l'inventer.

.˙. Une Parisienne peut faire d'une laideur un agrément, cela se voit souvent; — mais une femme de province, jamais!

.˙. Il y a dans le cœur des femmes de province des *surprises* comme dans certains joujoux.

.˙. Laissez vingt-quatre heures à une Parisienne aux abois, elle bouleverserait un ministère!

.˙. La Parisienne, si indulgente pour les curiosités qui lui profitent, est implacable pour celles qui lui font perdre ses prestiges.

.˙. A Paris, tous les hommes doivent avoir aimé. Aucune femme n'y veut de ce dont aucune n'a voulu.

.˙. Les Parisiennes sont inexplicables. Quand elles sont aimées *à la folie*, elles veulent être aimées *raisonnablement*, et, quand on les aime raisonnablement, elles vous reprochent de ne pas savoir aimer.

.˙. Si jamais vous fouillez des cœurs de femme à Paris, vous y trouverez l'usurier avant l'amant.

.˙. Une Laïs, à Paris, doit, avant tout, trouver un homme riche qui se passionne assez pour lui donner tout son prix. Elle doit conserver assez d'élégance pour que ce soit une enseigne, avoir d'assez bonnes manières pour flatter l'amour-propre d'un homme, posséder cet esprit à la Sophie Arnould

qui réveille l'apathie des riches; enfin, elle doit se faire désirer par les libertins en paraissant être fidèle à un seul dont le bonheur est envié. La Providence a protégé les petits ménages — pour qui ces obstacles sont au moins doublés par le milieu dans lequel ils accomplissent leurs évolutions.

.˙. Il y a des femmes qui passent à travers Paris comme les fils de la Vierge dans l'atmosphère, sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont, aujourd'hui reines, demain esclaves.

.˙. Les transpositions de jeunesse sont plus fréquentes qu'on ne croit chez les Parisiennes, et causent des chutes inexplicables vers quarante ans.

.˙. A Paris, la plus précieuse, la plus noble femme du monde et la plus désintéressée, à qui on ne saurait faire accepter qu'un bouquet, devient aussi dangereuse pour un jeune homme que les filles d'Opéra d'autrefois.

.˙. Si les Parisiennes sont souvent fausses, ivres de vanité, personnelles, coquettes, froides, il est sûr que, quand elles aiment réellement, elles sacrifient plus de sentiments que les autres femmes à leurs passions. Elles se grandissent de toutes leurs petitesses et deviennent sublimes.

.˙. Une des fatalités qui pèsent sur la femme de province est cette décision brusque et obligée dans les passions, qui se remarque souvent en Angleterre. La vie est définie en province; elle est

observée, elle est à jour. Cet état d'observation indienne force une femme à marcher droit dans son rail, ou à en sortir vivement comme une machine à vapeur qui rencontre un obstacle. Les combats stratégiques de la passion et les coquetteries y sont inconnus. Une femme de province vous a parlé trois fois, et elle vous a serré dans son cœur. Vient une partie de campagne, une promenade, tout est dit, et, si vous voulez, tout est fait.

⁂ Quand une pauvre petite provinciale conçoit une passion excentrique pour une supériorité, pour un Parisien égaré en province, elle en fait quelque chose de plus qu'un sentiment : elle y trouve une occupation et l'étend sur toute sa vie.

⁂ Les femmes de Paris attendent l'heure et le moment de se faire valoir, tandis qu'en province, une femme distinguée contracte je ne sais quoi de théâtral et de dominateur, — un air de *prima donna* entrant en scène, — que des sourires moqueurs eussent bientôt réformé à Paris.

⁂ Les pères de province ne marient leurs filles qu'à des garçons de province. Personne n'a l'idée de croiser les races. L'esprit s'abâtardit nécessairement. Aussi, dans beaucoup de villes, l'intelligence est-elle devenue aussi rare que le sang y est laid, et l'homme s'y rabougrit sous les deux espèces.

⁂ En province, quand une femme se marie,

malgré ses projets arrêtés, les lieux communs, la médiocrité des idées, l'insouciance de la toilette, l'horticulture des vulgarités, envahissent l'être sublime caché dans cette âme neuve, et tout est dit! La belle plante meurt.

XI

DE LA COURTISANE.

.˙. Aimer une prostituée de la dernière espèce, quand on n'a pas, comme les rois, le pouvoir de l'anoblir, est une faute énorme.

.˙. Le privilége d'être partout chez soi n'appartient qu'aux rois, aux filles et aux voleurs.

.˙. Une partie est pour les filles entretenues une espèce de Longchamps de toilettes, où chacune d'elles veut faire obtenir le prix à son millionnaire

en disant ainsi à ses rivales : « Voilà le prix que je vaux. »

.·. Parmi les femmes, la plus difficile à soumettre est celle dont la valeur est chiffrée et qui s'ennuie du plaisir.

.·. Les fortunes détruites sont les chevrons des filles entretenues.

.·. Rapacité de courtisane, — soif de sable.

.·. La dépravation pour les femmes n'est-elle pas le calcul dans les sentiments?

.·. Les filles se moquent des lois, mais elles adorent une certaine délicatesse. Elles savent se vendre pour un idéal saint, — leur religion à elles !

.·. Les filles sont des êtres essentiellement mobiles qui passent sans raison de la défiance la plus hébétée à une confiance absolue. Elles sont, sous ce rapport, au-dessous de l'animal. Extrêmes en tout, dans leurs joies, dans leurs désespoirs, dans leur religion, dans leur irréligion, presque toutes deviendraient folles si la mortalité qui leur est particulière ne les décimait, et si d'heureux hasards n'élevaient quelques-unes d'entre elles au-dessus de la fange où elles vivent.

.·. Quand une fille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant.

.·. La plus ingénieuse de toutes les pitiés est celle d'une grisette.

.·. L'idée fixe de beaucoup de filles (parmi les

filles) consiste à se faire accepter comme de bonnes bourgeoises, tout bêtement fidèles à leurs maris, capables d'être d'excellentes mères de famille, d'écrire leurs dépenses, de raccommoder le linge de leur maison. Ce désir procède d'un sentiment si louable, que la société devrait le prendre en considération ; mais la société sera toujours incorrigible et continuera de considérer la femme mariée comme une corvette à laquelle son pavillon et ses papiers permettent de faire la cour, tandis que la femme entretenue est le pirate que l'on prend faute de lettres.

.˙. Il n'y a plus de filles d'Opéra, elles sont passées à l'état mythologique. Les mœurs actuelles du théâtre ont fait des danseuses et des actrices quelque chose d'amusant comme une déclaration des droits de la femme, des poupées qui se promènent le matin en mères de famille vertueuses et respectables, avant de montrer leurs jambes, le soir, en pantalon collant, dans un rôle d'homme.

.˙. Aimer une danseuse de l'Opéra ! Comment peut-on aimer des jambes et des pirouettes?

.˙. Les courtisanes attachent leurs grappins aux endroits les plus tendres de l'âme, en se pliant avec une incroyable souplesse à tous les désirs, en favorisant les molles habitudes d'où elles tirent leur force.

.˙. L'humilité de la courtisane amoureuse com-

porte des magnificences morales qui en remontrent aux anges.

∴ La fille repentie sera toujours une mystification pour l'Église... S'il s'en trouvait une, elle redeviendrait courtisane dans le paradis.

XII

DE LA FEMME VERTUEUSE, DE LA PRUDE ET DE LA DÉVOTE.

Il est une exagération de pudeur que n'évitent pas toujours les femmes vertueuses.

.*. Les femmes les plus vertueuses ont en elles quelque chose qui n'est jamais chaste.

.*. Aimer à frémir,—goût de femme vertueuse !

.*. Il est un intime plaisir qu'éprouve la plus vertueuse femme du monde à trouver un biais où se réunissent la stricte observation des lois et le contentement de ses désirs inavoués.

.*. Une femme vertueuse a dans le cœur une fibre de moins ou de plus que les autres femmes.

.*. Ne comptons pas les femmes vertueuses par bêtise; en amour, toutes les femmes ont de l'esprit.

.*. Il est des femmes vertueuses qui assassinent les anges de leurs plaintes, — prient Dieu de manière à l'ennuyer s'il les écoute, et qui disent tout doucettement pis que pendre de leurs maris, quand elles achèvent le soir leur boston avec leurs voisines.

.*. Il y a des prudes qui semblent craindre qu'un sourire ne les compromette, et qui ont l'air de demander à Dieu pardon des péchés qui peuvent se commettre autour d'elles.

.*. Une femme (même une prude) ne reste pas longtemps embarrassée, même dans la situation la plus difficile où elle puisse se trouver. Il semble qu'elle ait toujours à la main la feuille de figuier que lui a donnée notre mère Ève.

.*. Il est un doux abandon qui entraîne toujours les femmes plus loin qu'elles ne veulent aller, — de même que la pruderie leur donne souvent plus de cruauté qu'elles n'en ont.

.*. Une maison dont la maîtresse est dévote prend un aspect tout particulier. De même que le plus jovial garçon entré dans la gendarmerie aura le visage gendarme, de même les gens qui s'adonnent aux principes de la dévotion contractent un

caractère de physionomie uniforme : l'habitude de baisser les yeux, une attitude de componction, les revêt d'une livrée hypocrite que les fourbes savent prendre à merveille. Puis les dévotes forment une sorte de république ; elles se connaissent toutes. Les domestiques qu'elles se recommandent sont comme une race à part, conservée par elles à l'instar de ces amateurs de chevaux qui n'en admettent pas un dans leurs écuries dont l'extrait de naissance ne soit en règle. Plus les prétendus impies viennent à examiner une maison dévote, plus ils reconnaissent que tout y est empreint d'une certaine disgrâce. Ils y trouvent une apparence d'avarice et de mystère comme chez les usuriers, et cette humidité parfumée d'encens qui refroidit l'atmosphère des chapelles.

.*. La *bigoterie* se peint dans les meubles, dans les gravures, dans les tableaux ; il y a un parler bigot, un silence bigot, des figures bigotes. La transformation des choses et des hommes en *bigoterie* est un mystère inexplicable, mais le fait est là. Les bigots ne marchent pas, ne s'asseyent pas, ne parlent pas comme les gens du monde. Chez eux, on est gêné, on ne vit pas ; chez eux, la roideur, la symétrie règnent partout et en tout, depuis le bonnet de la maîtresse de maison jusqu'à sa pelote aux épingles. Les regards n'y sont pas francs, les gens y semblent des ombres, et la

dame du logis y paraît assise sur un trône de glace.

.˙. Il est dans l'esprit des dévotes de se faire un mérite des devoirs accomplis.

.˙. Une pente naturelle à l'esprit humain qui fait souvent une débauchée de la fille d'une dévote, une dévote de la fille d'une femme légère, c'est la loi des contraires, résultante de la loi des similaires.

.˙. La nature a mis dans le cœur de la femme un tel désir de plaire, un tel besoin d'amour, que, même chez une jeune dévote, les idées d'avenir et de salut doivent succomber sous les premières joies de l'hyménée.

XIII

DE LA FEMME D'UN CERTAIN AGE, DE LA VIEILLE FILLE ET DE LA VIEILLE FEMME.

Une femme d'un certain âge n'a plus aucune des petitesses de la jeune femme. C'est un ami qui vous offre toutes les délicatesses féminines, qui déploie les grâces, les recherches que la nature inspire à la femme pour l'homme, et qui ne les vend plus. Elle est exécrable ou parfaite, car toutes ses prétentions subsistent sous l'épiderme... ou sont mortes.

.*. Une femme d'un certain âge, qui veut s'attacher à jamais un homme, commence par en diviniser les défauts, afin de rendre toute rivalité impossible... Les fats sont le produit de ce travail féminin, quand ils ne sont pas fats de naissance.

.*. Les femmes de trente ans se tiennent autant qu'elles le veulent dans ce ton de bienveillance qui tempère le sentiment par les formes de la politesse, comme dans un carrefour qui mène également au respect, à l'indifférence, à l'étonnement ou à l'amour !

.*. Les femmes de trente ans savent sentir et calculer, presser tout le suc du présent et penser à l'avenir. Elles peuvent étouffer des gémissements souvent légitimes avec l'énergie du chasseur qui ne s'aperçoit pas d'une blessure en poursuivant son bouillant hallali.

.*. Trente-six ans est une époque de la vie où la plupart des femmes s'aperçoivent qu'elles sont dupes des lois sociales.

.*. Il y a des femmes qui, grâce au régime claustral des provinces et aux habitudes d'une vie vertueuse, se conservent jeunes jusqu'à quarante ans. Elles sont comme ces dernières roses de l'arrière-saison, dont la vue fait plaisir, mais dont les pétales ont je ne sais quelle froideur et dont le parfum s'affaiblit.

.*. A cet âge fatal de quarante ans, si les femmes

sont quarante fois plus heureuses pendant un moment que les femmes jeunes, on est plus tard cinquante fois plus malheureux qu'elles.

⁂ Les premiers cheveux blancs amènent les dernières passions, les plus violentes, parce qu'elles sont à cheval sur une puissance qui finit et sur une faiblesse qui commence.

⁂ Dans l'arrière-saison, les femmes savent rendre heureux ; mais, quand elles commencent d'aimer, elles sont heureuses, et donnent ainsi mille plaisirs d'orgueil.

⁂ A cinquante ans, il faut compter avec les grâces ; à cet âge, l'amour, chez les hommes, se change en vice : il s'y mêle des vanités insensées.

⁂ La femme de cinquante ans fait tout pour un homme, et la femme de vingt ans — rien !

⁂ Les passions des vieilles filles sont des poésies condamnées à rester en portefeuille.

⁂ Les vieilles filles ont, en amour, les idées platoniques, exagérées, que professent les jeunes filles de vingt ans ; elles ont conservé des doctrines absolues comme toutes celles qui n'ont pas expérimenté la vie, éprouvé combien les forces majeures sociales modifient, écornent et font faillir ces belles et nobles idées.

⁂ Les vieilles filles ont la manie de vouloir faire tout plier sous elles, parce qu'elles n'ont pas fait plier leur caractère et leur vie à une autre vie

et à d'autres caractères, comme l'exige la destinée de la femme.

.*. Les vieilles filles sont jalouses à vide et ne connaissent que les malheurs de la seule passion que les hommes pardonnent au beau sexe, parce qu'elle les flatte

.*. Quelque dissimulée que soit une vieille fille, ce qui lui fera toujours rompre le jeune de la parole, c'est la vanité.

.*. Quelque tendre et prévoyante que soit une fille, il lui manquera toujours je ne sais quoi de la maternité.

.*. Les femmes influentes sont les vieilles femmes. Elles apprennent les alliances, les secrets de toutes les familles et les chemins de traverse qui peuvent rapidement mener au but.

.*. La protection des vieilles femmes est leur dernier amour, quand elles ne sont pas dévotes.

.*. Il se rencontre souvent dans les fêtes quelques dames qui sont là comme de vieux marins, occupés sur le bord de la mer à contempler les jeunes matelots aux prises avec les tempêtes.

.*. La littérature et la politique sont aujourd'hui ce qu'était autrefois la dévotion pour les femmes, le dernier asile de leurs prétentions.

XIV

DES FEMMES VIS-A-VIS DE L'HOMME SUPÉRIEUR ET DU SOT.

Il n'y a que les hommes supérieurs qui comprennent bien les femmes et sur lesquels elles puissent agir.

.˙. Sans l'intervention d'un grand auteur, pas de grande actrice. Champmeslé et Racine ; Mars, Andrieux et Monval.

.˙. L'homme obéit à deux principes. Il se rencontre en lui le besoin et le sentiment. Les êtres

inférieurs prennent le besoin pour le sentiment, tandis que les êtres supérieurs couvrent le besoin sous les admirables effets du sentiment. Le sentiment leur cause par sa violence une excessive réserve et leur inspire l'adoration de la femme. Voilà pourquoi il n'y a que les hommes supérieurs qui sachent aimer.

.*. La faiblesse des grands hommes pour leurs maîtresses les porte à comprendre l'infidélité de laquelle ils peuvent mourir.

.*. Il faut peut-être des femmes fortes pour les puissantes étreintes du génie. Les humbles et modestes fleurs écloses dans les vallées, meurent quand elles sont transplantées près des cieux, dans les régions où se forment les orages et où le soleil est brûlant.

.*. Le talent est une fièvre intermittente, et peu de femmes veulent en partager les malaises.

.*. Sur le terrain du cœur, un homme médiocre peut l'emporter sur le plus grand artiste. De là la justification des femmes qui aiment des imbéciles.

.*. La pente de l'esprit des femmes est de ne voir dans un homme de talent que ses défauts et dans un sot que ses qualités.

.*. Il y a bien longtemps que j'envie les sots. Par politesse, tout le monde s'efforce de prouver à un sot qu'il est un homme supérieur, ou qu'il n'a rien à envier aux gens supérieurs, tandis que

le monde tend à prouver à ceux à qui, souvent par erreur, il accorde le don fatal de supériorité, qu'ils ressemblent la plupart du temps à des sots.

∴ Les femmes éprouvent de grandes sympathies pour les qualités du sot, qui sont une flatterie perpétuelle de leurs propres défauts, tandis que l'homme supérieur ne leur offre pas assez de jouissances pour compenser ses imperfections.

∴ Il est des âmes nobles et généreuses qui viennent souffrir près d'un grand homme, en épousent les misères et s'efforcent de comprendre leurs caprices; fortes pour la misère et pour l'amour, comme d'autres sont intrépides à porter le luxe, à faire parader leur insensibilité.

∴ L'une des plus agréables flatteries que les femmes s'adressent à elles-mêmes, n'est-elle pas la certitude d'être pour quelque chose dans la vie d'un homme supérieur, choisi par elles en connaissance de cause, — comme pour prendre leur revanche d'un mariage où leurs goûts ont été peu consultés?

∴ Comment ne pas être *charmée* par cette démarche lente et presque solennelle des gens qui portent un monde sur leurs épaules, et dont le regard profond et le geste s'accordent à exprimer une pensée ou dévastatrice ou dominatrice.

∴ Il est des femmes (et même la plupart) qui ne veulent rien concevoir aux passions des artistes,

et leur imposent le talion de leurs vertus, en s'imaginant que les deux sexes se gouvernent par les mêmes lois.

.˙. Les femmes doivent admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux, jamais! Fi donc! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans sa loge, à y savourer les brillantes illusions.

.˙. Aux hommes supérieurs, il faut des femmes orientales, dont l'unique pensée soit l'étude de leurs besoins.

.˙. La femme du poëte doit l'aimer longtemps avant de l'épouser. Elle doit se résoudre à la charite des anges, à leur indulgence, aux vertus de la maternité.

.˙. Les caresses d'une femme font évanouir la muse, et fléchir la force, la brutale fermeté du travailleur.

.˙. La bonne bête ou l'homme de génie sont seuls capables, l'un par faiblesse, l'autre par force, de cette égalité d'humeur, de cette douceur dans laquelle se fondent les aspérités de la vie. Également simples et naïfs, chez celui-là c'est le vide, chez celui-ci c'est la profondeur. Aussi, les femmes adroites sont-elles assez disposées à prendre une bête comme le meilleur pis aller d'un grand homme.

XV

DES FEMMES ENTRE ELLES.

Pour savoir jusqu'où va la cruauté de ces charmants êtres que nos passions grandissent tant, il faut voir les femmes entre elles.

⁂ Les relations entre femmes dépendent des premières impressions.

⁂ Il est de ces soirées choisies ou les femmes peuvent se toiser, s'apprécier, où la moindre parole retentit dans toutes les oreilles, où chaque regard porte coup, où la conversation est un duel avec

témoins, où ce qui est médiocre devient plat, — mais où tout mérite est accueilli silencieusement comme étant au niveau de chaque esprit.

⁂ Aucune femme n'aime à entendre faire l'éloge d'une autre femme devant elle. Toutes se réservent, en ce cas, la parole, afin de vinaigrer la louange.

⁂ Les femmes aiment mieux croire à la science des chiffons qu'à la grâce et à la perfection de celles qui sont faites de manière à les bien porter.

⁂ Rien ne lie ou ne désunit plus deux femmes que de faire leurs dévotions au même autel.

⁂ Une femme sait toujours en elle-même à quoi s'en tenir sur la supériorité ou l'infériorité d'une rivale.

⁂ Entre deux femmes, l'une heureuse en ménage, l'autre malheureuse, la dissemblance des destinées est presque toujours un puissant lien d'amitié.

⁂ Il est de ces regards de femme à femme qui sont comme des flambeaux amenés dans les tragédies.

⁂ Les hommes passent pour être bien féroces et les tigres aussi; mais ni les tigres, ni les vipères, ni les diplomates, ni les gens de justice, ni les bourreaux, ni les rois, ne peuvent, dans leurs plus grandes atrocités, approcher des cruautés douces, des douceurs empoisonnées, des mépris sauvages des

demoiselles entre elles, quand les unes se croient supérieures aux autres en naissance, en fortune, en grâces, et qu'il s'agit de mariage, de préséance, enfin des mille rivalités de la femme.

.˙. Pour faire des amitiés sincères et durables entre femmes, il faut qu'elles aient été cimentées par de petits crimes. Quand deux amies peuvent se tuer réciproquement et se voient un poignard empoisonné dans la main, elles offrent le spectacle touchant d'une harmonie qui ne se trouble qu'au moment où l'une d'elles a par mégarde lâché son arme.

.˙. Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé.

XVI

DE LA BEAUTÉ ET DE LA LAIDEUR.

La beauté est le plus grand des pouvoirs humains. Tout pouvoir sans contre-poids, sans entraves, autocratique, mène à l'abus, à la folie. L'arbitraire est la démence du pouvoir. Chez la femme, l'arbitraire, c'est la fantaisie.

.˙. La beauté est la signature du Maître sur l'œuvre où il a empreint son âme. C'est la divinité qui se manifeste; et la voir là où elle n'est pas, la

créer par la puissance d'un regard enchanté, n'est-ce pas le dernier mot de l'amour?

⁂ Privilége semblable à celui de la noblesse! la beauté ne se peut acquérir, elle est partout reconnue. Elle vaut souvent plus que la vertu et le talent; elle n'a besoin que d'être montrée pour être reconnue. On ne lui demande que d'exister.

⁂ Il est des moments où le désir de plaire donne parfois un surcroît de beauté aux femmes.

⁂ Dans ce monde exceptionnel, beaucoup plus comique et spirituel qu'on ne croit, les femmes qui ne sont pas belles de cette beauté positive, presque inaltérable et facile à reconnaître, les femmes qui ne peuvent être aimées que par caprice, pensent seules à leur vieillesse et se font une fortune. Plus elles sont belles, plus imprévoyantes elles sont. Amasser équivaut : « Tu as donc peur de devenir laide, que tu te fais des rentes? » dit par les amies.

⁂ Toute femme a des perfections qui lui sont propres.

⁂ Il y a des beautés complètes, foudroyantes, que la nature fabrique avec un soin particulier; elle leur dispense ses plus précieux dons : la noblesse, la distinction, la grâce, la finesse, l'élégance, une chair à part, un teint broyé dans cet atelier inconnu où travaille le hasard. Ces belles femmes-là se ressemblent toutes entre elles. Bianca Capello, dont le portrait est un des chefs-d'œuvre

du Bronzino; la Vénus de Jean Goujon, dont l'original est la fameuse Diane de Poitiers; la signora Olympia, dont le portrait est à la galerie Doria: enfin, Ninon, madame du Barry, madame Tallien, mademoiselle Georges, madame Récamier, toutes ces femmes, restées belles en dépit des années, de leurs passions, de leur vie à plaisirs excessifs, ont dans la taille, dans la charpente, dans le caractère de la beauté, des similitudes frappantes et à faire croire qu'il existe dans l'océan des générations un courant aphrodisien d'où sortent toutes ces Vénus, filles de la même onde salée!

.*. Une femme belle peut toujours être elle-même. Le monde lui fait toujours crédit d'une gaucherie ou d'une sottise.

.*. Les femmes stupides et chez qui la beauté brille de manière à laisser dans l'ombre l'esprit, le cœur, l'âme, peuvent seules inspirer une passion qui fait tout oublier, même les choses ridicules; car une femme d'esprit n'abuse pas de ses avantages; il faut être petite et sotte pour s'emparer complétement d'un homme.

.*. Il est une fleur de beauté qui ne parle si haut aux vivants que parce qu'elle exprime un calme absolu.

.*. La beauté est le parachute des femmes aussi bien qu'un mari.

.*. Dans la vie de toutes les femmes, il est un jour où elles ont brillé de tout leur éclat; ce qui leur donne un éternel souvenir auquel elles reviennent complaisamment.

.*. Le chagrin rend sublime le visage d'une jeune femme très-belle.

.*. Les femmes sans âme n'ont rien de moelleux dans leurs gestes.

.*. La beauté, si nécessaire à la femme, prend chez l'homme un caractère si étrange, qu'il y a peut-être autant de dissentiment sur la beauté de l'homme entre les femmes que sur la beauté des femmes entre les hommes.

.*. L'habitude de voir une figure y fait découvrir insensiblement les qualités de l'âme, et finit par en effacer les défauts.

.*. Peut-être l'homme vit-il plus par le sentiment que par le plaisir; peut-être le charme tout physique d'une belle femme a-t-il des bornes, tandis que le charme essentiellement moral d'une femme de beauté médiocre est infini.

.*. Tout est si fugitif chez la femme! Sa beauté d'aujourd'hui n'est souvent pas celle d'hier, heureusement pour elle peut-être!

.*. La beauté éternelle de Ninon a fait scandale, tant elle a paru voler la part des laides au XVIIe siècle!

.*. La beauté des épaules qui sont belles est la

dernière chez la femme, surtout si la vie a été pure.

.*. De femme belle, on passe femme spirituelle, en attendant qu'on passe tout à fait.

.*. La taille ronde est un signe de force; mais les femmes ainsi construites sont volontaires, impérieuses, plus volontaires que tendres; au contraire, les femmes à taille plate sont dévouées, pleines de finesse, enclines à la mélancolie... Elles sont mieux femmes que les autres.

.*. La beauté fraîche, colorée, unie, le *joli* en un mot, est l'attrait vulgaire auquel se prend la médiocrité.

.*. On se fait jolie femme.

.*. Tout le monde sait en quoi consiste le *je ne sais quoi*. C'est beaucoup d'esprit, de goût et d'envie de plaire.

.*. Une jolie femme habile se fait comme une atmosphère où les nerfs se détendent, où les sentiments s'adoucissent.

.*. En fait de femmes, en France, s'il y a peu d'ensemble, il y a de ravissants détails.

.*. Le sentiment des imperfections rend aussi difficile que le sentiment de la perfection même...

.*. Nous ne nous moquons jamais que des laideurs dont l'homme est coupable. Nous sommes impitoyables pour les gestes faux, comme nous le sommes pour l'ignorance et pour la sottise.

.˙. Il y a des femmes *bien conservées* dont on peut dire : C'est un camée conservé par son caillou.

.˙. La petite vérole est la bataille de Waterloo des femmes. Le lendemain, elles connaissent ceux qui les aiment véritablement.

.˙. L'amour que fait éprouver une femme déshéritée des avantages après lesquels courent les enfants d'Adam est l'amour vrai, la passion vraiment mystérieuse, une ardente étreinte des âmes, un sentiment pour lequel le jour du désenchantement n'arrive jamais!

.˙. La femme contrefaite que son mari trouve droite, la boiteuse qu'un homme ne veut pas autrement, ou la femme âgée qui paraît jeune, ne sont-elles pas les plus heureuses créatures du monde féminin? — La passion ne saurait aller au delà... La gloire de la femme n'est-elle pas de faire adorer ce qui paraît un défaut en elle?

.˙. Oublier qu'une boiteuse ne marche pas droit est la fascination d'un moment, mais l'aimer parce qu'elle boite est la déification d'un vice.

.˙. La forme, oubliée par l'affection, ne se voit plus chez une créature dont l'âme est profondément appréciée.

XVII

DE LA TOILETTE.

L'amour et la toilette, — fard et parfum de la femme.

∴ Il y a des toilettes qui expriment une idée et la font accepter par les yeux, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi.

∴ Quand l'œil se promène sur une femme parée qui montre une magnifique poitrine, ne croit-on pas voir le dessert monté de quelque beau dîner? Mais le regard qui se coule entre l'étoffe froissée

par le sommeil embrasse des coins friands et s'en régale comme on dévore un fruit volé qui rougit entre deux feuilles sur l'espalier.

⁂ Il y a des mouvements de jupe qui valent un prix Monthyon.

⁂ Toute notre société est dans la jupe. Otez la jupe à la femme, adieu la coquetterie! plus de passions. Dans la robe est toute sa puissance : là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour.

⁂ Les bas blancs bien tirés et à coins verts, les jupes courtes, les mules pointues et à talon haut du règne de Louis XV, ont contribué à démoraliser l'Europe.

⁂ Il y a des femmes qui, parées, ressemblent à ces beaux fruits coquettement arrangés dans une belle assiette et qui donnent des démangeaisons à l'acier du couteau.

⁂ La toilette est pour les femmes le premier des arts.

XVIII

DE LA COQUETTERIE, DES MANOEUVRES, DES RUSES ET DES FOURBERIES FÉMININES.

L'amour a son morceau de pain ; mais il a aussi cet art d'aimer que nous appelons la coquetterie, mot charmant qui n'existe qu'en France, où cette science est née.

.*. Être coquette, c'est se promettre à plusieurs hommes et ne pas se donner. Se donner à tous, c'est du libertinage... Mais se faire mélancolique avec les mélancoliques, gaie avec les insouciants,

politique avec les ambitieux; écouter avec une apparente admiration les bavards, s'occuper de guerre avec les militaires, être passionnée pour le bien du pays avec les philanthropes, accorder à chacun sa petite dose de flatterie, cela me paraît aussi nécessaire que de mettre des fleurs dans les cheveux, des diamants, des gants et des vêtements. Le discours est la partie morale de la toilette. — Il se prend et se quitte avec la toque à plumes.

⁂ Il est une charmante coquetterie permise, celle de l'âme, et qu'on peut appeler la politesse de l'amour.

⁂ Il y a la coquetterie des refus — et l'empire qu'une jeune demoiselle du grand monde se crée sur un mari par d'adroits caprices.

⁂ Il y a des femmes coquettes qui sont capables de suivre sept ans un plan de vertu pour satisfaire plus tard leurs fantaisies.

⁂ Ce sont de délicieuses dépravations de la pensée qui constituent la coquetterie parisienne.

⁂ *On* ne se donne à aucun, pour les garder tous.

⁂ On croit les mouches du XVIIIe siècle perdues ou supprimées : on se trompe. Aujourd'hui, les femmes, plus habiles que celles du temps passé, mendient le coup de lorgnette par d'audacieux stratagèmes. Telle découvre la première cette cocarde de rubans au centre de laquelle on met un diamant, et elle accapare les regards pendant

une soirée. Telle autre ressuscite la résille ou se plante un poignard dans les cheveux, pour faire penser à sa jarretière. Celle-ci se met des poignets en velours noir. Celle-là reparaît avec des barbes. Ces sublimes efforts, ces Austerlitz de la coquetterie ou de l'amour deviennent alors des modes pour les sphères inférieures, au moment où les heureuses créatrices en cherchent d'autres.

∴ Une femme se laisse volontiers surprendre peu vêtue, les cheveux tombants. Quand tous ses cheveux sont à elle, elle y gagne. Mais elle ne veut pas se laisser voir faisant son appartement, elle y perd son *paraître*.

∴ Toutes les femmes ont une attitude victorieuse où elles se font irrésistiblement admirer. On en voit qui, dans les salons, passent leur vie à regarder la dentelle de leurs chemisettes, ou à remettre en place les épaulettes de leur robe, ou bien à faire jouer les brillants de leur prunelle, en regardant les corniches.

∴ Une corniche est bien la plus douce, la plus soumise, la plus complaisante confidente que les femmes puissent trouver dans les occasions où elles n'osent regarder leur interlocuteur. La corniche d'un boudoir est une institution. N'est-ce pas un confessionnal, moins le prêtre?

∴ Les femmes ont un instinct qui leur fait deviner les hommes qui les aiment par cela seul

qu'elles portent une jupe, — qui sont heureux d'être près d'elles et qui ne pensent jamais à demander sottement l'intérêt de leur galanterie. Les femmes ont sous ce rapport le flair du chien, qui dans une compagnie va droit à l'homme pour qui les bêtes sont sacrées.

.*. Il est des sorcelleries féminines si cruellement irrésistibles, qu'un homme ne peut dire : *Je ne ferai jamais cela!* dès qu'une sirène est admise dans la lutte et y déploie ses hallucinations.

.*. L'instinct chez les femmes équivaut à la perspicacité des grands hommes.

.*. Les femmes voient tout ou ne voient rien, selon leur disposition d'âme ; — l'amour est leur seule lumière.

.*. Les femmes ont des pressentiments dont la justesse tient du prodige. Pourquoi, en général, tremblent-elles plus qu'elles n'espèrent quand il s'agit des grands intérêts de la vie? pourquoi n'ont-elles de foi que pour les grandes idées de l'avenir religieux?... Peut-être le sentiment qui les unit à l'homme qu'elles aiment leur en fait-il admirablement peser les forces, estimer les facultés, connaître les goûts, les passions, les vices, les vertus?... Ce qu'elles voient du présent leur fait juger l'avenir avec une habileté naturellement expliquée par la perfection de leur système nerveux, qui leur permet de saisir les diagnostics les plus légers de la pensée

et des sentiments. Tout en elles vibre à l'unisson des grandes commotions morales. Ou elles sentent, ou elles voient.

.·. Il suffit d'une résistance quelconque pour qu'une femme désire la vaincre.

.·. Une des plus savantes manœuvres des femmes est de voiler leurs manières quand les mots sont trop expressifs, et de faire parler les yeux quand le discours est restreint. Ces habiles dissonances glissées dans la musique de leur amour, faux ou vrai, produisent d'irrésistibles séductions.

.·. Qui ne connaît les interminables bandelettes de ce que les femmes vulgaires appellent un sacrifice? Sans doute, elles savent tout ce qu'elles doivent y perdre, tandis que cette fête est un triomphe pour les femmes sûres d'y gagner.

.·. Une femme aime tant à hésiter entre une lutte de vie et de mort, quand elle tient l'arrêt!

.·. Trouver chaque jour un savant dédain à vaincre, n'est-ce pas le triomphe du premier jour, recommencé tous les lendemains? C'est mieux : c'est la flatterie cachée sous la haine et lui devant sa grâce, la vérité dont sont revêtues toutes les métamorphoses par les sublimes poëtes inconnus qui les ont inventées. Un homme se dit alors : « Je suis irrésistible, » ou : « J'aime bien, je dompte sa répugnance. » Si vous niez ce principe deviné par les coquettes et les courtisanes de toutes les

zones sociales, niez les pourchasseurs de science, les chercheurs de secrets repoussés pendant des années dans leur duel avec les causes secrètes.

⁂ Il y a dans la manière dont chaque femme offre le thé tout un langage, et elles le savent bien. Aussi est-ce une curieuse étude à faire que celle de leurs mouvements, de leurs gestes, de leurs regards, de leur ton, de leur accent, quand elles accomplissent cet acte de politesse, en apparence si simple ! Depuis la demande : « Voulez-vous du thé... une tasse de thé? » froidement formulée, et l'ordre d'en apporter donné à la nymphe qui tient l'urne, jusqu'à l'énorme poëme de l'odalisque venant de la table à thé, la tasse à la main, jusqu'au pacha du cœur, et la lui présentant d'un air soumis, d'une voix caressante, avec un regard plein de promesses, un physiologiste peut observer tous les sentiments féminins, depuis l'aversion, depuis l'indifférence, jusqu'à la déclaration de Phèdre à Hippolyte. Les femmes peuvent se faire là, à volonté, méprisantes jusqu'à l'insulte, humbles jusqu'à l'esclavage de l'Orient.

⁂ Les femmes ne nous savent gré que de *leurs* émotions, sans s'informer de ce qu'elles nous coûtent. Quand l'amant aurait vaincu l'hydre de Lerne pour arriver, il n'a pas le moindre mérite, il s'efface devant le bonheur de les voir. Mais, si elles ont inventé dans leurs heures oisives un de ces

stratagèmes qu'elles ont à commandement, elles le font briller comme un bijou. Vous avez tordu les barres de fer de quelque nécessité, tandis qu'elles chaussaient la mitaine, endossaient le manteau d'une ruse ; à elles la palme, et ne la leur disputez point !

.˙. La maladie est un de ces paravents que les femmes mettent le plus souvent entre elles et l'orage d'une querelle.

.˙. Il y a des femmes qui disent *oui* tant qu'on a besoin d'un homme, et *non* quand il a joué son rôle.

.˙. Il y a toujours un fameux singe dans la plus jolie et la plus angélique des femmes.

.˙. La plupart des femmes veulent se sentir le moral violé. N'est-ce pas une de leurs flatteries de de ne jamais céder qu'à la force ?

.˙. Les femmes ne sont pas plus dupes des comédies que jouent les hommes que des leurs.

.˙. L'homme qui ne s'appartient pas est précisément l'homme dont les femmes sont friandes. L'amour est essentiellement voleur.

.˙. Prenez des jeunes femmes tout en plaisanterie ; elles vous sacrifieraient à un succès.

.˙. Que dire à une femme qui pleure au matin ? Une dureté semble alors infâme.

.˙. Il est des femmes qui, après six mois, donnent l'air d'un *péché capital* au plus innocent baisement

de main, et pratiquent l'extorquement des bonnes grâces avec un art si consommé, qu'il est impossible de ne pas les croire plus anges avant qu'après.

.*. Il est un rôle de cadavre que jouent les femmes afin de vous prouver qu'elles vous refusent leur consentement à tout ; qu'elles vous suppriment leur âme, leur esprit, leur vie ; qu'elles se regardent comme une bête de somme. Il n'y a rien qui pique plus les gens de cœur que ce manége.

.*. Le visage de la femme a cela d'embarrassant pour les observateurs vulgaires, que la différence entre la franchise et la duplicité, entre le génie de l'intrigue et le génie du cœur, y est imperceptible.

.*. Quel caractère résiste à la vue d'un visage amoureusement hypocrite et à une remontrance catégorique opposée aux moindres volontés ?

.*. Si les femmes veulent se jouer des hommes, qu'elles ne bouleversent le cœur que de ceux dont la vie n'est pas arrêtée, de ceux qui n'ont pas de devoirs à remplir. Les autres ne pardonnent pas les désordres qui les ont rendus malheureux.

.*. Les femmes persuadent toujours aux hommes de qui elles ont fait des moutons, — qu'ils sont des lions et qu'ils ont un caractère de fer.

.*. Il y a des femmes qui font de la fausseté une espèce de corset moral aussi nécessaire à leur vie que l'autre l'est au corps.

.*. Les Anglaises mettent leur amour-propre à

ne rien exprimer sur leur visage, dont la sérénité défie l'amour.

⁂ Chez les femmes, avez-vous jamais étudié l'allure, la pose, la *désinvolture* d'un mensonge?... Chez elles, rien d'emprunté; la tromperie coule alors comme la neige tombe du ciel.

⁂ Les femmes mentent admirablement en France. Nos mœurs leur apprennent si bien l'imposture! La femme est si naïvement impertinente, si jolie, si gracieuse, si vraie dans le mensonge; elle en reconnaît si bien l'utilité pour éviter dans la vie sociale les chocs violents auxquels son bonheur ne résisterait pas, qu'il lui est nécessaire comme la ouate où elle met ses bijoux.

⁂ Ne suffit-il pas que celui qui doit croire aux mensonges d'une femme y croie? Le reste du monde a la valeur des personnages d'une tapisserie pour deux amants.

XIX

DE L'AMOUR.

L'amour est bien exactement pour la nature morale ce que le soleil est pour la terre.

.*. Le premier amour n'est-il pas comme une seconde enfance jetée à travers nos jours de peine et de labeur?

.*. N'y a-t-il pas de gracieuses similitudes entre les commencements de l'amour et ceux de la vie? ne berce-t-on pas l'enfant par de doux chants et de gentils regards? ne lui dit-on pas de merveil-

leuses histoires qui lui dorent l'avenir? pour lui, l'espérance ne deploie-t-elle pas ses ailes radieuses? ne verse-t-il pas tour à tour des larmes de joie et de douleur? ne se querelle-t-il pas pour des riens, pour des cailloux avec lesquels il essaye de se bâtir un palais, pour des bouquets aussitôt oubliés que coupés? n'est-il pas avide de saisir le temps, d'avancer la vie? L'amour est notre seconde transformation.

.˙. Quand on aime, on vit en même temps aux trois temps du verbe.

.˙. Chez les jeunes gens, l'amour est le plus beau des sentiments. Il fait fleurir la vie dans l'âme, il épanouit, par sa puissance solaire, les plus belles inspirations et les plus grandes pensées. Les prémices en toutes choses ont une délicieuse saveur. Chez les hommes, l'amour devient une passion. La force mène à l'abus. Chez les vieillards, il se tourne en vice. L'impuissance conduit à l'extrême.

.˙. L'amour et la passion sont deux différents états de l'âme que poëtes et gens du monde, philosophes et niais, confondent continuellement. L'amour comporte une mutualité de sentiments, une certitude de jouissances que rien n'altère, et un trop constant échange de plaisirs, une trop complète adhérence entre les cœurs, pour ne pas exclure la jalousie. La possession alors est un moyen et non un but. Une infidélité fait souffrir, mais ne détache

pas. L'âme n'est ni plus ni moins ardente ou troublée. Elle est incessamment heureuse. Enfin, le désir, étendu par un souffle divin d'un bout à l'autre sur l'immensité du temps, nous le teint d'une même couleur. La vie est bleue comme le ciel est pur. La passion est le pressentiment de l'amour et de son infini auquel aspirent toutes les âmes souffrantes. La passion est un espoir qui sera peut-être trompé. Passion signifie à la fois souffrance et transition. La passion cesse quand l'espérance est morte. Hommes et femmes peuvent également sans se déshonorer concevoir plusieurs passions. Il est si naturel de s'élancer vers le bonheur! mais il n'est dans la vie qu'un seul amour.

.*. Les grandes passions sont rares comme des chefs-d'œuvre.

.*. L'amour ne pardonne rien ou pardonne tout.

.*. L'amour est la seule passion, peut-être, qui ne souffre ni avenir ni passé.

.*. Dans la vie morale, aussi bien que dans la vie physique, il existe une aspiration et une respiration; l'âme a besoin d'absorber les sentiments d'une autre âme, de se les assimiler, pour les lui restituer plus riches. Sans ce beau phénomène humain, point de vie au cœur. L'air lui manque alors. Il souffre et dépérit.

.*. Si la lumière est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la lumière du cœur?

.˙. Les tendresses absolues ont horreur de toute espèce de désaccord, même dans les idées qui leur sont étrangères.

.˙. N'y a-t-il pas des pensées, des actions qui, en amour, équivalent, pour de certaines âmes, à de saintes fiançailles?

.˙. Deux sentiments purs qui se confondent ne sont-ils pas comme deux belles voix qui chantent?

.˙. L'idée sera toujours plus violente que le fait; autrement, le désir serait moins beau que le plaisir; et il est plus puissant, il s'engendre.

.˙. On croit qu'Othello et que son cadet Orosmane, que Saint-Preux, René, Werther et autres amoureux en possession de la renommée, représentent l'amour! Jamais leurs pères à cœur de verglas n'ont connu ce que c'est qu'un amour absolu; Molière seul s'en est douté. L'amour n'est pas d'aimer une noble femme, une Clarisse; le bel effort, ma foi! L'amour, c'est de se dire : « Celle que j'aime est une infâme ; elle me trompe, elle me trompera, c'est une rouée ; elle sent toutes les fritures de l'enfer, et d'y courir, et d'y trouver le bleu de l'éther, toutes les fleurs du paradis! »

.˙. Un grand amour est un crédit ouvert à une puissance si vorace, que le moment de la faillite arrive toujours.

.˙. Beaucoup d'amours procèdent par opposition. Ce sont des querelles et des raccommodements,

la vulgaire lutte de la matière et de l'esprit. Mais le premier coup d'aile du véritable amour le met déjà bien loin de ces luttes; il ne distingue plus deux natures là où tout est la même essence. Semblable au génie dans sa plus haute expression, il sait se tenir dans la lumière la plus vive; il la soutient, il y grandit et n'a pas besoin d'ombre pour obtenir son relief.

.˙. Le désir..., c'est la faute de l'amour terrestre.

.˙. L'amour cherche toujours à se vieillir; c'est la coquetterie des enfants.

.˙. Tout amour durable commence par de rêveuses méditations.

.˙. Il y a une légèreté corporelle que tous les hommes ont éprouvée au moment où le premier amour transporte leur principe de vie dans une autre créature.

.˙. Le silence entre deux cœurs est un vrai divorce accompli, le jour où le *nous* ne se dit plus.

.˙. Tous ceux qui se sont accoutumés à quelque goût particulier, choisi dans tous les effets de l'amour et qui concorde à leur nature, savent qu'aucune considération n'arrête un homme qui s'est fait une habitude de sa passion.

.˙. Il est des personnes pour qui tout intérêt matériel est en dehors des sentiments. Elles donnent leur vie, leur temps, leur honneur, à une femme,

et trouvent qu'il n'est pas comme il faut de gaspiller entre soi du papier de soie où l'on grave : *La loi punit de mort le contrefacteur...* Mais l'amour qui ne comporte pas une indissoluble amitié me semble un libertinage momentané. Qu'est-ce qu'un entier abandon où l'on se réserve quelque chose?

⁂ Je ne connais pas de premier amour qui ne se termine bêtement.

⁂ L'amour est la seule chance qu'aient les sots pour se grandir.

⁂ La passion qui ne se croit pas éternelle est hideuse.

⁂ Les sens ont leur beau idéal.

⁂ Les hommes de génie doivent aimer avec beaucoup plus de perfection que les fats, les gens du monde, les diplomates et même les militaires, qui, cependant, n'ont que cela à faire.

⁂ Le caractère amoureux se signe en quelque sorte dans des riens.

⁂ L'amour, simple besoin des sens pour les êtres inférieurs, est pour les êtres supérieurs la création morale la plus immense et la plus attachante.

⁂ On peut aimer sans être heureuse, on peut être heureuse sans aimer ; mais aimer et avoir du bonheur, c'est un prodige.

⁂ Une fois que l'amour a gagné la tête d'un de

ces petits grands hommes qu'on appelle poëtes. comme il a embrasé le cœur et les sens, ce poëte devient aussi supérieur à l'humanité par l'amour qu'il l'est par la puissance de sa fantaisie. Devant à un caprice de la génération intellectuelle la faculté rare d'exprimer la nature par des images où il empreint à la fois le sentiment et l'idée, il donne à son amour les ailes de son esprit. Il sent et il peint; il agit et médite. Il multiplie ses sensations par la pensée. Il triple la félicité présente par l'aspiration de l'avenir et par les souvenances du passé. Il y mêle les exquises jouissances d'âme qui le rendent le prince des artistes. La passion d'un poëte devient alors un grand poëme où souvent les proportions humaines sont dépassées... Elle est, à l'amour bourgeois, ce qu'est l'éternel torrent des Alpes aux ruisseaux des plaines. Mais ces beaux génies sont si rarement compris, qu'ils se dépensent en faux espoirs, qu'ils se consument à la recherche de leur idéale maîtresse, et qu'ils meurent presque toujours comme de beaux insectes parés pour les fêtes de l'amour par la plus poétique des natures. Et autre danger! lorsqu'ils rencontrent la forme qui plaît à leur esprit, et qui est souvent une boulangère, ils font comme Raphaël, ils font comme le bel insecte : ils meurent auprès de la Fornarina.

.˙. Ceux qui connaissent l'amour dans son infini

savent qu'on n'en éprouve pas les plaisirs sans en accepter les vertus.

.˙. Sous beaucoup d'expérience git parfois un premier amour qu'on pourrait abuser.

.˙. Les amoureux, de même que les martyrs, se sentent frères de supplices.

.˙. Il est un amour qui ne s'avoue point devant les hommes et dont les confidences sont reçues avec des sourires de bonheur par les anges : c'est l'amour sans espoir, quand il inspire la vie, quand il y met le principe des dévouements, quand il ennoblit tous les actes par la pensée d'arriver à une perfection idéale. Oui, les anges approuvent cet amour. Il mène à la connaissance de Dieu.

.˙. Les âmes tendres ne résistent pas aux petits effets du sentiment, qu'elles estiment aussi puissants chez les autres que chez elles. N'est-ce pas la goutte d'eau qui tombe de la coupe pleine?...

.˙. Là où des scélérats se raccommodent après des coups de poignard, les amoureux se brouillent — irrévocablement — pour un mot.

.˙. Dans le souvenir de la quasi-perfection du cœur se trouve le secret de séparations souvent inexplicables. On peut vivre avec une défiance au cœur quand le passé n'offre pas le tableau d'une affection pure et sans nuages; mais, pour deux êtres autrefois parfaitement unis, une vie où le regard et la parole exigent des précautions devient insuppor-

table. Les grands poëtes font mourir leurs Paul et Virginie au sortir de l'adolescence. Comprendrait-on Paul et Virginie brouillés?

⁂ En fait d'argent, tout s'arrange; mais les sentiments sont impitoyables.

⁂ Est-ce que l'affection trace dans le cœur des chemins où l'on aime à retomber?...

⁂ Le savoir revenir est une des grâces de l'âme.

⁂ La raison dit-elle qu'il ne faut jamais se revoir ou se pardonner?

⁂ La présence a comme un charme. Elle change les dispositions les plus hostiles entre amants comme au sein des familles, quelque forts que soient les motifs de mécontentement.

⁂ L'amour est une grande vanité qui doit s'accorder, surtout en mariage, avec toutes les autres vanités.

⁂ Un plaisir attendu et qui ne nous échappera pas, exerce des séductions immenses sur les jeunes gens. Peut-être la certitude est-elle à leurs yeux tout l'attrait des mauvais lieux; peut-être est-elle le secret des longues fidélités.

⁂ Le zèle est la première et sublime erreur de la jeunesse, qui trouve un contentement réel à déployer ses forces et commence ainsi à être dupe d'elle-même avant d'être celle d'autrui.

⁂ Peut-être la passion n'est-elle belle et furieuse

que quand il s'y mêle un commencement d'impuissance et qu'à chaque plaisir on se trouve comme un joueur à son dernier enjeu.

.·. Il y a une intimité qui console sans offenser la vertu.

.·. Une adoration quelconque ne suffit-elle pas au bonheur de la vie?...

.·. L'amour se plaît dans ces mystérieuses terreurs semblables à celles que la gloire de Dieu cause aux fidèles.

.·. Toute grande passion pèse si fortement sur notre caractère, qu'elle en refoule d'abord les aspérités et comble la trace des habitudes qui constituent nos défauts et nos qualités. Mais, plus tard, chez deux amants bien accoutumés l'un à l'autre, les traits de la physionomie morale reparaissent. Tous deux alors se jugent mutuellement, et souvent il se déclare, durant cette réaction du caractère sur la passion, des antipathies qui préparent ces désunions dont s'arment les gens superficiels pour accuser le cœur humain d'instabilité.

.·. Les amants heureux obligés de vivre au milieu du grand monde, auront toujours tort de renverser ces barrières exigées par la jurisprudence des salons et de ne pas obéir scrupuleusement à toutes les conventions imposées par les mœurs. Il s'agit alors pour eux moins des autres que d'eux-mêmes.

.˙. La vertu des hommes à bonnes fortunes, c'est de jurer aux femmes qu'ils n'ont jamais aimé et qu'ils aiment pour la première fois.

.˙. Essentiellement dissipatrices, les premières passions, ainsi que les jeunes gens, coupent leurs forêts à blanc, au lieu de les aménager.

.˙. Élevez l'âme, vous la déchirez ; plus vous allez haut, moins vous rencontrez de sympathie. Au lieu de souffrir dans la vallée, vous souffrez dans les airs, comme l'aigle qui plane en emportant au cœur une flèche lancée par quelque pâtre grossier.

.˙. Toute affection vive est prise sur les affections dues.

.˙. Il y a une affreuse nécessité pour les amants de ne plus se revoir quand l'amour n'est plus. N'être plus rien où l'on a régné ! trouver la silencieuse froideur de la mort là où scintillait le joyeux rayon de la vie ! On est écrasé par les comparaisons.

.˙. Un amour sans possession se soutient par l'exaspération même des désirs ; mais il vient un moment où tout est souffrance.

.˙. L'animalité vient aboutir en l'homme et l'ange y commence ; de là deux amours.

.˙. Il y a un amour horriblement ingrat, qui vit sur les cadavres de ceux qu'il tue, amour sans mémoire, un cruel amour qui ressemble à de la poli-

tique anglaise et dans lequel tombent presque tous les hommes.

.˙. O vous qui aimez! Imposez-vous ces belles obligations, chargez-vous de règles à accomplir comme l'Église en a donné, pour chaque jour, aux chrétiens. Ce sont de grandes idées que les observances rigoureuses créées par la religion romaine. Elles tracent toujours plus avant dans l'âme les sillons du devoir par la répétition des actes qui conservent l'espérance et la crainte. Les sentiments courent toujours vifs dans les ruisseaux creusés qui retiennent les eaux, les purifient, rafraîchissent incessamment le cœur et fertilisent la vie par les abondants trésors d'une foi cachée, source divine où se multiplie l'unique pensée d'un unique amour.

.˙. Il est une épreuve à laquelle succombent souvent les affections les plus vives qui ne résistent pas au laisser aller de toutes les heures, qui se détachent en éprouvant cette cohésion constante où l'on trouve la vie lourde ou légère à porter.

.˙. L'amour n'est-il pas, dans les espaces infinis de l'âme, comme est dans une belle vallée le grand fleuve où se rendent les pluies, les ruisseaux et les torrents, où tombent les arbres et les fleurs, les graviers du bord et les plus élevés quartiers de roc? Il s'agrandit aussi bien par les orages que par le lent tribut des fontaines.

.*. Quand on aime, tout arrive à l'amour.

.*. N'est-ce pas seulement chez les petits esprits ou dans les cœurs vulgaires que l'absence amoindrit les sentiments, efface les traits de l'âme et diminue les beautés de la personne aimée? Pour les imaginations ardentes, pour les êtres chez lesquels l'enthousiasme passe dans le sang, le teint d'une pourpre nouvelle, et chez qui la passion prend les formes de la constance, l'absence n'est-elle pas l'effet des supplices qui raffermissaient la foi des premiers chrétiens et leur rendaient Dieu visible?...

.*. Le véritable amour est éternel, infini, toujours semblable à lui-même. Il est égal et pur sans démonstrations violentes; il se voit en cheveux blancs, et il est toujours jeune de cœur.

.*. La solitude morale produit les mêmes effets que la solitude terrestre. Le silence permet d'y apprécier les plus légers retentissements, et l'habitude de se réfugier en soi-même développe une sensibilité dont la délicatesse révèle les moindres nuances des affections qui nous touchent.

.*. L'affection sans égale est à la fois involontaire et choisie.

.*. L'amour feint est plus parfait que l'amour véritable; voilà pourquoi tant de femmes s'y trompent!

.*. Les noms des lieux où l'on a aimé ont les vertus talismaniques des paroles constellées en

usage dans les évocations. Ils expliquent la magie; ils réveillent des figures endormies qui nous pressent et nous parlent; ils nous créent des paysages et un ciel.

⁂ Si pour beaucoup d'êtres les passions ont été des torrents de lave écoulés entre des rives desséchées, n'est-il pas des âmes où la passion, contenue par d'insurmontables difficultés, a rempli d'une eau pure le cratère d'un volcan?

⁂ Croyez-le! une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre: toute fleur périt; les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain.

⁂ Il est un âge où rien ne distrait le cœur; aucune ambition ne traverse le cours du sentiment de l'amour, déchaîné comme un torrent et qui fait onde de tout ce qu'il emporte.

⁂ L'amour a horreur de tout ce qui n'est pas lui-même.

⁂ Les passions vraies sont de belles fleurs qui font d'autant plus de plaisir à voir que les terrains où elles se produisent sont plus ingrats.

⁂ Un vrai sentiment ne se partage point. Il doit être entier, ou il n'est pas.

⁂ Tant que l'amour recule devant un crime, il nous semble avoir des bornes, et l'amour doit être infini.

⁂ Les douleurs, les méditations, les désespoirs,

les mélancolies, passés et non pas oubliés, sont autant de lieus par lesquels l'âme s'attache à l'âme confidente.

.*. Il y a dans les premiers moments de l'amour un tressaillement semblable aux émotions de la peur; qui meurtrit la sensibilité pendant ces moments où l'on retient sa vie près de déborder; où l'on hésite à dévoiler son intérieur, en obéissant à la pudeur qui agite les jeunes filles avant qu'elles se montrent à l'époux aimé.

.*. L'amour a, comme la vie, une puberté pendant laquelle il se suffit à lui-même.

.*. Le manque de tact, chez certaines âmes, n'est-ce pas souvent précipitation généreuse au-devant d'un danger, envie de prévenir un choc, crainte d'un malheur qui n'arrive pas; et plus souvent encore, n'est-ce pas l'interrogation brusque faite à un cœur, — un coup donné pour savoir s'il résonne à l'unisson?

.*. L'amour — comme le Dieu de Bossuet — met au-dessus des plus riches victoires le verre d'eau du pauvre, l'effort du soldat qui périt ignoré.

.*. La campagne est l'éternel remède des affections auxquelles le monde ne connaît rien.

.*. Il est un âge — bientôt passé, hélas! — où la bouche est vierge de mensonge, où le regard est franc, quoique voilé par des paupières qu'alourdissent les timidités en contradiction avec le désir,

où l'esprit ne se plie point au jésuitisme du monde, et où la couardise du cœur égale en violence les curiosités du premier mouvement.

.˙. Existe-t-il donc une heure, une conjonction d'astres, une réunion de circonstances expresses, une certaine femme entre toutes pour déterminer une passion exclusive, au temps où la passion embrase le sexe tout entier?

.˙. En amour, le sentimentalisme religieux qui se traduit, chez chaque interlocuteur, en arrière-pensées très-drôlatiques, exclut la douce familiarité, l'abandon spirituel des anciennes causeries françaises. On s'y aime entre deux nuages.

.˙. L'amour est un faux monnayeur qui change perpétuellement ses gros sous en louis d'or, et qui souvent aussi fait de ses louis d'or des gros sous.

.˙. La stupide avidité qui caractérise l'amour vrai et jeune, le perd quelquefois, comme un enfant plein de vie se tue par ignorance.

.˙. En amour, il est des promesses subtiles qui fondent à l'examen, comme de la glace au soleil, après avoir rafraîchi l'espoir.

.˙. Les mauvais sujets sont les grands hommes en amour.

.˙. Il n'y a pas deux amours dans la vie de l'homme : il n'y en a qu'un seul, profond comme la mer, mais sans rivages. A tout âge, cet amour fond sur vous comme la grâce sur saint Paul. Un

homme peut vivre jusqu'à soixante ans sans l'avoir ressenti. Cet amour, selon une superbe expression de Heine, est peut-être la maladie secrète du cœur, une combinaison du sentiment de l'infini qui est en nous et du beau idéal qui se révèle sous une forme visible. Il embrasse la créature et la création. Tant qu'il ne s'agit pas de ce grand poëme, on ne peut traiter qu'en plaisantant les amours qui doivent finir, ou faire ce que font en littérature les poésies légères comparées aux poëmes épiques.

⁂ L'amour vrai n'a que deux modes : ou la première vue, qui est sans doute un effet de la seconde vue écossaise; ou la fusion graduelle de deux natures qui réalise l'Androgyne platonique.

⁂ Les gens qui aiment ne doutent de rien ou doutent de tout.

⁂ Les passions ne naissent et ne grandissent que sous l'influence d'événements extraordinaires et romanesques.

⁂ L'amour sincère s'abandonne aux lâchetés avec délices.

⁂ L'amour vrai est impitoyable.

⁂ L'amour vrai dans la vie réelle, comme dans les fables les plus ingénieuses de la féerie, s'élance dans les précipices pour y conquérir la fleur qui chante ou l'œuf du Rok.

⁂ Si nous aimons irrésistiblement les lieux où nous avons été, dans notre enfance, initiés aux

beautés de l'harmonie; si nous nous souvenons avec délices du musicien et même de l'instrument, comment se défendre d'aimer l'être qui le premier nous révéla les musiques de la vie?

.*. Le premier cœur où nous avons aspiré l'amour n'est-il pas comme une patrie?...

.*. L'amour qui s'appuie sur l'argent et sur la vanité forme la plus opiniâtre des passions.

.*. L'amour n'est pas seulement un sentiment, c'est un art. Un mot, une précaution, un rien, révèlent à une femme le grand et sublime artiste qui peut toucher son cœur sans le flétrir.

.*. Quand on s'aime, au fond des cœurs on trouve les mêmes pensées; perles d'un même éclat, suaves et fraîches harmonies, semblables à celles qui sont sous la mer, et qui, dit-on, fascinent les plongeurs!

.*. La vue du lac de Brienne, quelques motifs de Rossini, la madone de Murillo, les lettres de la Lescombat, certains mots épars dans des recueils d'anecdotes, mais surtout les prières des extatiques et quelques passages des fabliaux peuvent seuls transporter dans les divines régions du premier amour.

.*. L'amour est une source naïve, partie de son lit de cresson, de fleurs, de gravier, qui, rivière, qui, fleuve, change de nature et d'aspect à chaque flot, et se jette dans un incomparable océan où les

esprits incomplets voient la monotonie et où les grandes âmes s'abîment en de perpétuelles contemplations.

.*. L'amour passe par des transformations infinies avant de se mêler pour toujours à notre vie et de la teindre à jamais de sa couleur de flamme. Le secret de cette infusion imperceptible échappe à l'analyse de l'artiste.

.*. Il y a une sainte et délicieuse ferveur, dégagée de toute arrière-pensée, dans le premier baiser par lequel deux âmes prennent possession d'elles-mêmes.

.*. Quand deux personnes s'aiment assez pour que chaque jour soit pour eux le premier de leur passion, il existe dans ce fécond bonheur des phénomènes qui changent toutes les conditions de la vie.

.*. Un mot, un regard, peuvent effacer des années de bonheur, et sont d'autant plus cruels qu'ils contrastent plus fortement avec une douceur constante...

.*. Pour frapper la foule emportée par le courant de la vie, la passion, comme le grand artiste, n'a d'autre ressource que d'aller au delà du but, comme ont fait Michel-Ange, Bianca Capello, mademoiselle de la Vallière, Beethoven et Paganini.

.*. Un amoureux ressemble à un joueur qui se croirait déshonoré s'il ne rendait pas ce qu'il em-

prunte au garçon de salle, et qui commet des monstruosités, dépouille sa femme et ses enfants, vole et tue pour arriver les poches pleines et l'honneur sauf aux yeux du monde qui fréquente la fatale maison.

⁂ L'homme est ainsi fait : il se rend quelquefois coupable d'un crime pour rester grand et noble devant une femme, — ou devant un public spécial.

⁂ L'amour nous donne une sorte de religion pour nous-mêmes ; nous respectons en nous une autre vie.

⁂ Le génie déborde souvent dans l'amour avant de s'emparer de l'art.

⁂ Il est des amours qui vont au-devant des tromperies.

⁂ *Je n'aime plus* renferme un mystère tout aussi profond que le mot *j'aime.*

⁂ L'amour n'est-il pas comme la mer, qui, vue superficiellement ou à la hâte, est accusée de monotonie par les âmes vulgaires ; tandis que certains êtres privilégiés passent leur vie à l'admirer, en y trouvant sans cesse de changeants phénomènes qui les ravissent?

⁂ Nos sentiments ne sont-ils pas, pour ainsi dire, écrits sur les choses qui nous entourent?

⁂ Le cœur a la singulière puissance de donner un prix extraordinaire à des riens. Quelle joie n'est-ce pas pour un voyageur de recueillir un

brin d'herbe, une feuille inconnue, s'il a risqué sa vie pour cette recherche! Les riens de l'amour sont ainsi.

.˙. Quand notre amour se noie et périt, c'est une affreuse mort. Les sentiments ne sont-ils pas la partie la plus brillante de notre vie?

.˙. L'amour fait son profit de tout.

.˙. Il est des expédients ingénieux, qui, chez les prisonniers comme chez les amants, semblent être le dernier effort de la raison, échauffée par un besoin de liberté ou par tout le feu de l'amour.

.˙. L'amour aime à varier les emportements de la passion par la molle langueur de ces repos où les âmes sont lancées si haut dans l'extase, qu'elles semblent y oublier l'union corporelle.

.˙. Quand les champs de l'amour sont parcourus; quand il a, comme les enfants, cueilli des roses et des bluets avec une telle avidité, qu'il ne s'aperçoit pas que ses mains ne peuvent plus les tenir, la scène change.

.˙. L'amour ne reste pas longtemps sur un lit de douleur.

.˙. C'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé et qui, plus est, délaissé tôt ou tard.

.˙. Il y a une adorable stupidité que donnent à l'âme les premiers troubles de l'amour vrai.

.˙. Après avoir donné plus qu'il n'a, l'amour finit par donner moins qu'il ne reçoit.

.˙. Les âmes qui vivent beaucoup et vite ne souffrent pas moins que celles qui se consument dans une seule affection.

.˙. Un véritable amour donne plus de jouissances que toutes les passions éphémères qu'on excite.

.˙. Au moment où une passion brise ses langes, il se rencontre des plaisirs inexplicables que comprennent seuls ceux qui ont aimé.

.˙. Qu'y a-t-il dans l'amour, pour que, nonobstant ses délices secrètes, on soit accablé de chagrin?

.˙. Rien ne ressemble plus à l'amour divin que l'amour sans espoir.

.˙. Il y a (en amour) une indifférence insultante qui, semblable aux gelées du printemps, détruit les plus belles espérances.

.˙. *Le baptême du feu,* — magnifique expression de Napoléon qui peut servir à l'amour.

.˙. En amour, comme en toute chose, peut-être, il est certains faits minimes en eux-mêmes, mais le résultat de mille petites circonstances antérieures, et dont la portée devient immense en résumant le passé, en se rattachant à l'avenir. On a senti mille fois la valeur de la personne aimée ; mais un *rien*, le contact parfait des âmes unies dans une promenade par une parole, par une preuve d'amour inattendue, porte le sentiment à son plus haut

degré. Enfin, pour rendre ce fait moral par une image qui, depuis le premier âge du monde, a eu le plus incontestable succès, il y a dans une longue chaîne des points d'attache nécessaires où la cohésion est plus profonde que dans les guirlandes d'anneaux.

.*. L'amour est un trésor de souvenirs.

.*. La moindre aspiration de l'amour est une active espérance.

.*. Le désir n'aurait-il en nous qu'une certaine dose de force, et peut-il périr sous une trop grande effusion de sa substance?

.*. Parler d'amour en théorie permet aux amants *in petto* de prendre mesure de leurs cœurs.

.*. L'amour de cœur, — le besoin réel des grandes âmes!

.*. L'amour est alternatif. Il va du plaisir à l'âme et de l'âme au plaisir, et ce sont deux voies qui mènent également à l'alliance étroite qu'on appelle une amitié.

.*. En amour, les hommes ont comme les femmes un répertoire de récitatifs, de cantilènes, de nocturnes, de motifs, de rentrées (faut-il dire de recettes, quoiqu'il s'agisse d'amour?) qu'ils croient leur exclusive propriété. A un certain âge, on distribue habilement les pièces de ce trésor dans l'opéra d'une passion... Mais, quand, de part et d'autre, deux êtres ont échangé cette délicieuse

partition et qu'ils se plaisent encore, on peut dire qu'ils s'aiment véritablement.

.˙. Il y a dans l'amour une période où l'on est accoutumé l'un à l'autre, et où néanmoins l'amour conserve de la saveur. On se connaît, mais on ne s'est pas encore compris : on n'a pas repassé dans les mêmes plis de l'âme ; on ne s'est pas étudié de manière à savoir, comme plus tard, la pensée, les paroles, le geste, à propos des plus grands et des plus petits événements. On est dans l'enchantement. Il n'y a pas eu de collision, de divergences d'opinions, de regards indifférents. Les âmes vont à tout propos du même côté.

.˙. Le véritable amour est souvent maladroit, surtout quand il n'est pas partagé.

.˙. Le véritable amour emprunte sa forme au caractère.

.˙. Les lâchetés de l'amour s'accommodent fort peu de la loyauté du misanthrope.

.˙. L'amour véritable arrive souvent à contre-sens de la vie. Voyez M. de Gentz tombant, dans sa vieillesse, amoureux de Fanny Elssler et abandonnant les répétitions de Juillet pour les répétitions de cette danseuse.

.˙. Il y a, en amour, une vie à cercles entrelacés comme ceux d'une sphère et au centre desquels est le monde.

.˙. Il y a une joie enfantine qui porte tous les

amoureux, même les caporaux, à graver leur chiffre sur l'écorce des arbres.

⁂ Malheur en amour, comme dans les arts, à qui dit tout!

⁂ L'amour n'est le plus prisé de tous les sentiments que parce qu'il est le plus involontaire.

⁂ Les chagrins d'amour sont souvent comme la lettre de change protestée d'un bon débiteur : elle porte intérêt.

⁂ Les séducteurs à petits motifs ne comprennent jamais les grandes âmes.

⁂ Un véritable amoureux ressemble à un eunuque. Il n'y a plus de femme pour lui sur la terre.

⁂ Il faut être très-riche pour aimer, car l'amour annule un homme.

⁂ La constance sera toujours le génie de l'amour, l'indice d'une force immense, celle qui constitue le poëte! On doit avoir toutes les femmes dans la sienne, comme les poëtes crottés du XVIIe siècle faisaient, de leurs Manons, des Iris et des Chloés!

⁂ La conscience de l'immense valeur d'un amour absolu se perd bientôt, comme le débiteur se figure, au bout de quelque temps, que le prêt est à lui.

⁂ On hait de plus en plus et on aime toujours davantage — quand on aime. L'amour et la haine

sont des sentiments qui s'alimentent par eux-mêmes; mais, des deux, la haine a la vie la plus longue. L'amour a pour bornes des forces limitées; il tient ses pouvoirs de la vie et de la prodigalité. La haine ressemble à la mort, à l'avarice; elle est en quelque sorte une abstraction active au-dessus des êtres et des choses.

.·. Les jouissances de la haine satisfaite sont les plus ardentes, les plus douces au cœur. L'amour est en quelque sorte l'or, et la haine est le fer de cette mine à sentiments qui gît en nous.

.·. Lorsque la tête est prise, le cœur s'en ressent; le bonheur décuple.

.·. Les amoureux vertueux n'ont pas la moindre hypocrisie.

.·. L'amour attire l'amour; — c'est l'*abyssus abyssum* de la Bible.

.·. On ne forge point à froid la délicieuse langue d'exagération que l'amour apprend à ses victimes au milieu des flammes.

.·. Peut-être le germe de la passion la contient-elle toute, comme une graine contient une belle fleur avec ses riches couleurs et ses parfums.

.·. Quand on a une passion, c'est en Italie qu'il faut aller en jouir; on a les arts et Dieu pour complices.

.·. On ne lit que trop clairement dans les cœurs à la triste lumière de l'amour trompé!

.˙. Au plus fort de la tendresse, et quand on s'aime le mieux, l'amour a si bien la conscience de son peu de durée, qu'on éprouve un invincible besoin de se demander : « M'aimes-tu ? m'aimeras-tu toujours?... »

.˙. Il y a toujours un moment où l'on effeuille des marguerites, même quand on est dans un salon et qu'on n'a pas de marguerites.

.˙. Je ne sais pas si le véritable amour donne d'aussi agréables jouissances qu'une savante tromperie. Il y a peut-être des hypocrisies qui valent la vertu.

.˙. Supprimez la vengeance, la trahison n'est plus rien en amour!

.˙. Ne pas se regarder, s'éviter, dire du mal l'un de l'autre, s'admirer et se vanter, ou se poser en amoureux dédaigné, tous ces vieux manéges ne valent pas, de part et d'autre, une fausse passion avouée pour une personne indifférente et un air d'indifférence pour la véritable idole. Si deux amants veulent jouer ce jeu, le monde en sera toujours la dupe; mais ils doivent alors être bien sûrs l'un de l'autre.

.˙. Comment ne pas croire à la passion quand elle est garantie par la folie?

.˙. L'amour est un vol fait par l'état social à l'état naturel. Il est si passager de sa nature, que les ressources de la société ne peuvent changer sa

condition primitive. Aussi, toutes les nobles âmes essayent-elles de faire un homme de cet enfant. Mais alors l'amour devient une monstruosité.

.˙. L'amour heureux a son fard.

.˙. Dans l'amour, les plus horribles crimes se commettent d'âme à âme sans témoins, et il est dans l'intérêt de l'assassiné de se taire. L'amour a donc son code à lui, sa vengeance à lui. Le monde n'a rien à y voir.

.˙. Il n'y a rien de si différent que l'homme du monde et l'homme de l'amour.

.˙. Si la tendresse est inépuisable, l'amour ne l'est point.

.˙. Quelle science infernale possède l'amour pur, vrai, naïf !

.˙. L'amour est le principe de toutes les vertus rapportées à une image de la Divinité. L'amour, comme tous les principes, ne se calcule pas. Il est l'infini de notre âme.

.˙. L'amour est, je crois, un poëme entièrement personnel. Il n'y a rien qui ne soit à la fois vrai et faux dans tout ce que les auteurs nous en écrivent.

.˙. Qu'est-ce donc que le fond d'un cœur? Un entrepôt de tout ce que nous avons de mauvais.

.˙. L'amour est certainement une incarnation, et quelles conditions ne faut-il pas pour qu'elle ait lieu? Nous ne sommes pas toujours d'accord avec

nous-mêmes ; que sera-ce à deux ? Dieu seul peut résoudre le problème.

∴ « Vous disposerez de ma puissance comme d'un bouclier... » Cette phrase n'est-elle pas écrite au fond de toutes les déclarations d'amour?

∴ Il est des félicités auxquelles on ne croit plus : elles arrivent : c'est la foudre ! elles consument.

∴ Chez les amants les plus innocents, il y a toujours le désir de paraître grands aux yeux de leur maîtresse.

∴ En amour, les crimes se pardonnent et ne s'oublient jamais.

∴ L'amour..., c'est toutes les petitesses et toutes les grandeurs ensemble. Quand on se sent la tête dans les cieux, la terre fait mal aux pieds.

∴ L'amour est une admiration qui ne se lasse jamais.

∴ L'homme va de l'aversion à l'amour ; mais, quand il a commencé par aimer et qu'il arrive à l'aversion, il ne revient jamais à l'amour.

∴ Une passion durable est un drame sublime joué par deux acteurs égaux en talents, — un drame où les sentiments sont des catastrophes, où les désirs sont des événements, et où la plus légère pensée fait changer la scène...

∴ L'amour est la poésie des sens. Il a la destinée de tout ce qui est grand chez l'homme et de tout ce qui procède de sa pensée. Ou il est sublime,

ou il ne l'est pas. Quand il existe, il existe à jamais, et va toujours croissant. C'est là cet amour que les anciens faisaient fils du ciel et de la terre.

.˙. Les jeunes gens amoureux sont comme les affamés : les préparatifs du cuisinier ne les rassasient pas. Ils pensent trop au dénoûment pour comprendre les moyens...

.˙. L'amour le plus pur ment six fois par jour : ses impostures accusent sa force.

.˙. L'amour basé sur de petits sentiments est impitoyable.

.˙. Qui aime craint, et qui craint est plus près de l'amour que de la haine.

.˙. L'amour est une religion, et son culte doit coûter plus cher que celui de toutes les autres religions. Il passe promptement et passe en gamin qui tient à marquer son passage par des dévastations.

.˙. La bienfaisance qui réunit deux êtres en un seul, est une passion céleste aussi rare, aussi incomprise que l'est le véritable amour. L'une et l'autre sont la prodigalité des belles âmes.

.˙. En amour, l'argent ne devient quelque chose qu'au moment où le sentiment n'est plus.

.˙. Une chose digne de remarque, c'est la puissance d'infusion que possèdent les sentiments. Quelque grossière que soit une créature, dès qu'elle exprime une affection vraie et forte, elle

exhale un fluide particulier qui modifie la physionomie, anime le geste, colore la parole. Souvent l'être le plus stupide arrive, sous l'effort de la passion, à la plus grande éloquence, sinon dans le langage, au moins dans l'idée, et semble se mouvoir dans une sphère lumineuse. Nos beaux sentiments ne sont-ils pas les poésies de la volonté?

⁂ Nous ne pardonnons pas plus à un sentiment de s'être montré tout entier, qu'à un homme de n'avoir pas un sou à lui.

⁂ Quand, entre deux êtres pleins d'affection l'un pour l'autre, et dont la vie s'échange à tout moment, un nuage est survenu, quoique ce nuage se dissipe, il laisse dans les âmes quelque trace de son passage. Ou la tendresse devient plus vive, comme la terre est plus belle après la pluie: ou la secousse retentit encore comme un lointain tonnerre dans un ciel pur; mais il est impossible de se retrouver dans sa vie antérieure, et il faut que l'amour croisse ou qu'il diminue...

⁂ La confiance est la vertu de l'amour.

⁂ L'amour aime mieux mourir que de vivoter.

⁂ Aimer sans espoir, être dégoûté de la vie, constituent aujourd'hui des positions sociales.

⁂ Les voleurs, les espions, les amants, les diplomates, enfin tous les esclaves, connaissent seuls les ressources et les jouissances du regard. Eux seuls

savent tout ce qu'il y a d'intelligence, de douceur, d'esprit, de colère et de scélératesse dans les modifications de cette lumière chargée d'âme.

⁂ Les gens rebutés, les laides, les malheureux, les amants inconnus, les hommes ou les femmes timides, connaissent seuls les trésors que renferme la voix de la personne aimée.

⁂ Traqué comme il est dans le monde, l'amour est obligé d'avoir recours à bien des petites ruses; il donne la vie aux miroirs, aux manchons, aux éventails, à une foule de choses dont l'utilité n'est pas d'abord démontrée pour tout le monde et dont beaucoup de femmes usent sans se servir.

⁂ En amour, les barrières, plus souvent maudites que franchies, sont hachées et jetées au feu pour l'entretenir.

⁂ Quelquefois, un serrement de main dérobé aux mille yeux d'Argus acquiert l'éloquence d'une lettre et la volupté d'un baiser.

⁂ Quand on aime, l'âme s'accroche violemment à des riens. Quelquefois les yeux s'attachent sur le même objet en y incrustant, pour ainsi dire, une pensée prise, reprise et comprise.

⁂ L'amour vit de tromperie et l'amitié de confiance.

⁂ L'amour enfanté par les désirs est une espérance; mais celui qui succède à leur satisfaction est la réalité.

.˙. Il est peu d'âmes chez lesquelles l'amour résiste à l'omniprésence. Ce miracle n'appartient qu'à Dieu.

.˙. L'amour est aussi grand par le bavardage que par la concision.

.˙. L'amour, c'est la conscience du plaisir donné et reçu, la certitude de le donner et de le recevoir. L'amour est un désir éternellement mouvant, satisfait et insatiable.

.˙. Les illusions ne sont-elles pas la fortune du cœur ?

.˙. En amour, ce fatal *Si je voulais bien !* a constamment perdu les ambitieux !

.˙. L'amour prend la couleur de chaque siècle. En 1822, il était doctrinaire. Au lieu de se prouver, comme jadis, par les faits, on le dissertait.

.˙. L'amour a son instinct. Il sait trouver le chemin du cœur, comme le plus faible insecte marche à sa fleur avec une irrésistible volonté qui ne s'épouvante de rien.

.˙. Malheur aux êtres pour lesquels l'attente n'est pas la plus horrible des tempêtes ou la fécondation des plus doux plaisirs ! Ceux-là n'ont point en eux cette flamme qui réveille les images des choses et double la nature en nous attachant autant à l'essence pure des objets qu'à leur réalité. Émanation constante de force et de désir, l'attente ne serait-elle pas à l'âme humaine ce

que sont à certaines fleurs leurs exhalaisons parfumées ?

.˙. Si Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*, s'est évidemment inspiré de l'œuvre de Richardson, il s'en est éloigné par mille détails qui rendent son monument magnifiquement original. Il la recommande à la postérité par de grandes idées qu'il est difficile de dégager par l'analyse, quand, dans la jeunesse, on lit cet ouvrage avec le dessein d'y trouver la chaude peinture du plus physique de nos sentiments ; tandis que les écrivains sérieux et philosophes n'en emploient jamais les images que comme la conséquence ou la nécessité d'une vaste pensée.

.˙. Il n'y a point de petits événements pour le cœur. Il grandit tout ; il met dans les mêmes balances la chute d'un empire de quatorze ans et la chute du gant d'une femme, et presque toujours le gant y pèse plus que l'empire.

.˙. Les révolutions les plus rapides ne troublent que les intérêts de l'homme, tandis qu'une passion renverse ses sentiments. Or, pour ceux qui vivent plus par les sentiments que par les intérêts, pour ceux qui ont plus d'âme et de sang que de lymphe et d'esprit, un amour réel produit un changement complet d'existence.

.˙. Ce qui semble caprice aux gens sans âme, m'a toujours semblé la raison du cœur.

⁂ Le cœur de ceux que le malheur n'a point aigris est plein d'affection pour l'affection; mais, quand ce sont des hommes d'art ou de pensée, ils ont les plus beaux trésors, et ne fût-ce qu'un bouquet qu'on leur envoie, il se plante, là, au beau milieu!

⁂ Les hommes forts qui aiment ont tant d'enfance dans l'âme!

⁂ Les voluptés que procurent les désirs réprimés sont peut-être les plus enivrantes.

⁂ Chez certaines personnes, l'imagination a du cœur.

⁂ Sans la croyance en sa perpétuité, l'amour ne serait rien ; la constance le grandit.

⁂ La vie n'est que ce que nous la font les sentiments.

⁂ Le repentir est la grâce de l'amour.

⁂ L'amitié va plus loin que l'amour. — A mes yeux, elle est le dernier degré de l'amour : la quiétude et la sécurité dans le bonheur.

⁂ Il y a un degré de certitude dans l'amour, où les émotions pénètrent si bien deux êtres, que le bonheur a passé dans la vie, dans les regards, dans les paroles et ne cause plus aucun choc. Cet amour est alors dans la vie comme le sentiment religieux est dans l'âme; il l'anime, la soutient et l'éclaire.

⁂ Il y a des regards, dans les grandes circon-

stances, où l'homme essaye d'imprimer son âme dans une autre âme.

.˙. Quarante ans est l'âge des folies, — l'âge où l'homme veut être aimé pour lui; car alors son amour ne se soutient plus par lui-même comme aux premiers jours de la vie, où l'on peut être heureux à la façon de Chérubin, — en aimant à tort et à travers.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

—

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

BALZAC EN PANTOUFLES

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL ET LÉVY.

BALZAC

EN

PANTOUFLES

PAR

LÉON GOZLAN.

2e ÉDITION.

PARIS,

Michel LÉVY, frères, LIBRAIRES-ÉDITEURS, 2, RUE VIVIENNE | J. HETZEL, et Ce, LIBRAIRIE BLANCHARD, 76, RUE RICHELIEU.

1856

PRÉFACE.

On a déjà écrit, on écrira encore beaucoup, on écrira toujours sur Balzac; mais, si ce qu'on dira sur le mérite de ses nombreux ouvrages est illimité, ce qu'on peut raconter avec exactitude de sa personne est nécessairement borné aux souvenirs de ses contemporains. On le voit tout de suite, le premier travail n'a aucun rapport avec

le second. Ceux-ci dégrossiront sa statue, lui donneront les proportions qu'elle doit avoir à côté des statues de Molière, de Cervantes, de Richardson et de Walter Scott : ils la mettront enfin, avec le levier du temps, en équilibre parfait sur le socle de l'opinion. Ceux-là sont plus modestement appelés à montrer l'homme lorsqu'il était encore dans la statue, l'écrivain quand il n'était pas encore sorti du marbre ; enfin, Balzac vivant de la vie commune, cherchant son existence dans le travail, coudoyant à droite et à gauche les angles de la réalité ; marchant, piétinant, suffoquant, comme nous marchons, piétinons et suffoquons tous, plus ou moins, dans le feu, la cendre et la fumée de cet éternel volcan qu'on appelle Paris.

Nécessairement, ainsi que nous venons de le dire, ces révélations sur Balzac sont circonscrites aux souvenirs de ses contemporains. Eux éteints, eux muets, il ne lui reste plus que la postérité avec sa parole de bronze et son cortége aux plis droits. Il faut donc que les contemporains nous disent, et nous disent sans perte de jours, — car eux aussi seront bien vite *postérité* ou, pour être

plus précis. *obscurité,* — ce qu'ils ont retenu de cet écrivain illustre parmi les plus illustres.

C'est, d'ailleurs, un désir universel de connaître comment, par quel rapport qui nous flatte, dans quelle proportion qui nous exhausse, un homme célèbre a touché aux autres hommes en passant sur la terre. Nous voulons savoir la maison qu'il habitait aux champs, celle qu'il occupait à la ville; ses manières d'être et d'agir au milieu d'un monde dont il foulait la boue avant d'y répandre l'électrique lumière de sa renommée; ses goûts distincts, bizarres, parfois vulgaires, peut-être ridicules; ses ombres sur le mur et ses faiblesses à quelques heures. Ce sont là des choses bien chères au cœur raffiné des natures littéraires et de celles plus naïves de la foule. Qui passerait au coin de la rue de Beaune sans penser à Voltaire, locataire de ce sombre et glacial premier étage où il expira; dans la rue des Marais-Saint-Germain, sans se souvenir du tendre Racine, si mal logé; dans la rue Taranne, sans songer à Diderot? C'est peu sans doute; mais ce peu sur leur vie nous plaît, nous attache, ravit notre

mémoire ; il localise notre admiration. C'est comme une hypothèque prise pour garantir la validité et l'immobilité de nos sympathies. On est heureux d'apprendre que l'écrivain qu'on aime, qu'on lit la nuit, qu'on relira sans cesse, a réellement vécu, qu'il n'a pas toujours été livre, qu'il portait, comme nous qui ne sommes rien, un habit noir ou bleu, qu'il n'avait pas toujours des souliers neufs, des gants frais, qu'il fréquentait le jour tel café encore à la même place, le soir tel théâtre voisin, peut-être encore debout aussi.

Déjà l'on guette avec avidité et partout ces témoignages familiers de l'existence de Balzac au milieu d'un siècle si rapidement traversé par lui. Ces témoignages sont rares aujourd'hui ; dans quelques années, ils seront douteux ; plus tard, ils seront assurément équivoques.

Recueillons donc ces témoignages possibles aujourd'hui, puisque nous sommes encore d'aujourd'hui. Ils sont rares, disons-nous, fort rares, pourrions-nous dire, si nous ne craignions de donner trop de prix aux nôtres. Balzac se répandait peu ; il était assis ou courant ; il se montrait

par conséquent au hasard; il s'ouvrait avec précaution; il déplantait, d'ailleurs, assez souvent sa tente, ou plutôt ses tentes, car il eut bien des campements avant d'aller mourir dans le palais qu'il s'éleva dans les solitudes de Beaujon.

Ayant eu la joie et le privilége à jamais précieux de passer quelques années dans l'intimité de Balzac, nous avons détaché du fond de ces bonnes années les meilleurs souvenirs des moments écoulés ensemble, des entretiens à la campagne, sous les arbres greffés par lui, et des veillées au coin du feu. Ces confidences du foyer ont à nos yeux l'avantage de reproduire la physionomie de l'homme sous la bonhomie de la robe de chambre et dans la vulgarité des pantoufles, et non la prétention de mesurer la hauteur sidérale de l'écrivain. Nous le prenons sous le plafond et non sous le ciel; non pas entre deux horizons, mais entre quatre jalousies. Il ne tient pas la plume, mais les pincettes. Maintenant, voyez-le marcher, entendez-le causer, rire bruyamment. — Hélas! que ne peut-il en être encore ainsi! — Voyez-le passant, comme deux râteaux, ses deux mains barbouillées d'encre sous

sa longue chevelure, moins travaillée que son style. Ainsi, ne nous demandez pas de vous le montrer sur un trône d'ivoire et sous sa couronne de laurier. C'est là une besogne réservée à de plus forts que nous. Balzac, avons-nous dit quelque part, n'est pas un homme, c'est une mer. D'autres vous diront les bords majestueux de cet océan et son effroyable profondeur.

Il faut s'attendre, du reste, et c'est tout ce que nous voulons préjuger ici des arrêts de l'avenir, à des appréciations sans nombre et singulièrement contradictoires à l'égard de Balzac avant qu'il soit résolûment classé dans l'opinion sans appel de la postérité. Molière lui-même a sommeillé avant son grand réveil de gloire. On discutait Racine, il n'y a pas encore dix ans. Balzac passera par vingt phases diverses avant de monter à son zénith et d'y rester. Mais ce qui ne changera pas et se maintiendra toujours à côté de la gloire plus ou moins resplendissante de l'écrivain, c'est le tableau de sa vie privée, c'est le fidèle contour de cette peinture biographique faite près de lui, devant lui et comme par lui, dirions-nous, si nous

avions à puiser une comparaison dans la photographie. Le tableau flamand attendra sans dommages le tableau d'histoire.

Sollicité par des amitiés communes à Balzac et à moi, pressé par une curiosité publique toute dévouée au grand peintre de mœurs, comptant sur les souvenirs d'Hetzel, mon spirituel et excellent éditeur *, pour rectifier les miens, j'ai risqué

* Hetzel fut aussi l'ami de Balzac. Il est un de ceux qui ont le mieux connu les coulisses de la vie de ce grand écrivain pendant la période qui suit celle où s'arrêtent nos confidences aujourd'hui. Il paraît qu'il ne fait pas bon pour un éditeur d'être un homme de goût et de devancer les jugements du public. Hetzel l'éprouva plus d'une fois, et notamment à l'occasion de Stendhal et de Balzac. Il osa publier, dix ans trop tôt, l'*OEuvre complète de Balzac* sous son vrai titre : *la Comédie humaine*, dans une édition digne enfin des bibliothèques. Cette édition, qui formait 17 gros volumes très-remplis, est restée la meilleure de Balzac. Elle a été corrigée par l'auteur et l'éditeur avec ce soin minutieux et laborieux qui était la terreur des imprimeurs, et coûta fort cher à Hetzel et à ses associés Furne et Dubochet. Elle ne leur rapporta que des pertes. Cette même édition est cependant devenue une des belles affaires de la librairie parisienne. Elle se vend aujourd'hui chez Houssiaux, et se compose de 20 volumes ; les trois derniers, ajoutés après la mort de l'auteur, l'ont complétée. L'histoire littéraire abonde en phénomènes de ce genre. Il est bon de dire que la presse, qui avait été souvent injuste pour Balzac vivant, eut un repentir

ces premières confidences sur Balzac, prêt à les faire suivre d'autres confidences, si j'ai su répondre à tant de désirs et justifier tant d'empressement.

LÉON GOZLAN.

après sa mort, et qu'en lui rendant enfin justice, elle décida le public à en faire autant. Elle justifia ainsi peut-être cette réponse d'Hetzel à un de ses confrères qui lui demandait pourquoi l'on faisait si volontiers l'éloge des auteurs morts : « C'est, répondit Hetzel, parce que cela ne peut plus leur servir. »

I

Coquetterie des grands hommes à l'adresse de la postérité. — Balzac, par exception, n'a point posé pour elle. — Sa nature encyclopédique. — Il fut le dieu des femmes. — Sa religion et son Évangile. — Comment on le renia.

Il est rare que les hommes de quelque valeur, parvenus à un âge sérieux de la vie, ne se préoccupent pas, même à leur insu, de la physionomie et de l'attitude qu'ils auront dans le monde quand ils n'existeront plus que par leur nom. Cette vérité saute aux yeux en voyant le soin avec lequel Montaigne, Rousseau et Voltaire, entre mille autres, font la toilette à leurs ombres, celui-là dans ses

merveilleux *Essais*, Rousseau dans ses scandaleuses *Confessions*, Voltaire dans son admirable *Correspondance*. Ils se font les courtisans obséquieux, les amants de la postérité avec une candeur imperturbable. On dirait des souverains jaloux d'envoyer leurs portraits aux majestés de l'avenir, afin de savoir, ou plutôt de prévoir — car ils ne le sauront jamais — comment ils seront accueillis par elles.

Balzac ou de Balzac — le DE, je crois, ne fait rien à l'affaire — échappe à cette règle à peu près générale. Il ne donne pas une minute à la pensée qu'on voudra savoir un jour, au delà de ses livres, son opinion, son caractère, le menu familier de ses habitudes, sa participation plus ou moins grande au prosaïsme de la vie commune. S'il lui arrive, après l'ivresse orientale du café, assis entre son meilleur ami Laurent Jan et moi, de parler de quelque établissement sérieux où il se retirera quand il sera très-riche, il le construit dans des proportions si colossales, si splendides, que Salomon aurait reculé de toute la rapidité de ses sandales devant l'énormité de la dépense. Or, quand on se jette dans ces abstractions enrichies d'impossibilités pour rentrer le soir à Paris sur l'impériale cahotée des *obligeantes* de Versailles, on ne se soucie pas beaucoup, je présume, de savoir si l'on figurera en bronze, en granit, en jaspe ou en marbre au Panthéon de l'avenir.

Ce n'est pas cependant que cette vaste mer — car Balzac fut une mer — ne comprît pas certaines limites; mais il les posait si loin! si loin! il les reculait si aventureusement au gré de sa formidable fantaisie, que l'infini et le néant se fondaient en lui, et à ce point que, bien souvent, au bout de ses projets, ou plutôt de ses rêves, lui semblait être devenu fou, et ceux qui l'écoutaient complétement imbéciles. En un mot, et pour rigoureusement préciser, il était l'être encyclopédique par déraison et par excellence: il ne voulait pas d'un fait pris à part : pour lui, ce fait tenait à un autre fait, cet autre à mille autres; l'atome, dans ses doigts, devenait un monde; le monde, à son tour, créait un univers. Tout ce qu'il écrivait, articles, livres, romans, drames, comédies, n'était que la préface de ce qu'il comptait écrire, et ce qu'il comptait écrire n'était qu'une préparation à d'autres ouvrages pareillement générateurs. Aussi, l'on peut dire de sa vie ce qu'il disait lui-même de chacun de ses ouvrages, qu'elle n'a été que la préface de sa vie. Il s'est endormi sur les marches du portique.

Il a été un moment où les journaux, il y a quelque douze ou quinze ans, se sont beaucoup occupés de Balzac; mais ils l'ont fait comme ils font tout, c'est-à-dire vite et sans réflexion. Ils ne parlèrent que de ses cheveux, de ses bagues et de sa canne. Il fut le lion de la quinzaine, mettons

de l'année, puis ils le laissèrent après l'avoir grossi, exagéré et démesurément enflé. Il faut le dire, c'est cette caricature de l'homme extraordinaire qui est restée dans l'esprit de la génération. La faute, avouons-le aussi, n'appartient pas tout entière au journalisme. Après avoir rempli le monde du bruit de ses succès, un monde qui veut toujours voir et toucher le dieu dont il salue les miracles, Balzac, demeuré jusque-là caché dans les mines de la méditation, revêt tout à coup l'habit d'Humann, endosse le gilet blanc, hausse le carcan de sa cravate, saisit une canne d'or, et vient, en pleine lumière d'Opéra, se carrer dans la belle loge d'avant-scène, à côté de M. Véron. Nous voyons encore son entrée ; nous le voyons, pendant tout un hiver, se complaire à ce spectacle dans le spectacle. Quelle impression pouvaient emporter les témoins passionnés, mais toujours un peu railleurs, de cette apparition théâtrale?

Balzac fut un lion, comme le dey d'Alger l'avait été, comme don Pedro l'avait été pareillement, comme, à des titres moins sérieux, le furent à leur tour bien d'autres personnages. C'était trop donner d'un coup pour avoir si peu donné jusque-là. Sa condescendance à se montrer ne manqua pas son heure, peut-être, mais elle manqua à coup sûr de mesure. Il éblouit, il étonna, mais il étonna trop pour se laisser voir. Il produisit l'effet du soleil dans une

glace. Par conséquent, on le vit peu, on le vit mal; l'opinion surprise le défigura. Elle reviendra sur cet éblouissement; elle revient déjà; mais il faudra bien du temps encore avant qu'elle arrive à ce milieu net et calme où la fumée de la vie s'épure et devient une auréole autour du front de l'homme supérieur.

Après cette violente explosion, Balzac s'éteignit, non pas dans le calme, il ne connut jamais le calme, mais dans un isolement relatif. Il pendit son habit au clou, jeta sa cravate blanche dans un coin et cacha sa ridicule canne d'Alcibiade.

Les journaux peuvent dire pour leur défense que, s'ils ont mal connu Balzac, s'ils l'ont mis d'abord sur un piédestal grotesque, c'est que, de son côté, Balzac n'a apporté aucun soin à se découvrir, à se laisser étudier sous un angle favorable. Il allait peu dans les théâtres; on ne l'a peut-être pas vu trois fois dans sa vie au foyer de la Comédie-Française. J'eus toutes les peines du monde à le faire rester en place, dans sa stalle, à la première représentation des *Burgraves*. A chaque instant, comme un enfant revêche, il me disait :

— Est-ce fini? Quand cela sera-t-il fini?

Pourtant il admirait beaucoup Victor Hugo. Mais il n'aimait pas accorder une longue attention à un spectacle quelconque.

Nous en revenons donc à ceci : Balzac n'est pas bien apprécié, au point de vue biographique et de la vie privée, par la raison déjà exprimée qu'il ne s'y est pas prêté, qu'il n'a pas tenu à faire, comme nous l'avons dit, *la toilette à son ombre.*

S'il n'allait pas beaucoup dans les théâtres, il n'allait pas beaucoup plus dans le monde, qu'il ne consentait guère à traverser qu'après le succès de quelques-uns de ses beaux livres, et quand il était sûr de justifier l'attention si souvent enthousiaste qu'il inspirait. Il serait donc à peu près impossible, dans vingt ans, de connaître les particularités biographiques de Balzac si l'on devait compter soit sur les indiscrétions contemporaines des journaux, soit sur les révélations des gens du monde, lesquels, du reste, écrivent peu. Le monde a, d'ailleurs, été à son égard d'une opinion si différente, si opposée, aux deux principales époques de sa vie littéraire, qu'il n'est pas sans quelque utilité de dire ici, dans l'intérêt des historiens futurs de cet écrivain si remarquable, sur quoi a porté cette différence et ce qui l'a motivée.

Le grand, l'immense succès de Balzac lui est venu par les femmes : elles ont adoré en lui l'homme qui a su avec éloquence, par de l'ingéniosité encore plus que par la vérité, prolonger indéfiniment chez elles l'âge d'aimer et surtout celui d'être aimées. Cette galanterie, en quarante

ou cinquante volumes in-8°, les a exaltées comme le ferait le fanatisme d'une religion nouvelle. Balzac leur a apporté du pays de son imagination, de la Palestine de son idéal, un Évangile amoureux. C'est une religion d'amour, pas moins, qu'il a fondée. Elle durera ce qu'elle pourra; là n'est pas la question.

A ce premier et formidable élément de succès il en a joint un autre qui a complété sa théorie chevaleresque. Non-seulement il a rendu les femmes dignes d'être aimées jusqu'à l'âge où autrefois elles se souvenaient à peine d'avoir été aimées, mais il a pris le parti héroïque de les présenter toujours comme victimes, même comme victimes de leur propre infidélité. Il s'efforce de réduire en principe un parodoxe dangereux : peu de femmes, dans ses créations charmantes, éternelles, sont à vouer au blâme. Il les excuse; il fait mieux, il divinise leurs fautes au point qu'on doit douter, à l'en croire, si la vertu et la constance ne les rendraient pas moins dignes de respect. Il ne faut pas tant de concessions pour se faire adorer d'une génération qui n'a pas que des vertus à se reprocher.

Cette adoration a marqué les premiers pas de Balzac dans la voie de sa grande renommée. Mais voilà que cette adoration s'est prise à douter d'elle-même, à s'en vouloir beaucoup dans l'âme du plus grand nombre de ses ferventes, le jour où il est

entré dans un monde plus vraisemblable de passions; le jour où il a vu avec des crispations dans les serres, avec des frémissements d'ailes, le crime et l'audace dans les yeux fauves de Vautrin, la sombre misère dans les coins de la vie sociale. Les éventails se sont déployés devant les visages allumés par la rougeur. La religion qu'il avait révélée a eu ses protestants pleins de haine contre lui, leur dieu primitif. Les grandes dames du faubourg Saint-Germain ne l'ont plus regardé que de profil; les fières bourgeoises de la Chaussée-d'Antin, moins courtoises, lui ont tourné franchement le dos.

Nous avons été témoins de cette révolution qui, nous devons le dire pour rentrer dans notre cadre simple et sans ornement, ne l'affecta pas beaucoup. C'est à ce moment qu'il songea sérieusement à écrire pour le théâtre. Il venait de mettre un pied dans le vrai, il brûlait d'y mettre l'autre.

Mais que d'obstacles l'attendaient!

II

La maison des Jardies. — Détails topographiques et autres — Balzac architecte. — Histoire véridique d'un escalier qui a fait parler de lui. — Ameublement idéal. — Les sonnettes et les domestiques invisibles.

L'opinion du monde, venons-nous d'indiquer, ne l'affectait guère. Après une bordée des journaux, il rentrait aux *Jardies* avec des provisions de gaieté et de philosophie qu'il jetait sur la table autour de laquelle nous l'attendions quelquefois jusqu'à neuf heures pour dîner, mais où nous dînions souvent aussi sans l'attendre.

Les deux résidences où il a laissé les souvenirs les plus vifs de ses habitudes sont la petite maison de Passy, dans la rue Basse, et les *Jardies*, petite et maussade propriété qu'il avait achetée, à Ville-d'Avray, je ne saurais trop dire à quelle époque, et qui lui coûtait d'autant plus cher qu'il la payait toujours. Il n'y a pas de poëme indien ou chinois qui contienne autant de vers que cette campagne des Jardies a dû représenter d'ennuis pour Balzac. Et l'on peut dire que, s'il y a vécu, pensé et travaillé plusieurs années, il ne l'a jamais positivement habitée. Il y était plutôt campé que logé. Était-ce bien un logement sérieux qui ce chalet aux volets verts où n'est jamais entrée l'ombre d'une commode, où n'a jamais été accroché un semblant de rideau? La véritable habitation des Jardies était celle qui existait dans le même enclos, à vingt ou trente pas de la sienne, habitation à peu près possible où, je ne sais trop dans quelle pensée de prudence, il avait déposé quelques-uns des beaux meubles qu'il avait rue des Batailles et sa riche bibliothèque. Madame la comtesse de V*** habitait alors avec sa famille ce pavillon tout à fait sans valeur comme architecture. Le fameux pavillon des Jardies fut bâti par Balzac juste en face de cette insignifiante maison. Quoique le terrain, à cet endroit, ait une mine assez agreste, il offre tant et tant d'inconvénients, qu'on

se demande le motif pour lequel Balzac l'avait choisi. Il ne penche pas, il tombe sur la route qui va de Sèvres à Ville-d'Avray.

Il serait, je crois, difficile à un arbre de quelque dimension de prendre racine sur un sol aussi diagonal. Les peintres décorateurs de théâtre ont le droit de le trouver extrêmement original; mais il est furieusement antipathique au plaisir de la promenade. Les jardiniers-architectes, sous la direction fantasque de Balzac, ont dévoré des mois entiers pour soutenir, à force d'art et de petites pierres, tous ces plateaux successifs, toujours disposés à descendre gaiement les uns sur les autres, à la moindre pluie d'orage. Je les ai presque constamment vus occupés à rétablir ces jardins suspendus, renouvelés de ceux de Sémiramis. C'était leur désespoir.

Je me souviendrai longtemps de l'étonnement dans lequel tomba l'acteur Frédérick Lemaître le jour où, pour causer avec Balzac de la mise à l'étude de *Vautrin*, il s'était rendu aux Jardies. Pour arrêter ses pieds, qui fuyaient sous lui, il les fixait à l'aide de deux pierres, absolument comme on le ferait pour équilibrer un meuble sur un parquet inégal. Quand il reprenait sa marche, il éloignait les pierres, ou les gardait dans sa main, afin d'en faire le même usage plus loin. Le manége était des plus divertissants à observer.

Balzac seul conservait sa placidité de propriétaire au milieu de ces glissades perpétuelles. Il possédait, du reste, à un suprême degré la rare qualité de ne paraître prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui. Il eut déconcerté un coup de tonnerre. On le devine sans peine, un terrain aussi difficile à fertiliser, à cause de ses inquiétudes, ne devait pas offrir un luxe d'ombre au front des promeneurs. Il n'offrait aucune ombre. Peut-être a-t-il, depuis cette époque déjà assez éloignée, gagné en consistance et en végétation. Mais alors, grand Dieu! je ne voyais guère à lui comparer que le versant du pic de Ténériffe.

Pourtant un seul arbre, nous devons le dire, un arbre acrobate, un noyer d'assez belle venue, était parvenu à prendre pied sur cette pente périlleuse. Sur un plateau de quelques mètres, il avait assis sa domination isolée. Si nous en parlons un peu tard, c'est qu'il n'avait pas toujours appartenu à Balzac. La commune de Sèvres, par un étrange partage de terrains, l'avait distrait à son profit de la totalité des Jardies. Enfin, Balzac possédait les Jardies, Sèvres le noyer. Ce noyer est toute une amusante histoire à raconter, ou plutôt une comédie. Mais, comédie ou histoire, nous y reviendrons.

Quelques lignes des Mémoires de Saint-Simon décidèrent Balzac, en quête d'une localité rurale,

en faveur des Jardies. Dans le temps où Louis XIV habitait Versailles, les courtisans plantèrent à l'envi leurs tentes autour de Saint-Cloud, de Meudon, de Luciennes, de Sèvres, de Ville-d'Avray et de mille autres communes voisines ou à peu près voisines de Versailles. Les Jardies sortirent alors de leurs boues jaunes et perpendiculaires. Puis les mauvais jours de la monarchie vinrent, et les Jardies disparurent. Balzac voulut restaurer un morceau de ce passé, peut-être imaginaire ; imaginaire du moins quant à la topographie. Car était-ce bien là qu'étaient les Jardies? J'ai entendu retentir bien des doutes à cet égard. Sèvres et Ville-d'Avray ont toujours dénié à Balzac les Jardies : ils ne disaient jamais que *les vignes de M. de Balzac*. Quoi qu'il en soit, Balzac avait à peine fait construire les murs extérieurs et poser la porte pleine à doubles battants verts, qu'il faisait graver en lettres d'or, dans une plaque de marbre noir placée sous la sonnette : LES JARDIES.

La porte était posée et roulait sur ses gonds bien avant que s'élevât la maison même dont elle défendait l'entrée. La construction de cette maison a longtemps défrayé l'esprit caustique des Parisiens, toujours à l'affût des faiblesses d'un homme supérieur. La faiblesse de Balzac était grande à l'endroit de la maçonnerie. Il ne faut pas oublier,

non pour l'excuser, car le goût de bâtir est fort respectable, que c'était, à cette époque là, son unique plaisir, sa seule manière de se reposer des forts travaux d'esprit dont il se surchargeait. On a prétendu qu'en dirigeant lui-même avec un despotisme sans concession la construction du pavillon des Jardies, il avait oublié l'escalier. Qu'il n'admît aucun conseil, aucune observation, aucune critique venue de son architecte ou de ses maçons, c'est là un fait que nous attestons; mais qu'il ait négligé de commander l'escalier dans l'ordonnance intérieure de la maison, et qu'un beau jour, maçons et architectes soient accourus lui dire :

— Monsieur de Balzac, la maison est finie; quand voulez-vous que nous fassions l'escalier ?

C'est là un second fait qui exige, dans la mesure de son importance, une explication. Balzac rêvait pour ses Jardies des pièces spacieuses, carrées, prenant jour à plaisir par les quatre côtés de la façade. Or, dans les plans de l'architecte, ce minotaure d'escalier dévorait ici le tiers d'une pièce, là la moitié d'une autre; il défigurait le dessin créé par le crayon poétique de l'écrivain. On avait essayé de le réduire, de le tordre, de le reléguer aux angles du bâtiment, — d'un bâtiment malheureusement trop exigu pour prêter de l'espace; — ce maudit escalier venait toujours tout gâter. Les maçons jetèrent leur plâtre vers le ciel, l'ar-

chitecte cassa les branches de son compas. Ce fut dans un de ces moments de lutte avec les aspérités du problème, que Balzac dut se dire : « Puisque l'escalier veut être le maître chez moi, je mettrai l'escalier à la porte. » Ce qu'il fit. Ses appartements s'étalèrent alors sans obstacle, sans autres limites que les quatre murs ; et la cage de l'escalier fut construite, après coup, contre la façade extérieure, en punition de ses prétentions fastidieuses. Balzac aurait pu objecter qu'en Hollande et en Belgique des villes entières sont construites dans ce système naïf, portant leur escalier au dos, comme une hotte ; il dédaigna toujours de s'expliquer là-dessus.

Il résista ; l'escalier en a-t-il fait autant ? a-t-il résisté jusqu'ici aux froides et humides nuits de notre belle France ? Je l'ignore. Au surplus, il serait inexact de dire que le pavillon des Jardies est tout à fait dépourvu à l'intérieur de la commodité si incommode des escaliers. Il en a quelques-uns de second ordre, conduisant assez directement où l'on veut aller, et pour la parure desquels Balzac projetait le revêtement de palissandre et la livrée de velours amarante.

Ce qu'il projetait pour les Jardies était infini. Sur le mur nu de chaque pièce, il avait écrit lui-même, au courant du charbon, les richesses mobilières dont il prétendait la doter. Pendant plu-

sieurs années, j'ai lu ces mots charbonnés sur la surface patiente du stuc :

Ici un revêtement en marbre de Paros ;

Ici un stylobate en bois de cèdre ;

Ici un plafond peint par Eugène Delacroix ;

Ici une tapisserie d'Aubusson ;

Ici une cheminée en marbre cipolin ;

Ici des portes, façon de Trianon ;

Ici un parquet-mosaïque formé de tous les bois rares des îles.

Ces merveilles n'ont jamais été qu'à l'état d'inscriptions écrites au charbon. Du reste, Balzac permettait la plaisanterie sur cet ameublement idéal, et il rit autant, et plus que moi, le jour où j'écrivis en plus gros caractères que les siens, dans sa chambre même, aussi vide que les autres chambres :

ICI UN TABLEAU DE RAPHAEL, HORS DE PRIX, ET COMME ON N'EN A JAMAIS VU.

La seule chose qui ne manquait pas aux Jardies... Mais voici comment la conversation s'engagea entre Balzac et moi à l'occasion de ce meuble nombreux, invisible, mais réel, dont il tint à me ménager la surprise :

— Vous ne vous êtes jamais aperçu, en admirant les perfectionnements que j'apporte à la décoration intérieure des Jardies, me dit-il, d'une innovation ingénieuse et rare que je puis presque

revendiquer comme mon œuvre personnelle, je n'ose pas tout à fait dire comme un chef-d'œuvre personnel?

— Non, mon cher Balzac, je n'ai pas encore remarqué cette innovation, et vous seriez fort aimable si vous vouliez bien...

— Regardez autour de vous; que voyez-vous?

— Ce que je vois depuis longtemps : des murs entièrement libres des entraves vulgaires d'un mobilier qui aurait nui au développement de la perspective. Pour me servir d'une phrase plus explicite encore, je ne vois rien du tout.

— Regardez mieux.

— Toujours rien.

— Ah! vous y mettez de la mauvaise volonté.

— Non, je vous jure...

— Eh bien, voilà ce qui fait hautement l'éloge de mon invention, l'impossibilité où vous êtes de la constater. Sans cela, elle eût été imparfaite, mauvaise; elle eût été à recommencer.

— Mais qu'est-ce donc?

— N'est-il pas odieux et bête, continua-t-il, que, depuis des siècles, on fasse courir des fils de fer tout le long des murs, et qu'au bout de ces fils on laisse voir une grosse sonnette aussi stupide qu'indiscrète? Examinez, étudiez la sonnette que j'ai créée pour les gens du monde qui n'aiment pas à être secoués par le bruit désagréable du son cru

du fer, pour les gens d'étude, pour les gens réfléchis... on ne la voit pas du tout. Cherchez ! elle se cache dans le mur au point de ne laisser paraître aucune saillie, aucune indication. Désormais, on ne verra pas plus sonner un homme qu'on ne le voit penser. Déjà, M. Scribe a adopté ce genre de sonnette, dont il paraît enchanté. Chaque pièce des Jardies en possède une pareille. Venez voir si je mens.

Je suivis Balzac, qui, en effet, me montra avec orgueil, dans chaque pièce, un modèle de sonnette de son invention, et, lui et moi, nous nous livrâmes, lui par amour-propre d'auteur, moi par faiblesse de courtisan, au plaisir assez primitif d'agiter toutes les sonnettes.

Il fallait voir sa joie de sonneur à ce carillon qui proclamait son triomphe et lui donnait pour écho toutes les solitudes du pavillon. Ainsi, aux Jardies, les sonnettes abondaient; mais on avait beau les agiter, peu de domestiques accouraient au bruit.

III

Balzac à table. — Son pantagruélisme végétal. — La vertu de son vin. — Ses convives. — Du café comme on en voit peu, et du thé comme on n'en voit pas. — La dose des borgnes et la dose des aveugles. — Balzac au travail.

C'est dans l'une des pièces basses, au rez-de-chaussée, que Balzac avait l'habitude de dîner et qu'il nous recevait à sa table, toujours servie à six heures; mais à six heures pour ses amis, car, pour lui, il venait quelquefois au dessert; souvent il ne venait pas du tout. Ces constantes irrégularités dans sa manière de vivre dérangeaient conti-

nuellement son estomac. Il ne buvait que de l'eau, mangeait peu de viande ; en revanche, il consommait des fruits en quantité. Ceux qu'on voyait sur sa table étonnaient par la beauté de leur choix et leur saveur. Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur, ses mains frémissaient de joie à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il n'en restait pas une pour aller raconter la défaite des autres. Il dévorait tout. Il était superbe de pantagruélisme végétal, sa cravate ôtée, sa chemise ouverte, son couteau à fruits à la main, riant, buvant de l'eau, tranchant dans la pulpe d'une poire de doyenné, je voudrais ajouter et causant ; mais Balzac causait peu à table. Il laissait causer, riait de loin en loin, en silence, à la manière sauvage de Bas-de-Cuir, ou bien il éclatait, comme une bombe, si le mot lui plaisait. Il le lui fallait bien salé ; il ne l'était jamais trop. Alors, sa poitrine s'enflait, ses épaules dansaient sous son menton réjoui. Le franc Tourangeau remontait à la surface. Nous croyions voir Rabelais à la Manse de l'abbaye de Thélème. Il se fondait de bonheur surtout à l'explosion d'un calembour bien niais, bien stupide, inspiré par ses vins, qui étaient pourtant délicieux.

On buvait beaucoup à sa table, souvent beaucoup trop. Sans jeter la bouteille à la tête de personne, je suis forcé de dire que j'ai, plus d'une

fois, laissé des présidents de cour royale infiniment au-dessous du niveau de la nappe.

Je me souviendrai toujours d'un Russe célèbre qui, de minuit à deux heures du matin, pleura à chaudes larmes sur le triste sort d'un de ses amis condamné pour le reste de ses jours à vivre à Tobolsk, au fond de la Sibérie. Il nous attendrit si profondément sur cet excellent ami, que nous nous mîmes tous à pleurer sans trop savoir pourquoi. Il travaillait aux mines, et plus nous buvions, plus cet infortuné descendait dans les entrailles de la terre. A deux heures du matin, il était plongé si avant dans le bitume, le soufre, le mercure et le platine, que nous cessâmes de nous occuper de lui. Quelques jours après, Balzac nous apprit que son scélérat de Russe n'avait jamais eu d'ami à Tobolsk ; il le lui avait avoué lui-même. Nous avions été dupes du vin du Rhin et un peu ses complices.

Du reste, j'ai vu passer autour de cette table des célébrités dans tous les genres, les plus brillantes et les plus sombres : Malaga, Séraphita et Vautrin. Parmi les phénomènes intellectuels qui se succédaient au bord de la nappe des Jardies, je n'oublierai pas madame de Bocarmé, la femme qui sait tout et parle admirablement sur tout; elle ravissait Balzac par son érudition de fée. Un soir, elle me décrivit Java, où elle a vécu quarante ans, — car cette femme merveilleuse a mille et vingt-

trois ans, et elle en paraissait à peine trente! — Elle me décrivit Java, ses monuments, ses monstres, ses splendeurs et ses effroyables maladies, avec une science, un feu d'expressions, des couleurs si nettes et si éclatantes, que cette soirée fut pour moi une des plus curieuses et des plus mémorables.

Après le dîner, nous allions ordinairement prendre le café sur la terrasse : le café de Balzac eût mérité de rester proverbial. Je ne crois pas que celui de Voltaire eût osé lui disputer la palme. Quelle couleur! quel arome! Il le faisait lui-même, ou du moins présidait-il toujours à la décoction.— Décoction savante, subtile, divine, qui était à lui comme son génie.

Ce café se composait de trois sortes de grains : bourbon, martinique et moka. Le bourbon, il l'achetait rue du Mont-Blanc (Chaussée-d'Antin) ; le martinique, rue des Vieilles-Audriettes, chez un épicier qui ne doit pas avoir oublié sa glorieuse pratique; le moka, dans le faubourg Saint-Germain, chez un épicier de la rue de l'Université; par exemple, je ne sais plus trop lequel, quoique j'aie accompagné Balzac une ou deux fois dans ses voyages à la recherche du bon café. Ce n'était pas moins d'une demi-journée de courses à travers Paris. Mais un bon café vaut cela et même davantage. Le café de Balzac était donc, selon moi, la

meilleure et la plus exquise des choses... après son thé toutefois.

Ce thé, fin comme du tabac de Latakieh, jaune comme de l'or vénitien, répondait sans doute aux éloges dont Balzac le parfumait avant de vous permettre d'y goûter; mais véritablement il fallait subir une espèce d'initiation pour jouir de ce droit de dégustation. Jamais il n'en donnait aux profanes; et nous-mêmes n'en buvions pas tous les jours. Aux fêtes carillonnées seulement, il le sortait de la boîte kamtschadale où il était renfermé comme une relique, et il le dégageait lentement de l'enveloppe de papier de soie, couverte de caractères hiéroglyphiques.

Alors Balzac recommençait, toujours avec un nouveau plaisir pour lui et pour nous, l'histoire de ce fameux thé d'or. Le soleil ne le mûrissait que pour l'empereur de la Chine, disait-il; des mandarins de première classe étaient chargés, comme par un privilége de naissance, de l'arroser et de le soigner sur sa tige. C'étaient des jeunes filles vierges qui le cueillaient avant le lever du soleil et le portaient en chantant aux pieds de l'empereur. La Chine ne produisait ce thé enchanté que dans une seule de ses provinces, et cette province sacrée n'en fournissait que quelques livres destinées à Sa Majesté Impériale et aux fils aînés de son auguste maison. Par grâce spéciale, l'em-

pereur de la Chine, dans ses jours de largesse, en envoyait par les caravanes quelques rares poignées à l'empereur de Russie. C'était par le ministre de l'autocrate que Balzac, de ministre en ambassadeur, tenait celui dont il nous favorisait à son tour.

Le dernier envoi, celui d'où procédait le thé jaune d'or, donné à Balzac par M. de Humboldt, avait failli rester en route. Il était arrosé de sang humain. Des Kirguises et des Tartares Nogaïs avaient attaqué la caravane russe à son retour, et ce n'est qu'après un combat très-long et très-meurtrier qu'elle était parvenue à Moscou, sa destination. C'était, comme on le voit, une espèce de thé des Argonautes. L'histoire de l'expédition, que nous abrégeons beaucoup, ne finissait pas absolument là; celle de ses étonnantes propriétés y faisait suite : trop étonnantes! Si l'on prend trois fois de ce thé d'or, prétendait Balzac, on devient borgne; six fois, on devient aveugle; il faut se consulter. Aussi, lorsque Laurent Jan se disposait à boire une tasse de ce thé digne de figurer dans les endroits les plus bleus des *Mille et une nuits*, il disait :

— Je risque un œil : servez!

Bien rarement Balzac passait-il la soirée avec les amis qu'il invitait. Cela n'arrivait jamais quand le travail le pressait beaucoup. Immédiatement

après le dessert, il nous disait adieu et allait se mettre au lit. Plus d'une fois, l'été, à sept heures, au milieu des plus douces splendeurs de la soirée, je l'ai vu nous quitter et remonter soucieusement aux Jardies, afin d'aller goûter par force, par violence, un sommeil imposé, malsain : afin de pouvoir se lever à minuit et travailler jusqu'au lendemain.

C'était là sa vie, vie de galérien, atroce, contre nature : efforts meurtriers! Et pourtant, sans ces efforts, je ne crois pas qu'il soit possible à l'écrivain de creuser un profond sillon aux flancs de cette dure montagne, au pied de laquelle est aussi sa tombe.

Personne au monde n'a peut-être vécu autant dans la nuit que Balzac. Ce grand silence de la vie et de la nature lui rendait le calme nécessaire à la création de ses belles œuvres. Le vaisseau de haut bord veut la grande mer et les profondeurs incommensurables. C'est en allant par les bois solitaires de Ville-d'Avray et ceux de Versailles qu'il pensait et se recueillait. Souvent, c'est lui-même qui me l'a raconté, il s'était trouvé le matin en robe de chambre et en pantoufles, nu-tête sur la place du Carrousel, après avoir marché toute la nuit à travers bois, plaines, villages, prairies et chemins. Il grimpait alors sur l'impériale des voitures de Versailles et rentrait à Ville-d'Avray, par Sèvres,

n'ayant oublié que de payer le conducteur, par la raison fort simple qu'il était sorti des Jardies sans un sou dans sa poche. La surprise de ce désagrément n'étonnait personne : tous les conducteurs le connaissaient, et lui, de Balzac, avait, entre autres habitudes originales, celle de n'avoir jamais d'argent sur lui. Il est vrai qu'il ne portait jamais de montre non plus.

IV

La bague du Prophète. — Comment elle était venue au doigt de Balzac. — Ce qu'en offrait le Grand Mogol, et ce qu'en donnait Laurent Jan. — Le mur des Jardies. — Son mauvais penchant, ses écarts et sa ruine.

Ce fut aussi par une nuit d'hiver qu'il fut saisi de la plus étrange idée qu'il ait jamais eue : il part des Jardies à minuit, et se rend, je ne sais trop comment, rue de Navarin, à Paris, chez son ami Laurent Jan. Il était deux heures du matin environ quand il sonna à la porte de Laurent Jan, qui, peu préparé à la surprise, dormait profondément. Bal-

zac sonne à bras raccourci, il réveille tous les locataires, il finit même par réveiller le concierge, indigné, comme tous les concierges, d'être troublé au milieu des songes les plus doux. « Que voulez-vous? — qui est-là? — qui demandez-vous? — qui êtes-vous? » C'est à travers cette pluie battante de questions et de malédictions vomies par le concierge que Balzac arrive jusqu'à la chambre assoupie de son ami. Grandement effrayé de cette apparition, celui-ci se frotte les yeux, se met sur son séant :

— C'est bien toi, Prosper?

— C'est moi, lui répond de Balzac; lève-toi! nous allons partir.

— Partir?...

— Oui, partir... mais lève-toi, je te raconterai...

— Non, avant de me lever, je veux savoir où tu comptes me conduire.

— Eh bien, réjouis-toi! nous allons partir immédiatement pour le Mogol.

— Es-tu fou?

— Nous allons être immensément riches, riches comme un empire, comme l'empire du Mogol.

— Voyons, avant de faire mes malles, je désirerais un peu plus amplement savoir, objecte timidement Laurent Jan, ce que nous irons faire dans le Mogol à l'heure qu'il est.

— Dépêche-toi! s'écrie Balzac, nous avons perdu plus d'un million depuis que tu balances à te lever... le temps marche, et nous avons encore à aller chercher Gozlan...

— Ah! Gozlan vient avec nous au Mogol?

— Il viendra avec nous : je veux qu'il ait une part dans les trésors sans fin qui nous attendent au Mogol.

Laurent Jan se leva, se résigna à devenir cent ou deux cents fois millionnaire, s'habilla en grelottant, et, quand il fut habillé, il dit à Balzac, qui trépignait d'impatience :

— Mais encore une fois, qu'allons-nous faire dans l'empire du Mogol, puisqu'il est convenu que je consens à t'y suivre?

— Ce que nous allons y faire?

— Oui, ça vaut la peine d'être demandé.

Balzac prit Laurent Jan par le bras et le conduisit mystérieusement près de la lampe.

— Regarde cette bague.

— Eh bien, je la vois; ça vaut quatre sous.

— Tais-toi! regarde mieux.

— Ça en vaut six, et n'en parlons plus.

— Apprends, poursuit de Balzac, que cette bague m'a été donnée à Vienne par le fameux historien M. de Hammer, à mon dernier voyage en Allemagne.

— Ensuite?

— Ensuite, M. de Hammer a souri en me disant : « Un jour, vous connaîtrez l'importance du petit cadeau que je vous fais. » Je portais cette bague sans penser à ces paroles; je ne croyais avoir qu'une pierre verte comme il y en a tant...

— Eh bien ?

— Eh bien... d'abord, il y a des caractères arabes gravés sur cette pierre... ces caractères... Mais n'anticipons pas sur le grandiose de la surprise qui m'attendait hier et que j'accours te faire partager pour que nous partagions ensuite les trésors... Hier donc, à la soirée de l'ambassadeur de Naples, j'ai eu la pensée de m'informer auprès de l'ambassadeur de la Porte Ottomane de la signification de ces caractères incrustés... Je montre la bague... l'ambassadeur turc y a à peine jeté les yeux, qu'il pousse un cri dont toute la réunion s'est émue. « Vous avez une bague, me dit-il en s'inclinant jusqu'à terre, qui vient du Prophète; elle a été portée par le Prophète, et c'est là le nom du Prophète. Elle fut volée par les Anglais au Grand Mogol, il y a environ cent ans, puis vendue à un prince d'Allemagne... » Je l'interromps aussitôt... « C'est à Vienne qu'elle m'a été donnée par M. de Hammer... — Allez tout de suite, me dit l'ambassadeur, dans l'empire du Grand Mogol, qui a offert des tonnes d'or et de diamants à celui qui lui rapporterait la bague du Prophète, et vous re-

viendrez... avec les tonnes. » Figure-toi si j'ai bondi! Je viens donc te chercher, mon cher Jan, pour que nous allions ensemble avec Gozlan restituer au Grand Mogol, ravi d'extase au troisième ciel, la bague du Prophète. Viens! les tonnes nous attendent!

— Et c'est pour cela que tu m'as dérangé au milieu de la nuit! répondit Jan.

— Trouverais-tu la somme assez peu forte? répondit à son tour Balzac, qui ne comprenait pas l'indifférence de son ami devant la perspective féerique ouverte devant leurs yeux par la magique intervention de cette bague.

— Je persiste dans l'offre première que je t'ai faite, dit Jan en se déshabillant : en veux-tu quatre sous, de ta bague du Prophète?

Dire tous les mots cruels que Balzac lança sur le scepticisme de Laurent Jan est une tâche impossible. D'une violence sanguine et bilieuse qui lui donnait l'aspect d'un lion quand il s'abandonnait à la colère, Balzac cria, fulmina contre Laurent Jan; mais enfin, courbé, brisé par la rage, il s'étendit sur le tapis de son intime ami et il dormit jusqu'au lendemain, en rêvant aux trésors du Grand Mogol. C'est ainsi que Laurent Jan et moi échappâmes au grand voyage pour l'empire du Mogol, qui nous attend encore. Balzac ne nous parla plus qu'avec beaucoup de circonspection de la bague du Pro-

plète, que nous ne lui vîmes plus que très-rarement au doigt.

Ces rêves de millions, d'empire du Mogol, ces rêves parés de diamants ne naissaient pas dans l'imagination de Balzac sans une cause intérieure. S'il s'agitait sous le poids de cet éblouissant cauchemar, c'est qu'il portait les Jardies sur la poitrine, et les Jardies coûtaient beaucoup et ne rapportaient rien; nous nous trompons, ils rapportaient des ennuis, des luttes, des procès sans fin à Balzac, que nous avons quelquefois trouvé chez lui, le matin, plus vert que la feuille de ses arbres, tant il souffrait dans sa position si tourmentée d'apprenti propriétaire. Je sais un mur, un mur qui n'a pas dix mètres de long, et pas plus de deux mètres de hauteur, qui mériterait bien quelque célébrité, même après les murs de Thèbes, les murs de Troie, les murs de Rome, et la fameuse muraille de la Chine. Ce mur séparait la partie supérieure de la propriété de Balzac,—nous disons la partie supérieure, et nous prions de ne pas lire toute la propriété, — de la partie supérieure de la propriété d'un voisin, d'un voisin quelconque; tous les voisins sont les mêmes. Qu'on se figure deux lits dont les oreillers se touchent, mais qui sont séparés vers leur moitié par leurs pentes de bois. — Le terrain de Balzac, déjà plus élevé que le terrain limitrophe, fut encore exhaussé par lui de

quelques pieds; tous ces exhaussements nécessitèrent à la fin un mur d'appui qui empêchât ce terrain supplémentaire de tomber dans le champ du voisin. Telle est l'origine du mur historique des Jardies; le récit de ses éboulements est celui des tortures de Balzac. A peine élevé, ce mur s'affaissa sur lui-même et répandit sa chaux et ses pierres de l'un et de l'autre côté, dans le champ de Balzac et dans celui du voisin. Balzac soupira et fit relever son mur. Il fut reconnu, à dire d'experts, que le talus n'était pas assez prononcé : on agrandirait l'angle de résistance et le mur ne tomberait plus. Un mois après, il était reconstruit dans la forme voulue; on se réjouissait déjà... le lendemain, il plut; le soir... le soir, nous jouions au domino dans la pièce placée à la galerie de la maison; on frappe, on ouvre aussitôt la croisée.

— Monsieur de Balzac?

— Qu'y a-t-il?

— Votre mur vient d'aller chez le voisin!

— Pas possible!

— Tout entier.

Nous prenons des flambeaux et nous nous dirigeons vers l'endroit du sinistre. Il était splendide. Le mur entier, renversé par la base, était couché de son long sur le terrain du voisin. Nous contemplâmes le désastre pendant quelques minutes. Le lendemain, il se compléta pour Balzac par une foule de

papiers timbrés, procès-verbal, mise en demeure, assignation etc., etc. Cette fois, en tombant, le mur avait aplati des navets, blessé des carottes, contusionné des panais ; on ne sait pas ce que coûtent quelques mauvais légumes morts ainsi de mort violente ! Il n'y a que la mort d'un homme qui puisse balancer en France la mort d'un pommier ou d'un cerisier. Et l'on a peur de voir diminuer le respect pour la propriété ! J'ai toujours eu la crainte contraire. Passons. Une troisième fois, il fallut remettre le mur sur ses débiles jambes. D'autres architectes furent appelés en consultation, pour savoir ce qu'il fallait résolûment faire contre l'épilepsie de ce mur.

— L'angle de résistance est suffisant, dirent-ils ; mais la brique et le ciment romain doivent être employés dans les fondations du mur ; il faut le traiter par la brique.

— Traitons-le par la brique, murmura Balzac en dirigeant vers le ciel ce magnifique regard noir où se peignaient son esprit et son génie.

Il fut donc arrêté qu'on traiterait le mur malade par la brique. On le traita si bien, que les mémoires des architectes engraissèrent à vue d'œil. Eux aussi se traitèrent par la brique ! J'ai fait tomber trois fois et se relever trois fois, aux yeux du lecteur, ce mur d'Ilion ; mais, en conscience, je pourrais affirmer que c'est plus de cinq fois qu'il a été renversé et remis en place. De guerre lasse, Balzac finit par

acheter le morceau de terrain dans lequel son mur se plaisait tant à se coucher, et alors il se dit avec orgueil :

— C'est cher, mais c'est égal, on est toujours bien heureux de pouvoir s'écrouler chez soi : mon pauvre mur pourra du moins mourir dans son lit.

Tout à l'heure nous nous placerons, avec le lecteur, sur la terrasse soutenue par ce mur fantasque, cette terrasse d'où Balzac aimait à promener sa vue sur les bois frais et mélancoliques de Ville-d'Avray; et je raconterai mon entrevue avec lui, le lendemain même de la première, unique et dernière représentation de *Vautrin*.

V

Aspirations de Balzac vers le théâtre. — Son sentiment sur la poésie en général et sur les *Burgraves* en particulier. — Ses calculs fantastiques. — Comment il se donna le luxe d'un collaborateur, et ce qui en advint

Balzac avait plutôt des soudainetés, des bouffées dramatiques qui, selon les diverses températures par lesquelles passait son esprit si inflammable, devenaient des tempêtes et des ouragans, que le désir continu et sérieux d'une vocation pour le théâtre. Ces intempérances le saisissaient d'ordinaire quand il se produisait autour de lui quelque grand succès

de pièce. La fumée du vin l'ou ailleurs l'envahissait alors, lui montait énergiquement au cerveau, et, pendant un mois, deux mois d'ivresse souvent, il ne rêvait à tous propos que drames historiques, mélodrames forcenés, comédies de mœurs : pièces pour la Comédie-Française, pièces pour la Porte-Saint-Martin, pièces pour la Gaieté. Les barbes de sa plume frémissaient. Il allait travailler... oh! comme il allait travailler! pour M. Samson, pour madame Dorval, pour M. Frédérick Lemaître; pour ce dernier surtout, qu'il admirait à la fois avec le gros fanatisme irréfléchi du peuple, et qu'il appréciait avec son tact si fin et si magnétique.

Je ne vois guère que mademoiselle Rachel qu'il exceptât un peu dans sa grande levée d'artistes, et l'exclusion va tout de suite s'expliquer. Rien ne tournait moins d'abord au genre tragique, genre un, que l'imagination complexe de Balzac; ensuite, il faut aussi le dire, rien chez lui ne tendait, même un tant soit peu, vers la poésie. N'allez pas vous méprendre! nous entendons ici par poésie la forme rimée seulement. On ne voudrait pas nous faire dire que Balzac n'aimait pas la pensée idéalisée, le choix dans les images, l'aristocratie dans l'expression, certaine vérité d'exquise convention reçue entre les gens de goût depuis plusieurs siècles, c'est-à-dire la poésie. Balzac n'aimait pas les vers, voilà! il les respectait infiniment, mais il ne les li-

sait guère. Du reste, il avait faiblement la conscience de leurs difficultés. Il louait au hasard, au vol, s'échauffait à froid; son admiration tirait *au jugé*, comme dirait un chasseur; et, quand il avait récité quelques lambeaux des *Méditations* ou des *Orientales*, vanté Racine parce qu'on lui avait fait croire que Racine avait, comme lui, excellé à peindre les femmes, sa dîme d'enthousiasme à la poésie était payée. Il rentrait tranquillement dans sa prose avec sa quittance dans la poche, et de longtemps il n'était plus question de vers aux Jardies.

Qu'il me soit encore permis ici, toujours pour bien faire comprendre la clémence d'esprit de Balzac à l'endroit de la poésie, de rappeler une soirée — soirée fameuse! — à laquelle nous assistâmes, lui et moi, au Théâtre-Français. C'était la première représentation des *Burgraves*. Victor Hugo nous avait envoyé un billet de balcon de deux places. Le sort de l'ouvrage ne fut pas longtemps indécis; les désapprobations, les rires, les murmures, les moqueries, les sifflets se croisèrent bientôt sous nos pieds, sur nos têtes, devant nous, derrière nous. — Belle bataille! les dragées du baptême dramatique auquel nous sommes tous exposés, depuis les plus hauts jusqu'aux plus humbles, pleuvaient comme grêle et grêlons, sans piété, sans merci sur Otto et sur Guanumara. Le

fonds de la tête était une gaieté universelle, une jubilation satanique : c'était le rire putride des premières représentations contrariées ; les envieux rient noir, les jaloux rient jaune-citron ; le public, ce grand enfant, rit bêtement parce qu'il voit rire.

A ce moment, je me sens frapper sur l'épaule par Balzac, placé au-dessus de moi ; je me retourne et je vois Balzac qui riait aussi, mais sournoisement en manière de conspirateur, et comme pour me rendre complice de l'hilarité empoisonnée dont il venait, lui aussi, d'être atteint.

— Comment trouvez-vous cela ? me demande-t-il.

Je lui réponds sérieusement :

— Je trouve cela admirable ! admirable ! admirable ! Depuis Dante, soyez-en convaincu, il n'a rien été écrit d'aussi beau, d'aussi grand, d'aussi sublime dans aucune langue.

— C'est aussi mon avis, reprend Balzac, qui ne s'attendait pas à cette réponse, ou qui, peut-être aussi, l'attendait pour savoir quel parti il prendrait dans la question qu'on égorgeait devant nous.

A partir de ce moment, les *Burgraves* allèrent aux nues dans son opinion de la soirée. Bien d'autres exemples attesteraient son peu d'aptitude à goûter la pensée sous l'enveloppe féerique du vers.

Quand la fièvre dramatique le gagnait, non-seulement il soulevait à brassées tous les amas d'idées émises ou à émettre dans ses romans, pour en faire des drames et des comédies à destination de tous les théâtres de Paris, mais il ne reculait même pas, lui, Balzac! maître hermétique en fait d'idées, devant la pensée de demander des idées à d'autres, de leur proposer des associations, des collaborations et surtout des opérations! car chez lui, à l'instant même où une idée venait de paraître, cette idée, quelle qu'elle fût, tournait à l'opération. Voici comment le précipité chimique s'opérait; et c'est lui qui parle ici :

— L'idée que j'ai là est grande; elle est brillante et solide; c'est du granit rose. Dans ce granit, nous allons tailler à grands blocs égyptiens une pièce à tableaux pour la Porte-Saint-Martin; j'ai la parole de Frédérick. Avec Frédérick, — vous n'en doutez pas,—c'est au moins cent cinquante représentations à cinq mille francs l'une dans l'autre; cela fait sept cent cinquante mille francs; je dis : SEPT — CENT — CINQUANTE — MILLE — FRANCS! — Maintenant calculez : à douze pour cent de droits d'auteur, c'est plus de quatre-vingt mille francs de droits qui nous reviennent. Et je ne parle pas ici des billets — sur lesquels Porcher, que j'ai déjà vu, avancera, comme d'usage, cinq ou six mille francs en or fin; — je ne parle pas non plus de la

brochure vendue pour notre compte à dix mille exemplaires : à trois francs l'exemplaire, c'est encore une bague au doigt de trente mille francs. Je ne parle pas...

On voit, comme nous venons de le dire, que tout tournait à l'opération chez de Balzac, même avant que l'idée eût la forme insaisissable du germe. Son projet n'était pas encore logé au cerveau, qu'il entrait déjà à la Bourse pour y être coté. C'est justement sur la place de la Bourse qu'Henry Monnier, qu'il aimait et estimait beaucoup, lui fit un jour, après avoir écouté l'un de ces calculs magnifiques, au bout desquels ils étaient destinés tous les deux à gagner quatorze millions, cette admirable réponse :

— Avance-moi cent sous sur l'affaire.

Nous avons dit que Balzac aurait pris des collaborateurs de toutes mains quand il était mordu de la rage du théâtre. Ce fut dans l'un des accès de la maladie qu'il attira entre autres aux Jardies un bon et faible jeune homme nommé Lassailly, esprit flottant et songeur que Dieu depuis a appelé à lui. Balzac avait jeté les yeux sur cette intelligence incertaine pour en faire un collaborateur dramatique, tâche dont le pauvre garçon était aussi capable que d'écrire *Eugénie Grandet* ou *le Lis dans la vallée*. A moi comme à bien d'autres, il fut radicalement impossible de deviner quelle raison inouïe avait

déterminé Balzac à faire un pareil choix. Raphaël engageant un tailleur de pierres du Transtevere ou un couvreur d'Ostie pour l'aider à peindre ses tableaux n'eût pas été plus bizarre.

Balzac était tellement sérieux — on a besoin de preuves pour y croire — en appelant Lassailly à l'honneur de travailler avec lui ou sous lui aux Jardies pour le théâtre, qu'il passa avec son singulier collaborateur un traité pour plusieurs années d'association. Ce traité a-t-il été enregistré? a-t-il été revêtu des formes légales? a-t-il même été écrit? Nous l'ignorons et nous en doutons. Mais il est de notoriété contemporaine que les conditions en furent débattues, réglées; et je puis affirmer, avec l'autorité de mes souvenirs et celle des souvenirs de bien d'autres, qu'elles ont joui d'une certaine popularité à l'époque dont nous parlons. Ces conditions étaient que Lassailly, devenu par son étrange étoile le collaborateur attitré de Balzac au pavillon des Jardies pour tout ce qui concernait les ouvrages dramatiques à élaborer en commun, serait convenablement logé, chauffé, éclairé, blanchi, nourri, aux frais de Balzac, et que, de son côté, Lassailly se tiendrait constamment à la disposition de Balzac, afin d'avoir à lui fournir une idée, un projet, un plan, une combinaison dramatique, toutes les fois que besoin serait, et que demande lui en serait faite.

A l'éloge de Balzac, il est juste de dire que Lassailly fut tout à coup si bien logé aux Jardies, si inopinément blanchi et éclairé, si orientalement nourri, qu'il acquit en peu de jours un embonpoint qu'on n'espérait plus de la délicatesse de sa constitution. Balzac, nous le proclamons, s'était donc fidèlement acquitté de la partie de l'engagement qui le concernait.

Comment, de son côté, Lassailly s'exécuta-t-il? Lassailly tendait à s'endormir mollement dans les délices de Capoue; il se complaisait à ne pas attendre les repas et à attendre indéfiniment les idées dramatiques qu'il s'était engagé à verser à l'association. Ceci ne faisait pas l'affaire du maître, ou, si l'on veut, de l'associé. Balzac réclamait avec toute sorte de justice la collaboration de Lassailly, et, de son côté, Lassailly ne déniait pas à Balzac ses droits et prétentions légitimes. État dubitatif plein de malaises et de tiraillements. En outre, Balzac, ce qu'on sait, ne travaillait guère que la nuit : c'est la nuit, vers deux heures, trois heures du matin, qu'il sonnait impérieusement pour éveiller Lassailly et lui demander l'exécution de son engagement.

Quelle funèbre minute! Le timide collaborateur, déchirant les limbes du sommeil, s'habillait à la hâte, à demi, et, un pied chaussé, l'autre nu, le bonnet de coton enroulé sur l'oreille, le nez af-

freusement consterné, et l'on sait de quelle consternation Lassailly était doué, il parcourait à pas silencieux, un bougeoir à la main, les pièces désertes qui le séparaient du cabinet solitaire de Balzac; douloureux trajet! Arrivé aux pieds du maître, du maître pâli par l'insomnie, jauni par les plaques de lumière qui lui cuivraient le front et les joues; car le Balzac aux prises avec le démon de l'œuvre de la nuit n'avait rien de commun avec le Balzac de la rue et du salon; le maître donc lui disait :

— Voyons, qu'avez-vous trouvé, Lassailly?

Et Lassailly, relevant son bonnet de coton, écarquillant ses yeux encore enveloppés du nuage des rêves, balbutiait :

— Oui... il faudrait trouver... il serait utile de trouver... d'imaginer quelque chose...

— Eh bien, avez-vous imaginé ce quelque chose? Hâtons-nous! la Porte-Saint-Martin attend; hâtons-nous! Harel m'a encore écrit hier au soir; hâtons-nous! j'ai vu Frédérick Lemaître avant-hier...

— Ah! vous avez vu Frédérick Lemaître?

— Oui; il est tout à nous; il a faim, il a soif d'un drame à faire courir tout Paris. Quel sera ce drame qui fera courir tout Paris? Voilà!

— Voilà! répétait Lassailly, le front plissé par la plus comique contention d'esprit.

— Avez-vous ce drame, Lassailly ?

— Pas tout à fait ; mais...

— Vous l'avez donc en partie?

— Oui et non.

— Je vous écoute.

— J'aimerais mieux que vous me dissiez d'abord, murmurait Lassailly, ce que, de votre côté, vous avez pu imaginer : nous fondrions nos deux idées, et je suis sûr...

— Lassailly, vous dormez !

— Mais non !...

— Mais si !... Vous dormez debout, vous dis-je... Tenez ! vos yeux appesantis se ferment !

— Je vous assure...

— Vous bâillez !

— C'est de froid... c'est...

— Allez vous remettre au lit, Lassailly, et, dans une heure, nous verrons si la Muse vous aura visité.

Et reprenant son pâle bougeoir, traînant ses pieds dans ses pantoufles, Lassailly regagnait, comme une ombre désolée, sa chambre et le lit pliant où il était censé chercher horizontalement le sujet de ce fameux drame destiné à faire courir tout Paris. — Courte trêve ! Une heure après, nouveaux coups de sonnette de Balzac venant fendre de haut en bas le sommeil de l'infortuné Lassailly, qui, réveillé en sursaut, courait, nu-

pieds cette fois et en simple caleçon de tricot, vers le cabinet de son auguste collaborateur. Il cachait par beaucoup d'empressement beaucoup de détresse. Là, le dialogue déjà échangé recommençait entre Balzac, toujours éveillé comme un lion, et Lassailly toujours assoupi comme un loir. On devine que les résultats étaient aussi toujours les mêmes. Balzac voulait à tout prix un drame. Lassailly n'en découvrait à aucun prix. Jusqu'à six fois dans une nuit, l'excellent mais infécond collaborateur était appelé par son chef littéraire. La situation était des plus perplexes au physique comme au moral.

Enfin, Lassailly, quoique de mieux en mieux et de plus en plus chauffé, blanchi, éclairé et surtout nourri, pâlit, maigrit, tomba sérieusement malade. Ces réveils nocturnes précipités et cette impossibilité absolue d'accomplir des engagements dont il n'avait pas calculé la portée troublèrent même son pauvre cerveau déjà si faible. L'ayant rencontré un jour sur le boulevard de Gand, au coin de la rue Laffitte, et lui ayant dit :

— Eh bien, les Jardies?

— Oh ! les Jardies ! je les ai abandonnés, me répondit-il en levant les bras et les yeux au ciel, ces yeux qu'il avait toujours remplis d'un brouillard de larmes, je les ai quittés pour toujours.

— Mais vous y étiez fort bien, pourtant?

— Admirablement bien! Quel séjour! quel paysage! quelle existence! Rôti tous les jours, légumes deux fois par jour, dessert à profusion, et quel café!!!

— D'où vient alors que vous avez déserté les Jardies?

— D'où vient? demandez-vous! Mais qui donc aurait pu y rester? Se lever six fois, quelquefois huit fois par nuit! Huit fois! Et ce n'est pas tout! inventer, le pistolet sur la gorge, le sujet d'un drame qui fasse courir tout Paris. Les forces humaines, continua Lassailly en pleurant, ne vont pas jusque-là; les miennes, déjà éprouvées par tant de vicissitudes et de passions, étaient à bout : de ma vie je ne remettrai plus les pieds aux Jardies

Il se tint parole. Lassailly, non-seulement ne retourna plus aux Jardies, mais, depuis le séjour fantastique qu'il y avait fait, il ne prononça plus le nom de Balzac qu'avec une espèce de demi-terreur.

VI

Grave imprudence de Balzac. — Le minotaure dramatique. — M. Harel — Répétitions laborieuses de *Vautrin*. — Balzac tiraillé à quatre cents curieux.

Cédant enfin à ses irrésistibles entraînements vers le théâtre, Balzac allait affronter la grande mer dramatique, il allait doubler le cap des Tempêtes. A notre avis, l'heure était mal choisie, le moment des plus détestables. C'était trop tard, beaucoup trop tard. Non que Balzac fût trop âgé pour apprendre la théorie d'un art assurément fort difficile, — ce n'est pas là ce que nous prétendons, —

les fortes constitutions intellectuelles acquièrent et rapportent jusqu'à la dernière minute de leur durée. C'était trop tard, uniquement parce que Balzac était infiniment trop célèbre à ce moment de sa vie pour se faire pardonner la conquête d'une nouvelle gloire et de la gloire la plus enviée de toutes : la gloire dramatique.

Quoi! ce n'était pas assez d'être lu et admiré dans tous les salons de France, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie, d'être traduit dans les langues de toutes ces nations, d'avoir l'applaudissement délicat des cœurs et des yeux; il briguait aussi l'applaudissement héroïque des mains! Mais, en vérité, cet homme se croyait donc un Charlemagne, un Charles-Quint? Il rêvait la monarchie littéraire universelle!

Dans cette question d'étonnement il y avait toute une déclaration de guerre contre le téméraire écrivain. Comment Balzac ne le comprit-il pas, lui si subtil inquisiteur de toutes pensées, lui prévoyant et habile comme un vieux juge d'instruction, lui qui avait arraché si souvent, avec la chair, le masque à l'humanité? Pouvait-il ignorer que l'envie, que la haine, que la jalousie, impuissantes à déchirer le livre dont le succès les irrite et les exaspère, se cachent sans danger dans les recoins assassins d'une loge de spectacle et de là tuent à loisir l'œuvre et l'auteur, et qu'elles les

tuent d'autant plus volontiers l'une et l'autre, que l'œuvre est plus belle et que l'auteur est plus grand. Ce danger existe beaucoup moins, bien qu'il existe toujours, quand l'écrivain, fortifiant adroitement sa vie, a eu soin d'avoir toujours un pied dans les deux camps, dans le livre et dans le théâtre, de s'élever graduellement ici et là, ainsi que fit Voltaire dans les proportions du génie, ainsi que fit Frédéric Soulié dans la mesure du talent. Balzac négligea étourdiment cette tactique, et il fut vaincu; et il l'eût constamment été. Le moindre doute serait une folie à cet égard. Que les succès qu'ont obtenus deux ou trois comédies prétendues de lui, depuis qu'il n'est plus, ne se formulent pas ici en objections contre nous. Lorsque ces comédies furent jouées, il n'était plus là : qui aurait-on sifflé? puis il ne pouvait plus désormais en écrire d'autres : — quel avantage! — puis il est mort: — quel mérite!

La prudence fit donc complétement défaut à Balzac, résolu à écrire si tard pour le théâtre; il y eut ensuite de la déraison de sa part à tout faire pour augmenter gratuitement la défaveur formidable qui l'attendait. N'est-ce pas l'augmenter à plaisir que d'attaquer le théâtre, armé du sujet le plus dangereux, le plus scabreux qu'on pût aller prendre dans l'arsenal des combinaisons antipathiques au public français?

Le public français, fût-il composé de six fois plus d'hypocrites qu'il ne s'en trouve d'ordinaire au parterre un jour de première représentation ; de six fois plus de banqueroutiers frauduleux et de femmes perdues qu'il ne s'en étale en espaliers aux avant-scènes et au balcon ; de six fois plus de bourgeois goîtreux, crétins, idiots, malfaisants, venimeux, qu'il ne s'en déploie aux deuxièmes et troisièmes galeries, toujours aux premières représentations d'un ouvrage dramatique, vous n'en aurez pas moins, n'en doutez nullement, une assemblée ferrée à glace sur les plus purs principes littéraires, sur les plus purs principes religieux, sur les plus purs principes sociaux et sur tous les plus purs principes imaginables. Gare à vous ! Pas de sujet un peu hardi, pas de personnages trop excentriques, pas de style trop neuf ! Aussi les esprits aventureux qui rêvent de concilier toutes ces embûches, tous ces piéges à loup, tous ces guets-apens avec l'originalité dont ils sont doués, ne font pas un métier d'écrivain, mais un métier d'acrobate. Ils dansent pendant trois heures sur la corde tendue, et sur une corde tendue au-dessus d'un brasier ; l'émotion qu'ils causent peut se résumer ainsi : Tomberont-ils, ne tomberont-ils pas dans le feu ? Il y a cent à parier contre un qu'ils tomberont et qu'ils se tueront. Quelle chance reste-t-il à ceux qui, comme Balzac, n'ont pas même

cette vigilance à peu près inutile? Aucune. Balzac tentait donc l'impossible en provoquant le théâtre, la visière haute et avec ce magnifique dédain. Il rencontra nécessairement l'impossible.

Revenons cependant à *Vautrin*, son premier coup d'épée donné au monstre.

C'est à la Porte-Saint-Martin qu'il alla frapper. Un directeur fort spirituel, mais encore plus ruiné, lui répondit. Cet homme extraordinaire, — je parle aussi du directeur, — qui avait essayé de tout : de la tragédie classique et du drame romantique, de la comédie et de la féerie, des singes savants et des éléphants privés, qui avait poussé la hardiesse directoriale jusqu'à vouloir emprunter de l'argent à Louis-Philippe, trente mille francs! et qui reçut, dit-on, cette spirituelle réponse du roi peu prêteur : « Monsieur Harel, j'allais vous faire la même demande! » — ce directeur accueillit le désir de Balzac de se faire jouer sur son théâtre, comme le marin en péril accepte une ancre d'espérance; il lui arrivait, non pas après un déluge, mais après mille déluges, une arche de salut. Harel se crut sauvé! Il mit même — tous ces détails sont présents à ma mémoire comme s'ils dataient d'hier — il mit tant d'empressement à recevoir le premier drame, le drame vierge de Balzac, qu'il le reçut avant qu'il fût entièrement fait. On peut à la rigueur dire qu'il ne reçut rien du tout. N'importe! ce rien en cinq

actes et en prose de M. de Balzac fut accepté avec acclamation.

Il faut dire ici, pour donner à la phrase précédente toute la clarté qu'elle exige, que Balzac, par une habitude déjà ancienne, traitait ordinairement avant la création de l'œuvre, fût-ce un roman ou une nouvelle, une nouvelle ou un article. Il s'attachait ainsi au flanc l'aiguillon de la nécessité. C'est une justice d'ajouter que Balzac, dont la loyauté complétait le génie, possédait jusqu'au fanatisme la religion de l'exactitude quand il lui plaisait de se lier par sa parole.

Il courut donc, dès que le pacte avec Harel fut conclu, se casemater au cinquième étage de la maison de Buisson, le tailleur, au coin de la rue Richelieu, ancien hôtel Frascati; et là, assisté d'un laborieux copiste, attaché alors, je crois, à la rédaction d'un petit journal d'opposition, il commença à écrire le fameux drame de *Vautrin*. Ses relations de chaque jour, et pour ainsi dire de chaque instant, avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin, ne lui auraient guère permis d'habiter les Jardies, où il n'allait même auparavant qu'avec fort peu de régularité, et où il ne résida, du reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'à des intervalles inégaux.

Dès ce moment s'ouvrit pour lui la campagne la plus rude, la plus accidentée, la plus accablante qu'il eût jamais faite, lui pourtant qui connaissait

les courses haletantes chez les libraires du faubourg Saint-Jacques, chez les éditeurs du Panthéon et chez les escompteurs perchés sur la montagne de Passy. Obligé de faire, de défaire et de refaire tous les jours chaque scène, chaque phrase de sa pièce, de répondre aux mille et mille exigences des comédiens, d'autant plus portés à solliciter des changements dans leurs rôles qu'ils voyaient que rien n'était arrêté dans le plan et dans l'exécution flottante de l'ouvrage; tiraillé de coulisse en coulisse par les réclamations lamentables d'un directeur pressé de jouer, de réaliser en or ses dernières espérances, Balzac fut à plusieurs reprises sur le point de renoncer à pousser plus loin les essais désespérants du noviciat dramatique. Il était horriblement changé. Deux mois et demi de répétitions l'avaient rendu méconnaissable, et sa fatigue avait pris un tel caractère public, que beaucoup de personnes, sachant l'heure à laquelle il traversait les boulevards pour se rendre chez lui après les répétitions, attendaient son passage Son vaste habit bleu coupé carré, son gros pantalon cosaque couleur noisette, son gilet blanc à la financière, et surtout son énorme chaussure formée de souliers dont on voyait la langue de cuir qui termine le quartier passer sur le pantalon au lieu de se cacher sous le bas du pantalon, tout cet accoutrement deux fois trop ample pour lui, lourd, souillé de

boue, — car avant l'ère du macadam, les boulevards étaient fort sales sans l'être autant qu'aujourd'hui, — disait le désordre, le trouble, l'effroyable bouleversement apportés dans sa personne par les études dramatiques.

Et quelle dépense énervante de conversations ne faisait-il pas avec tous ceux qui le rencontraient, l'abordaient et voulaient avoir des nouvelles de *Vautrin!* — Où en étaient les répétitions? — Que disait Frédérick Lemaître de son rôle? — Raucourt était-il content du sien? — Était-il vrai que l'honnête Moessard, prétextant d'une vie de soixante-cinq ans sans tache, refusait hautement de jouer le rôle de Joseph Bonnet, ancien associé dans les méfaits, coquineries et autres gentillesses de Vautrin et de Charles Blondet, aujourd'hui valet de chambre de la duchesse de Montsorel? — Était-il vrai que le tapissier, les machinistes, les peintres, pour quelques légers retards dans la comptabilité, refusaient leurs services? — Il fallait que Balzac, paraphraseur admirable, intarissable, satisfît à toutes ces curiosités péripatétiques; il fallait surtout qu'il répétât de place en place les mots créés dans le feu de la journée par M. Harel, cet homme prodigieux, qui s'était posé en face du malheur et lui avait dit : « Voyons qui aura le plus d'esprit de nous deux ! » Il est vrai que, lorsque Balzac racontait à plaisir sur le boulevard Bonne-Nouvelle le

excentricités voltairiennes d'Harel, Harel, adossé contre un arbre du boulevard Saint-Martin, redisait, les doigts fourrés dans sa tabatière d'or, les excentricités fulgurantes de Balzac; tandis que Jemma, autre acteur du théâtre, debout sur les marches du café de la Porte-Saint-Martin, disait à son tour et les mots de Balzac, et les mots d'Harel, et les mots de Frédérick, et l'esprit de tout ce théâtre charmant et désolé, qui ne fut jamais plus amusant, plus spirituel, plus gai qu'à cette époque : il était devenu le Gil Blas des théâtres.

VII

Une fringale de Balzac — Les petits pâtés au macaroni et le *Lac Ontario*. — Essais de botanique à propos du *Lis dans la vallée*. — La pâtissière lettrée et la monnaie de ses petits pâtés.

Ce fut pendant ces journées si laborieuses pour le corps et pour l'esprit que Balzac, m'arrêtant une fois sur le boulevard des Capucines, me dit avec accablement :

— Mon cher ami, je meurs de faim ; il est trois heures, je sors de ma répétition, et je n'ai encore rien pris ; allons manger !

— Mais je n'ai pas faim, moi; je ne sors d'aucune répétition, Dieu merci!

— Il s'agit bien de vous! venez, vous me tiendrez compagnie.

— Alors, rebroussons chemin et entrons au café de Paris.

— Pas de café de Paris; il est trop tard pour déjeuner, trop tôt pour dîner : autre chose!

— Où voulez-vous donc aller?

— Suivez-moi : je sais un bon endroit que j'ai découvert; un pâtissier sublime, vous verrez. Connaissez-vous les gâteaux au riz?

— C'est assez bête.

— J'allais vous le dire; mais connaissez-vous les petits pâtés au macaroni?

— Mais...

— Vous ne les connaissez pas; marchons.

— Est-ce bien loin?

— Rue Royale.

Et, me prenant avec le seul bras qu'il eût de libre, — il avait trois ou quatre volumes sous l'autre bras, — il m'entraîna, au pas accéléré de la faim, rue Royale, chez le fameux pâtissier qu'il avait découvert, lequel, je présume, est encore à la même place.

Nous entrons.

— Des petits pâtés au macaroni! s'écrie Balzac: nous les prenons tous!

— Voilà! messieurs, dit une jeune demoiselle anglaise en tirant la plaque de tôle de son four en cuivre poli.

Balzac avait déposé ses volumes sur une table; je supposais qu'il allait se jeter sur les petits pâtés avec une voracité d'ogre.

— Savez-vous quel est cet ouvrage? me dit-il.

— Non, mon cher Balzac.

Au nom de Balzac, je remarquai que la jeune demoiselle anglaise qui nous servait s'arrêta brusquement, oubliant de répondre aux autres consommateurs ; elle ne respirait plus ; je la vis s'épanouir comme une belle rose au soleil levant : ce fut une fascination subite.

— C'est, reprit Balzac, le dernier ouvrage de Cooper, *le Lac Ontario*. C'est beau! c'est grand! c'est d'un immense intérêt; il nous devait bien ce chef-d'œuvre après les deux ou trois dernières rapsodies qu'il nous a données: vous lirez cela ; je ne connais au monde que Walter Scott qui se soit élevé à cette grandeur et à cette sérénité de coloris. Si Cooper avait réussi dans la peinture des caractères au même degré que dans la peinture des phénomènes de la nature, il aurait dit le dernier mot de notre art; malheureusement...

— Malheureusement, vous ne mangez pas, dis-je à Balzac.

— Vous avez raison.

Et, en trois ou quatre bouchées de Gargantua, il avala en riant, en louant Cooper, en se promenant dans la boutique, deux pâtés au macaroni, puis encore deux autres, à la grande stupéfaction de la jeune Anglaise, toute surprise de voir manger si goulûment un homme qu'elle supposait sans doute devoir se nourrir de fleurs, d'air et de parfum ; son extase admirative n'en parut pas pourtant trop affectée.

— Puisque ce genre de roman vous plaît si fort, pourquoi, repris-je en offrant un verre d'eau à Balzac, — on sait qu'il ne buvait pas de vin, — pourquoi n'écririez-vous pas un ouvrage dont l'action se passerait au bord d'un lac, comme le dernier roman de Cooper ?

— Et où diable voulez-vous que je le prenne, ce lac ? Nous n'avons que des bassins et des cuvettes. Le lac d'Enghien, n'est-ce pas ?

— Vous connaissez beaucoup de voyageurs, faites-les causer quand ils vont vous rendre visite aux Jardies. Je sais que la plupart ne sont que des cannes à sucre, très-longs, très-touffus et très-filandreux. Mais enfin, en les pressant, on en tire du sucre et du rhum.

— Oh ! mon cher ami, me répondit Balzac en portant son verre d'eau à ses lèvres, *si vous saviez combien l'on ne sait rien !* Vous faut-il une preuve de cette terrible vérité ? En voici une.

Et, engloutissant deux autres petits pâtés au macaroni, il continua ainsi :

— Quand je conçus le projet d'écrire *le Lis dans la vallée*, j'eus, comme Cooper, la pensée de faire une part splendide au paysage dans mon livre. Pénétré de cette idée, je me plongeai dans le panthéisme naturel comme un païen. Je me fis arbre, horizon, source, étoile, fontaine, lumière. Et, comme la science est un bon appui en toutes choses, je voulus savoir les noms et l'importance d'une foule de plantes dont je comptais parsemer mes descriptions. Ma première préoccupation fut donc de connaître les noms de ces petites herbes que nous foulons dans la campagne, soit au bord des chemins, soit dans les prairies, soit tout simplement partout. Je m'adressai premièrement à mon jardinier. « Ah! monsieur, me dit-il, rien n'est plus facile que de savoir cela! — Eh bien, dis-le-moi, puisque c'est si facile. — Ça, c'est de la luzerne; ça, c'est du trèfle; ça, c'est du sainfoin; ça... » Je l'arrêtai : « Mais non, mais non! je te demande comment tu appelles ces milliers de petites herbes-là, que nous foulons, que j'arrache, tiens! — Eh bien, monsieur, c'est de l'herbe. — Mais le nom de ces myriades d'herbes longues, courtes, droites, courbées, douces, piquantes, rudes, veloutées, humides, sèches, vert foncé, vert pâle? — Eh bien, je vous le dis, c'est de l'herbe! » Jamais

je ne pus obtenir de lui autre chose, d'autre définition : « C'est de l'herbe ! » Le lendemain, un ami étant venu me voir, — précisément un de ces voyageurs dont vous me parliez tantôt, — je lui dis à peu près comme j'avais dit la veille au jardinier : « Vous qui êtes botaniste et qui avez beaucoup voyagé, connaissez-vous ces petites herbes qui courent partout sous nos pieds? — Parbleu ! me répondit-il. — Eh bien, dites-moi les noms de celles-ci. » J'arrachai une poignée d'herbes que je lui mis dans la main... « C'est que... voyez-vous, me dit-il après quelques minutes d'examen, je ne possède guère à fond que la Flore du Malabar... si nous étions dans l'Inde, je vous dirais sans hésiter les noms de ces mille et mille petites plantes ; mais ici... — Mais ici vous êtes aussi ignorant que moi. — Je l'avoue, me dit mon ami le voyageur. — Et de deux ! » m'écriai-je. De rage, je courus dès le lendemain au Jardin des Plantes. Je m'adressai à un des plus savants professeurs de l'établissement. « Oh ! monsieur Balzac, me dit ce célèbre naturaliste, que me demandez-vous là ? nous nous occupons beaucoup de la famille des larix, de celle non moins intéressante des tamarix ; mais notre vie n'y suffirait pas s'il fallait que nous descendissions à ces petites herbes de rien du tout. C'est là une affaire de marchand de salade. Plaisanterie à part, ajouta-t-il, où placez-vous votre roman ? — En Touraine.

— Eh bien, le premier paysan venu vous apprendra, en Touraine, ce qu'aucun professeur ne serait capable de vous dire ici. » Et je partis pour la Touraine, où je trouvai des paysans aussi ignorants que mon voyageur, aussi ignorants que mon jardinier, mais pas plus ignorants que les professeurs du Jardin des Plantes. En sorte que, lorsque j'ai écrit *le Lis dans la vallée*, il m'a été impossible de décrire avec précision ces tapis de verdure que j'aurais eu tant de bonheur à rendre brin à brin, à la manière lumineuse et patiente des Flamands. Et maintenant vous voulez que je compte sur les voyageurs pour me fournir les couleurs nécessaires à la peinture d'un lac! Résignons-nous et ne blâmons pas trop haut surtout le spirituel abbé Vertot, parce qu'il a dit : « Mon siége est fait. » Il a bien mieux imaginé son siége, que d'autres ne le lui auraient raconté. Seulement, on ne peut pas tout imaginer. — Combien vous dois-je? dit ensuite Balzac en s'adressant à la demoiselle aux petits pâtés.

— Rien, monsieur Balzac, répondit-elle avec un accent de résolution et de fierté qui n'admettait pas de discussion.

Balzac me regarda : « Que faut-il faire? » parut-il me demander; mais au même instant il trouvait lui-même une réponse à ce galant procédé. Il dit à la jeune Anglaise, en lui présentant le roman de Cooper :

— Je n'aurai jamais tant regretté, mademoiselle, de ne pas en être l'auteur.

Et il laissa le roman dans les mains ébahies de sa naïve admiratrice.

VIII

Le veille de *Vautrin*. — Agiotage sur les billets. — Distribution de la pièce — Composition de la salle. — Première et unique représentation. — Les corbeaux de la critique. — Le lendemain d'une soirée orageuse. — Interdiction de *Vautrin*.

Cependant le grand jour de la représentation approchait; les journalistes repassaient leurs canifs; les tigres des premières représentations se faisaient les ongles; on murmurait, comme contraste aux nombreux plaisirs qu'on se promettait à cette soirée, que la censure ne donnerait pas son visa. On la disait effrayée de l'introduction de

Vautrin sur la scène parisienne et de sa présence active au milieu d'une famille titrée dont il venait révéler les faiblesses de cœur et les fautes conjugales; on assurait même que de très-hautes influences s'opposaient secrètement, pour toutes ces raisons et pour bien d'autres, à la représentation.

Cela n'était pas entièrement vrai, puisqu'il était dans la destinée de la pièce d'être jouée peu de jours après toutes ces rumeurs. Mettant à profit ce peu de jours, Balzac, novateur en tout, s'occupa d'une négociation à laquelle son admirable instinct des affaires le rendait plus propre que personne, et qui, avant lui, n'avait été tentée par aucun autre auteur, du moins le supposons-nous. Devinant avec quelle rare avidité les places seraient recherchées par tous ceux dont il charmait l'esprit par ses livres depuis tant d'années, il vit une spéculation aussi lucrative que permise dans la vente anticipée des billets, vente dont il se chargea d'un commun accord avec le directeur de la Porte-Saint-Martin, trop heureux de cette initiative inusitée. Non-seulement, à l'aide de cette intervention de l'auteur, le placement des billets devenait certain, mais il semblait assurer autant d'amis, autant de partisans dévoués que de spectateurs. On verra bientôt que cette supposition ne fut malheureusement vraie qu'à demi. Disons vite et d'abord que

tous les billets furent pris, vendus avantageusement et peut-être revendus encore plus avantageusement par les premiers acquéreurs avec primes et gros bénéfices. Depuis les grandes premières représentations des drames de Victor Hugo, jamais la curiosité publique ne s'était si vivement exaltée. C'était un événement. Quoique la politique fût très-ardente à ce moment, quoique les questions de réforme bouillonnassent déjà dans le fond de la chaudière ténébreuse d'où sortit l'incroyable révolution de 1848, tout fit silence autour de la représentation imminente de *Vautrin*, et les banquets, et la politique étrangère, et l'Angleterre, et l'Égypte : juste et magnifique hommage rendu sans efforts à un talent européen, bien digne à tant de titres de causer cette superbe distraction, peut-être unique dans l'histoire de l'art.

Enfin, l'heure suprême sonna ; l'affiche irrévocable annonça la première représentation de *Vautrin*, drame en cinq actes, en prose. Et à la suite de ce titre magique on lisait, dans l'ordre que nous allons fidèlement reproduire, à côté des noms des personnages de la pièce, les noms des acteurs qui les représentaient. Nous transcrivons cette liste des noms d'après l'exemplaire même de *Vautrin* donné par Balzac à son intime ami M. Laurent Jan, à qui l'ouvrage est dédié.

Personnages :	Acteurs :
Jacques Collin, dit *Vautrin*,	MM. Frédérick Lemaître.
Le duc de Montsorel,	Jemma.
Le marquis Albert, son fils,	Lajarriette.
Raoul de Frescas,	Rey.
Charles Blondet, dit *le chevalier de Saint-Charles*,	Raucourt.
François Cadet, dit *Philosophe*, cocher,	Potonnier.
Fil-de-Soie, cuisinier,	Frédéric.
Buteux, portier,	E. Dupuis.
Philippe Bolard, dit *Lafouraille*,	Tournan.
Joseph Bonnet, valet de chambre de la duchesse de Montsorel,	Moessard.
Un commissaire,	. . . .
La duchesse de Montsorel (Louise de Vaudrey),	Mmes Frédérick Lemaître.
Mlle de Vaudrey, sa tante,	Georges cadette.
La duchesse de Christoval,	Cénac.
Inès de Christoval, princesse d'Arjos,	Figeac.
Félicité, femme de chambre de la duchesse de Montsorel,	Kersent

Quand il ne resterait de *Vautrin*, après un cataclysme, que cet assemblage étrange de noms ruisselants de noblesse et de noms suant la potence, cela suffirait pour se faire une idée de la difficulté épouvantable du problème que Balzac s'était donné à résoudre en composant une comédie formée d'éléments aussi ennemis, aussi éloignés les uns

des autres que le soleil l'est de la terre. Comment faire respirer dans le même air, marcher sur le même plancher, coudoyer dans le même espace, et surtout comment lier par un intérêt commun à une même action ces voleurs, ces argousins, ces escrocs de tous les étages, ces marquis et ces marquises, ces ducs et ces duchesses? On nous répondra que c'était là précisément la comédie tentée par Balzac. Se tira-t-il heureusement de cette comédie? Voilà toute la question.

Nous voici arrivé naturellement à l'historique de la première représentation si impatiemment attendue — et on peut le dire sans vulgarité cette fois — de *Vautrin*.

Composer une salle le jour d'une première représentation est la préoccupation, le rêve étoilé d'un directeur, et, de fait, c'est la carte sur laquelle il met toute sa destinée. Une salle, selon qu'elle est bien ou mal faite, peut lui assurer une suite de longues et brillantes soirées, ou l'entraîner au fond de l'eau. Le mérite de l'ouvrage est sans doute de quelque poids dans la question, mais il n'est le plus souvent que le vaisseau sur lequel on arrive au port, ou grâce auquel on fait naufrage. C'est là une vérité expérimentale qui date de loin ; elle est si clairement démontrée aux directeurs, même les plus forts dans leur position, que vous ne verrez pas un théâtre, fût-il subventionné,

c'est-à-dire s'appelât-il l'Opéra ou l'Opera-Comique, negliger l'organisation d'une salle ; si bien que, lorsque, jugeant sur les apparences, on s'imagine que tel opéra célèbre, ou telle actrice non moins célèbre, se présente avec son seul mérite devant le public, on est dans la plus complète des erreurs. A côté d'une loge où figurent des ducs et des princesses s'épanouit, sans que vous vous en doutiez, une loge non moins splendide où quatre amis de l'administration sont prêts, avec les allures du plus chaud désintéressement, à soutenir le poëme ou l'artiste. Oui, la loge est donnée ; oui, la grande dame penchée sur le bord en velours est chargée d'allumer l'enthousiasme ; oui, la première étincelle électrique est au bout de ses doigts gantés. Plus loin, les couronnes fournies par l'administration sont déposées dans l'ombre, sur un fauteuil, au fond de la loge ; et ces bouquets qui semblent n'être que l'accompagnement obligé d'une toilette, que l'ornement naturel de celles qui les portent, ont été achetés aux frais du théâtre ; ils voleront sur la scène à telle minute de la soirée, à tel endroit indiqué par le directeur.

Balzac s'imaginait avoir réuni autour du lustre une salle encore plus dévouée à son succès ; il ne calcula pas le temps qui s'était écoulé entre le jour où il avait placé ses billets et le jour où la première représentation eut lieu. L'intervalle fut long : c'est

dans cet intervalle qu'il se fit, loin de sa surveillance, d'ailleurs impossible à exercer, un trafic incroyable de ces billets. Les obsessions, l'argent, des séductions de toutes sortes enlevèrent les deux tiers des places aux mains des premiers acquéreurs pour les faire passer dans celles d'une foule de gens inconnus ou hostiles à Balzac. Aussi, il arriva que le gaz, au lieu d'illuminer une salle régulière d'amis, n'éclaira qu'une cohue bruyante, indisciplinée, bigarrée, moqueuse, n'ayant ni le calme d'une société choisie, comme il s'y était attendu, ni la franchise du vrai public qui achète son droit à la porte. Les conséquences de ce mélange ne tardèrent pas à se produire; les trois premiers actes se passèrent sans crises, ils furent même assez languissants, assez froids; on s'observait dans la salle, on attendait, on voulait savoir si l'on pouvait compter les uns sur les autres. La malveillance interrogeait, et l'enthousiasme ne répondait pas; la malveillance donc se fortifiait dans ses positions et ses retranchements.

Elle éclata comme un obus au quatrième acte, quand l'acteur Frédérick reparut en scène dans le costume baroque du général mexicain Crustamente, avec son écharpe aurore, son chapeau coiffé d'un oiseau de paradis, son accent transatlantique. Les rumeurs couvrirent la voix des acteurs; les acteurs chancelèrent; la partie était

bien aventurée ; elle allait être perdue, elle le fut complétement quand quelques-uns s'avisèrent de découvrir une ressemblance outrageante entre la coiffure de Frédérick et celle du roi Louis-Philippe, dont le fils aîné était là présent dans la loge d'avant-scène. Funeste complication ! le serpent politique et le serpent littéraire s'entortillèrent, et leurs doubles sifflements accompagnèrent la pièce, condamnée dès ce moment à mourir, malgré les efforts souvent heureux, toujours superbes, de l'acteur principal.

La salle n'avait plus ni dignité ni calme, ni respect ni tenue ; chaque loge était une bouche d'un grand volcan dont le parterre était le cratère ; volcan de moqueries, de ricanements, de blasphèmes, d'injures, et aussi de menaces ; car il y avait bien par-ci par-là quelques amis chauds restés fidèles au milieu de ces colères inouïes, de ces rages déchaînées.

Décidément, la bataille était perdue. Pour avoir une idée exacte du désastre de la défaite, il faut lire les journaux qui vinrent le lundi ramasser les morts, c'est-à-dire un nom illustre parmi les plus illustres, une œuvre pleine de hardiesses et d'erreurs sublimes, un théâtre fracassé, un directeur dont tous les chevaux avaient été tués sous lui, une troupe entière d'artistes réduite à rien. Parmi ces journaux, nous appellerons en témoi-

gnage celui dont la position, presque officielle, donnait alors comme aujourd'hui à ses arrêts un caractère particulier d'autorité, relevé d'ailleurs par la grande renommée littéraire du rédacteur :

« Nous avons assisté hier, depuis sept heures du soir jusqu'à minuit, à un lamentable spectacle, et c'est à peine si nous sommes revenus quelque peu ce matin même de cette profonde tristesse dont on ne peut se défendre en présence de ces œuvres sans nom, où tout manque, l'esprit, le style, le langage, le poli, l'invention, le sens commun. Mais n'est-ce pas là une erreur de nos sens? En devons-nous bien croire nos yeux et nos oreilles? A-t-on bien nommé M. de Balzac comme l'auteur de cette œuvre de désolation, de barbarie et d'ineptie? Hélas! si vous saviez comme cela est une grande misère d'assister à la rapide dégradation d'un homme qui a été le plus bel esprit de son siècle pendant huit jours!

» Par où commencer? Je n'en sais rien. Le véritable juge d'une pareille pièce, c'est le chef de la police de sûreté, M. Allard; lui seul, il pourrait vous dire ce qui est vrai et ce qui est faux dans ce drame. En ceci, l'analyse n'a que faire; car elle aura beau amortir toutes choses, dissimuler les haillons, cacher les blessures purulentes, jeter son voile sur ces lèpres livides, cacher dans l'ombre

tous ces crimes amoncelés à plaisir. l'analyse aura encore à raconter tant de souillures de l'esprit et des sens, qu'on dira qu'elle est passionnée, qu'elle est haineuse, qu'elle a menti. Quant à la critique, que peut-elle faire, perdue, égarée, épouvantée au milieu de ce pandémonium, de toutes ces passions mauvaises? A qui peut-elle s'attacher, sinon à des vices, à des crimes, à des phrases, à des passions en lambeaux, et dont chaque lambeau lui restera dans les mains à mesure qu'elle voudra y toucher? En un mot, que faire? que devenir? comment porter à vos lèvres et aux miennes ce verre de cabaret rempli jusqu'au bord de litharge et de gros vin? »

Après cette appréciation préliminaire de la pièce, le rédacteur passe à l'analyse, et dans sa marche il juge aussi le talent de Balzac.

« Second acte. Nous voici tout à l'heure dans le plus grand monde, dans ce monde que M. de Balzac a découvert. Il en est à la fois l'inventeur, l'architecte, le tapissier, la marchande de modes, le maître de langue, la femme de chambre, le parfumeur, le coiffeur, la maîtresse de piano et l'usurier. Il a fait ce monde tout ce qu'il est. C'est lui qui l'endort sur des canapés disposés tout exprès pour le sommeil et pour l'adultère : c'est lui qui

courbe toute ses femmes sous le même malheur; c'est lui qui achète à crédit les chevaux, les bijoux et les habits de tous ces beaux fils sans estomac, sans argent et sans cœur. Il a trouvé le premier ce vernis livide, cette pâleur de bonne compagnie qui fait reconnaître tous ses héros. Il a arrangé dans sa tête féconde tous ces crimes adorables, toutes ces trahisons masquées, tous ces viols ingénieux de la pensée et du corps, qui sont la trame ordinaire de son drame. Le jargon que parle ce monde à part, et que seul il peut comprendre, c'est encore une langue mère retrouvée par M. de Balzac. Ceci vous explique en partie le succès éphémère de ce romancier qui règne encore à l'heure qu'il est à Londres et à Saint-Pétersbourg, comme le plus fidèle représentant des mœurs et des actions de ce siècle...

» A grands cris on a demandé le nom de l'auteur : nous avons prêté une oreille attentive, espérant, jusqu'au dernier instant, que toutes ces rumeurs étaient fausses et que nous avions affaire tout simplement à quelques-uns des Corneilles subalternes du boulevard, inspirés par Frédérick Lemaître. Hélas! hélas! on ne nous avait dit que trop vrai. Ce bon M. Moessard, un si honnête homme, est venu nommer M. de Balzac. C'est un lamentable chapitre à ajouter aux égarements de l'esprit humain (*). »

* *Journal des Débats* du 16 mars 1840.

Le jour qui suivit cette mémorable représentation, le lendemain à onze heures ou midi, — par conséquent le dimanche 15 mars 1840, — j'allai voir Balzac aux Jardies, où il s'était réfugié pour se remettre de la commotion qui ne manque jamais de succéder à ces sortes de duels. D'ailleurs, on comprend qu'il eût besoin de revoir ses parterres, ses arbres, ses fleurs, de respirer à pleine poitrine l'air pur dont il était privé depuis si longtemps. Je le trouvai fort calme, mais le teint extrêmement échauffé ; ses mains étaient brûlantes, et ses paroles, pour être contenues, ne tombaient pas moins avec amertume de ses lèvres, qui me parurent enflées comme après une nuit de grosse fièvre.

— Mon cher ami, me dit-il sans me donner seulement le temps de lui parler de la soirée, regardez au bas des Jardies cette bande de terrain qui borde ma propriété ; la voyez-vous?

— Sans doute.

— Là, j'ai le projet d'établir, dans quelques jours, une vaste laiterie qui fournira le meilleur lait possible aux riches campagnes environnantes et et dont je sais qu'elles sont privées, placées comme elles le sont entre Paris et Versailles, deux éponges qui pompent tout. J'aurai des vaches de Rambouillet, les laitières, vous le savez, les plus renommées du monde. Toutes dépenses payées, je m'assure un

profit net de trois mille francs par an. Hein! qu'en dites-vous?

Je m'attendais si peu à ce sujet de conversation, en apportant aux Jardies les souvenirs de la veille, que je ne sus trop que répondre à Balzac.

Il reprit ainsi :

— En deçà de cette bande, vous apercevez un autre beau carré de terrain?...

— Où il n'y a rien du tout.

— Pour le moment... Mais écoutez-moi : sous Louis XIV, le fameux jardinier la Quintinie planta, sur un espace réservé et détaché du parc même de Versailles, des légumes d'une espèce rare, supérieure. Ils étaient destinés à la table seule de Louis XIV, qui voulut que la culture s'en perpétuât en faveur de ses descendants. C'est vous dire que Louis XV et Louis XVI mangeaient de ces légumes privilégiés. La Révolution troubla profondément ces potagers royaux, qui ne reprirent un peu de faveur que sous la Restauration. Louis-Philippe a continué la tradition : les légumes de la Quintinie retrouvent aujourd'hui leur ancienne vogue, mais la cour seule en jouit. Je suis en position d'étendre le bienfait aux classes élevées, aux gens riches des châteaux voisins. Je possède toutes les graines de cette opulente culture, et je vais les semer! C'est encore trois mille francs de revenu que je me fais. Comprenez-vous?

— Cela fait six mille, répondis-je à Balzac, trois mille francs de lait, trois mille francs de légumes.

— Ce n'est pas tout!

— Je veux bien.

— Là, — regardez encore, — à notre gauche; sur ce terrain dont l'exposition merveilleuse est celle de Malaga, je vais avoir des vignes comme dans votre Midi.

— Où le vin est détestable.

— Parce qu'ils ne savent pas cultiver leurs vignes. D'ailleurs, je vous parle de Malaga. Ce morceau de terrain que je vous montre est une parcelle du soleil : c'est chaud, sec, ferrugineux; c'est du vin, et du vin à trois mille francs la pièce. Je ne veux rien exagérer, c'est douze mille francs de bénéfice que je suis sûr d'avoir chaque année. Douze mille francs!

— Et trois mille francs de lait, et trois mille francs de légumes, cela fait, si je ne me trompe, dix-huit mille francs.

— Vous ne vous trompez pas; mais laissez-moi achever. Jetez les yeux maintenant sur cet autre point des Jardies; mesurez la hauteur de ce magnifique noyer.

— Ce noyer est à la commune de Sèvres ou de Ville-d'Avray, dis-je à Balzac. Vous me l'avez dit cent fois.

— Je l'ai acheté; il m'appartient, il est à moi!

— Eh! grand Dieu! qu'en ferez-vous?

— Je m'en ferai deux mille francs de rente.

— Deux mille francs de noix!

— Pas de noix.

— Mais alors?...

— Je vous dirai cela dans quelques jours. Mais voilà à quoi ils m'ont réduit en défendant les représentations de *Vautrin* : à vingt mille francs de rente!

— *Vautrin* est donc défendu?

— Lisez.

Balzac me montra alors la lettre ministérielle qu'il venait de recevoir; M. de Rémusat, par l'intermédiaire du chargé des beaux-arts, M. Cavé, et sans s'expliquer autrement, suspendait les représentations du drame de Balzac; de Balzac, qui, fécond en consolations pour lui, comme en beaux ouvrages pour les autres, croyait s'être déjà assuré vingt mille livres de rente avec des vaches, des légumes, des raisins et un seul noyer!

IX

Le temple d'une dixième muse. — Théorie de Balzac sur les noms propres. — Voyage à la découverte dans les rues de Paris. — Z. Marcas — Sa monographie.

Un jour du mois de juin 1840, je reçus des Jardies un petit billet de Balzac, dans lequel il me priait de me trouver, le lendemain, à trois heures, aux Champs-Élysées, entre les Chevaux de Marly et le café des Ambassadeurs. Il comptait d'autant plus sur mon exactitude, ajoutait-il, qu'il avait un important service à me demander. Comme il arrive toujours en pareil cas, je me mis l'esprit à la tor-

ture pour deviner le genre de service qu'il attendait de moi, afin d'aplanir d'avance les difficultés qui pourraient se présenter devant mon désir et mon zèle à l'obliger.

Mes efforts de divination n'aboutirent à rien de bien satisfaisant. J'attendis donc, dans les ténèbres de l'incertitude, jusqu'au lendemain. Le temps était affreux pour la saison, quoique la belle saison soit toujours affreuse à Paris.

A trois heures, quand j'entrai dans les Champs-Élysées, un vent gris d'automne, tigré de pluie, abattait les feuilles; le sol était mou; il faisait froid comme en février ou en mars; personne dans les allées; de rares voitures. Me voilà me promenant des Chevaux de Marly au café des Ambassadeurs, dans l'attente de voir arriver Balzac.

Ma patience ne fut pas mise à une longue épreuve. Il y avait à peine deux minutes que trois heures avaient sonné aux Tuileries, que je vis venir Balzac du côté de la barrière de l'Étoile, marchant de ce pas lourd et rapide, caractéristique de son allure d'éléphant. Il m'apprit, avec un grand flux de paroles, en m'abordant, qu'il sortait de chez madame de Girardin, où il avait failli mourir de froid. En effet, il était vert comme un noyé, et il grelottait de tous ses membres.

— Comprend-on, me dit-il, comprend-on qu'une femme supérieure à tous les titres, qu'une femme

d'esprit et de sens comme madame de Girardin ait consenti à habiter le plus impossible des logements, sous un abominable ciel comme le nôtre; habiter un temple quand on n'est pas un dieu ! c'est-à-dire quand on n'a pas le privilége de se mettre à l'abri, par sa nature divine, des rhumatismes et des fluxions ; un temple avec portique, colonnes ioniennes, pavé de mosaïque, revêtements de marbre, murs en stuc poli, corniches d'albâtre et autres agréments grecs, par quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude nord! Et, sous prétexte que nous sommes au mois de juin, aucun feu dans la cheminée! D'ailleurs, toute la forêt de Dodone, sciée en trois traits, ne suffirait pas pour chauffer un pareil monument. Mais autant vaudrait, ma parole d'honneur! recevoir ses amis sur la mer de glace, en Suisse. Aussi, quand madame de Girardin, me voyant me lever pour partir, m'a dit : « Vous nous quittez déjà, de Balzac ? » je n'ai pu m'empêcher de lui répondre : « Oui, madame, je vais dans la rue pour me réchauffer un peu. » Mais laissons cela : j'ai à vous parler ; doublons le pas pour rétablir la circulation, et veuillez m'écouter. Je viens d'écrire, pour le premier numéro de la *Revue parisienne*, un petit roman dont je suis assez content et que je vous lirai ces jours-ci, quand j'aurai trouvé... ce que je n'ai pas encore trouvé et que nous allons chercher ensemble. Mais

je dois commencer par vous dire quel est le principal personnage et, à plus proprement parler, quel est l'unique personnage de ce petit poëme de mœurs : mœurs douloureuses de notre époque sociale, telle que la politique de ces dix dernières années l'ont faite.

Balzac tailla ensuite à grandes lignes sculpturales la figure de ce personnage, figure un peu forte, à mon avis, pour le cadre guilloché d'une nouvelle, mais assurément destinée dans l'esprit de Balzac à se mouvoir plus tard dans le périmètre spacieux d'un roman. Il me dit ensuite, et dans ses plus intimes détails, la vie de ce personnage créé par lui. C'était la vie agitée d'un homme de génie exploité par des hommes qui n'ont que celui de l'ambition et de l'intrigue, et qui revient, chaque fois qu'il en a logé un dans un palais, languir de faim et de misère au fond de son grenier, où il finit, après plusieurs agonies, par mourir, accablé encore plus par le poids de sa déception que par la misère et la faim.

— Voici en quoi j'ai besoin que vous m'aidiez, reprit de Balzac. Pour un pareil homme, pour un homme aussi extraordinaire, il me faut un nom proportionné à sa destinée, un nom qui l'explique, qui le peigne, qui l'annonce comme le canon s'annonce de loin et dit : Je m'appelle canon : un nom qui soit pétri pour lui et qui ne puisse s'appliquer au masque d'aucun autre. Eh bien, ce nom ne me

vient pas ; je l'ai demandé à toutes les combinaisons vocales imaginables, mais, jusqu'ici, sans succès. Il y a tant de noms bêtes ! — Non pas que je craigne de baptiser mon type d'un nom bête ; ce n'est pas à craindre : je redoute — et c'est peut-être plus à redouter qu'un nom bête — un nom qui ne s'applique pas étroitement à l'homme, comme la gencive à la dent, le cheveu à la bulbe, l'ongle à la chair. Comprenez-vous ?

— Je comprends, mais je n'admets pas...

— Comment ! vous n'admettez pas... ?

— Non.

— Comment ! vous n'admettez pas qu'il y a des noms qui rappellent un diadème, une épée, un casque, une fleur ?...

— Non.

— Qui voilent et décèlent un grand poëte, un esprit satirique, un profond philosophe, un peintre célèbre ?

— Non, non ! Je serais plutôt porté à admettre le contraire. Racine, par exemple !...

— Oui, Racine ! j'allais le citer. Ce nom ne peint-il pas un poëte tendre, passionné, harmonieux ?

— Ce nom n'éveille en moi, je vous l'avoue, que l'idée d'un botaniste ou d'un pharmacien, et pas le moins du monde l'idée d'un poëte tendre et pathétique.

— Mais Corneille? Corneille?

— Corneille fait naître en moi l'idée d'un oiseau assez insignifiant.

— Mais Boileau? le nom de Boileau?

— Provoque un calembour sans orthographe.

— Le grand Pascal?

— C'est le nom de trois mille portiers du Marais. Tous ces noms, croyez-moi, ne vous paraissent éclatants, augustes, sublimes, que parce qu'ils ont été portés par des hommes d'une haute valeur intellectuelle.

— Je ne crois pas cela, me soutint Balzac, horriblement dépité, et avec sa ténacité ordinaire. On est nommé là-haut avant de l'être ici-bas. C'est un mystère auquel il ne convient pas d'appliquer, pour le comprendre, les petites règles de nos petits raisonnements. D'ailleurs, je ne suis pas seul à croire à cette alliance merveilleuse du nom et de l'homme qui s'en décore comme d'un talisman divin ou infernal, soit pour éclairer son passage sur la terre, soit pour l'incendier. De graves esprits ont accepté cette opinion; et, chose rare! la foule, en cela, est d'accord avec les penseurs : ce qui est tout dire et ne laisse personne en dehors de la croyance.

— Excepté moi. Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps à mes scrupules personnels. Vous voulez, m'avez-vous dit, que nous cher-

chions ensemble un nom significatif, qualificatif et explicatif de votre personnage. un nom qui réponde...

— Qui réponde à tout! à sa figure, à sa taille, à sa voix, à son passé, à son avenir, à son génie, à ses goûts, à ses passions, à ses malheurs et à sa gloire. En avez-vous un?

— Non.

— Quant à moi, épuisé de travail depuis six mois, et qui ai déjà mis en circulation plus de noms qu'il n'y en a dans l'*Almanach royal*, je me déclare radicalement incapable de le trouver, surtout dans les conditions voulues.

— Eh bien, faisons-le ensemble ce nom.

— Impossible! Je l'ai tenté, ne vous l'ai-je pas dit? D'ailleurs, ma conviction, après mille essais énervants, est qu'on ne fait pas plus un nom qu'on ne fait le granit, le spath, la houille et le marbre. C'est l'œuvre du temps, des révolutions, de je ne sais quoi. Il se fait seul. Un nom ne se crée pas plus qu'une langue. Dites-moi, je vous prie, qui a jamais créé une langue?

— Nous n'avons donc alors que la ressource de le découvrir?

— Que celle-là.

— S'il existe...

— Il existe, affirma solennellement Balzac.

— En ce cas, où le découvrir?

— Voilà précisément pourquoi je vous ai appelé à mon aide.

Après avoir réfléchi quelques instants :

— Voudriez-vous employer, dis-je à Balzac, le moyen que j'emploie souvent quand je suis dans le même embarras que vous, sans professer toutefois aussi sincèrement que vous la religion du nom?

— Et quel moyen employez-vous?

— Je lis les enseignes.

— Vous lisez les enseignes!...

— Oui! car on lit sur les enseignes les noms les plus pompeux et les plus bouffons, qui disent les choses les plus bizarres et les plus opposées, toujours, bien entendu, au point de vue de votre système: les uns sont pleins, sous leur enveloppe, de mauvais instincts; les autres exhalent par tous les pores le musc de l'honnêteté et de la vertu; ceux-ci font bondir le cœur des vaudevillistes, qui les donnent à leurs personnages comiques, ceux-là passent du fronton de bois de l'enseigne au théâtre de la Gaieté et de l'Ambigu, et deviennent des noms de brigands. Ce sont ordinairement des noms de marchands de bougies et de confiseurs.

— Mais on peut, me dit Balzac, lire deux ou trois mille enseignes avant de rencontrer le nom qu'on cherche...

— Et même sans le rencontrer. — Tenterons-nous?

— Tentons !

L'idée avait souri à Balzac : je n'avais pas prévu à quoi elle m'engageait.

— Tentons, répéta Balzac : par où commencerons-nous ?

— Commençons où nous sommes, commençons ici, dis-je.

En ce moment, nous sortions de la cour du Louvre pour entrer dans la rue du Coq-Saint-Honoré, qui n'était pas, je n'ai pas essentiellement besoin de le dire, une rue large et monumentale comme aujourd'hui ; mais elle était d'une longueur double, et les enseignes l'enveloppaient des pieds à la tête, absolument comme des bandelettes enveloppent une momie égyptienne.

— Commençons donc ici, redit Balzac.

Nous devions nous attendre à l'inutilité de nos premiers pas. Beaucoup de noms, mais des noms sans physionomie, sans celle surtout que Balzac exigeait pour son personnage. Il regardait d'un côté, moi de l'autre, le nez en l'air, les pieds on ne sait où, et, par conséquent, nous jetant dans les jambes des passants, qui nous prenaient pour des aveugles.

Au sortir de la rue du Coq, que d'autres rues ne parcourûmes-nous pas, toujours avec aussi peu de résultats ! La rue Saint-Honoré jusqu'au Palais-Royal, toutes les rues collées aux flancs

du jardin, la rue Vivienne, la place de la Bourse, la rue Neuve-Vivienne, le boulevard Montmartre.

Au coin de la rue Montmartre, fatigué, excédé, le cœur affadi de cette lecture peu naturelle, effrayé en outre de voir Balzac n'accepter aucun des noms d'enseignes que je lui désignais comme bons, je refusai d'aller plus loin. Je me révoltai.

— Toujours, et en tous lieux, Christophe Colomb abandonné par son équipage! me dit de Balzac, les yeux fixés avec douleur sur une autre série d'enseignes inexplorées. Allons! je toucherai seul au rivage de l'Amérique. Partez!

— Mais vous êtes entouré d'Amériques : vous ne voulez descendre sur aucune. Vous repoussez tous les noms. Vous êtes injuste : voici des noms superbes de fripiers allemands, de bottiers hongrois, de cordonniers westphaliens, et mille autres noms pleins d'expression. Vous refusez sans cesse. Vous voulez l'impossible. C'est une Amérique qui n'aura jamais son Christophe Colomb.

— La lassitude est aussi injuste que la colère, je le sens, me répondit Balzac. Voyons, reposez-vous sur mon bras et donnez-moi jusqu'à Saint-Eustache. Ce sont les trois jours que Colomb obtint de son équipage.

— Mais rien que jusqu'à Saint-Eustache!

— Soit!

Nous reprîmes notre tournée d'inspection.

Saint-Eustache n'était pour Balzac, j'aurais dû le deviner, qu'un prétexte pour me faire toiser, dans toute leur longueur et dans toute leur hauteur, les rues du Mail, de Cléry, du Cadran, des Fossés-Montmartre et la place des Victoires, la place des Victoires criblée de magnifiques noms alsaciens qui font venir le Rhin à la bouche.

Au milieu de ce musée de noms, je déclarai à Balzac que, s'il ne faisait pas immédiatement un choix, je prenais congé de lui.

— Plus que la rue du Bouloi, me dit Balzac avec instances et en me prenant les mains. Ne me refusez pas la rue du Bouloi! Quelque chose me dit que nous découvrirons enfin...

— Je vous accorde la rue du Bouloi!

— Sauvé! s'écria de Balzac. Pénétrons dans la rue du Bouloi. Et nous rentrons ensuite aux Jardies, où nous attend le dîner.

La rue du Bouloi, à l'exemple de beaucoup d'autres rues, porte, on le sait, trois noms, terrible superfétation qui rend si difficile la topographie de Paris pour les étrangers. Elle s'appelle d'abord rue du Bouloi, puis rue Coq-Héron, enfin rue de la Jussienne. C'est dans le dernier tronçon de cette rue que Balzac, — je ne l'oublierai de ma vie, — après avoir élevé le regard au-dessus d'une petite porte mal indiquée dans le mur,

une porte oblongue, étroite, efflanquée, ouvrant sur une allée humide et sombre, changea subitement de couleur, eut un tressaillement qui passa de son bras dans le mien, poussa un cri et me dit :

— Là! là! là!... Lisez! lisez! lisez!

L'émotion brisait sa voix.

Et je lus : MARCAS!

— MARCAS! Eh bien, qu'en dites-vous? Marcas! quel nom! Marcas!

— Je ne vois pas dans ce nom...

— Taisez-vous!... Marcas!

— Mais...

— Taisez-vous, vous dis-je. C'est le nom des noms! n'en cherchons plus d'autre. Marcas!

— Je ne demande pas mieux!

— Arrêtons-nous glorieusement à celui-ci : Marcas! Mon héros s'appellera Marcas. Dans Marcas, il y a le philosophe, l'écrivain, le grand politique, le poëte méconnu : il y a tout. Marcas!

— Je le veux bien.

— N'en doutez pas!

— Mais si, dans votre opinion, le nom de Marcas annonce tout ce que vous dites là, celui qui, en ce moment, le porte en réalité doit posséder aussi quelque supériorité. Sachons donc ce qu'il est ; car son nom n'est pas suivi de sa profession sur cette enseigne.

— Il doit avoir une profession qui relève d'un art, et d'un art distingué, soyez-en sûr!

Je hochai la tête.

Sans s'arrêter à mes doutes, Balzac continua :

— Marcas, que j'appellerai Z. Marcas pour ajouter à son nom une flamme, une aigrette, une étoile; Z. Marcas est assurément un grand artiste : un graveur, un ciseleur, un orfévre comme Benvenuto Cellini.

— Vous allez loin!

— Avec un nom comme celui-là, on ne va jamais trop loin.

— C'est ce que nous saurons à l'instant. Je cours chez le concierge m'informer de la profession de M. Z. Marcas.

— Oui, allez.

Je ne découvrais pas de concierge dans cette maison, devant laquelle je laissai Balzac en adoration. Enfin, j'en trouvai presque un, et j'appris de lui la profession de Marcas.

— Tailleur! criai-je de loin à Balzac.

— Tailleur!

Balzac baissa la tête... mais pour la relever aussitôt après avec fierté :

— Il méritait un meilleur sort, s'écria-t-il en la relevant. N'importe! je l'immortaliserai. C'est mon affaire!

Ce tailleur immortel vit encore. Il est encore

tailleur, aux environs de la Banque, sous le même nom de Marcas, que chacun peut lire au-dessus de son joli magasin.

Balzac, le soir même, aux Jardies, où nous dînâmes avec l'appétit de gens qui ont lu trois ou quatre mille enseignes, écrivit pour la *Revue parisienne*, en tête de sa nouvelle intitulée : *Z. Marcas*, la monographie de ce nom devenu historique.

Nous citons cette curieuse monographie :

« Il existait une certaine harmonie entre la personne et le nom. Ce Z. qui précédait Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal.

» Marcas! répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes : n'y trouvez-vous pas une sinistre signifiance? ne vous semble-t-il pas que l'homme qui le porte doive être martyrisé! Quoique étrange et sauvage, ce nom a pourtant le droit d'aller à la postérité : il est bien composé, il se prononce facilement; il a cette brièveté voulue pour les noms célèbres? N'est-il pas aussi doux qu'il est bizarre? Mais aussi ne vous paraît-il pas inachevé? Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des

hommes, il est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent; souvent des corrélations lointaines mais efficaces se sont révélées. Notre globe est plein; tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

» Ne voyez-vous pas, dans la construction du Z, une allure contrariée? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée? Quel vent a soufflé sur cette lettre, qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cinquante mots? Marcas s'appelait Zéphirin. Saint Zéphirin est très-vénéré en Bretagne. Marcas était Breton.

» Examinez encore ce nom : Z. Marcas! Toute la vie de l'homme est dans l'assemblage fantastique de ces sept lettres. Sept! le plus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans; ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas! n'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise par une chute avec ou sans bruit * ? »

Balzac, après m'avoir lu lui-même ce commencement de sa nouvelle, me dit, plus calme que dans la rue de la Jussienne :

* *Revue parisienne*, 25 juillet 1840.

Je regretterai toujours que ce nom soit porté par un tailleur ; non pas, certes ! que je mésestime un tailleur, mais le mot tailleur me rappelle certaines dettes, certains billets protestés. Je prévois que je vais être plus d'une fois distrait en vous lisant mon travail. Encore une fois, n'importe ! Z. Marcas restera et subsistera malgré tout.

X.

Le grand mot lâché. — Budget littéraire de Balzac. — Un million dans un pot à beurre. — Le déficit Kessner. — Les Méduses des Jardies.

Nous avons prononcé le mot terrible : *dettes*. Les dettes de Balzac ! Qu'ils se rassurent, ceux qui n'aiment pas plus que nous voir l'étoffe si délicate de la vie privée passer de main en main, et, de relique qu'elle aurait dû rester pour tout le monde, se transformer, à force d'être touchée, en un vil chiffon. Mais nous ne voyons pas le danger sérieux

que court la mémoire d'un homme célèbre qui, peu favorisé de la fortune à son entrée dans la vie des lettres, et qui, visité par elle lorsqu'il lui reste encore de longues années à travailler, a, dans l'intervalle, éprouvé des secousses, des points d'arrêt, des coups de vent, des tempêtes, des déchirements et parfois des naufrages. Q'y a-t-il de nouveau et d'humiliant dans ces caprices de la destinée ? N'est-ce pas là le chemin accidenté et pierreux, semé d'ornières, que parcoururent à peu près tous les grands esprits de tous les siècles? Corneille, Bayle, Érasme, Diderot, pour ne citer que quatre noms sur mille noms, n'ont-ils pas été obligés de mesurer parfois l'huile rance de leur lampe et de souffrir avec un sourire mélancolique les agressions, en pleine rue, de M. Dimanche ? A qui en veut-on d'ailleurs ? est-ce à l'homme de génie ou à la fortune, quand se produisent ces contrastes, ces chocs entre la fortune et l'homme de génie? A qui revient le tort, à qui le dommage? à qui le reproche des contemporains? à qui la colère de la postérité ? A la fortune, à la fortune seule! Qu'on laisse donc se vider un débat entre elle et le jury de la publicité.

Ces fameuses dettes de Balzac, dont on s'est tant occupé, dont on accompagnait chaque pas de sa renommée, comme pour lui faire un cortége; dont on souriait tout bas quand on admirait le

plus le merveilleux labeur de sa pensée; dont il entretenait lui-même tout le monde en France comme à l'étranger; dont il parlait à chacun, depuis le grand seigneur du faubourg Saint-Germain jusqu'à son jardinier des Jardies, et toujours avec une verve charmante, amusante, intarissable; ces dettes qui ont menacé un instant d'être aussi célèbres que ses œuvres; eh bien, ces étonnantes dettes, nous demandons-nous, ont-elles jamais existé? Comique et profond mystère! Penchons-nous au bord de ce puits et voyons ce qu'il cache. Est-ce la vérité qui en sortira ou un immense éclat de rire?

A notre avis, de Balzac avait besoin de laisser croire et de faire croire qu'il avait des dettes, beaucoup de dettes, immensément de dettes! Un orgueil fort légitime et parfaitement raisonné l'obligeait, on va le comprendre, à encourager le plus possible cette inoffensive erreur; erreur répandue, grossie, exagérée par ses amis autant que par ses ennemis. Balzac, il faut le dire avec regret, mais il faut le dire, ne gagnait pas avec sa plume ces sommes folles dont on se plaisait à la dorer comme une pagode de Bénarès. Sans doute, il produisait beaucoup; mais il convient de distinguer ici bien des choses pour comprendre comment ces productions réunies ne rapportaient pas des mines d'argent et des ballots de billets de banque.

Disons d'abord que ses dernières années littéraires lui avaient valu des bénéfices sans proportion avec les années précédentes, et que celles-ci l'avaient de beaucoup emporté sur les premières années, fort peu lucratives ; ce qui appelle déjà une moyenne à établir. Ensuite, il importe de ne pas présenter comme également productives sa rédaction aux revues et sa rédaction aux journaux. Les parts à faire sont différentes. Sa collaboration aux revues, quoique honorablement rétribuée, ne lui rapportait qu'à raison de l'étendue des revues, toujours limitée à un petit nombre de feuilles. Sa collaboration aux journaux lui était beaucoup mieux payée ; mais comme, par traité, il était obligé de supporter ses propres frais de corrections, — corrections babyloniennes ! frais cyclopéens ! — les bénéfices venus de ce côté, quoique plus amples, se trouvaient, à fin de compte, singulièrement limés, amincis et transparents. En sorte que les deux sources de ses revenus ne formaient pas, réunies, un bien large fleuve. Restait la vente des articles, nouvelles et romans, repris aux journaux pour être publiés en volumes. Ici autre mirage. Il fallait entendre *trois mille francs*, quand les journaux parlaient de *trente mille francs* comptés à Balzac par ses éditeurs. Or, toutes ces enflures, toutes ces hydropisies superposées ne composaient pas un embonpoint fort réel. Le total

réel donnait chaque jour, chaque année, un démenti à chaque ligne du budget littéraire qu'on prêtait au grand écrivain. De compte fait, excepté deux ou trois bonnes fortunes, — y en a-t-il eu trois? — Balzac n'a jamais dû réaliser en moyenne plus de dix ou douze mille francs par an, même dans ses plus belles années.

Ceci était à exposer, à éclaircir et à mettre hors de toute discussion.

Or, Balzac, qui voulait lutter pied à pied, vanité puérile! avec M. Alexandre Dumas et M. de Lamartine, comme écrivain à millions, ne pouvait pas laisser croire, sans faire rougir son encre, qu'il n'amassait pas, lui aussi, avec ses livres des sommes insensées. Et quels autres moyens que ceux que nous venons de dire aurait-il eus pour accréditer l'opinion qu'il était riche, qu'il avait, comme ses rivaux, la pierre philosophale au fond de son encrier! On avait bien parlé de certaine grande dame lui glissant dans la main, un soir de bal masqué à l'Opéra, un rouleau de billets de banque et disparaissant ensuite dans les frises. Mais qui avait jamais vu cette dame blanche et cet argent déguisé en pierrot?

Non! Balzac aimait et caressait avec coquetterie — nous venons de dire pourquoi — le mensonge de cette fortune qu'auraient dû lui créer les livres, et qu'en réalité ils ne lui avaient pas créée du tout.

C'était un faux riche, un pseudo-millionnaire. Balzac avait gagné tard et fort peu gagné. Son imagination ayant toujours été plus riche que sa caisse, il avait mis son imagination à la place de sa caisse, et il tirait de là, sûr de ne jamais arriver à l'épuisement. Ne pouvant faire du bruit avec ses chevaux, ses voitures et ses hôtels, il en faisait par l'éternel moyen de comédie qu'il avait perfectionné, du reste, à ravir : par le moyen des dettes, ces fortes, ces proverbiales dettes que, pour notre part, nous faisons plus que mettre en doute.

Depuis longtemps, de Balzac, qui était la prudence et l'économie mêmes, avait déjà réglé un passé commercial dont il s'était dégagé avec sa probité ordinaire, qu'il continuait à parler de ce passé, que nous appelions, dans le sans-gêne de nos soirées aux Jardies, le déficit Kessner : « Voilà le déficit Kessner qui revient sur l'eau ! » disions-nous dès qu'il ouvrait la bouche pour parler de la maison d'imprimerie qu'il avait fondée dans les premières années de son installation à Paris, et cause éternelle de sa ruine, prétendait-il.

Cependant, comme il fallait, pour aider à la vraisemblance, que les dettes dont il se plaignait et se parait ne fussent pas tout à fait mythologiques, il en souffrait quelques-unes autour de lui, mais si burlesques, si bergamasques, qu'elles étaient tout à fait impossibles. Ce fut un jour où,

plus incrédule que les autres jours sur ces dettes factices, et que lui ayant dit :

— Allons donc ! Balzac, vous êtes millionnaire. Tout Paris prétend que vous possédez un million ; un million que vous cachez.

— Ah ! je possède un million, s'écria-t-il en me regardant, en me couvrant de la lumière de ses yeux solaires ; ah ! je cache un million ! Eh bien, oui, je cache un million...

Et il ajouta :

— Dans un pot à beurre.

Je vois encore son doigt courbé en serre d'oiseau, indiquant l'orifice du pot à beurre où il avouait avoir enterré son million.

Le caractère de ces dettes, on le voit, affectant de près, et contre les lois ordinaires de la perspective, des formes plus vagues encore que de loin ; fuyant de leurs cadres à mesure qu'on essaye de les voir sous le véritable jour, nous sommes infiniment plus à l'aise pour en parler. D'ailleurs, nous le répétons, cette pruderie de vouloir qu'un homme célèbre n'ait pas eu de dettes nous paraît relever d'un ordre d'idées chevaleresques où nous entrerons toujours avec peine. Qu'on biaise sur ses vices, que l'on côtoie ses faiblesses d'esprit et de cœur quand elles ont été poussées hors des limites, nous l'admettrons volontiers, — quoique nous ne voudrions pas faire un reproche trop vif

à Racine d'avoir adoré la Champmeslé; à Mirabeau d'avoir passé des nuits nombreuses au jeu; — mais confier tout bas à l'oreille de l'histoire les dettes d'un homme illustre de peur d'enflammer la joue de cette muse si solvable : — plaisanterie! Du reste, quand cet homme les a payées, l'histoire n'a plus qu'à donner son reçu.

Revenons à ces dettes de Balzac, autour desquelles nous avons tracé peut-être trop de circonvallations. Elles furent un instant si diverses, si multipliées, qu'elles finirent par porter atteinte à la quiétude champêtre dont il se proposait de jouir aux Jardies. La sonnette de la grille ne cessait pas d'être agitée; — grille est ici une pure façon de parler : la porte des Jardies était une porte pleine, et aussi pleine, ma foi! que celle du bonhomme Grandet, à Saumur. Cette sonnette, qu'on avait quelque raison d'appeler d'argent et dont j'entends encore vibrer les ondes pénétrantes au-dessus des arbres, était tenue dans un état de parfaite sonorité par le jardinier : et nous allons dire dans quel but Balzac l'avait ainsi exigé. Il pensait que rien au monde ne décourage un créancier — si quelque chose peut le décourager — comme de ne trouver personne à qui parler, personne sur qui décharger sa colère, s'il est brutal; personne sur qui décocher ses épigrammes, s'il est mordant; de Balzac voulait enfin que les Jardies

eussent tout à fait l'air d'être inhabitées pour ceux qui s'y rendraient, de Paris, de Versailles ou des environs, dans des intentions suspectes de créances.

La tactique était ingénieuse, mais elle n'était pas facile à exécuter dans une propriété assez découverte, composée de deux grands corps de logis, de plusieurs pavillons, habitée par le jardinier, sa femme et ses enfants, visitée quotidiennement par des curieux ou des amis.

Et j'allais oublier le chien! un gros chien dont la niche était placée à l'entrée; querelleur, hargneux, enfin un chien de campagne, un de ces chiens qu'on appelle bêtement Turc. Celui-là s'appelait Turc : qu'on juge s'il devait aboyer!

Or, comment, selon les désirs et d'après les injonctions de Balzac, donner le change au créancier qui vient à pas de loup, sonne sournoisement et colle ensuite son oreille si subtile contre la porte, afin de savoir s'il a été entendu? comment éteindre, étouffer instantanément tout bruit, toute agitation, afin de le convaincre qu'il s'est trompé, qu'il a pris un tombeau pour une maison? Eh bien, de Balzac y était parvenu : une longue pratique l'avait rendu maître de son idée, et son idée réussissait presque toujours.

Voici, du reste, comment, à cet égard, les choses se passaient aux Jardies. D'abord, on savait, cinq ou six minutes après le passage du convoi de

Paris, que le créancier ne pouvait plus nous surprendre par sa présence enchanteresse. S'il ne s'était pas montré alors, les temps de menace étaient passés. Repos et confiance jusqu'au convoi suivant! Mais, dès que le convoi suivant faisait entendre ses mugissements de bucentaure, la vigilance domiciliaire augmentait sur tous les points de la propriété, verger, prairie et potager; la grande manœuvre était prête : prenez garde à vous!

On sonne! « Écoutons : ce ne peut être qu'un créancier... C'en est un! » Chaque promeneur prévenu s'arrête, se plaque à l'arbre le plus voisin et demeure dans une immobilité complète; il devient tronc; Apollon nous poursuit, nous voilà Daphnés : charmant! le jardinier se courbe sur sa bêche et ne remue plus; le chien, qui va aboyer, est tiré par le cordon qui s'attache au collier : il rentre son aboiement et s'aplatit sur la paille de sa niche; il grogne, mais il se tait sous le regard magnétique et impérieux de la femme ou des fils du jardinier; et derrière les jalousies vertes des croisées, Balzac et ses hôtes écoutent, avec des frémissements de crainte et de joie, les imprécations du créancier hors des murs, magnifiques blasphèmes qui se terminaient invariablement par ces mots : *Mais ils sont donc tous morts là dedans!*

Eh! parbleu! oui, ils sont tous morts; et voilà

où l'on voulait en venir ! Le tour était fait ! le créancier avait entrepris un voyage blanc.

Puis le créancier s'en allait, puis nous écoutions le sable de la ruelle crier sous ses pieds adorés, puis nous le voyions herboriser dans la campagne jusqu'au moment du passage du convoi de Versailles pour Paris ; puis le convoi enflammé partait ! Alors résurrection ! les jalousies, déployant leurs ailes, s'ouvraient à la lumière, les promeneurs reprenaient leurs formes primitives et continuaient leurs rêveries ; le jardinier sarclait de plus belle ses herbes ; le chien aboyait à cœur joie aux poules de la basse-cour ; et tout redevenait enfin heureux, libre, joyeux, content jusqu'au nouveau coup de sonnette, qui ramenait de nouveau les mêmes événements et les mêmes crises émouvantes.

XI

Un nouveau cercle de Popilius. — Balzac et le garde champêtre de Ville-d'Avray. — Récréations de grands enfants. — Expéditions contre le burg du voisin.

Pour continuer le propos des dettes, nous allons raconter, entre autres fantaisies de l'écrivain qui a immortalisé son passage aux Jardies, son histoire avec un de ses voisins, voisin fort patient, mais non moins original que patient à l'endroit de sa créance. Disons d'abord que de Balzaz, par une innocence d'esprit qui accuse bien haut son peu de

ronerie dans l'art de s'endetter, avait eu la candeur périlleuse de contracter des engagements autour de lui! C'est semer la dette à ses pieds, et vouloir, plus tard, en être étouffé. Aussi, s'était-il enfermé dans un cercle d'où, peu à peu, il avait fini par ne pouvoir plus sortir. Ces obligations malheureuses autant que gauches avaient tellement raccourci ses promenades hors des murs et paralysé ses mouvements, lui à qui l'exercice et le grand air étaient pourtant si nécessaires, qu'il lui était devenu impossible de sortir pendant le jour sans s'exposer à la rencontre d'un créancier rural, épicier ou laitier, boucher ou boulanger de Ville-d'Avray. Ceci était, nous insistons sur le principe, d'une déplorable politique. Devoir à Dieu et au diable est un ennui, sans doute; mais devoir à ses voisins est une faute intolérable; c'est se couper la route, éborgner sa perspective, se lier les pieds à la cheville, se priver d'air.

On va voir les conséquences de ce funeste système de dettes pneumatiques.

Un jour que j'étais arrivé de fort bonne heure aux Jardies, — il était environ cinq heures du matin, — je trouvai de Balzac se promenant circulairement sous le toit même de son rustique chalet, sur l'aride bordure d'asphalte dont il avait emplâtré le terrain qui en ourlait le pourtour.

— Eh ! que faites-vous là ? lui dis-je.

— Vous le voyez, je me promène.

— De si bonne heure ?

— Si tard, vous voulez dire ?...

— Comment, si tard ? il est à peine cinq heures !

— Si tard, vous dis-je ; mais que voulez-vous ! je me suis endormi ; j'aurais dû être éveillé plus tôt pour faire ma promenade à travers bois.

— Qui vous empêche de la faire maintenant, au lieu de tourner comme un cheval de meule autour de ce chalet ?...

— Oh ! non, il n'y faut plus penser.

— Pourquoi cela ?

— Le garde champêtre !

— Le garde champêtre ?...

— Oui, le garde champêtre ; il m'aura devancé ; il doit déjà être dans l'exercice de ses fonctions.

— En quoi le garde champêtre peut-il gêner votre promenade ? Vous ne chassez pas... vous n'avez pas à craindre d'être en contravention : que vous fait donc ce garde champêtre ?

— Je ne chasse pas, c'est vrai... Mais tenez, me dit ensuite de Balzac voulant couper court à l'incident, entrons, je vous lirai ma chronique pour la *Revue parisienne*. Je crois que vous en serez content.

— Non : remettons à plus tard votre article, et allons respirer l'air du matin dans les bois de Ville-d'Avray.

— Oh! non... trop tard! trop tard! le garde champêtre...

— Nous y revenons!

— Ah! c'est un homme terrible, voyez-vous ; non pas qu'il me persécute, qu'il me traque à la manière des autres : oh! non! mais son silence expressif, son regard qui transperce, ses attitudes, ses paroles brèves comme un coup de fusil, me troublent, me glacent, me pétrifient; il y a du spectre dans ses apparitions.

De Balzac a trop fatigué son cerveau, cette nuit, pensai-je; il a en ce moment, à coup sûr, quelque hallucination ; n'ayons pas l'air de comprendre et passons outre.

Je pris Balzac sous le bras et cherchai à l'entraîner.

— Voyons, faites cela pour moi, si ce n'est pour vous. Avant de déjeuner, allons nous promener pendant quelques heures dans le bois; poussons, la canne à la main, jusqu'à mi-chemin de Versailles; croyez-moi, nous en aurons meilleur appétit.

Balzac hésitait beaucoup.

— Vous le voulez ? me dit-il.

— Je vous en prie.

Balzac, difficilement résolu, releva en soupirant le quartier de sa large chaussure, alla prendre, dans un coin de la porte, deux gros bâtons ferrés : — je dirai bientôt les exploits auxquels nous nous livrions le soir avec ces bâtons, qu'il avait rapportés, je crois, de ses excursions en Suisse : — il m'en donna un, et nous nous acheminâmes enfin du côté du bois de Ville-d'Avray.

Une extrême défiance se trahissait dans les premières bordées que Balzac me força de tirer dans le taillis.

Cependant le calme lui revint quand nous eûmes laissé derrière nous quelques cents mètres de gros frênes et de tilleuls encore enveloppés de la ouate brumeuse d'une nuit humide.

Nous causions, je m'en souviens, des espérances —espérances toujours exagérées—qu'il fondait sur le succès futur de sa *Revue parisienne*, publication délicate à laquelle il voulait, à tout prix, m'engager à prendre une part directoriale, quand, s'arrêtant brusquement au milieu d'une phrase commencée, il me dit ou plutôt il balbutia :

— Le voici ! le voici !

— Qui donc?

— Lui !

— Mais qui, lui?

— Le garde champêtre !

— C'est donc chez vous une idée fixe ?

— Moins fixe que lui, me répliqua Balzac en me montrant, au bout de l'allée que nous parcourions, la silhouette d'un garde champêtre, ce type si reconnaissable entre mille, avec son tricorne effaré, son fusil abattu sur le bras gauche, sa bandoulière lâche, ses guêtres rustiques, ses cheveux gris et sa pipe soudée au coin de la bouche. Nous n'apercevions pas encore, il est vrai, à la distance où nous en étions, tous ces détails d'un pittoresque ensemble; mais il n'y avait aucun doute à avoir sur le caractère municipal et rural du personnage : c'était bien un garde champêtre; ce n'était que trop le garde champêtre.

Balzac avait pâli.

Nous reprîmes toutefois notre chemin entre les arbres : le garde champêtre n'avait pas cessé de venir vers nous.

— Que vous avais-je dit? murmurait de Balzac.

— Mais enfin, cet homme?... vos craintes?...

— J'étais convaincu que nous le rencontrerions, quoi que nous fissions pour l'éviter. Vous n'avez pas voulu me croire...

— Après tout, m'écriai-je, pourquoi tant se préoccuper?...

— Vous en parlez fort à votre aise! à ma place...

— Si je savais du moins...

— Vous auriez dû le deviner... mais il n'est plus temps. Silence! fermeté et résignation.

Pendant le temps donné à ce dialogue morcelé, le garde champêtre ayant marché vers nous, il ne fut bientôt plus qu'à quelques pas. Il n'avait pas quitté son attitude calme, militaire, rigide; on eût dit le garde champêtre de la statue du Commandeur. De Balzac ne parlait plus; il ne respirait plus; son regard inquiet ne se détachait plus de l'apparition du baudrier.

Quand le garde champêtre fut coude à coude avec de Balzac, qui n'avait pas lâché mon bras, il lui dit d'une voix concentrée mais pleine de gravité :

— Monsieur de Balzac, ça commence à devenir musical.

Et il passa.

Balzac me regarda et je regardai de Balzac.

Le même éclair nous avait éblouis.

— Avez-vous entendu? avez-vous entendu? me dit-il quand le garde champêtre se fut évanoui dans la vapeur grise du matin, dont les allées du bois étaient encore gorgées. Avez-vous entendu? Ma parole d'honneur! la phrase est sublime à vous donner le vertige; elle est à conserver dans l'eau-de-vie : « Monsieur de Balzac, ça commence à devenir musical. » Non! elle vaut mille fois les trente francs que je lui dois.

— Vous devez trente francs à ce garde champêtre?

— Oui, depuis trois mois. Je comptais le rembourser aujourd'hui : Dutacq m'a apporté quelque argent hier au soir; mais sa phrase est trop belle; il faut que nous la répétions aux échos toute la journée : il ne sera payé que demain : « Monsieur de Balzac, ça commence à devenir musical! »

Les bâtons ferrés réclament maintenant l'historique que nous avons promis plus haut d'en faire : nous allons tenir nos engagements afin de ne laisser dans l'ombre ou dans l'oubli aucun des mouvements intérieurs des Jardies, particulièrement ceux dont nous avons eu connaissance et auxquels nous avons pris part.

De Balzac, qui a dit le premier avec un sens exquis : *Dans tout homme de génie, il y a un enfant*, était la preuve vivante de cette juste et jolie pensée. Homme de génie, il était extraordinairement enfant lui-même. L'écolier turbulent de Vendôme réclamait souvent sa place aux heures de loisirs — heures bien rares, hélas! — où l'auteur de la *Physiologie du Mariage*, d'*Eugénie Grandet*, et de tant d'autres créations merveilleuses, se permettait de toucher la terre. Alors les épreuves d'imprimerie volaient dans l'espace, les feuillets du manuscrit commencé s'éparpillaient sous un joyeux coup de poing, comme au collége quand

retentissait la cloche de la récréation. Récréation aussi aux Jardies! on jouait à la balle, ou bien l'on allait casser des branches de châtaignier dans le bois, ou bien l'on courait à Sèvres, à Saint-Cloud, à Bellevue, à Boulogne, où l'on se faisait dire de grosses et grasses plaisanteries par les femmes de pêcheurs. Voilà le plus gai, le plus fou des amusements de Balzac quand il était en train, celui auquel il tenait que nous prissions part deux ou trois fois par mois, si le hasard nous faisait ses hôtes. Du reste, il mettait à ces innocentes débauches toute la gravité d'un devoir, ce qui rendait la chose encore plus burlesque.

Il est temps de dire qu'il y avait, aux Jardies, un voisin qui jouissait de toute son exécration. Que lui avait fait ce voisin, dont il a mis vingt fois au moins en scène la profession magistrale? quel propos avait-il tenu sur lui? quel dommage avait-il causé à de Balzac? C'est là, je l'avoue, ce que je n'ai jamais su : mais il l'exécrait; il l'exécrait bien ; comme il savait exécrer, c'est tout dire. Il ne lui ménageait pas les effets de cette haine profondément ancrée dans son estomac; haine magnétique qu'il avait fini par nous inoculer à un degré aussi stupide que féroce.

Dès que la nuit était venue, il distribuait à chacun de nous un de ces bâtons ferrés dont j'ai parlé, et auxquels s'adjoignaient quelques vieux joncs

rougis par le temps, à la pomme de corne, à l'extrémité en fer rouillé; et nous partions tous ensuite, drapés dans le silence, pour la grande expédition. Balzac, notre chef, nous précédait à travers les sentiers qui conduisaient au bois de Ville-d'Avray, car c'était dans le bois même que s'élevait la propriété maudite de son ennemi; ennemi dont j'ai parfaitement retenu le nom, mais que je ne veux pas écrire ici, de peur, si cet ennemi vit encore, de l'attrister par une publicité imméritée.

Cette propriété, fort spacieuse, bien entretenue, couronnant une des crêtes de la forêt, ombragée d'un beau parc, était entourée, à une hauteur de trois ou quatre mètres, — retenez bien ceci — d'un simple mur de pierres brutes, posées méthodiquement les unes sur les autres, qui n'adhéraient entre elles que par leur propre poids. Ce mur, ou à parler plus exactement, cet amas régulier de pierres branlantes, était le point de mire de la vengeance mystérieuse de Balzac.

Arrivés aux pieds de ce rempart, nous enfoncions tous, à un signal de notre capitaine, nos bâtons ferrés dans les interstices laissés par les pierres. Cette première manœuvre accomplie, nous pesions sur ces leviers de toute la force de nos bras. Ah! nous étions beaux à contempler!

Mais poursuivons.

Au moment suprême, où nous sentions que ces

pierres, déchaussées, soulevées par nos bâtons, allaient s'écrouler, nous criions tous, et par trois fois, dans un anathème unanime répercuté par les échos énergiques du bois, le nom du voisin abhorré de Balzac : et les pierres dégringolaient, s'éboulaient et ruisselaient pendant quelques secondes à épouvanter le silence délicat de toutes ces futaies mélancoliques qui vont se perdre de colline en colline jusqu'au fond de Versailles et de Rambouillet.

Le dégât opéré, nous nous perdions aussitôt dans les épaisseurs du bois et de la nuit pour regagner à pas de loup et avec le même ordre qu'au départ les tranquilles Jardies, où de Balzac, fier de son équipée, nous félicitait sur le plein succès de la reconnaissance exécutée avec tant de hardiesse sur le burg de son ennemi.

Huit jours après, le mur démoli par nous était rétabli ; les pierres relevées du sol avaient repris leurs places. C'était à recommencer. Nous recommencions. Qui peut dire combien de fois cette aventure d'écoliers malfaisants s'est reproduite, et combien de fois les gardes du bois ont dû dresser un procès-verbal, resté sans résultat possible, faute de savoir quel nom de coupable y insérer ! Qui eût jamais songé à y coucher celui du grand peintre de mœurs, du grand philosophe admiré de toute l'Europe pour ses immortels romans, du grand Balzac enfin ?

XII

Victor Hugo aux Jardies. — Détails biographiques sur le fameux noyer. — Le guano municipal. — Prisme dramatique. — La cheminée du duc d'Orléans. — Le père rabat-joie. — Une philippique et un horoscope de Balzac.

J'en voudrais beaucoup à mes souvenirs si, dans ce répertoire d'un passé qui va s'enfonçant de plus en plus malgré moi sous les brumes opaques de l'horizon, j'omettais la visite de Victor Hugo aux Jardies, la seule, je crois, qu'il y ait jamais faite. Malgré l'indifférence bien avérée de Balzac pour les écrivains de son temps, il mit quelque désir et

même quelque orgueil à recevoir chez lui son rival en célébrité.

L'entrevue avait d'autant plus de prix en elle-même qu'aucun point de contact bien vif, bien intime, n'avait jusqu'alors et n'a jamais, je puis le dire, existé entre ces deux esprits supérieurs. Balzac, dont j'ai dit le respect factice pour la poésie en général, ne se sentait pas davantage un goût fort prononcé pour la grande prose colorée, peinte et traitée à la fougueuse manière de Rubens. Artiste au pointillé, il allait plus volontiers vers la prose hachée menu, ménagée avec l'économie flamande, travaillée à froid, limée à facettes, vraie sans doute, mais vraie comme la poudre de diamant et non vraie comme le diamant tout entier. Sans refuser son admiration ni même son extase aux vastes peintures de *Notre-Dame de Paris*, il accordait sa préférence secrète à la prose fine et pilée comme verre de Stendhal, le prototype de toute prose à ses yeux, après la sienne propre. Il aurait fait éclater si haut qu'on eût voulu son enthousiasme devant l'école vénitienne, mais il n'aurait acheté pour son cabinet, soyez-en convaincus, que les Mieris, les Teniers et les Van Ostade.

Au surplus, si de Balzac n'a qu'une fois ou deux, dans sa *Revue parisienne*, parlé de Victor Hugo, je ne crois pas que Victor Hugo, de son côté, ait jamais écrit le nom de Balzac. Je ne vois d'ici au-

cune page de ses œuvres d'où ce nom se détache : étrange, bien étrange éloignement à remarquer non-seulement entre ces deux grands maitres de la pensée, mais encore entre bien d'autres écrivains contemporains. Si bien que, dans un siècle, quand on relira les auteurs de ce temps-ci, on cherchera s'ils ont vécu à la même époque et dans la même contrée. Le XVIe, le XVIIe et même le XVIIIe siècle si personnel, offraient une fraternité littéraire plus étroite. C'était une famille. Des rivalités traditionnelles, des jalousies féroces, des colères violentes la traversaient et l'ensanglantaient souvent, puisque c'était une famille, mais enfin la communauté résistait au combat et prévalait sur le carnage. De nos jours, on ne se hait pas, on ne se déchire plus : on ne se connaît pas. Cela vaut-il mieux ?

Par suite de je ne sais plus quel accident arrivé au chemin de fer de Versailles, Victor Hugo ayant été obligé, pour se rendre aux Jardies, de prendre les voitures de Saint-Cloud, il se fit un peu attendre ; Balzac était sur les épines. Son inquiétude ne lui permettait pas de demeurer un instant en place. A plusieurs reprises, il envoya voir si personne n'apparaissait par la petite ruelle. Lui-même allait et venait de la terrasse à la grille, de la grille à la terrasse, en relevant son nez inquiet avec le creux de sa main, comme il faisait toujours lorsqu'il était sous le coup de quelque forte préoccupation.

Enfin, la sonnette de la grille tinta : c'était Victor Hugo.

Balzac, rasséréné, courut à sa rencontre et le remercia en termes pleins de courtoisie et d'effusion de l'honneur singulier qu'il faisait à sa modeste maison des champs. Il y eut encore de part et d'autre de cordiales pressions de mains. Cette familiarité eut sa grandeur. L'imagination fera bien pourtant, et je le lui conseille ici, de se tenir sur ses gardes, si elle reproduit un jour d'après nous, témoin assurément très-fidèle, la rencontre de ces illustres renommées sous les clairs ombrages des Jardies. Elle ne donnera pas à l'entrevue des deux souverains un trop grand prestige de costumes.

Balzac était pittoresquement en lambeaux. Son pantalon, sans bretelles, fuyait son ample gilet à la financière ; ses souliers avachis fuyaient son pantalon ; le nœud de sa cravate dardait ses pointes près de son oreille ; sa barbe avait quatre jours de haute végétation. Quant à Victor Hugo, il portait un chapeau gris d'une nuance assez douteuse ; un habit bleu fané à boutons d'or, couleur et forme de casserole, une cravate noire éraillée, le tout illustré par des lunettes vertes à réjouir un premier clerc d'huissier rural, ennemi de la réverbération solaire.

Tandis qu'on hâtait le déjeuner, Balzac proposa à son hôte un tour de promenade dans les méan-

dres de la propriété. Nous entreprîmes alors tous les trois cette périlleuse descente dont le dernier escalier, en cas très-probable de chute, était la route même de Ville-d'Avray.

Victor Hugo, contre mon attente, fut très-sobre d'éloges pour la propriété : Balzac avait beau lui dire qu'il en était question tout au long dans les Mémoires de Saint-Simon, les compliments n'abondaient pas. Il fut poli envers les giroflées, mais ce fut tout. Je voyais qu'il avait toutes les peines du monde à ne pas rire tout haut de l'étrange idée venue à Balzac de faire couler de l'asphalte sur les étroites allées placées en équilibre sur les flancs périlleux de son jardin, comme pour leur prêter un petit air boulevard du meilleur goût. Il eut cependant une occasion de s'acquitter du tribut de politesse qu'il devait à son hôte en s'arrêtant, frappé d'admiration, devant le superbe noyer auquel nous allons consacrer quelques lignes biographiques depuis longtemps promises.

— Enfin, voici un arbre! dit Victor Hugo, qui n'avait vu jusqu'alors que des arbustes plus ou moins malingres plantés au bord du bitume.

De Balzac s'épanouit de satisfaction au cri élogieux de son hôte.

— Oui, et un fameux arbre encore! dit-il. Je l'ai acquis depuis peu de temps de la commune. Savez-vous ce qu'il rapporte?

— Comme c'est un noyer, répondit Hugo, il doit, je présume, rapporter des noix.

— Vous n'y êtes pas : il rapporte quinze cents livres par an.

— De noix?

— Non pas de noix. Il rapporte quinze cents francs.

— Nous y voici, pensai-je.

— Quinze cents francs d'argent, répéta de Balzac.

— Mais alors ce sont des noix enchantées, dit Victor Hugo.

— A peu près. Mais je vous dois une petite explication; une explication sans laquelle il vous serait fort difficile de comprendre, je l'avoue, comment un noyer, un seul arbre peut rapporter quinze cents francs de rente.

Nous attendîmes l'explication.

— Voici, reprit de Balzac. Ce noyer miraculeux appartenait à la commune. Je l'ai acheté à la commune à un prix fort élevé. Pourquoi? Pour cette raison-ci. Un vieil usage oblige tous les habitants à déposer leurs immondices au pied de cet arbre séculaire, et non dans tout autre endroit.

Hugo recula.

— Rassurez-vous, lui dit Balzac; le noyer, depuis que je le possède, n'a pas encore repris ses fonctions. Je continue. Aucun habitant, continua-t-

il en effet, n'a le droit de se soustraire à cette servitude personnelle, reste d'une ancienne coutume féodale. Or, jugez! jugez de la quantité et de la richesse d'engrais amassé quotidiennement au pied de cet arbre vespasien, engrais municipal que je ferai couvrir de paille et d'autres détritus végétaux, afin d'en avoir toujours une montagne à vendre à tous les fermiers, vignerons, maraîchers, grands et petits propriétaires voisins. C'est de l'or en barre que j'ai là; enfin, tranchons le mot, c'est du guano! du guano comme en déposent sur les îles solitaires de l'océan Pacifique des myriades d'oiseaux.

— Ah! oui, repartit Hugo avec son flegme olympien, vous dites bien, mon cher Balzac, c'est du guano, mais du guano moins les oiseaux.

— Moins les oiseaux! s'écria de Balzac en riant lui-même de toute l'épaisseur de son menton monacal de la définition donnée par Victor Hugo à son magnifique engrais féodal, et à la source sans exemple de son revenu de quinze cents francs.

La cloche sonna le déjeuner.

Du bec ou de l'aile, on toucha à bien des sujets pendant ce déjeuner. On ne sera pas surpris, je pense, quand je dirai que la littérature eut la meilleure part de la conversation. En maître de maison bien appris, celui des Jardies abandonna la parole à son illustre convive, et chacun sait avec quel art persuasif, quel ton mesuré et coloré

à la fois, quel tour d'esprit exact et magistral, il en usait pour le plus grand charme de ses auditeurs.

Les dés ayant amené, entre autres sujets, le sujet toujours si intéressant des théâtres, et surtout si intéressant pour Balzac, aux yeux fascinés duquel les théâtres ont été toute la vie la terre promise, Victor Hugo, après l'avoir promené à travers les cavernes et les coupe-gorges de la vie dramatique, lui en dévoila, d'un tour de main, les quelques beaux avantages réels. Jusqu'alors, je m'en convainquis, Balzac n'avait pas eu une idée fort nette de ce qu'on nomme les droits d'auteur. L'initiation l'éblouit; une mine de diamants, qui se fût tout à coup ouverte devant lui à la clarté du soleil, ne l'eût pas autrement troublé et aveuglé. Lui dont les lignes d'écriture s'accumulaient si péniblement sous le bec d'une plume rebelle pour produire d'abord des centimes, — car la gloire se calcule par centimes dans les journaux; — puis, à force de suer, des décimes; — puis, avec des gémissements de douleur, des francs, — écoutait, avec la béatitude d'un martyr écoutant un ange, les énormes bénéfices conquis à Hugo par ses magnifiques drames. Bénéfices recueillis à Paris, bénéfices apportés par la province : tant pour trois actes, tant pour cinq actes; et puis les reprises, et puis les primes, et puis les billets; et puis quoi encore? Parfois des

soirées de quatre cents francs ! et tout cela, tout cet argent et tout cet or, gagné tandis qu'on se promène, mieux que cela, tandis qu'on dort, tandis qu'on rêve, les pieds chauds, le front calme sur l'oreiller. Balzac ne respirait pas : non que la question d'intérêt l'émût seule et au delà du raisonnable, mais le gain, l'énorme gain obtenu sans fatigue de corps ni d'esprit, le ravissait au troisième ciel. Je suis sûr que cette peinture si éloquente et si précise des avantages financiers attachés à la littérature dramatique, cette peinture faite par Hugo avec l'onction du père Grandet et la rectitude d'un premier commis de la cour des comptes, fut pour beaucoup dans la rage dont fut saisi Balzac pour le théâtre et dont il fut poursuivi tant qu'il vécut. Il ne cessa de me parler, les jours suivants, d'une foule de sujets comiques ou sérieux à mettre le plus vite possible en scène. Visiblement, ce coup de soleil devait lui chauffer longtemps le cerveau. D'autres que moi reçurent la confidence de ces ardeurs nouvelles pour le théâtre, communiquées à cette tête si inflammable ; mais, à fin de compte, il ne résulta rien de bien sérieux, on le sait, de cet incendie dramatique, à reporter, en grande partie, selon moi, à la date de ce déjeuner.

La conversation, par une déclivité naturelle, amena à parler de l'indifférence coupable et presque préméditée avec laquelle la cour des Tuileries

regardait la littérature et traitait les écrivains même les plus illustres, ceux qui depuis 1830 avaient, au souffle d'une nouvelle école, vivifié la forme de la pensée dans le livre et au théâtre. Balzac demanda à Victor Hugo, l'amertume empreinte aux lèvres, s'il fallait, à défaut de la protection de Louis-Philippe, voué tout entier au culte de la bourgeoisie, élevée par lui au-dessus de toutes les classes, compter du moins sur celle du duc d'Orléans, esprit distingué, connaisseur, sympathique à tous, si bien conseillé dans ses bonnes intentions pour les arts par la jeune duchesse, son épouse. Victor Hugo était, par sa position de familier de la maison du jeune prince, en mesure de répondre à la question de Balzac.

— Le duc d'Orléans, nous répondit Victor Hugo, ne demanderait pas mieux que de se placer à la tête d'un grand mouvement littéraire et des arts, d'accord en cela, ainsi que vous le dites, avec les sentiments délicats et l'intelligence riche et cultivée de la duchesse d'Orléans; mais cela ne sera pas, je le crains. Jugez-en vous-mêmes. Voici, reprit-il, ce qui s'est passé il y a peu de temps au château.

Victor Hugo nous confia alors que le duc et la duchesse d'Orléans, comprenant combien il leur était commandé par leur haute position officielle et leurs goûts personnels de s'entourer d'un cercle d'écrivains et d'artistes éminents, avaient essayé de

donner quelques soirées dans leurs appartements, comme autrefois Louis-Philippe au palais Royal, quand il était duc d'Orléans; mais des soirées intimes, sans signification politique, ce que n'étaient pas, il s'en faut, celles du palais Royal. On était allé d'abord fort doucement, même dans cette voie de prudence, de peur d'éveiller les susceptibilités bien connues du *père*. — C'est ainsi que les dignes fils du roi désignaient affectueusement entre eux Louis-Philippe. On connaissait d'expérience les ombrages du *père*. — Peu de monde pour commencer; choix limité dans les invités; réceptions éloignées au début; réunions surtout peu bruyantes.

L'endroit où se tenaient ces bonnes et douces réunions fut baptisé par les fidèles d'une façon tout à fait recluse et demi-teinte. On l'appela *la cheminée du duc d'Orléans ;* plus tard et tout court : *la cheminée*. On se disait : « Irez-vous demain à *la cheminée?* Vous trouviez-vous à la dernière *cheminée?* »

Un hiver se passa bien ; la cheminée, pour nous servir de l'image, ne fuma pas du tout, le *père* ne sut rien ou ne voulut rien savoir, car il était bien peu de choses qu'il ne sût.

Le second hiver, nos jeunes époux, encouragés par le succès, agrandirent le cercle autour de la cheminée ; mais plus d'invités causèrent peut-être plus de bruit au plafond. Quoi qu'il en soit, un soir

de bise et de neige qu'on discutait peut-être, devant une tasse de thé, sur un dessin turc de Decamps, une ciselure florentine de Froment Meurice, ou le style d'un roman nouveau, le duc d'Orléans fut invité à se rendre auprès de Sa Majesté. Il était bien tard. Que lui voulait le *père*, le *père* qu'on croyait depuis longtemps au lit?

Voici tout simplement ce que le père dit au fils, Louis-Philippe au duc d'Orléans :

— Ferdinand, sachez qu'il ne doit y avoir aux Tuileries qu'un seul roi, qu'un seul salon et qu'une seule cheminée. D'ailleurs, la mienne chauffe tout aussi bien que la vôtre. Vous me ferez plaisir toutes les fois que vous et la duchesse viendrez y prendre place.

Le duc d'Orléans se retira : sa cheminée s'éteignit; les réunions, dès ce soir-là, cessèrent; et personne au château n'eut plus désormais le droit de protéger la littérature et les hommes de lettres, les arts et les artistes. Le couvre-feu fut complet.

Sept ans après ce charmant déjeuner aux Jardies, sept ans après ce récit de Victor Hugo, un homme de lettres entrait aux Tuileries, poussé par une effroyable tempête populaire, et il emportait sur une feuille de papier, au milieu d'un pillage universel, la dernière leçon de littérature du comte de Paris. Il nous la montra, toute fraîche encore, au coin de la rue Saint-Florentin. L'homme

de lettres était Balzac, et le jour néfaste pour la royauté, le 24 février 1848.

Balzac, qui jusque-là avait écouté avec beaucoup d'attention et assez de calme, quoique fort remué à l'intérieur, cette petite histoire, appelée peut-être à prendre place un jour dans la grande histoire contemporaine, se livra, sans crier gare et tout en mordant à belles dents dans une poire de doyenné grosse comme un melon, à une philippique, — et certes! le mot reçoit ici une de ses plus justes applications, — mais à une philippique digne de balancer, comme emportement et comme énergie oratoires, celles de Démosthènes; et elle avait l'avantage, sur les philippiques du prince des orateurs grecs, de ne pas sentir l'huile.

Malheureusement, rien ne peut rendre cette éloquence troublée, coupée, dentelée par des morsures dans la poire, par des chocs de couteau contre les assiettes et contre la table, par des éclaboussures de paroles, par des explosions de regards, par des commotions de bouteilles, par des tonnerres de malédictions et par des flammes d'ironie.

— Mais les malheureux! les stupides rois ignorent donc que, sans nous, on ne saurait après eux ni d'où ils sont venus, ni où ils sont allés, ni qu'ils ont régné, ni qu'ils ont vécu, ni ce qu'ils ont fait, ni qu'ils ont pensé, ni ce qu'ils ont dit,

ni rien de rien de rien! Mais voyons, voyons, de tous ces monuments de pierre, de marbre, de bronze dont ils écrasent la terre afin de perpétuer leur souvenir; mais de toutes ces peintures qu'ils accrochent partout dans les musées pour que l'avenir sache ce qu'ils ont fait d'utile et de grand; de toutes ces médailles qu'ils répandent à leur couronnement ou à l'occasion de leurs victoires, que reste-t-il? Rien. Il ne reste que ce qui est écrit, que ce que nous avons écrit. Les pierres s'écroulent, les peintures s'effacent — les plus religieusement soignées n'ont pas encore bravé cinq siècles, — le marbre jaunit, pourrit, se fend; le granit lui-même s'émiette. Encore une fois, encore mille fois! il n'y a que nous au monde pour sauver les rois et leurs règnes de l'oubli. Leur gloire, leur immortalité, leur postérité, c'est nous, nous seuls; notre encre, notre main, notre plume. Sans Virgile, Horace, Tite-Live, Ovide, qui connaîtrait Auguste au milieu de tant d'autres Augustes, tout neveu de César qu'il était, tout empereur qu'il ait été? Sans le petit avocat sans causes nommé Suétone, on ne connaîtrait pas trois Césars sur les douze dont il a bien voulu écrire les vies; sans Tacite, on confondrait aujourd'hui les Romains de son temps avec les barbares de la Germanie; sans Shakespeare, le règne d'Élisabeth disparaît à peu près de l'histoire d'Angle-

terre; sans Boileau, sans Racine, sans Corneille, sans Pascal, sans Labruyère, sans Molière, Louis XIV, réduit à ses maîtresses et à ses perruques, n'est plus qu'un bellâtre couronné qui me fait l'effet d'un soleil d'auberge; et sans nous, Philippe Ier laisserait un nom moins connu que celui de Philippe le restaurateur de la rue Montorgueil, que celui de Philippe l'escamoteur, le joueur de gobelets. On dira, je l'espère, je l'espère pour Louis-Philippe Ier, sous Victor Hugo, sous Lamartine, sous Béranger, il y eut un roi qui prit le nom de Louis-Philippe Ier.

Et la colère de Balzac alla se perdre dans une troisième ou quatrième poire qu'il ouvrit avec sa bouche enflammée, de même qu'une bombe s'enfonce et éclate au milieu d'une masse de terre glaise.

Après cette dernière explosion, nous nous levâmes pour aller prendre le café sur la terrasse et respirer l'air lumineux et doux d'une belle journée.

On causa encore environ une heure autour des tasses, heure charmante et sérieuse, où il fut d'abord question entre Victor Hugo et Balzac de l'Académie française. En ce moment, il y avait une vacance à l'Institut. Hugo promit peu; Balzac n'espérait pas grand'chose. Il n'était pas en faveur — l'a-t-il jamais été? — sous la coupole du palais

Mazarin. L'auteur des *Orientales*, qui venait de publier *les Rayons et les Ombres*, laissa ensuite pressentir sa prochaine candidature politique; et ce fut alors au tour de Balzac à risquer des doutes courtois sur le succès d'une tentative, à coup sur justifiée par le vaste talent du poëte, mais bien peu certaine au point de vue nébuleux de l'époque exclusivement industrielle sur laquelle il espérait asseoir son élection. Balzac n'appuya pas moins de sa plume des prétentions politiques qu'il combattait dans sa haute et superbe intelligence des choses et des hommes de son temps. Il les soutint avec énergie, ainsi qu'on va le voir par une citation empruntée à la *Revue parisienne* du 25 juillet 1840 :

« M. Hugo est un des hommes les plus spirituels de notre époque, et d'un esprit charmant; il a, dans les choses matérielles, ce bon sens, cette rectitude que l'on refuse aux écrivains et que l'on accorde à ces niais triés sur le volet de l'élection, comme si les gens habitués à remuer les idées ne connaissaient pas les faits. Qui peut le plus peut le moins. Il y a soixante ans, M. d'Aranda trouvait le tâche de Fielding plus difficile que celle d'un ambassadeur : « Les affaires d'État finissent comme elles peuvent, disait-il, au lieu que le poëte doit dénouer les siennes au goût de tout le monde. »

M. Hugo, non moins que M. de Lamartine, vengera quelque jour les injures éternelles jetées par les bourgeois à la littérature. *S'il aborde la politique, sachez d'avance qu'il y portera des dons extraordinaires.* Son aptitude est universelle, sa finesse égale son génie; mais, contrairement à nos hommes d'État actuels, il est fin avec noblesse et dignité. Quant à son élocution, elle est merveilleuse : ce sera le rapporteur le plus entendu qu'on puisse souhaiter, l'esprit le plus clairvoyant. Vous ignorez peut-être que ses deux anciens libraires sont éligibles et qu'il ne l'était pas hier; il l'est aujourd'hui. Dans quel admirable temps nous vivons! L'auteur du *Contrat social* ne serait pas député; peut-être le traduirait-on en police correctionnelle. »

Le soleil tombait à l'horizon; Victor Hugo parla de retourner à Paris. J'y allais aussi; je lui proposai de faire route ensemble. Nous dîmes adieu aux Jardies. Nous nous dirigeâmes bientôt à pas lents, tous les trois, vers Sèvres, où nous devions monter, Hugo et moi, dans je ne sais plus quelle voiture publique plus rapide que l'éclair, destinée à nous déposer rue de Rivoli. Balzac voulut absolument nous accompagner jusqu'à Sèvres, quoiqu'il eût sur sa table bien des travaux à terminer, entre autres deux ou trois articles à écrire pour la *Revue*

parisienne, son occupation favorite, sa passion littéraire du moment. Il passa une vieille veste d'aucune couleur, en velours de Prusse; il s'entortilla, sous prétexte de cravate, un vieux foulard rouge autour du cou, et nous nous mîmes en marche.

Balzac ne laissa pas partir Victor Hugo sans se faire auprès de lui l'ambassadeur officieux d'un jeune seigneur russe très-jaloux, très-ambitieux de le voir, de l'entendre et de lui serrer la main avant de regagner ses neiges et ses steppes. Victor Hugo accueillit avec faveur le désir si délicat du noble étranger, et de Balzac alors nous pria, en son nom et au nom de ce jeune seigneur russe, d'accepter à dîner au Rocher de Cancale, le jeudi suivant, ce qui fut pareillement bien accueilli. Ce dîner ou ce souper fut fort intéressant. J'en aurais dit ici les plus saillantes particularités si ce n'eût pas été trop m'éloigner des Jardies. J'attendrai donc d'écrire mes Mémoires pour le raconter tout au long.

FIN

TABLE.



CHAPITRE III.



CHAPITRE IV.



CHAPITRE V.



CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.



CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.



CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

FIN DE LA TABLE.

